This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

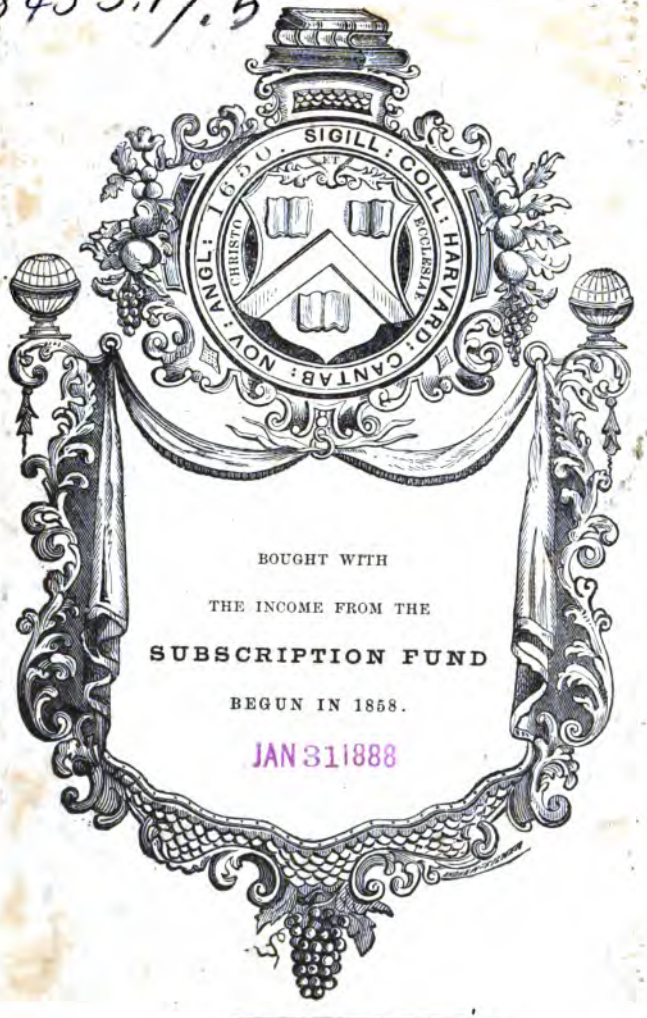
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

18453.17.5



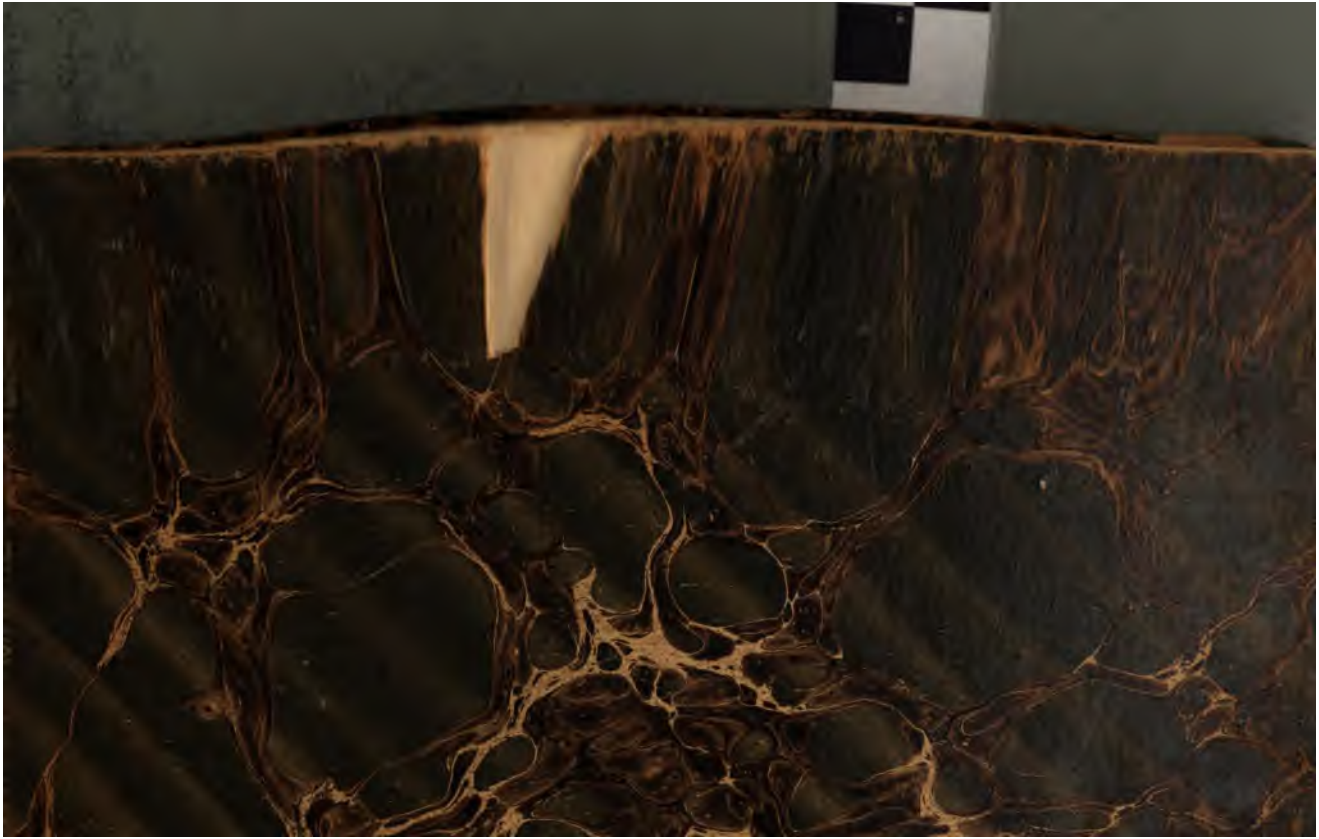

BOUGHT WITH

THE INCOME FROM THE

SUBSCRIPTION FUND

BEGUN IN 1858.

JAN 31 1888



# SHELLEY

## SA VIE & SES ŒUVRES

# SHELLEY

## SA VIE & SES ŒUVRES

## MÊME LIBRAIRIE

*Envoi franco contre mandat ou timbres-poste*

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50.

ROMANS ÉTRANGERS MODERNES

KARL GUTZKOW. **Le Prince de Madagascar**, avec introduction par CHARLES SIMOND. 1 vol.

LERMONTOFF. — **Un héros de notre temps**, traduit du russe, par A. DE VILLAMARIE, avec un portrait de l'auteur. 2e édition, 1 vol.

NARCIS OLLER. — **Le Papillon**, traduit du catalan, par ALBERT SAVINE avec une préface par E. ZOLA. 2e édition, 1 vol.

B. PEREZ GALDOS. — **Dona Perfecta**, traduit du castillan, par JULIEN LUGOL, avec une préface d'ALBERT SAVINE. 2e édition, 1 vol.

Comte LÉON TOLSTOI. — **Dernières nouvelles**, traduites du russe par Mme ÉLÉONORE TSAKNY, avec un portrait de l'auteur par M. THÉOPHILE BÉRENGIER. 4e édition, 1 vol.

Comte LÉON TOLSTOI. — **Que Faire ?** trad. MARINA POLONSKY et G. DEBESSE, 3e édit. 1 vol.

JUAN VALERA, de l'Académie espagnole. — **Le Commandeur Mendoza**, traduit du castillan, par ALBERT SAVINE, 3e éd. 1 vol

GIOVANNI VERGA. — **Les Malavoglia**, traduit de l'italien, par EDOUARD ROD. 3e édition, 1 vol.

### EN PRÉPARATION

| | |
|---|---|
| GRIGOROVITCH..... | **L'Enfant en caoutchouc**, 1 vol. |
| — ..... | **Les Parents de la capitale**, 1 vol. |
| RECHETNIKOFF..... | **Ceux de Polipnaia**, 1 vol. |
| POMIALOVSKY..... | **La Bourse**, 1 vol. |
| HAWTHORNE..... | **Le Faune de Marbre**, 1 vol. |
| AKSAKOFF..... | **Chronique de famille**, 2 vol. |
| — ..... | **Le Petit-fils de Bagroff**, 1 vol. |
| CHTCHÉDRINE..... | **Les Messieurs Golovleff**, 2 vol. |
| — ..... | **Scènes satiriques**, 1 vol. |
| NARCIS OLLER..... | **Le Soufflet.** |
| PALACIO VALDES..... | **L'Idylle d'un malade.** |
| GIOVANNI VERGA ..... | **Éva.** |
| Comte NICOLAS TOLSTOI | **Rêves d'un chasseur**, 1 vol. |

**NOUVELLES CHINOISES.** 1 vol.
**NOUVELLES JAPONAISES.** 1 vol.


IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.

Albert Savine editeur

Imp. A. Lemercier

L'abbé FÉLIX RABBE

# SHELLEY

## SA VIE & SES ŒUVRES

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
18, RUE DROUOT, 18

1887
Tous droits réservés.

18453.17.5

HARVARD COLLEGE
JAN 31 1888
LIBRARY.

Subscription Fund

A

MADAME E. DE C****

---

*Au nom d'une vieille amitié, qu'il me soit permis de vous dédier cette étude sur Shelley, comme à une de celles que le poète lui-même eût aimées, et en qui il eût reconnu une de ces âmes sœurs par l'amour de tout ce qu'il y a de vrai et de beau en ce monde ; âmes, dont il a dit « qu'elles se reconnaissent l'une l'autre à des accents sans voix. »*

F. Rabbe.

# SHELLEY

## SA VIE ET SES ŒUVRES

---

## INTRODUCTION

Jn jour que Byron, en veine de littérature, causait
; Shelley, et lui avouait naïvement que jusqu'a-
il n'avait écrit que pour les femmes, mais qu'à
'ante ans, âge où leur influence meurt de sa
ı mort, il changerait de tactique, et montrerait
ıommes ce dont il était capable, Shelley lui ré
it : « Faites-le dès aujourd'hui ; n'écrivez rien
:e que la conviction de la vérité peut vous ins-
d'écrire ; vous devez donner des conseils aux
et non en demander aux fous. *Le temps ren-
a le jugement du vulgaire.* La critique con-
raine ne représente que la dose d'ignorance
ıit combattre le génie. »
ɜmps s'est chargé de donner raison à Shelley ;
versé le jugement du vulgaire, et la poésie de
vivra aussi longtemps que la langue an-

Il y a plus de trente ans que la critique en Angleterre constatait la profonde influence de son génie sur les poètes contemporains : « l'imitation de Shelley est visible, disait un de ses historiens en 1850, dans la plupart des poètes éminents de ce siècle. » Depuis, cette influence s'est encore accrue et accentuée ; il suffit, pour s'en convaincre, de citer les noms de Tennyson, des Browning, et de Swinburne.

Pendant que ce nom grandissait de l'autre côté de la Manche, où il devenait le synonyme de poésie, pendant que ses chants trouvaient des traducteurs en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Amérique, la France ignorait à peu près tout de lui ; ou si de temps en temps les Revues lui consacraient en passant un souvenir, ces articles superficiels ne renfermaient guère qu'une biographie plus ou moins romanesque du poète ou de vagues généralités sur son génie [1] ; son œuvre restait à peu près lettre fermée et morte, et l'un des plus grands penseurs du siècle apparaissait comme un Chatterton de deuxième ou de troisième catégorie, un rêveur extravagant et stérile, bon tout au plus à fournir quelques fleurs aux *Keepsakes* de nos voisins.

Depuis quelque temps, le moment semble venu pour la France de rendre justice à l'auteur d'*Alastor*,

---

1. Il faut faire une exception en faveur de l'Étude de M. Odysse Barot dans l'ancienne *Revue contemporaine*, nov. et déc. 1867. Cette étude, malgré ses inexactitudes et ses lacunes, est le travail le plus sérieux qui ait été fait jusqu'ici en France sur Shelley.

du *Prométhée délivré*, d'*Hellas*, des *Cenci*, et de tant l'autres chefs-d'œuvre dont un seul suffirait pour ısseoir à jamais une réputation poétique. De toutes ıarts, dans le monde lettré, l'attention s'éveille enfin ur ce poète plus grand que Byron, et qui n'avait as encore trouvé en France un traducteur, quand n ne comptait plus ceux de *Childe-Harold* ou de *'on Juan* [1].

Il faut avouer qu'à l'époque où nous vivons, le ›ssein de faire connaître à la France un poète tel ıe Shelley peut paraître quelque peu téméraire, et :'il faut à l'éditeur d'une *Traduction complète* de ; Poésies une certaine dose de hardiesse et de cou- ;e. Sans parler de son titre de poète, celui-ci est génie tellement exceptionnel, tellement à l'en- ıtre du siècle, tellement étranger aux préoccupa- ıs positives, utilitaires et réalistes qui l'absorbent, l'on s'expose à s'entendre dire : qu'avons-nous à ɔ de pareils rêveurs ? Un Milton ou un Shakespeare ›lutionnaire et humanitaire, à quoi cela peut-il servir ? Progrès intellectuel et moral, règne de

---

Depuis que la critique française semble prendre plus au ıx Shelley et son œuvre, d'excellents Essais ont paru sur ıractère, son génie et quelques parties de son œuvre, tels un article de M. Schuré dans la *Revue des Deux Mondes*, rier 1877, un excellent chapitre de M. Darmesteter, dans *sais de littérature anglaise*, et une étude approfondie des dans le livre de M. Sarrazin : *Poètes modernes de l'An- e.* — On eût pu attendre de M. Taine, dans son *Histoire Littérature anglaise*, une étude plus digne du génie de et de son influence si considérable sur la poésie an- le notre siècle.

la justice et du droit, amour de tout ce qui souffre et pleure dans le monde, le beau, le bien, le divin, l'idéal dans la nature, dans l'art et dans la société, nous avons fait table rase de toutes ces niaiseries, de toutes ces insanités !

Evidemment, ce n'est pas à ces Béotiens du XIXe siècle que Shelley s'adresse. Il est, plus qu'aucun autre, de cette race d'hommes (anachronismes vivants), qui, ne trouvant dans tout ce qui les entoure aucune réalité digne d'être chantée, d'un coup d'aile surhumain, se mettent d'emblée en dehors des conditions et des conventions du monde visible, l'œil uniquement fixé sur le monde de la pensée, de l'esprit, sur ces idées éternelles, mille fois plus réelles, mille fois plus vivantes pour eux que la fantasmagorie éphémère des phénomènes de l'espace et du temps, parce qu'elles sont les lois primordiales de l'être humain, le divin dans l'homme et qu'elles le conduisent en dépit de lui-même à ses mystérieuses destinées. Plus heureux que d'autres poètes, peut-être aussi bien doués que lui, s'ils avaient eu sa foi, jamais il n'a laissé dériver sa barque aux écueils du doute et du désespoir; il est l'antipode du scepticisme, de la misanthropie, de la mélancolie solitaire et stérile, le porte-voix indomptable de la foi, de l'espérance et de l'amour. « Donnez-moi un point d'appui, s'écrie-t-il avec Archimède, et je soulèverai le monde. » Et, convaincu que ce point d'appui ne saurait se trouver dans rien de fragile et de périssable, il l'a cherché dans la seule puissance qui échappe aux atteintes des choses et du temps, la puissance

invincible de l'esprit et de la volonté humaine, cette émanation de l'Esprit universel de la Nature qui est Dieu. C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'il est le plus spiritualiste, le plus idéaliste, le plus religieux des poètes. Son athéisme ou son panthéisme, comme on voudra l'appeler, n'est qu'un acte de foi à ce que son âme sent de divin en elle-même en communion avec la Nature. S'il est, dans ce sens élevé, le plus religieux des poètes, il en est aussi le plus inspiré, dans toute la force du mot; et si le nom de *vates* peut s'appliquer à un poète moderne, c'est à lui. Ce qu'il chante, il le voit, le perçoit et le sent; l'esprit, comme il aimait à le répéter, devenant semblable à ce qu'il contemple, il se transforme en ses propres conceptions; l'Esprit de la Nature s'incarne en lui; il y a en lui du voyant et du prophète; il est quelquefois un écho de Job, d'Isaïe et du Christ [1].

Dans cet état d'inspiration, l'abstraction devient

1. Hogg, le condisciple et le biographe de Shelley, a excellemment dit dans ce sens : « Shelley est le seul poète moderne dont les vers semblent uniformément inspirés; aucun poète moderne n'est aussi complètement, aussi universellement que lui sous l'influence de l'inspiration. Les plus jeunes, les plus hâtives, les moins achevées, les plus informes et les plus irrégulières de ses poésies ont, au milieu de leurs nombreux défauts, quelque chose de surhumain. Elles semblent sortir de la bouche non d'un mortel, mais de celle d'un dieu ou d'un démon. Les poètes ses contemporains ont sans doute de bons, d'excellents ouvrages. Mais le roulement des roues d'une brouette ne saurait se comparer au pas d'un cheval de course, aux bonds d'une antilope, au vol d'un aigle, quelque admirablement conduite qui soit d'ailleurs la brouette par une robuste et habile main. »

vision, l'allégorie se fait réalité ; la métaphysique se transforme en une mythologie vivante, « un Panthéon splendide, comme dit Macaulay, plein de formes belles, majestueuses et animées, riche en visions aussi glorieuses que les Dieux qui vivent dans le marbre de Phidias, ou les vierges qui nous sourient dans les tableaux de Murillo. L'esprit de Beauté, le principe du Bien, le principe du Mal, cessent d'être des abstractions : ils prennent forme et couleur. Ce ne sont plus de simples mots, mais des formes intelligibles, de belles *humanités*, des objets d'amour, d'admiration ou de crainte. »

Un idéalisme passionné et vivant, tel est le premier trait de la poésie de Shelley.

Le second, plus frappant en lui que dans aucun autre poète de notre temps, c'est une chaleur et une tendresse de cœur, un amour de l'humanité, qui n'a guère d'accents équivalents que dans Shakespeare, amour qui va jusqu'à l'héroïsme, au sacrifice, au martyre. Ainsi que l'a très bien remarqué un de nos jeunes poètes [1], qui a plus d'une analogie d'inspiration avec Shelley, « l'un et l'autre (Shakespeare et Shelley) ont sucé le lait de la tendresse humaine, ils embrassent dans leur profonde sympathie tous les âges et tous les peuples ; aucune religion ne peut les contenir, ils débordent de nature et d'humanité. »

Un seul mot résume toute la morale poétique et

---

1. Maurice Bouchor : Notice sur Shelley. (*Revue des chefs-d'œuvre*, 10 février 1884,) et un article du *Passant*, 5 janvier 1887.

philosophique de Shelley : *l'Amour ;* mais l'amour dans sa plus haute et plus idéale acception, l'amour, tel que l'ont compris Platon, Jésus et Dante, l'attraction universelle des êtres, le rayonnement de l'éternelle beauté dans l'âme de l'homme, le dernier not de la vie ; l'amour, tel que l'entendait dernièrenent un des rares Platoniciens de ce siècle, lorsu'à propos d'un dialogue incompris des Pharisiens e notre temps, il écrivait en s'inspirant de *Phèdre* t du *Banquet* : « l'Amour est le véritable Orphée... suis persuadé qu'il occupera une grande place ıns la philosophie de l'avenir. » Le jour où les èmes de Shelley seront, je ne dis pas populaires, ais compris et goûtés des esprits délicats et purs, *desideratum* de M. Renan ne sera pas loin d'être ılisé.

Michelet, dans son beau livre de *la Mer*, distingue ıx sortes de tristesse ou de mélancolie, celle des ımes et celle des forts, — celle des âmes trop sibles qui pleurent sur elles-mêmes, et celle des ırs désintéressés qui pour eux acceptent le sort énissent toujours la nature, mais en même temps ent les maux du monde, et puisent dans la trise même les forces pour agir ou créer.

n peut dire que l'âme de Shelley a été mordue ces deux espèces de tristesse, mais ce qui do en lui, c'est la seconde, cette *mélancolie hée*, née de la sympathie avec toutes les misères ımanité, et du désespoir de ne pouvoir y apr un remède.

nme tous les grands esprits amoureux du pro-

grès et du bonheur de l'humanité, Shelley a rêvé pour le monde un nouvel âge d'or, une palingénésie universelle, dont l'aurore luira le jour où l'homme, se dépouillant de sa nature d'emprunt, redeviendra véritablement homme.

Profondément touché de la vue du mal sur la terre à l'âge même où tout sourit ordinairement dans la vie, Shelley s'est dit, que toute l'activité de l'esprit humain devait tendre à le diminuer, sinon à l'éliminer de la face du monde, à faire, comme il aimait à le répéter, de cette terre un ciel : — que si les religions, les philosophies traditionnelles et les institutions politiques étaient incapables de produire ce résultat, c'est qu'elles s'éloignaient systématiquement des grands principes moraux et naturels qui sont à la base de toute conception vraiment humaine et progressive ; — qu'à la poésie seule appartenait par conséquent ce rôle de créer à nouveau, pour ainsi dire, l'entendement et le cœur humain dévoyés, défigurés par le préjugé, l'habitude, et une servile obéissance, fruits empestés de l'égoïsme ; — que la poésie seule, c'est-à-dire l'inspiration, (qui n'est en somme que le retentissement de la grande voix de la nature dans l'âme du poète), pouvait remonter à cette source pure et sans mélange, d'où découlent les idées de vérité, de justice et d'amour, seules capables de diriger l'humanité vers le bonheur ; — que si l'esprit du bien avait pu résister dans le monde aux assauts incessants de l'esprit du mal, (c'est-à-dire : à la tyrannie, à l'autorité sous toutes ses formes : foi, coutume, éducation), que si, en un mot, l'humanité

avait le droit de ne pas désespérer d'elle-même, elle
e devait aux seuls poètes, aux vrais sages, qui, s'é-
evant au dessus de leur siècle, au dessus des insti-
utions passagères de la religion et de la politique,
vaient de temps en temps ramené l'esprit humain à
ı contemplation de cet ordre naturel, indestructi-
le et éternel, où gisent les seules lois fécondes pour
ımélioration et le bonheur de l'homme. Tels ont
é les créateurs du langage, de la musique et de tous
ɜ autres arts. Tels ont été Job et les prophètes, Ho-
ère, Eschyle et Platon, Dante, Shakespare et Rous-
ıu. Tel je serai, si je suis poète, s'est dit Shelley.
il s'est tenu parole. Aussi sa poésie, si pleine des
es modernes, filles de la révolution, est-elle en-
e plus pleine de la sagesse antique, comme un
o de tous les grands poètes et de tous les grands
seurs de tous les temps, dont il est le frère et le
tinuateur. Sa poésie, selon une définition de By-
qui semble empruntée à Shelley, est véritable-
ıt « la conscience d'un monde passé et d'un monde
nir. »

ıant à l'histoire de Shelley, inséparable de celle
ɜs œuvres, qui ne sont pour la plupart que l'au-
graphie morale de son âme, nous l'avons cher-
avant tout dans Shelley lui-même, dans ses poé-
dans ses nombreux écrits ou fragments en
[1], dans ses lettres surtout, dont nous regrettons

. B. Forman : *The Prose works of P. S. Shelley*, 4 v. gr.
380. M. Forman a édité aussi les *Œuvres poétiques de*

vivement de ne pouvoir citer que de trop rares extraits; enfin dans les souvenirs et mémoires que lui ont consacrés sa femme et les rares amis qui ont vécu dans son intimité.

Nous n'avons pas dédaigné les biographies de seconde main, surtout lorsque, comme celles de Mac-Carthy[1] ou de Rossetti[2], elles joignent la plus scrupuleuse exactitude historique au respect de leur sujet et à l'impartialité de la critique.

Mais que dire d'un lourd et vénimeux pamphlet en deux énormes volumes in-4° de près de 1000 pages, où M. Jeaffreson, fatigué d'entendre appeler Shelley *le juste*, a voulu sous ce titre « *Le réel Shelley*[3] » se faire l'écho de toutes les calomnies, de toutes les rancunes, de toutes les haines du *cant* anglican contre lui? Il faudrait pour le réfuter deux volumes égaux aux siens; et qui pourrait en supporter la lecture? Nous nous contenterons de donner en passant quelques échantillons de cette puérile et gigantesque, critique, tout en regrettant qu'un véritable talent se soit employé à une si triste besogne. Le gros livre de M. Jeaffreson ne prouve qu'une chose, c'est combien

---

*Shelley*, 4 v. gr. in-8, 1882. Il faut joindre à cette magnifique édition celle des *Œuvres poétiques* donnée par M. Rossetti, 3 v. in-8, 1881, le dernier mot de la critique philologique sur le poète.

1. *Shelley's Early Life, from Original Sources*, by Denis Florence Mac-Carthy, 1872.

2. *Memoir of Shelley*, en tête du 1er vol. de son édition des poésies de Shelley.

3. *The Real Shelley*, vues nouvelles sur la vie du poète, par J. C. Jeaffreson, auteur du *Real Lord Byron*, 2 v. in-4, 1885.

Shelley a frappé juste, en attaquant cette hypocrisie ntolérante du fanatisme anglican qui n'a jamais su ıi rien apprendre, ni rien oublier.

S'il y a dans le caractère et la vie de Shelley quelues ombres et quelques taches, elles se fondent et isparaissent dans l'irradiation de son génie, et l'on ɔut lui appliquer le bénéfice de ces sages observaɔns qu'il a faites lui-même au sujet des grands poès ses prédécesseurs, et que M. Jeaffreson aurait méditer avant d'écrire :

« Prêtons l'oreille un moment à l'opinion populaire; ınissons en nous pour un instant les caractères ompatibles d'accusateur, de témoin, de juge et xécuteur ; décidons sans jugement, sans témoins et s formes que ceux qui « siègent où nous n'osons ter notre vol », ont obéi à des motifs répréhensi-. Supposons qu'Homère était un ivrogne, Virgile latteur, Horace un lâche, le Tasse un fou, lord ɔn un péculateur, Raphaël un libertin, Spenser ɔoète lauréat. La postérité leur a rendu ample jus-

Leurs erreurs ont été pesées, et elles ont paru ne de la poussière dans la balance; si leurs pé- « ont été comme l'écarlate, ils sont maintenant s comme neige » ; ils ont été lavés dans le sang ıédiateur et rédempteur, le temps... Ne jugez si vous ne voulez pas être jugés [1]. »

peut appliquer à Shelley mieux qu'à aucun ces belles poroles que Berlioz écrivait en son- à lui-même :

---

*fense de la poésie*, t. III de notre traduction, appen-

« Il y a dans l'humanité certains êtres doués d'une sensibilité particulière, qui n'éprouvent rien de la même façon ni au même degré que les autres, et pour qui l'exception devient la règle. Chez eux, les particularités de nature expliquent celles de leur vie, laquelle à son tour explique celles de leur destinée. Or, ce sont les exceptions qui mènent le monde ; et cela doit être, parce que ce sont elles qui paient de leurs luttes et de leurs souffrances la lumière et le mouvement de l'humanité. »

Le livre de M. Jeaffreson nous faisait attendre avec plus d'impatience la *Vie de Shelley* par M. le professeur Dowden, comme devant être le dernier mot de la critique historique sur Shelley. Notre attente n'a point été trompée. Qu'il nous soit permis d'exprimer à M. Edward Dowden toute notre reconnaissance pour l'envoi, au lendemain de leur publication, des deux volumes de sa biographie de Shelley[1]. Grâce à son livre, nous avons pu remplir plus d'une lacune dans notre premier travail, et nous faire une opinion plus arrêtée sur certains points de l'histoire du poète qui prêtaient à l'incertitude et à la controverse. Le nombre et l'importance des sources originales où M. Dowden a pu puiser, les nouveaux matériaux de toute sorte qu'il a su si bien mettre en œuvre font de sa *Vie de Shelley* une étude définitive, qui pourra tenir lieu de toutes les autres, et que devra néces-

1. *The Life of Perey Bysshe Shelley*, by. Edward Dowden, professor of english literature in the University of Dublin, in two volumes. London, Kegan Paul, Trench et Cº 1886.

sairement consulter quiconque à l'avenir s'occupera de notre poète. En la lisant, il nous est venu un regret, celui de ne pouvoir substituer à notre propre travail une simple traduction de cet excellent livre. On retrouvera du moins en substance dans le nôtre tous les trésors d'information qu'il ajoute à l'histoire de Shelley et de son génie. A ces sources, si nombreuses et si variées qu'elles ont déjà fourni la matière d'une ample bibliographie, il faut ajouter les documents de toutes sortes dont nous sommes redevables au zèle enthousiaste de la société Shelléienne de Londres. Cette société, digne pendant de celles de Shakespeare et de Spenser, ne néglige rien pour ajouter chaque jour une nouvelle révélation à l'histoire de son poète, un nouveau rayon à son auréole.

Shelley pensait que les poètes ne pouvaient être traduits que par leurs pairs, et dans un rythme calqué sur le rythme original ; c'est ainsi que lui-même a essayé, et avec le plus grand succès, de traduire en vers anglais des passages favoris de ses grands modèles : Homère, Euripide, Dante, Caldéron, Gœthe.

En attendant qu'un poète digne de Shelley le traduise en vers, marchant du reste sur des traces umineuses [1], nous avons pensé faire œuvre méritoire

1. Nous voulons parler des excellentes traductions de poè-es détachés qui ont paru dans ces derniers temps et nous ont rvi de modèles : les *Cenci* et l'*Hellas*, traduits par madame la Dorian ; l'*Alastor*, par M. Sarrazin ; une partie de la *Reine* zb par F. V. Hugo, et quelques petits poèmes détachés, par . Maurice Bouchor.

en essayant de transporter dans notre ingrate et sourde prose, sinon la musique et l'harmonie intraduisibles, au moins le mouvement, la chaleur, ou la délicatesse de la pensée, et quelque chose de l'éclat, de la vigueur, de l'étrangeté et de la hardiesse originale de l'expression. Shelley sans doute nous eût pardonné lui-même de détruire ainsi sa divine musique, en pensant qu'un plus grand nombre d'âmes humaines pourraient, à l'aide de notre traduction, participer aux trésors de sagesse et de tendresse qu'il eût voulu répandre dans le monde entier.

Nous sommes heureux de témoigner toute notre reconnaissance à ceux qui pour rendre cette traduction moins imparfaite, ont mis à notre service, avec un zèle au-dessus de tout éloge, le secours de leurs conseils et de leurs lumières. Ils ont bien voulu accepter la dédicace de quelques-uns des chefs-d'œuvre de Shelley ; mais nous savons que leur plus douce récompense sera d'avoir contribué à vulgariser un poète qu'on ne peut lire sans l'aimer, et qu'on ne peut aimer sans vouloir à son exemple devenir plus généreux, plus humain et meilleur.

F. Rabbe.

# CHAPITRE PREMIER

## PREMIÈRES ANNÉES DE SHELLEY
## FIELD PLACE — BRENTFORD
## 1792-1805

Le 4 août 1792, à Field Place, près de la petite ville pittoresque d'Horsham, dans ce comté de Sussex, qui avait déjà produit Collins et Otway, naissait un enfant qui devait être sans contredit le plus grand poète anglais du XIXe siècle. Dans la petite chambre où il vint au monde, on lit aujourd'hui cette inscription :

« *Percy Bysshe Shelley.*

« *Que ce sanctuaire de l'aurore de l'éloquence et de la pensée de Shelley soit sacré paur tous ceux qui s'inclinent devant les lieux où le temps a fait son offrande à l'Eternité.* »

Deux ombres, fort étonnées de se rencontrer ensemble, planèrent sur le berceau de cet enfant merveilleux, celle de Platon, et celle de la Révolution.

Celle-ci avait trouvé son poète. Etrange combinaison de la destinée, la Muse révolutionnaire touchait au front, pour en faire son Pindare, un rejeton de cette froide et égoïste aristocratie anglaise, comme si elle eût voulu, les pieds dans le sang, rafraîchir sa tête dans les brumes du Nord, et se réfugier dans le sanctuaire d'une âme vierge et noble, où elle pût faire vibrer à jamais ses plus purs et et ses plus sublimes accents.

Sans faire remonter, avec quelques-uns de ses biographes, les ancêtres du poète au fabuleux Sir Guyon de Shelley, contemporain de Roland et de Charlemagne, on peut, grâce à l'arbre généalogique que nous a donné M. Forman, suivre la descendance directe de la branche des Castle Goring Shelley, à laquelle il appartient, jusqu'à l'année 1623. Nous ne nous attarderons pas à peser les arguments accumulés par M. Jeaffreson, dans un long chapitre de son volumineux pamphlet, pour prouver que cette branche des Castle Goring n'a rien de commun avec la branche plus aristocratique des Michelgrove Shelley, qu'elle ne contient aucun nom saillant, aucune illustration nationale et que la famille du poète n'a en somme aucun droit au titre de famille vraiment patricienne. Qu'importe à la gloire de Shelley la noblesse plus ou moins authentique, plus ou moins ancienne de son blason? Sa noblesse ne relève que de son génie, et, comme il l'a fièrement prédit lui-même, « le souvenir de ses œuvres restera, tandis que passeront ceux qui bâtissent l'édifice de leur orgueil sur son oubli, et la renommée, qui s'est scul-

pté une statue dans le marbre de l'espérance humaine, survivra aux parchemins détruits d'une gloriole éphémère [1]. »

S'il y avait dans Shelley du gentilhomme, « une quintessence de gentilhomme » comme dit Hunt, elle n'était qu'une exquise combinaison de sentiment, de grâce morale et de sympathie habituelle.

Le premier des Castle Goring Shelley qui porta le titre de baronnet fut le grand-père de notre poète, Bysshe Shelley, figure originale, et qui offre avec celle de son petit-fils, au milieu de nombreux contrastes, de singulières et frappantes analogies.

Remarquable par sa beauté et la séduction de ses manières, il avait, après une jeunesse assez obscure, épousé d'une façon romanesque deux riches héritières dont la fortune surtout avait entraîné son cœur. La première, Mary Catherine Michell, fille unique du Rév. Théobald Michell d'Horsham, à l'âge de dix-huit ans, s'était enfuie avec lui de la maison paternelle pour l'épouser à Londres et le suivre à Paris. Cet épisode de la vie du grand-père aura son pendant dans celle du petit-fils, avec cette différence essentielle, que le poète, en enlevant celles qui deviendront ses femmes légitimes, n'obéira pas à la cupidité, mais à l'amour.

En 1760, Mary Bysshe Shelley mourait en laissant trois enfants, dont un fils, Timothy Shelley, celui qui deviendra le père du poète. Neuf ans après, Bysshe, âgé de trente-huit ans, épousait, au moyen d'un

1. *Laon et Cythna*, t. I de notre traduction, ch. IX, st. 31.

nouvel enlèvement, miss Elisabeth Jane Sidney Perry, fille unique de William Perry, descendant en droite ligne des Sidney, comtes de Leicester, une des plus grandes fortunes du comté de Kent. Celle-ci lui donna cinq fils et deux filles.

Par une faiblesse bien pardonnable, quoiqu'il n'eût pas une goutte du sang des Sidney dans ses veines, Shelley aimait à compter parmi ses ancêtres le grand Philippe Sidney, qu'il appelle dans son *Adonaïs* [1] un homme *sans tache*. Au point de vue intellectuel et moral, c'est là en effet sa vraie descendance, et sa légitime aristocratie.

Après la mort de son frère aîné, (1790) resté sans enfants, Bysshe Shelley ne songea plus qu'à enrichir et à ennoblir la maison de Field Place dont il se trouvait le seul représentant. Il était devenu en vieillissant de plus en plus excentrique. Tout en dépensant 80000 livres à bâtir le château qui devait être la résidence des nouveaux baronnets de Castle Goring, il passait les trente dernières années de sa vie menant une existence assez misérable dans un petit cottage sur la rivière d'Arun, fréquentant assidûment les cabarets d'Horsham, où il travaillait *inter pocula* (sans boire cependant) aux succès électoraux des Wighs [2], et méritait ainsi du duc de Norfolk, patron de la famille, le titre de Baronnet, qui lui fut donné en 1806. Il laissait en mourant (1815) une

1. T. II, p. 201, str. XLV.

2. On peut voir dans l'*Histoire des Peintres* de Charles Blanc, *La brigue des votes*, une gravure d'après Hogarth, représentant une scène analogue.

fortune considérable, 300000 livres en fonds et 20000 livres de rèvenus annuels, sans compter 10000 livres en billets de banque que l'on trouva disséminés dans l'intérieur de son sofa ou entre les feuillets du petit nombre de livres qu'il possédait.

Avec toutes ses excentricités de gentilhomme du vieux temps, sir Bysshe montrait une grande indépendance d'esprit et de pensée. Profondément sceptique en philosophie, se souciant pour son propre compte des opinions spéculatives autant que son vieux chat, il professait pour les opinions d'autrui une extrême tolérance. Shelley parle de lui dans une de ses lettres comme d'un parfait *athée*, n'attendant à la sortie de ce monde que le néant.

Cette incrédulité et cette tolérance le rapprochaient de son petit-fils autant qu'elles l'éloignaient de son propre fils, qui était loin de les partager. « Bysshe, dit Hogg, n'aimait pas son père, et sir Bysshe n'aimait pas son fils; selon la profonde observation de lord-Bacon, que tout grand-père aime son petit-fils parce qu'il est l'ennemi de son ennemi, il existait entre eux comme un traité d'alliance naturelle. Si cette disposition favorable eût été cultivée, elle eût pu porter fruit; mais le pauvre poète ne voulut jamais cultiver un sol moins ingrat que les deux arides sommets de la plus stérile des montagnes, le Parnasse. »

Les rapports de Shelley avec son grand-père furent toujours affables et courtois, sans beaucoup d'intimité. Shelley parlait de lui, sans amour ni haine; mais il ne pouvait lui pardonner son indifférence au progrès

humanitaire, son manque de générosité et de cœur, et surtout son amour effréné de l'or, « cette malédiction de l'homme, » comme il l'appelle. On pourrait peut-être reconnaître quelques traits de ce grand-père dans l'Harpagon de *Rosalinde et Hélène*, mourant « pâli de la soif inextinguible de l'or. »

Timothy Shelley, le père du poète, avait reçu l'éducation ordinaire des gentilshommes de son temps. Après de médiocres études à Oxford, il avait fait, comme c'était la coutume, son grand tour d'Europe. Tout ce qu'il avait rapporté de ses voyages, au dire de Medwin, c'était, avec une connaissance très superficielle de la France, et la prétention de connaître le monde, une fort mauvaise peinture de l'éruption du Vésuve. En véritable gentilhomme anglais, admirateur et disciple de Chesterfield, il réduisait la politesse à des formes et la morale à des expédients. Entiché de sa fortune et de son nom, il était prêt à pardonner à son fils tous les écarts, toutes les faiblesses, excepté la mésalliance. D'opinions religieuses fort larges, en dehors toutefois des articles légaux et du culte officiel, professant en fait de philosophie le *noisme*, selon le mot de Shelley ; d'un sentiment moral assez obtus, esclave en toutes choses des formes et des convenances, du *Cant* en un mot, cette hypocrisie sociale « le seul hommage, selon Byron, rendu à la vertu en Angleterre » ; sacrifiant les plus impérieux sentiments de la nature au respect des choses établies, s'entendant du reste merveilleusement aux soins des intérêts matériels et au confort de la vie ; sportsman distingué, vaniteux sans talent d'au-

cune sorte; fier des talents de son fils, mais à condition que de ces talents rejaillît quelque éclat politique sur sa famille et sur son nom; faisant, comme membre du Parlement une assez pauvre figure, âme damnée du duc de Norfolk, se contentant de voter avec son parti ; un tel homme, on peut le reconnaître avec M. Rossetti, « était fort mal fait pour être le père d'un aussi divin phénomène que Percy Shelley. »

Il avait épousé en 1791, à trente-huit ans, une jeune fille de bonne famille et d'une rare beauté, miss Elisabeth Pilfold, fille de Charles Pilfold, Esquire, d'Effingham (Surrey). Elle était, dit le poète lui-même, « douce et tolérante, quoique d'un esprit étroit » : intelligente, écrivant bien une lettre, et cependant ayant fort peu de goût pour la littérature et surtout pour la poésie. La docilité de son caractère lui faisait prendre, en toutes circonstances, entre son mari et son fils, le parti de l'autorité paternelle ; en même temps son orthodoxie était toute prête à s'alarmer de l'influence que le jeune libre penseur pouvait exercer sur l'esprit de ses sœurs, au point de vue du salut de leur âme.

Deux fils et cinq filles, toutes d'une remarquable beauté, furent le fruit de ce mariage. Percy Bysshe Shelley était l'aîné.

Sa première éducation à Field Place, au milieu de ses jeunes sœurs, éducation toute féminine, laissa en lui des traces ineffaçables. L'amour enfantin qu'il ressentit ponr ses sœurs, pour ces anges de beauté qui étaient pour lui tout l'univers, devint le type de

l'amour platonique qu'il voua à la femme, quand elle réalisait à ses yeux quelques traits de ce pur idéal, entrevu à travers les visions inconscientes du premier âge.

Toute sa vie il se souvint avec délices de cet éveil de son enfance aux joies du foyer [1], aux affections innocentes, à l'amour sans trouble et sans passion, en même temps qu'aux premières révélations de la magie de la nature. Il a poétiquement résumé ces impressions enfantines, éléments primitifs de sa pensée et de son imagination, dans les premiers vers du second chant de *Laon et Cythna* :

« Les sourires des enfants radieux comme des astres, les doux regards des femmes, le beau sein qui m'a nourri, le murmure incessant des ruisseaux, et les rayons de lumière verte et changeante tamisés sur ma tête par quelque berceau de vignes entrelacées, les coquilles sur le sable de la mer, les fleurs sauvages et la lumière de la lampe jouant gaiement à travers les poutres et sur le lin qui s'enroule, telles furent, aux jeunes heures de ma vie, les visions et les harmonies qui nourrirent les facultés en germe dans mon âme. »

Cette vie de délices, en compagnie d'êtres beaux, délicats et purs, sous le regard attendri d'une mère, « cet innocent paradis » ne dura pas longtemps pour Shelley. Cette sensitive, que devait blesser à jamais

1. « Cher Foyer, toi scène des premières espérances et des premières joies, dont la moindre, grâce à l'injuste Mémoire, est plus amère que toutes tes larmes oubliées ! » *Fragment* de 1816.

le premier contact du monde et de ses brutales réalités, fut bientôt transplantée de l'Eden maternel dans l'âpre champ de la vie et de la lutte sociale. Dès l'âge de six ans, il reçut les premiers éléments de latin du Rév. Edwards, vicaire de Warnham, un bon vieillard dont il garda un excellent souvenir. C'est sans doute à ce souvenir qu'il faut attribuer l'estime et le respect que Shelley conserva pour le prêtre de campagne, dont, en dehors de tout dogmatisme religieux, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la sublime mission de sacrifice et de dévouement. S'en douterait-on ? Il y avait dans l'auteur de la satanique *Reine Mab* l'étoffe d'un excellent Vicaire Savoyard.

A certain moment de sa vie, nous le surprenons concevant quelque velléité d'entrer dans l'Eglise.

Le récit suivant nous fait voir dans Shelley, en dépit de son incrédulité et de ses blasphèmes, le côté profondément chrétien qui se retrouve en lui toutes les fois qu'il aborde le terrain moral et purement humain du Christianisme.

Nous nous promenions au commencement de l'été, raconte Peacock, un de ses amis, dans un village où se trouvait un joli presbytère avec un beau jardin ; le mur de la maison était couvert de corchorus en fleurs. Il s'arrêta quelque temps pour admirer le paysage ; le calme profond de la scène, le sentier charmant à travers le cimetière de village, l'éclat d'un matin d'été, concoururent sans doute à produire l'impression sous laquelle tout à coup il me dit : « Je me sens fortement incliné à entrer dans l'église. » — « Quoi, lui dis-je, vous devenir un *clergyman*, avec vos idées sur la foi ! » « L'assentiment à la

partie surnaturelle de cette foi, dit-il, est une affaire purement technique. Je suis un disciple plus décidé des doctrines morales du christianisme que beaucoup de ses professeurs officiels. Considérez un instant tout le bien que peut faire un bon *clergyman* : dans son enseignement, comme *humaniste* et moraliste ; dans ses exemples, comme homme de vie régulière ; dans ses relations personnelles, comme consolateur ; dans sa charité à l'égard des pauvres, dont il est l'ami bienfaisant, quand ils n'ont pas d'autre appui. C'est une admirable institution que celle qui permet de semer de pareils hommes sur la surface de la terre. Et pourquoi me priverais-je des avantages d'une si admirable institution, parce qu'il y a certain côté technique auquel je ne puis donner mon adhésion ? » Je lui répondis qu'il trouverait dans la pratique trop d'entraves à ses aspirations. Nous nous promenâmes quelques instants tout pensifs ; puis nous causâmes d'autre chose.

Le premier enseignement du vicaire de Warnham, quelque imparfait qu'il fût, porta cependant des fruits précoces dans une nature aussi merveilleusement douée que celle de Shelley ; on raconte de lui des prodiges de mémoire. Sa sœur Hellen rappelle avec quel étonnement les anciens de Field Place entendaient ce bambin de six ou sept ans répétant mot pour mot, sans broncher d'une syllabe, les vers de Gray sur le *Chat* ou le *Poisson d'or*, après une simple lecture de ces pièces.

Dès l'âge de huit ans, nous le voyons lutter avec Gray, et essayer ses forces en poésie. On fait remonter à l'année 1800 les premiers vers anglais que nous ayons de lui, une petite pièce intitulée *Vers sur un chat.*

A dix ans, Shelley quitta la maison paternelle pour entrer à l'école de Sion House à Isleworth, près Brentford. Il y avait été précédé par son cousin Medwin, qui nous a laissé sur cette époque de sa vie les plus précieux souvenirs.

Cette école, dit-il, était dirigée avec la plus stricte économie. Une tranche de pain graissée d'une idée de beurre, et, selon l'expression du poète Bloomfield, une tasse de lait trois fois écrémée et couleur du ciel, formait ce qu'on appelait le déjeuner. Le souper n'était que la répétition de ce frugal repas ; quant au dîner, où il n'était jamais permis de prendre deux fois du même plat, il se composait généralement d'ingrédients tout à fait anonymes. Le repas du samedi consistait en une espèce de pâté, une olla podrida de tous les plats de la semaine. Un tel régime ne pouvait avoir beaucoup d'attraction pour un enfant accoutumé à toutes les délicatesses de la table.

Echangeant contre les caresses de ses sœurs une vie commune avec des garçons, fils pour la plupart de boutiquiers de Londres aux rudes et grossières manières, qui se firent un jeu de sa gentillesse de petite fille, et le méprisèrent parce qu'il n'était pas un des leurs ; nullement disposé à participer à leurs amusements, à leurs querelles ou à leurs luttes; confiné entre les quatre murs qui formaient une cour de cent pieds environ avec un seul arbre au milieu, la *cloche*, (on l'appelait ainsi, parce qu'on avait suspendu à ses branches l'odieuse cloche dont le son, quand j'y pense, écorche encore mes oreilles), au lieu de respirer l'air pur des campagnes natives et de vagabonder dans les plantations et les parterres de la maison paternelle ; les souffrances qu'il endura à la première entrée dans ce petit monde furent très vives. Sion House fut pour lui un véritable enfer. Le *fagging* [1], ce vestige des

1. Usage en vertu duquel les nouveaux élèves étaient sou-

temps barbares, régnait alors dans tout son éclat. Shelley fut la victime et le souffre-douleur de ces petits tyrans, qui déchargeaient sur lui leur mauvaise humeur en paroles amères et quelquefois en soufflets. Pauvre Shelley ! Il était toujours le martyr, et ce fut sous le coup de cette oppression qu'il écrivit dans *Laon et Cythna* [1] :

« C'était un frais matin de mai ; je me promenais sur l'herbe étincelante, et je pleurais, je ne savais pourquoi ; lorsqu'il s'éleva de la chambre d'école voisine des voix, qui hélas ! n'étaient que l'écho d'un monde de douleurs, l'âpre et discordante mêlée de tyrans et d'ennemis.

« Alors, serrant les mains, je regardai autour de moi ; mais il n'y avait personne à mes côtés pour se moquer de mes yeux ruisselants, qui versaient leurs gouttes brûlantes sur la terre ensoleillée. Aussi, sans honte, je m'écriai : Je veux être sage, juste, libre et doux, si ce pouvoir est en moi ; car je suis las de voir l'égoïste et le fort tyranniser toujours sans reproche et sans frein. Alors je maîtrisai mes larmes, mon cœur se calma, et je fus doux et hardi. »

Nous étions là soixante écoliers. Je me souviens très bien du jour où il vint augmenter le nombre. L'arrivée d'un nouveau est toujours un sujet de vive excitation pour les autres enfants, qui fondent sur lui comme des oiseaux de proie. A peine arrivé, tous le tourmentent de leurs questions. Il n'y eut pas de fin à leurs moqueries, quand ils virent qu'il ignorait la toupie et les billes, le cheval fondu, le saut à cloche-pied, la balle au mur et le cricket. Ce fut à qui le provoquerait à la course ou à la lutte. Entièrement novice dans ce double exercice, le néophyte fut accueilli par un éclat de rire universel. A toutes les impertinences Shelley ne répondait pas, mais avec un regard de dédain il leur tournait le dos, et quand

---

mis par les anciens à une véritable servitude. Chacun des anciens avait son *fag*, sa chose, son esclave.

2. *Dédicace*, str. III et IV.

il était seul, trouvait son soulagement dans les larmes.

Shelley était alors grand pour son âge, mince et délicat, d'une poitrine plutôt étroite, le teint pur et rose, la figure plutôt allongée qu'ovale. Les traits, sans être régulièrement beaux, étaient relevés par une profusion de cheveux noirs soyeux, qui bouclaient naturellement. L'expression de sa figure était celle d'une innocence et d'une douceur extrêmes. Les yeux bleus étaient très grands et proéminents, ce que les phrénologistes considèrent comme le signe d'une grande aptitude pour la mémoire des mots. De temps en temps, quand il était abstrait, et dans la contemplation, ce qui lui arrivait souvent, ses yeux semblaient hébétés et insensibles aux objets extérieurs ; en tout autre temps, ils étincelaient du feu de l'intelligence. Sa voix était douce et basse, mais entrecoupée, et quand il s'intéressait vivement à quelque chose, rude et sans modulations ; particularité qu'il n'a jamais perdue. Comme on le rapporte de Thomson, il était naturellement calme, mais quand il entendait citer ou lisait un trait d'injustice, d'oppression ou de cruauté flagrante, alors les signes les plus violents de l'horreur et de l'indignation apparaissaient visiblement sur son visage.

De même que sa figure avait une douceur virginale, le cœur d'une jeune vierge n'ayant jamais passé le seuil de la maison paternelle ne renfermait pas plus de trésors de charité que le sien. Personne mieux que lui n'était fait pour représenter l'innocence et la virginité des Muses. Il avait la plus tendre affection pour ses amis, et en particulier pour sa mère et ses sœurs. Il ne pouvait s'empêcher de manifester sa joie quand il recevait une lettre d'elles ; il avait pour les deux aînées une tendresse toute spéciale. Je remarquerai en passant que l'une d'elles, malheureusement enlevée au monde avant le temps, possédait pour la peinture un talent que peu d'artistes ont atteint, et que l'autre ressemblait d'une manière frappante en beauté et en amabilité à sa voisine, Harriet Grove, dont il sera question plus loin.

Les langues mortes furent pour Shelley, comme pour Byron, une pilule amère ; il les apprit d'instinct, naturellement et sans travail, aimant mieux, pendant les heures d'étude, regarder passer les nuages ou voltiger les hirondelles, ou griffonner sur ses livres d'école de grossières esquisses de pins ou de cèdres en souvenir de ceux du domaine natal. En ces occasions, notre maître le surprenait souvent en regardant par dessus son épaule et adressait à son oreille un compliment peu flatteur.

Quand il était de bonne humeur, notre maître, un rude prêtre écossais, le docteur Greenlaw s'abandonnait à des facéties d'assez mauvais goût, telles que celle-ci. A propos de l'emprisonnement des vents dans la caverne d'Eole, décrite dans l'Enéide, il avait coutume, pour amuser l'école, de s'arrêter à la traduction burlesque de ce passage par Cotton [1], et de rappeler certaine parodie imitative qui lui avait valu une correction paternelle. En sortant de la leçon, Shelley m'exprima tout le dégoût que lui inspiraient ces inconvenantes trivialités ; car il ne put jamais tolérer l'obscénité sous aucune forme.

Quelques jours après eut lieu une autre scène qui m'est revenue souvent en mémoire. Notre maître nous avait donné à décrire une *Tempête* en vers latins. Shelley, sur mon indication, introduisit dans sa description ce dystique des *Tristes* d'Ovide (notre professeur ne connaissait que les *Métamorphoses.*)

« Me miserum ! Quanti montes volvuntur aquarum !
« Jamjam tacturos sidera celsa putes. »

---

1. Charles Cotton (1630-1687), célèbre comme poète burlesque et traducteur. Il a refait en anglais l'œuvre de Scarron, sous ce titre : *Scarronides, or Virgil travestie,* suivi du *Lucian Burlesqu'd, or, the Scoffer scoff'd.* Il a traduit en anglais les *Essais de Montaigne*, 1759, 3 v. in-8.

Les parodies de Cotton eurent un grand succès en Angleterre ; nous avons eu entre les mains la 5me édition du *Virgile Travesti*, qui date de 1765.

Quand ce fut son tour, je fixai mes regards sur le maître. Ses traits avaient une certaine expression, qui, de même que l'éclair avant l'orage, présageait ce qui allait survenir. Arrivé à ces vers, il les lut avec une emphase sarcastique appuyant sur chaque mot, et accompagnant les paroles du geste sur les oreilles de Shelley. Puis vint le commentaire : « *Jam jam* ! Peuh ! peuh ! mon garçon ! Jam ! Marmelade de Framboises[1] ! Vous croyez-vous encore près de votre mère ? « Ici un éclat de rire parcourut tous les bancs. » Ne savez-vous pas que j'ai une souveraine répulsion pour ces deux monosyllabes, dont les écoliers farcissent leurs vers? Ne vous l'ai-je pas déjà dit cent fois ? — *Tacturos... sidera... celsa... putes* ! Eh quoi ! Avez-vous jamais vu les vagues, sur la côte de Sussex, frapper les étoiles?... Peuh ! *Sidera celsa!* qui donc ignore que les étoiles sont élevées ? Où avez-vous trouvé cette épithète ? Dans votre *Gradus ad Parnassum*, je suppose. Vous ne monterez jamais si haut (autre coup sur les oreilles, qui le fit presque tomber à terre) — *putes !* vous pouvez trouver ce mot très beau, mais pour moi, c'est du galimatias, de l'hyperbole ! Un autre soufflet — après quoi il déchira les vers et lui dit en fureur : « Allez maintenant, monsieur, et essayez d'écrire quelque chose de meilleur. »

Shelley passait auprès de ses condisciples pour un être étrange et insociable, ne se mêlant point à leurs jeux, et préférant se promener solitairement le long d'un mur exposé au midi ; dans ces promenades, il se laissait aller à ces idées vagues, à ces imaginations indéfinies, élément alors confus du monde si beau qui devait plus tard en sortir. J'essayai de bonne heure de pénétrer dans cette âme sublime, pourquoi ne pas dire divine ? Car qu'y a-t-il de plus rapproché de la divinité que le génie dans le cœur d'un enfant ? J'étais aussi le seul à qui il confiât ses souffrances et avec qui il échangeât ses idées. Alors,

1. *Jam* en anglais signifie *marmelade de framboises.*

nous nous promenions ensemble à son endroit favori, et il aimait à verser en moi ses chagrins, avec des observations bien au-dessus de son âge, et qui semblaient lui venir d'une vie antérieure. Il se souvint de ces promenades, quand, en décrivant un groupe antique de Bacchus et d'Ampelus à Florence, il écrivit plus tard : « Regardez, les figures marchent avec une sorte de paix nonchalante et abandonnée, causant tout en marchant ; ainsi vous avez pu voir deux écoliers, l'un plus jeune, l'autre plus âgé, se promenant sur l'herbe dans quelque endroit écarté de la cour de jeu, avec cette tendre amitié, qui tient tant de l'amour. »

Si Shelley avait pour quelque chose de la répulsion, c'était pour la leçon de danse. A un bal où se trouvaient plusieurs élèves de Sala, moi entre autres, une de mes tantes demanda au maître de danse pourquoi Bysshe n'était pas là ; à quoi Sala répondit dans son mauvais anglais : « Mon Dieu, madame, que ferait-il ici ? Maître Shelley ne veut rien apprendre ; il est si gauche ! » En effet il esquivait autant que possible les leçons de danse, et y souffrait extrêmement, quand il était forcé d'y assister.

Cependant, avec sa négligence et sa paresse apparente, Shelley devançait tous ses condisciples. Son imagination s'emplissait de contes et de récits merveilleux. Il dévorait tous les livres qui pouvaient lui tomber sous la main, surtout ces petits livres à couverture bleue (*blue books*) qui coûtaient une pièce de six pences, et renfermaient des histoires de fées, de géants, de monstres, de bandits, d'assassins, de magiciens ; entre autres l'histoire d'un certain *Peter Wilkins*, qui le passionna singulièrement ; il y était question de femme ailée et de chérubins ailés ses enfants. En l'absence de bibliothèque scolaire, les éco-

liers allaient clandestinement dans un obscur cabinet de lecture de Brentford faire leur provision de ces trésors prohibés. Richardson, Fielding et Smollet formaient le fond de la collection. Mais ceux-ci étaient des romanciers trop sobres, trop incolores et trop réalistes pour son imagination emportée, amoureuse du merveilleux. Il lui fallait des aventures invraisemblables, des passions héroïques et surhumaines. Les romans d'Anne Radcliffe et ceux de Rosa-Matilda (Mistress Byrne) étaient son véritable élément. Un de ces derniers, *Zofloya ou le More* [1], fut pour lui ce que fut pour Byron le *Zeluco* de John Moore : de Zeluco sortit *Childe-Harold*; Zofloya inspira à Shelley les romans de sa seizième année.

Comme pour Milton, Schiller et Gœthe, ce perpétuel commerce avec le merveilleux eut une influence décisive sur la direction de son imagination. Rejeté déjà par les brutalités de la vie dans ce monde fictif où il trouvait réalisées les conceptions de son idéal naissant, il ne faut pas s'étonner si, à cet âge, il croyait aux prodiges, aux apparitions, au pouvoir d'évoquer les morts, pouvoir auquel il fera si souvent allusion dans ses œuvres, alors même que se seront évanouies pour lui ces superstitions enfantines. La poésie restera toujours pour Shelley la grande magicienne, qui d'un coup de baguette peut créer une autre terre, d'autres cieux, d'autres hommes, et produire à son gré cet enchantement surnaturel qui nous arrache aux tristes et prosaïques réalités de la vie.

1. Traduit en français par madame de Viterne 1812, 4 v. in-12.

Cet état de surexcitation poétique, qui commence chez lui avant même que sa constitution soit formée, dut nécessairement affecter son organisme et faire naître dans son cerveau comme une seconde vie, ressemblant au rêve éveillé ou à l'hallucination.

Il était sujet, continue Medwin, à d'étranges et terribles rêves, hanté par des apparitions qui avaient tous les caractères de la réalité. Il rêvait tout éveillé, dans une sorte d'abstraction léthargique qui lui était habituelle; et après chaque accès, ses yeux étincelaient, ses lèvres frémissaient, sa voix devenait tremblante d'émotion : il entrait dans une espèce d'extase, pendant laquelle son langage était plutôt d'un esprit ou d'un ange que d'un homme.

La seconde ou la troisième année de séjour de Shelley à Sion House, un illustre astronome, Adam Walker, donna des lectures dans la grande salle de l'Académie, et y exposa son système planétaire. Ce fut pour Shelley une révélation. Les calculs astronomiques frappèrent son esprit d'étonnement, et l'idée de la pluralité des mondes l'enchanta.

Les espaces infinis du ciel revêtirent alors à ses yeux un autre aspect ; il les peupla d'esprits et d'êtres doués de facultés surhumaines ; et son imagination commença à se bâtir, moitié sur les données de la science, moitié sur ses propres conceptions, cette étrange et merveilleuse cosmographie, qui devait jouer un si grand rôle dans la plupart de ses créations poétiques : « Saturne, dit toujours Medwin, qui était alors visible, et que nous regardions au télescope, l'intéressait particulièrement ; son atmosphère visible lui semblait une preuve irréfragable que

cette planète était habitée comme notre globe. Il aimait à parler de ces planètes plus favorisées que la nôtre, et était dans l'enchantement, quand il venait à penser que, comme esprits, nous ferions notre *grand tour* à travers les cieux. La chimie le charma également ; il était ravi d'apprendre que la terre, l'air et l'eau n'étaient pas des éléments simples. Ce cours de lectures finit par le microscope solaire, qui fut pour nous la partie la plus attrayante du programme. Depuis, Shelley fit du microscope son inséparable compagnon. » Le plus bel usage assurément qu'il en fit fut un jour de le mettre en gage pour payer les dettes d'un pauvre diable [1].

Vers la fin de son séjour à Brentford (1805), Shelley rencontra une de ces natures d'élite, vers lesquelles le portait son cœur pur et tendre. Il n'est pas rare, surtout en Angleterre, où, par suite du système d'éducation, les liens de famille sont si facilement rompus ou du moins si peu cultivés, que les enfants cherchent une compensation aux affections domestiques dans des amitiés de collège, qui deviennent alors de véritables passions. Byron, lui aussi, éprouva cet enthousiasme passionné des jeunes attachements . Il avait inscrit à ce sujet dans un de ses

1. Nous avons sur la générosité et la tendresse de cœur de Shelley un témoignage bien naïf et bien désintéressé, celui du domestique de son père, Lucas, qui était chargé de le surveiller pendant ses promenades à Field Place, et d'éteindre sa chandelle quand il s'oubliait à lire au lit : « Il était si généreux, dit-il, qu'il ne pouvait rencontrer quelqu'un dans le besoin, saus vouloir lui donner tout ce qu'il avait, et s'il n'avait pas

cahiers de notes cette pensée de Marmontel : « l'amitié, qui dans le monde est à peine un sentiment, est une passion dans les cloîtres. [1] »

Shelley était encore mieux fait que Byron pour goûter les délices d'une amitié passionnée, et il connut un instant à Brentford ces joies du paradis Byronien. Il se forma entre lui et un enfant de son âge, dont nous ne savons pas le nom, un de ces liens de passion idéale, qu'il a si séraphiquement chantés dans ses duos d'amour. Peu de temps avant sa mort, il consignait dans une note qui nous a été conservée le souvenir de ce gracieux épisode de son enfance à Brentford [2] :

La nature de l'amour et de l'amitié est bien peu comprise, et les différences qui les caractérisent, bien mal établies. Ce second sentiment, un profond et tendre attachement à une personne du même sexe, précède souvent le premier. Il n'est pas juste de dire, absolument, que l'amitié soit exempte du moindre alliage de sensualité. Mais elle repousse avec dédain toute autre pensée que celle d'un caractère élevé et imaginatif. Je me souviens d'avoir formé à l'école un attachement de ce genre.

L'objet de cet attachement était un enfant à peu près de mon âge, d'un caractère éminemment généreux, brave et doux. Les éléments du sentiment humain semblaient s'être naturellement fondus en lui dès sa naissance. Il y

---

d'argent sur lui, il m'en empruntait. » Cette bonté et cette générosité d'âme dans Shelley ne se démentirent jamais.

1. Th. Moore, *Mémoires de Lord Byron*, I, p. 76.

2. *Fragment d'un Essai sur l'Amitié*. Forman : Shelley's prose works, II, p. 407. M. Dowden cite, comme pouvant être l'ami auquel Shelley fait ici allusion, un de ses condiciples, nommé Tredcroft, ayant comme lui une personnalité caractérisée, et doué d'un grand talent poétique, mort aussi fort jeune.

avait dans ses manières une délicatesse et une simplicité ineffablement attirantes. Je n'ai jamais eu le bonheur de le rencontrer depuis nos jours d'école : mais si le souvenir actuel des sentiments passés n'est pas une illusion, il doit être aujourd'hui pour tous ceux qui l'entourent une source de bien et d'honneur. Le son de sa voix était si séduisant, que chacune de ses paroles me perçait le cœur ; et la passion qui les animait était si profonde, qu'en les entendant, les larmes coulaient involontairement de mes yeux. Tel était l'être qui m'a fait le premier goûter les sacrés sentiments de l'amitié. Je me souviens que dans ma simplicité, j'écrivis à ma mère une longue lettre sur ses admirables qualités, et mon propre dévouement. Je suppose qu'elle crut que j'avais perdu la tête, car elle ne répondit pas à ma lettre. Je me souviens que nous avions coutume de nous promener pendant les heures entières de la récréation de long en large le long d'une palissade couverte de mousse, épanchant nos cœurs dans nos juvéniles entretiens. Nous causions ordinairement des dames que nous aimions, et je me souviens que nous avions l'habitude de nous exhorter l'un l'autre à une éternelle fidélité. Je le vois encore en pensée avec son extrême beauté. Chaque soir, quand nous allions nous coucher, nous nous baisions comme des enfants, que nous étions...

Jusqu'ici, avec une tendance très prononcée à l'amour du merveilleux, à la rêverie et à l'extase poétique, ce qui domine dans Shelley, c'est la tendresse du cœur, la délicatesse du sentiment, et surtout du sentiment moral. Il y a loin de là à en vouloir faire, comme l'a essayé M. Jeaffreson, une nature molle et sans ressort, une poupée regrettant les jupons de sa mère, une petite fille [1]. A côté des délicatesses et de

1. « He was a gentle English girl rather than a gentle English boy. » v. I, p. 68.

la sensibilité féminines, il y avait en lui, même dès ses plus jeunes ans, une indomptable énergie de volonté, une rare fermeté de caractère, une grande dose de ce que les Anglais appellent *manliness*; il avait lui-même une parfaite conscience de ces deux côtés de son être quand, séchant les larmes que lui arrachait la vue des misères humaines, il s'écriait en prophétisant sa propre vie : « je serai doux et hardi ! » C'est parce qu'il y a réunis en lui ces deux esprits, ces deux faces de la nature humaine, qu'il a été un poète complet ; s'il est le poète des femmes par le charme, la douceur, la *morbidezza*, il est plus souvent encore le poète des grandes pensées, des passions fortes, des sentiments héroïques, de tout ce qu'il y a de plus énergique et de plus mâle dans l'homme. On peut lui appliquer l'allégorie de ce mystérieux *Hermaphrodite*, symbole de l'art et de la beauté, qu'il fait pétrir par les mains de sa *Magicienne de l'Atlas* ; cet Hermaphrodite n'est autre chose que lui-même [1] :

« Puis, par un art étrange, elle pétrit ensemble du feu et de la neige, mêlant à cette masse hétérogène, pour la tempérer, du liquide amour. Tous les éléments à travers lesquels peut pénétrer l'harmonie de l'amour grandirent ensemble ; et de ses mains sortit une admirable forme, une image vivante, surpassant de bien loin en beauté cette brillante forme de marbre vivant, qui ravit le cœur de Pygmalion.

« C'était un être sans sexe, et à mesure qu'il croissait, il semblait qu'il ne se développait en lui aucun

1. *La Magicienne de l'Atlas*, str. 35-37, t. II, p. 243.

défaut de l'un ou de l'autre sexe, mais toute la grâce de chacun d'eux. Ses membres étaient revêtus de douceur et de force ; son sein se gonfla légèrement dans la plénitude de la jeunesse ; son visage était celui que pourrait choisir un artiste dont l'art ne devrait jamais mourir, s'il pouvait exprimer une aussi parfaite pureté.

« A ses épaules polies pendaient deux rapides ailes capables de le porter jusqu'à la septième sphère, douées de la rapidité des liquides éclairs, teintes des ardeurs de l'atmosphère. »

# CHAPITRE II

## SHELLEY A ÉTON
## 1804-1809

Shelley entra à Eton en juillet 1804, et y resta jusqu'à la fin de 1809.

Il y avait alors à Eton un homme dont la réputation de sévérité est devenue proverbiale. On parle encore à Eton des temps du vieux docteur Keate. Auprès de lui le docteur Greenlaw avait la main légère. Les écoliers faisaient dériver son nom des deux mots grecs χέω, verser, et ἄτη, douleur. Hogg, avec son humour ordinaire, nous a tracé le portrait de ce nouvel Orbilius :

Le docteur Keate était un homme court, courte encolure, courtes cuisses, épais, trapu, et fort actif. Sa figure ressemblait à celle d'un boule-dogue; il en avait l'expression douce et séduisante : ses yeux, son nez, sa bouche surtout, ressemblaient exactement à ceux de ce gracieux et engageant animal, avec ses courtes jambes torses. On disait à l'école que le vieux Keate aurait pu prendre un taureau par le nez et le porter avec ses dents. On raconte

qu'en une seule matinée, il fouetta dix-huit enfants. Cependant, malgré sa rigidité, sa grossièreté et son despotisme, on s'accorde à reconnaître qu'en somme il n'était pas injuste, ni tout à fait dépourvu de bonté. Ses formes étaient vulgaires et sans noblesse; ce qui le rendait particulièrement odieux aux gentilshommes de l'école, et en particulier au raffiné et aristocratique Shelley.

Malgré tous ses travers, c'était au demeurant un excellent maître et un homme très respectable : « Nous ne devons pas traiter légèrement, » écrit un de ses élèves, « un homme qui a fouetté la moitié des ministres, secrétaires, évêques, généraux et ducs de ce siècle. »

Les écoliers étaient dignes du maître. L'institution du *fagging* fonctionnait à Eton aussi bien qu'à Sion House. Shelley, non content de refuser l'obéissance à son *fag-master*, Matthews [1], déclara la guerre au système et fit complètement bande à part. En évitant ainsi la tyrannie d'un seul, il ne pouvait manquer d'assumer sur lui la haine et la vengeance de tous ; ces petits tyrans, atteints dans leurs prérogatives les plus chères, usèrent contre le révolté de la même logique dont useront les privilégiés de la société anglaise, quand Shelley s'élèvera contre leur hypocrisie et leurs préjugés, quand il essaiera de combattre avec les armes de la discussion ce *fagging* social dont il aurait voulu débarrasser sa patrie et l'humanité.

1. Matthews acquit une certaine popularité comme auteur du *Journal d'un invalide*. Parmi ses condisciples plus âgés étaient Milman, John Coleridge, Summer, et Nassau Senior, le grand *interviewer* des hommes du second empire.

A Eton, ses condisciples le ridiculisent, le huent, le couvrent d'injures et de boue ; plus tard, les hommes faits, à qui il voudra faire entendre des paroles de liberté, de paix et d'amour, le honniront, le maudiront, le proscriront.

« Je l'ai vu, dit un des spectateurs de ces scènes journalières de cruauté, enveloppé, hué, harcelé, comme un taureau furieux ; et à cette distance (après quarante ans), il me semble entendre encore retentir à mes oreilles le cri que poussait Shelley dans le paroxisme de sa rage. »

On ne l'appelait plus que le fou Shelley, (*mad Shelley*.)

Son courage et sa fermeté eurent leur récompense ; ses bourreaux se lassèrent plus vite de le tourmenter que lui de souffrir et de résister. Les Etoniens finirent par s'incliner devant cette nature robuste et douce à la fois, devant cette incontestable supériorité de caractère et de talent [1]. Ils lui décernèrent à l'unanimité le titre de *Lord High Atheist*, ce qui signifiait, dans leur langage, chef des Indépendants et contempteurs des Dieux Etoniens, le docteur Keate et ses confrères.

Ce titre ne fit que le rendre plus odieux à ses maîtres.

Heureusement il rencontra dans le voisinage d'Eton, à Windsor, un Mentor digne de lui. Un savant médecin et chimiste, considéré dans les environs

1. Shelley montrait avec orgueil à Oxford les livres revêtus des signatures de ses condisciples d'Éton, que ceux-ci lui avaient offerts à son départ.

comme une espèce de sorcier, le docteur James Lind, se fit son protecteur, son guide et son ami. Ariel avait trouvé son Prospero. Shelley reporta sur cet aimable vieillard toute la tendresse de cœur et l'affection que n'avait pas su se concilier son père. Il a fait de lui cet éloge : « Cet homme est le vrai type de ce que devrait être un vieillard. Libre, calme d'esprit, plein de bienveillance, et en même temps d'une ardeur juvénile ; son œil semblait brûler d'un feu surnaturel sous son front qu'ombrageaient ses vénérables cheveux blancs. Il était fort, vigoureux, plein de santé ; mais sa force était tempérée par les aimables qualités de son esprit. Je dois à cet homme bien plus, ah ! bien plus qu'à mon père. Il m'aimait, et je n'oublierai jamais nos longs entretiens, où respirait l'esprit de la plus cordiale tolérance et de la plus pure sagesse. »

Loin de l'oublier, comme le prétend M. Jeaffreson, Shelley a célébré maintes fois le docteur Lind dans ses vers ; il devint pour lui ce type de vieillard en qui il aimait à incarner la vertu et la science des anciens âges, et toutes les aimables qualités qui à ses yeux composaient le vrai sage. Le Zonaras du *Prince Athanase* [1], et le vieil ermite qui délivre Laon de sa prison [2] ne sont que des portraits plus ou moins idéalisés de son Mentor d'Eton. Il n'est pas étonnant que cet homme tolérant, à la figure souriante, ait trouvé dans les ennemis de Shelley des censeurs im-

1. V. t. III de notre traduction, p. 226.
2. *Laon et Cythna*, t. I, p. 171 et suiv.

pitoyables. Pour M. Jeaffreson, le Zonaras du *Prince Athanase* n'est plus qu'un méchant et blasphémateur vieillard, un aigre bouffon, un apothicaire, un réprouvé. C'est ainsi chez nous que nos Jeaffreson ont traité notre grand Littré. Le crime capital du docteur Lind, aux yeux du critique anglais, est (qui s'en douterait?) de n'avoir pas professé pour « ce pauvre vieux George III » toute l'estime et toute l'affection que lui a vouées M. Jeaffreson!

Les mordantes saillies du docteur Lind contre la royauté anglaise de ces malheureux temps trouvèrent sans doute un docile écho dans l'âme de cet enfant généreux, chez qui l'expérience cruelle qu'il venait de faire de la vie avait développé la haine innée de la tyrannie sous toutes ses formes et sous tous ses costumes, s'autorisât-elle du beau nom de père! Que cette haine ait été poussée chez Shelley jusqu'à lui faire oublier le respect qu'il devait à sir Timothy, et livrer son nom aux railleries et aux gorges chaudes de ses condisciples, nous n'essaierons pas de l'en laver; mais il ne nous sera pas interdit d'essayer d'expliquer ce trait singulier qui semble détonner dans sa vie et faire injure à son cœur. Il nous semble qu'il faut chercher l'explication de cette aberration du sentiment dans l'un des traits les plus caractéristiques de l'esprit de Shelley, c'est-à-dire, dans ce que l'on peut appeler l'absolutisme logique de ses conceptions morales. Les principes philosophiques, les principes moraux surtout, s'emparaient avec une telle puissance de son âme, s'imposaient avec une telle autorité à sa raison avec tout leur cortège de

conséquences et de déductions, qu'ils ne lui laissaient plus la liberté d'accorder son attention aux nuances de pensées ou de sentiments, qui, dans un esprit moins logique et moins absolu, en eussent atténué la rigidité, et corrigé la rigueur. Shelley ne pouvait comprendre le mot de Pascal : « le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. »

C'est ainsi que plus tard, en 1811, il pourra écrire : « Je ressemble au Dieu des Juifs, je n'ai aucun égard pour les personnes ; et la parenté me semble avoir avec la raison la même relation qu'un fétu de paille avec le feu. Je me sens amené à aimer quelqu'un, non parce qu'il a avec moi une communauté de sang, mais parce que je découvre en lui une parenté intellectuelle. »

Shelley n'avait-il contre son père que ces griefs généraux et philosophiques? Si nous l'en croyons lui-même, sir Timothy se serait particulièrement attiré sa haine, en concevant le dessein de le faire enfermer dans une maison de fous. Voulût-on voir, avec quelques biographes du poète, dans cet incident de sa vie une pure hallucination, il n'en est pas moins certain qu'il resta depuis sous l'empire de la terreur que lui causa cette menace, et qu'elle fut pour lui un des motifs ordinaires qu'il donnait à ses amis de la nécessité où il se voyait de changer souvent de résidence.

Hogg rapporte ainsi à ce sujet les propres paroles de Shelley :

Pendant mes vacances d'Eton après une sérieuse maladie, durant les fêtes, comme j'étais en convalescence

d'une fièvre qui m'avait attaqué le cerveau, un serviteur entendit mon père parler avec quelqu'un de m'envoyer à une maison de fous. J'étais très aimé de nos serviteurs, si bien que ce garçon vint me trouver au lit et me raconter la chose. Mon horreur ne saurait s'exprimer, et j'aurais pu véritablement devenir fou, s'ils avaient persévéré dans leur inique projet. J'avais une espérance. Je possédais trois *pounds* de monnaie, et avec l'aide du serviteur, je pus envoyer un exprès au docteur Lind. Il vint, et je n'oublierai jamais sa conduite en cette occasion. Sa profession lui donnait de l'autorité ; son amour pour moi, du courage. Il défia mon père d'exécuter son dessein, et son défi eut l'effet désiré.

L'influence la plus sérieuse et la plus féconde du Dr Lind sur l'esprit de Shelley fut de l'initier à l'amour des recherches scientifiques, ainsi qu'à la véritable intelligence des belles œuvres de l'antiquité. Le jeune Etonien lut avec lui le *Banquet* de Platon, dont il devait traduire plus tard *les paroles de lumière*; les œuvres de Pline l'Ancien, le *clairvoyant et bienveillant* Pline, comme il l'appelait. Le chapitre *De Deo* fut pour lui une révélation, et nous ne doutons pas que cette lecture n'ait jeté dans son esprit les premiers germes de l'athéisme; dans les notes de sa *Reine Mab*, il le citera au premier rang des autorités qu'il invoquera en faveur du système. Il traduisit même une partie de l'*Histoire naturelle*; mais il fut arrêté par les chapitres sur l'astronomie.

Dans sa passion pour les recherches scientifiques, Shelley ne se bornait pas à l'étude des livres; sa soif de l'inconnu et du merveilleux le poussait à chercher dans les applications de la science moderne la clef

des mystères de l'alchimie vers laquelle il se sentait violemment attiré. Comme il avait plus de liberté qu'à Brentford, il en profita pour se livrer à toutes les expériences que lui permettaient ses ressources et la surveillance de ses maîtres. On le voyait armé du microscope solaire mettre le feu à une traînée de poudre aboutissant à un vieux tronc d'arbre qu'elle enflammait [1]; ou bien pendant la nuit, dans sa chambre, penché sur le feu, où il renversait une poêle à frire pleine d'ingrédients chimiques dont la détonation réveillait toute la maison; ou s'extasiant devant ces belles flammes multicolores, dont la chimie lui enseignait le secret.

Un tuteur d'Eton, M. Bethell, surnommé l'ampoulé, chez qui Shelley logeait, « l'un des plus stupides personnages de l'établissement » au dire de son condisciple Packe, visitant un jour sa chambre, le trouva émerveillé devant une de ces belles flammes bleues qui le ravissaient. M. Bethell lui demanda ce qu'il faisait; Shelley lui répondit qu'il était en train d'évoquer le diable. Le tuteur saisit alors la poignée d'une mystérieuse machine qui se trouvait sur la table, et fut en un instant violemment rejeté contre le mur; il avait touché la poignée d'une machine électrique fortement chargée.

Shelley continuait à Field Place pendant les va-

1. M. Jeaffreson emploie plusieurs pages à déplorer en termes très pathétiques le sort du propriétaire du vieux tronc d'arbre, la responsabilité qu'encouraient les maîtres de Shelley et les dangers que faisait courir son imprudence aux bâtiments du collège. Excellent M. Jeaffreson!

cances ses expériences physiques et chimiques d'Eton, qui émerveillaient et effrayaient ses sœurs. Miss Hellen, dans une de ses lettres, nous donne ces curieux détails :

J'avoue que le plaisir était entièrement paralysé pour moi par la crainte. Toutes les fois qu'il venait à moi avec son morceau de papier blanc sous le bras, son fil de laiton et sa bouteille (si j'ai bonne mémoire), le cœur me battait de frayeur à son approche; mais la honte me faisait taire; alors toutes, en aussi grand nombre qu'il en pouvait réunir, nous étions placées la main dans la main autour de la table pour être électrisées; mais quand je lui entendais déclarer que les engelures devaient être guéries par ce moyen, la terreur dominait tout autre sentiment, et je m'abandonnais à son expression. Ses mains et ses habits étaient constamment tachés et rongés par les acides, et il semblait probable que quelque jour la maison serait incendiée, ou que quelque sérieux accident lui arriverait à lui ou aux autres par suite de l'explosion des combustibles. Il racontait lui-même dans la suite avec horreur qu'il avait avalé par accident de l'arsenic à Eton, et qu'il craignait de ne jamais se remettre entièrement de la secousse qu'en avait éprouvée sa constitution.

Le merveilleux jouait aussi un grand rôle dans les récréations improvisées par Shelley pour l'amusement de ses sœurs. Il les déguisait en anges de lumière ou en démons, et leur racontait dans les veillées les histoires les plus tragiques et les plus fantastiques; celle de la Grande Tortue qui vivait depuis des siècles dans l'étang de Warnham, ou celle du vieux serpent qui habitait depuis trois cents ans les jardins de Field Place. Le conte qui frappait le plus l'imagination des jeunes filles était celui d'un

alchimiste, Cornélius Agrippa lui-même. Ce magicien, d'après Shelley, vivait en chair et en os dans un vaste grenier dont on apercevait l'ouverture de la salle de récréation. Quand ses sœurs impatientes de voir ce mystérieux personnage avec ses livres, sa lampe, et sa grande barbe, demandaient à être introduites près de lui, Shelley calmait leur impatience en leur disant qu'elles le verraient le jour où il quitterait le grenier pour un souterrain qu'on devait lui creuser dans le verger.

Les expériences de Shelley finirent par inspirer une telle terreur à ces bons régents d'Eton, que l'étude de la chimie fut rigoureusement interdite aux écoliers.

Sans doute cette passion du poète pour les recherches positives dans les sciences physiques et chimiques ne fut qu'une passion superficielle, alimentée surtout par l'amour de l'inconnu et du merveilleux; mais il y aurait injustice à l'attribuer uniquement, comme le fait M. Jeaffreson, à cette espèce de *perversité morale*, qui, selon lui, l'attirait vers le fruit défendu, et dont Shelley semble se faire en effet un titre de gloire, lorsqu'il dit dans *Laon et Cythna* [1] :

« Depuis cette heure, avec une pensée ardente, je me mis à puiser la science aux mines défendues du savoir, sans me soucier de rien apprendre de ce que savaient ou enseignaient mes tyrans... » Il se rendait parfaitement compte des lacunes énormes qu'offrait alors l'enseignement classique d'Eton ou d'Oxford

1. Dédicace, st. V.

au point de vue de la culture scientifique; son génie intuitif et divinateur apercevait le champ immense qui s'ouvrait devant les découvertes de la science positive, héritière non jalouse des secrets de l'alchimie; il s'intéressait surtout aux résultats qui devaient en découler pour l'amélioration du bien être de l'humanité. C'est ainsi que nous le verrons plus tard se passionner pour l'entreprise d'un bateau à vapeur qu'il eût été heureux de lancer le premier sur la Méditerranée.

Si Shelley s'est ordinairement, dans le cours de ses études, trouvé en opposition plus ou moins déclarée avec les tendances et les enseignements de ses maîtres, c'est qu'en réalité ces tendances et ces enseignements lui semblaient étroits, rétrogrades, ennemis de toute initiative féconde et de tout progrès véritable. Son seul péché était de s'être fait un idéal moral trop élevé, trop sublime, et d'avoir voulu, envers et contre tous, y conformer sa conduite et sa vie. Il ressemblait en cela à Milton, qui lui aussi s'était insurgé contre la discipline de Cambridge, et s'était refusé à subir un joug intolérable pour son cœur:

> Nec duri libet usque minas perferre magistri,
> Cæteraque ingenio non subeunda meo.

Du reste aucune diatribe des ennemis de Shelley ne tient debout devant les témoignages formels qu'ont rendus de lui plusieurs de ses condisciples, et en particulier W. G. Halliday, dans la lettre que nous allons citer, comme le portrait le plus fidèle que nous ayons de l'étudiant d'Eton [1].

1. Cette lettre date de 1857.

Votre lettre, madame, m'a reporté aux temps ensoleillés de mon enfance « où la pensée est parole, et la parole vérité », alors que j'étais l'ami et le compagnon de Shelley à Eton. Ce qui nous a unis dans ce petit monde, c'est, je suppose, la bonté des sentiments, et la prédominance de la fantaisie et de l'imagination. Que de longues et heureuses promenades j'ai faites avec lui dans ces beaux environs du cher vieil Eton! Nous errions des heures entières à travers Clewer, Frogmore, le parc de Windsor, la Terrace, et j'écoutais avec bonheur et délices ses merveilleuses histoires de fées, d'apparitions, d'esprits, de lieux enchantés. Ses spéculations étaient, car son esprit était bien plus développé que le mien, celles d'un monde au delà du monde. Une [illegible] de ses promenades favorites était [illegible] où, dit-on, [illegible] Shelley était vraiment fou[1]. Je n'ai [illegible] pour [illegible] le caractère, mais j'admirais Shelley à cause de sa [illegible] et de ses manières [illegible]. Il était pas [illegible] le rude et turbulent [illegible] d'Eton, sa nature [illegible] et douce était heureuse [illegible] étranges [illegible] de profonde pensée [illegible] d'enfant, et son talent pour [illegible] leux. Je ne sais [illegible] commence, mais [illegible] nature était intense [illegible] jaillissant en [illegible] sait de [illegible] tainement [illegible] postons qu'il [illegible] pable de [illegible] de [illegible]

1. Shelley [illegible]
dont [illegible]
Italie [illegible]

*une grande bravoure morale, et ne craignait rien que ce qui était honteux, faux ou bas...* En quittant Oxford sous l'orage, Shelley me dit : « Halliday, je viens vous dire adieu, si vous n'avez pas peur qu'on vous voie avec moi. » Je le revis encore une fois dans l'automne de 1814, heureux de me présenter à sa femme.

Au milieu de ses préoccupations philosophiques et scientifiques, le jeune écolier d'Eton n'oubliait pas les lettres. Il manifestait dès lors à un degré éminent toutes les aptitudes qui feront de lui un *scholar*, un humaniste achevé. A quatorze ans, il possédait assez à fond la langue latine pour écrire élégamment en prose et en vers ; en vers latins surtout, il n'avait pas de rival.

Medwin nous a conservé quelques spécimens de son talent en ce genre, entre autres, la traduction de l'épitaphe de la fameuse *Elégie de Gray écrite dans un cimetière de campagne*, dont parle Halliday. Shelley dut écrire ces vers avec amour [1]. Il se retrouvait

---

1.

I

Hic sinu fessum caput hospitali
Cespitis dormit juvenis ; nec illi
Fata ridebant, popularis ille
Nescius auræ.

II

Musa non vultu genus arroganti
Rusticâ natum grege despicata ;
Et suum tristis puerum notavit
Sollicitudo.

III

Indoles illi bene larga ; pectus
Veritas sedem sibi vindicavit ;

lui-même dans plus d'un trait de cette épitaphe. Ce jeune homme, à qui les destins ne devaient pas sourire, parce qu'il dédaignait la faveur populaire; ce poète, que la Muse a tiré de la foule, et que la mélancolie a marqué au front dès son enfance; cette âme où la vérité a fait son séjour; ce cœur tendre, qui a donné aux malheureux tout ce qu'il avait, une larme de pitié, et a trouvé tout ce qu'il demande au ciel, le cœur d'un fidèle ami; tout cela, c'était bien Shelley, et en écrivant ces vers, l'écolier d'Eton se promettait de mériter pour lui-même une pareille épitaphe.

Avec l'étude des langues anciennes Shelley menait de front celle de sa propre langue, et s'exerçait à écrire en anglais en prose et en vers. Il composait

---

Et pari tantis meritis beavit
Munere cœlum.

IV

Omne qund mœstis habuit misero
Corde largivit, lacrymam; recepit
Omne quod cœlo voluit, fidelis
Pectus amici.

V

Longius sed tu fuge curiosus
Cæteras laudes fuge suspicari;
Cæteras culpas fuge velle tractas
Sede tremendâ.

VI

Spe tremescentes recubant in illâ
Sede virtutes pariterque culpæ,
Iu sui Patris gremio, tremendâ
Sede Deique.

au collège en collaboration avec son condisciple Amos de petits drames que tous les deux jouaient devant un troisième écolier de leur âge pour tout auditoire ; pendant une de ses vacances il écrivit une pièce avec le concours de sa sœur aînée et l'envoya au comédien Matthews, qui lui retourna le manuscrit en lui observant poliment qu'elle n'était pas de nature à être jouée.

Il eût sans doute été difficile de deviner dans ces essais enfantins le futur auteur des *Cenci* ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que dès lors il aimait et goûtait les *sages tendresses* de celui qu'il a mis hors de pair, au-dessus de tous les poètes de tous les temps, l'auteur du *Roi Lear*, « le plus parfait spécimen de l'art dramatique dans le monde. » Il était déjà plein de Shakespeare, et on l'entendait chanter gaîment en montant et descendant prestement les escaliers de la maison de M. Hexter, le refrain des sorcières de Macbeth :

« Double, double, toil and trouble ;
Fire, burn ; and, cauldron, bubble. »

Non content d'écrire des vers, pendant les vacances d'Eton, il essayait d'initier ses sœurs aux mystères de la poésie et de la versification [1]. Il nous reste un

1. « Je me souviens parfaitement, dit sa sœur Hellen, de sa première leçon. Il me donna le sujet de quelques petits poèmes ; un vers sur une vieille femme « in her bony gown » (dans sa robe osseuse) qui rimait avec je ne sais plus quoi, m'attira l'éloge que j'ambitionnais en écrivant. Plus tard il fit imprimer ces vers ; j'avais dans une stance laissé passer une bévue qu'il ne voulut pas corriger, en l'excusant par quelque citation Shakespeare. »

assez grand nombre d'échantillons des vers qu'il écrivit alors. Nous les retrouverons tout à l'heure dans un de ses romans.

Ces romans sont l'œuvre capitale de Shelley pendant ses années d'Eton. Les biographes et critiques ont trop négligé, à notre avis, ces effusions enfantines de la faculté imaginative et romanesque de Shelley ; on ne saurait les passer sous silence sans laisser une lacune dans la genèse de sa pensée.

Le romancier d'Eton explique l'athée d'Oxford et le poète de la *Reine Mab*; Shelley est déjà tout entier en germe dans les romans de sa seizième année, comme poète, philosophe et moraliste.

Il y a quelques années, un maître d'Eton, M. Oscar Browning, eut l'heureuse idée d'ouvrir une souscription en vue d'élever un buste à Shelley et de le placer au milieu des célébrités Etoniennes. Le prévôt d'Eton s'y refusa et la souscription déjà fort avancée fut suspendue. Le nom de ce prévôt d'Eton mérite de passer à la postérité : — il s'appelle le Dr Goodford.

## CHAPITRE III

### SHELLEY ROMANCIER, ZASTROZZI : — SAINT IRVYNE 1809-1810

Pour Shelley, concevoir, c'était exécuter ; en littérature et en poésie, comme en morale. Communiquer à ses semblables son idéal du beau et du bien, l'exprimer dans une forme telle quelle, mais qui traduisît fidèlement ses impressions présentes, était pour son esprit un impérieux besoin. De là cette soif de publier qui le dévore dès ses années d'Eton ; aucune parcelle de vérité, aucune étincelle de beauté ou d'amour ne devait être perdue pour le monde. Avec sa faculté de s'approprier tout ce qui était en harmonie avec les tendances de son propre génie, porté vers le merveilleux, le gigantesque, le surhumain, il n'est pas étonnant qu'il ait choisi ses modèles parmi ces conteurs d'horreurs sublimes, d'histoires extravagantes et troublantes, de ballades romantiques et échevelées qui pullulaient alors en Angleterre. Il avait frissonné et pâli en les lisant ; et plein

de son sujet, tout palpitant encore des divines émotions ressenties, il essayait à son tour de faire frissonner et pâlir le monde.

En avril 1810, paraissait, chez MM. G. Wilkie et J. Robinson, un roman intitulé : *Zastrozzi*, par P. B. S.

M. Rossetti se demande comment il put se trouver alors un éditeur en chair et en os pour acheter 40 livres le privilège de publier une pareille rhapsodie, et des *Reviewers*[1] pour le critiquer et relever ses prétendues immoralités. Sans doute ce roman est loin d'être un chef-d'œuvre ; il est conçu dans le genre de ces romans terribles que les Anglais appellent romans de *sang et de tonnerre* (*blood-and-thunder*) mis à la mode par Anne Radcliffe et Lewis. Il exagère encore les défauts du genre ; il trahit la plus naïve inexpérience de la composition littéraire ; il n'y faut chercher ni suite, ni enchaînement d'action, ni variété, ni vraisemblance. Mais il ne faut pas oublier, en le jugeant, que son auteur n'avait que seize ou dix-sept ans quand il l'écrivit[2] ; et à la regarder de près, on peut y découvrir en maints endroits le germe des brillantes qualités, comme aussi des défauts qui caractériseront ses

1. *Zastrozzi* fut rudement malmené dans la *Critical Review*, nov. 1810. Le seul point curieux de cette critique, c'est que Shelley y est déjà dénoncé comme *le monstre de perversité* que flétriront si amèrement la *Quarterley Review* et la *Literary Gazette*. « Le récit lui-même, et le style dans lequel il est écrit sont tellement méprisables que nous l'aurions passé sous silence, si notre indignation n'avait été excitée par la grossière immoralité qui s'y étale tout à nu... L'auteur ne saurait être l'objet d'une réprobation trop sévère. Son absurde et stupide jargon ne peut le sauver de l'infamie ni son volume du feu. »

2. *Zastrozzi* fut écrit en 1808 et 1809.

premiers essais poétiques. Les caractères qui y sont ébauchés reparaîtront plus tard transfigurés par le pinceau magique du poète; le héros de *Zastrozzi* deviendra celui de *Laon et Cythna*, et plus d'un épisode du roman passera dans le poème.

Malgré tout, on y sent en maints endroits palpiter un cœur d'homme, on y entend le cri de la passion sincère et forte, quelque chose de cette éloquence vibrante et profondément dramatique qui éclatera dans les *Cenci*.

« Quoique très impropres à me caractériser tel que je suis aujourd'hui, écrivait Shelley lui-même trois ans après l'apparition de *Zastrozzi*, cependant ces romans peuvent servir à marquer l'état de mon esprit à l'époque de leur composition [1]. » On peut résumer cet état au point de vue moral et philosophique, en disant que l'âme de Shelley était alors comme partagée entre une certaine admiration pour le fatalisme des grandes passions, et le culte de l'héroïsme, ou de la volonté humaine se mettant au service de cette fatalité. Ce principe souverain de la vie morale, qu'il appelait le *self control*, l'empire sur soi-même, il l'a incarné dans un de ses héros, Zastrozzi.

Pietro Zastrozzi est le fruit des amours d'un certain conte italien Verezzi avec Olivia Zastrozzi, séduite à

---

1. Lettre à Godwin, 1812. Dans une lettre du 8 mars, il caractérise ainsi cet état mental : « C'est à vous, à vos ouvrages que je dois cet inestimable bienfait d'être sorti de cet état de maladie et de léthargie intellectuelle où j'étais plongé il y a deux ans, et dont *Saint-Irvyne* et *Zastrozzi* furent les visions désordonnées, sans être originales. »

quinze ans, puis cruellement abandonnée par son séducteur. Olivia, en mourant, a fait jurer à son fils de la venger. Non content d'avoir plongé un poignard dans le sein de son père, Zastrozzi s'acharne à poursuivre l'héritier de ce nom détesté, le jeune comte Verezzi. Mais afin de savourer à loisir les délices de la vengeance, il a recours à tous les raffinements de tortures morales que la plus infernale imagination peut lui suggérer pour faire souffrir sa victime, tout en épargnant sa vie. Shelley trouvait cette donnée dans le fameux roman de Godwin, *Kaleb William*, persécuté lui aussi de la même façon par M. Falkland.

C'est dans son amour que Zastrozzi veut surtout atteindre Verezzi. Deux femmes se disputent cet amour : l'une, une certaine Julia, marquise de Strobazzo, à qui Verezzi a donné son cœur et sa vie; l'autre, une adorable et abominable sirène, Matilda, comtesse de Laurentini : toutes deux, belles, riches, brûlant de la même passion jalouse, débordante, irrésistible.

Au début du roman, Verezzi, en chemin pour rejoindre Julia qui l'attendait à Naples, apparaît dans une auberge de Munich, profondément endormi par un breuvage que lui a fait verser Zastrozzi. Deux sbires, au service de celui-ci, Ugo et Bernardo, l'emportent endormi dans une voiture, et le déposent au sein d'une immense forêt dans une caverne béante au fond d'une sombre vallée. De même, dans *Laon et Cythna*, Laon séparé de Cythna, comme Verezzi de Julia, est transporté évanoui dans la mystérieuse

caverne surmontée d'une colonne, où l'attendent d'inimaginables tortures [1].

Verezzi se réveille dans la stupeur en face de son ennemi qui lui ordonne de le suivre. Ils arrivent à une porte de fer, qui s'ouvre sur un cachot formé par le roc, où l'infortuné Verezzi est fortement lié au mur, comme Laon à la colonne, « avec des chaînes d'airain qui rongent la chair et les membres nus. » Laon lui, « mord ses chaînes et cherche à rompre ses liens de diamant, sans pouvoir mourir. [2] »

Verezzi n'a plus d'autre soutien que sa propre pensée qui est son plus grand tourment, et implore la mort de ses bourreaux. Le silence seul lui répond. « Plusieurs jours et plusieurs nuits qui semblent sans fin se passent dans cette uniformité monotone d'horreur et de désespoir. C'est à peine s'il frémit quand il sent un lézard visqueux traverser ses membres nus et immobiles ; les larges vers de terre, qui s'enlacent dans sa chevelure longue et entremêlée, ne lui inspirent presque plus d'horreur. Les quelques semaines qui s'écoulent dans ce tourment semblent à son imagination éperdue d'innombrables années. » Promethée, lui aussi, enchaîné à son roc par des chaînes de fer comptera par ses douleurs « les moments qui lui semblent autant d'années [3]. »

Verezzi parvient cependant à tromper la surveillance de ses farouches gardiens et s'enfuit au clair de lune à travers la bruyère, poursuivi par Zastrozzi.

1. Voir *Laon et Cythna*, ch. III, str. 11 et suiv.
2. *Ibid.* st. 14 et 19.
3. *Prométhée délivré*, t. III, p. 128.

Miraculeusement sauvé par un pin gigantesque qui abrite son sommeil, il arrive enfin à Passau, où il s'endort dans les rues encore désertes sur un escalier de pierre. Il y est réveillé par une vieille femme portant une corbeille de fleurs qu'elle allait vendre au marché[1]. Claudine (c'est le nom de la vieille) recueille le malheureux jeune homme pour remplacer son fils qu'elle vient de perdre, et l'emmène dans son humble cottage, « enclos plaisant et cultivé sur une petite colline au pied de laquelle coule le majestueux Danube. »

Quand le soir ils s'assirent ensemble devant la porte du cottage : « Quelle pensée, dit Verezzi à Claudine, vous a inspiré de me faire cette offre ce matin ? » — « Ah ! dit la vieille femme, la semaine dernière j'ai perdu mon fils, qui était tout pour moi : et j'allais au marché pour la première fois depuis sa mort, espérant y trouver quelque paysan qui voudrait tenir sa place, quand la fortune vous a mis sur mon chemin. J'avais espéré qu'il me survivrait, puisque me voilà m'en allant bien vite vers la tombe, au devant de laquelle je vais comme au devant d'une amie, qui doit me soulager des soucis croissant, hélas ! avec mes ans. »

Verezzi, touché de compassion, lui proteste tendrement qu'il ne l'abandonnera point, et que s'il dépend de lui, elle ne connaîtra plus la pauvreté.

Cette première partie du récit de Shelley offre déjà un de ses procédés de composition favoris, le contraste entre les plus noires, les plus terribles inventions d'une imagination en délire, et les plus douces, les

1. L'idée de cet épisode est empruntée à *Zofloya*.

plus suaves, les plus tendres peintures d'une âme naïve et presque enfantine. La recherche de ces contrastes souvent heurtés, mais d'un effet toujours étrange et saisissant, est un des traits saillants de son génie.

On y sent aussi déjà très prononcée la préoccupation du lieu de la scène où se passe l'action, de la description de la nature mêlée au récit ; le jeune romancier sait à l'occasion en tirer des effets moraux qui dénotent une profondeur de pensée peu commune à cet âge. Après nous avoir peint la colère de Zastrozzi en apprenant la fuite de sa victime, et sa course effrénée sur les traces du fugitif, il l'amène exténué de faim, de soif et de fatigue, mais encore plus altéré de vengeance, dans une grande forêt, dont les arbres gigantesques de leurs têtes élevées repoussaient le soleil de midi, pendant qu'au dessous les talus couverts de mousse invitaient au repos.

Le soleil venait de disparaître derrière les montagnes du couchant, colorant de ses derniers rayons les cimes de la forêt. Zastrozzi était assis sur le tronc ruiné d'un chêne abattu. Le ciel était serein ; aucun nuage n'obscurcissait le brillant azur de la voûte éthérée. L'éther bleu se jonchait d'innombrable myriades d'étoiles ; les têtes des grands arbres ondoyaient lugubrement dans le vent du soir, et le rayon de la lune se glissant par intervalles à travers le mouvement de leurs branches entrelacées versait des ombres incertaines sur les sombres profondeurs des taillis. Une scène si belle, une scène qui s'harmonisait si bien avec l'âme qui peut jeter sur sa vie passée un regard satisfait, et anticiper l'avenir avec l'enthousiasme de l'innocence, s'accordait mal avec l'âme féroce de Zastrozzi, qui, tantôt agitée par la vengeance, et tantôt livrée à l'agonie

du remords ou au combat des passions, ne pouvait trouver dans le passé aucun plaisir, ni goûter par anticipation aucun bonheur dans l'avenir.

Zastrozzi, poursuivant toujours Verezzi, se trouve tout à coup et comme par enchantement en face d'un fantastique palais gothique, qui semble abandonné. Il y entre avec ses hommes, monte un large escalier et arrive à un long corridor au bout duquel une femme en vêtements blancs apparaît penchée sur une balustrade où brûle une lampe. Il reconnaît Matilda, la comtesse de Laurentini.

De même que Zastrozzi est le démon de la vengeance incarnée, Matilda est la passion sauvage et farouche de l'amour attaché à sa proie. Elle se révèle dès les premiers mots ; elle supplie Zastrozzi d'aller le débarrasser de son odieuse rivale :

Je frémis, s'écrie-t-elle, à la vue de l'océan de perversité où je vais m'embarquer. Mais cependant, Verezzi !... Ah ! pour lui je consentirais même à perdre mes espérances du bonheur éternel ! Dans la douce pensée de l'appeler mien, aucun scrupule de délicatesse, aucune crainte superstitieuse ne saurait m'empêcher de le mériter par d'audacieux forfaits ! Non, j'y suis résolue ! Il m'aimera ! Il sera à moi ! à moi pour toujours !

Zastrozzi n'a plus rien à désirer ; l'infernale passion de cette furie se chargera de sa vengeance ; il part pour l'Italie, pendant que Matilda vole à la recherche de Verezzi.

Oubliant tout sentiment de pudeur et de decorum, elle s'en va seule la nuit à travers les rues de Passau à la recherche de son bien-aimé.

Un obscur silence régnait dans les rues de la cité. Il était plus de minuit ; tous les habitants étaient plongés dans le sommeil, le sommeil que ne connaissait plus Matilda. Sa robe blanche flottait au vent de la nuit, sa chevelure noire ondoyait éparse sur ses épaules, et pendant qu'elle traversa le pont, le batelier du fleuve put voir avec stupeur l'apparition de cette forme surnaturelle et éthérée.

Elle veut se noyer dans les eaux du Danube qui l'attirent « en réfléchissant sa forme harmonieuse », quand elle est retenue par un bras étranger. Ce bras est celui de Verezzi !... de Verezzi, qu'après un court évanouissement elle reconnaît « penchant sur elle dans une sollicitude inquiète son corps gracieux. »

Verezzi se laisse emmener dans le mystérieux château gothique. La froideur et l'indifférence qu'il oppose d'abord aux protestations d'amour de Matilda, son inaltérable fidélité à Julia, ne font qu'exaspérer la passion de la comtesse. Une fausse nouvelle de la mort de Julia, apportée par Zastrozzi cause au pauvre Verezzi une fièvre délirante qui met ses jours en danger. Pendant ce temps, Zastrozzi et Matilda ont de fréquents entretiens, où Zastrozzi essaie de déraciner dans l'âme de la malheureuse femme tout sentiment de morale et de religion. Il lui expose dans toute sa crudité le plus parfait épicuréisme. L'âme de Matilda est toute prête à recevoir ces théories : « Vos paroles, lui dit-elle, sont comme un baume pour mon âme. » Elle n'a plus qu'un léger scrupule, celui de l'immortalité de l'âme :

« Répondez-moi : croyez-vous que l'âme meure avec le

corps, ou si vous ne le croyez pas, quand cette forme périssable retourne à la terre sa mère, où va l'âme qui maintenant dirige ses mouvements ? Peut-être ses ardentes énergies se consument-elles dans une complète insensibilité ou dans des tourments éternels. » — « Matilda, répond Zastrozzi, ne pensez pas ainsi : supposez plutôt qu'en vertu de ses énergies innées, l'âme doit durer toujours, qu'aucune circonstance fortuite, aucun événement accidentel ne peut affecter son bonheur ; mais qu'en osant avec audace, en s'efforçant de sortir du sentier battu, tant qu'elle est dans les liens de la mortalité, elle s'assure un état supérieur dans une autre vie. » — « Mais la religion ! O Zastrozzi ! » — « *Je croyais que ton âme était hardie*, répond Zastrozzi. *je pensais que ton esprit était supérieur ; me suis-je donc trompé ? O Matilda, ne vous abandonnez pas à d'aussi faux, à d'aussi insensés, à d'aussi vulgaires préjugés !...* »

Ce passage, un de ceux sans doute que les *Reviewers* taxaient d'immoralité, est capital, au point de vue de la genèse des idées théologiques et philosophiques du poète. L'athéisme d'Oxford et les théories de *la Reine Mab* y sont en germe. Si Shelley d'un côté réprouve le grossier épicuréisme de Zastrozzi, il n'a aucune parole de blâme pour ses doctrines métaphysiques et religieuses ; cette théorie de l'immortalité de l'âme est bien celle qu'il devait s'en faire alors, la considérant comme un état de bonheur relatif au degré d'énergie et d'audace pour le bien que la volonté aura déployée sur la terre. Nous retrouvons cette théorie dans l'*Hellas* [1].

Cependant Verezzi toujours en proie au désespoir se voit près de mourir. Un médecin déclare que le seul moyen de le sauver, c'est un climat plus chaud.

1. T. II de notre traduction, p. 321.

Matilda propose la Vénétie, son château de Laurentini, situé dans un de ces paysages fantastiques que le poète aimera tant à peindre, une mystérieuse forêt que surplombent des rocs de granit et des cataractes écumantes. Là, Matilda promène sa sombre passion au milieu du murmure des zéphirs et des soupirs des pins, ou bien, au son de la mélancolique musique que font entendre les nonnes d'un couvent voisin, chantant le *Requiem* pour l'âme d'une sœur partie. La tiédeur du climat, les soins passionnés de Matilda, la céleste douceur de sa voix s'accompagnant de la harpe[1], attendrissent et fondent le cœur de Verezzi.

Mais la passion indomptable « qui s'ébat dans les veines de Matilda », ne saurait se contenter de cette douce sympathie de sentiment et de pensée que Verezzi-Shelley recherche dans l'amour « qui pour lui calme les émotions violentes. » Ici Zastrozzi vient encore à son secours et lui offre un moyen infaillible d'arriver à ses fins, et d'effacer à jamais dans le cœur de Verezzi l'image de Julia. Ce moyen romanesque est la feinte attaque de Verezzi par de faux assassins dans la forêt ; Matilda se jette au devant du coup qui doit atteindre son amant : elle est blessée.

« Le bras de neige de Matilda se teignit d'un sang vermeil qui coulait avec violence, et faisait sur le roc une tache de pourpre. » Le stratagème réussit à merveille : le sang de Matilda fond la glace du cœur

1. La musique, surtout celle d'une voix féminine, dont Shelley chantera si souvent plus tard les passionnants effets sur son âme, joue déjà un grand rôle dans ses premiers romans.

de Verezzi, et les deux amants se jurent (toujours dans la forêt) un éternel amour. « *Un tel amour*, dit Shelley, *n'a pas besoin de la sanction des lois humaines.* » C'est la première apparition de la théorie de l'amour libre et de l'immoralité des sanctions légales, théorie que le poète essaiera d'appliquer dans sa propre vie, et qui deviendra son plus damnable grief aux yeux de la formaliste Angleterre.

A Venise, le dénouement se précipite. Pendant une fête de nuit sur la lagune, Verezzi a reconnu dans une des gondoles, « dont les innombrables flambeaux rivalisaient avec le soleil de midi, la forme éthéréenne de sa Julia oubliée. » Pendant qu'il regarde dans l'extase, la gondole de Julia fuit « en se moquant de son regard tendu vers elle. » Cependant de retour à la petite maison écartée qui leur sert de refuge, Matilda, à force d'amour, parvient à tirer Verezzi du morne désespoir où vient de le jeter l'apparition de Julia : « Tu es donc à moi, à moi pour toujours ! » s'écrie-t-elle dans l'ivresse de son triomphe :

« Oui, à toi pour l'éternité ! » répond Verezzi ; et il porte à ses lèvres la coupe remplie par Matilda, quand tout à coup la coupe lui tombe des mains, il saisit sa dague, et veut s'en frapper... Julia était devant lui ! En vain celle-ci veut arrêter le bras de Verezzi, lui arracher le poignard, il le plonge dans sa poitrine et meurt.

Matilda, qui jusque-là a gardé un calme effrayant, se jette sur le sein de Verezzi, en arrache le poignard tout sanglant, et traînant par les cheveux la

malheureuse Julia étendue évanouie près du cadavre de Verezzi, lui plonge et retourne cent fois le poignard dans le corps, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un souffle de vie. Epuisée par sa propre violence, elle rejette le poignard, et dans un calme effroyable, contemple la terrible scène d'un regard lugubre. « La tête de Julia était penchée sur le sein de Verezzi, et ses traits angéliques, même dans la mort, souriaient encore avec tendresse. »

Dans cet instant d'horreur, les craintes religieuses de Matilda reviennent l'assiéger, et l'empêchent d'ajouter le suicide à ses forfaits [1]. « Est-ce donc pour cela, pour cette horreur, pour ces tourments, s'écrie-t-elle, que celui que les moines appellent le tout miséricordieux, m'a créée?... Ah ! cher poignard, si tes coups pouvaient produire l'anéantissement ! avec quelle volupté je te plongerais dans mon cœur ! » En dépit de son athéisme, elle tremble en songeant à la vie future, et au dedans d'elle une voix murmure à son âme : « Tu ne mourras jamais ! »

En face de ces terreurs superstitieuses d'une âme de femme, Shelley va nous montrer maintenant dans Zastrozzi la fermeté indomptable du véritable athéisme. Pendant que Matilda, citée devant l'Inquisition, reconnaît, devant la mort qui l'attend, la fausseté des arguments de Zastrozzi, et l'invite à le suivre dans son repentir, Zastrozzi se drape fièrement dans le mépris de toute croyance religieuse,

---

1. Béatrice, elle aussi, dans les *Cenci* reculera devant le suicide en obéissant aux mêmes scrupules.

et meurt satisfait d'avoir rempli son serment, en proclamant à la face de ses juges et de ses bourreaux la négation de la Divinité :

« Je vais, s'écrie-t-il, au devant de la mort, au devant du néant avec tranquillité ; ne suis-je pas convaincu de la non-existence de la divinité ? Ne suis-je pas convaincu que la mort ne fera que rendre mon âme plus affranchie, plus libre ? Pourquoi la mort me ferait-elle frémir, *moi dont l'esprit s'est élevé au dessus des entraves du préjugé, des erreurs d'une fausse et injuste superstition ?* »

Dans *Laon et Cythna*[1], Laon, en face du bûcher, parlera plus poétiquement, plus éloquemment, mais au fond ce sera le même langage. On sent que dans son cœur, Shelley applaudit aux déclamations de Zastrozzi, et admire ce martyr de la conscience, qui n'a pour la mort qu'un sourire du plus dédaigneux mépris, *a smile of most disdainful scorn.* — *Zastrozzi* est le prototype de *Laon* et de *Prométhée*.

Dès cette même année 1809, Shelley travaillait à un second roman qui devait paraître en trois volumes. « Si Jock[2], écrivait-il gaiement, ne veut pas me payer un diable de prix pour mon nouveau poème (le *Juif errant*) et au moins 60 liv. pour mon roman, le chien ne les aura pas. » Au refus de ce chien de Jock, le roman passa entre les mains de l'éditeur Stockdale[3]. Il parut aux frais de l'auteur

1. *Laon et Cythna*, ch. XI, str. 15-25.
2. John Robinson, l'éditeur de *Zastrozzi*.
3. Ce fut le commencement de la dette contractée par Shelley à l'égard de l'éditeur Stockdale, dette que celui-ci en 1826 faisait monter à 300 livres. Stockdale a laissé l'historique de ses

en décembre 1810, sous le titre de *Saint-Irvyne, ou le Rose-croix, par un gentilhomme de l'Université d'Oxford.* (Shelley était à Oxford depuis la fin d'octobre.) Malgré l'appât du titre sur lequel comptait le jeune romancier, le succès en fut à peu près nul, et l'édition existait encore chez le libraire en 1822.

Ce nouveau roman fut encore inspiré à Shelley par une œuvre de Godwin, intitulée *Saint-Léon* : « Shelley nous dit Medwin, admirait beaucoup le Saint-Léon ; il le lut tant, qu'il finit par croire qu'il y avait quelque vérité dans l'Alchimie et dans l'*Elixir de vie* qui joue un grand rôle dans le roman de Godwin. Il croyait à la *panacée* universelle et était à ce sujet de l'opinion du Dr Franklin et du philosophe Condorcet. »

Le héros du roman est une nouvelle incarnation de Shelley lui-même, plus transparente encore que celle que vous avons découverte dans *Zastrozzi.* C'est un jeune poète, héritier d'un prince puissant et riche d'Allemagne, et séparé de son pays par une barrière infranchissable, âme élevée (*high-souled*) ne respirant que la liberté et l'indépendance. Ce jeune homme, nommé Wolfstein, est soumis pendant toute l'action, à l'influence mystérieuse d'une espèce de magicien, le Rose-croix Ginotti, qui est à la fois la personnification de la conscience et de la fatalité, dont Wolfstein est la victime.

---

relations avec Shelley dans de curieuses notes publiées sous le titre de *Stockdale's Budget*, et très impartialement appréciées par M. Richard Garnett dans un article du *Macmillan's Magazine : Shelley in Pal Mall*, II, p. 100.

L'action, qui est double et alternée, serait assez difficile à analyser; il y a encore moins d'unité et de suite que dans *Zastrozzi*; nous sommes transportés par enchantement d'Italie en Suisse ou en Bohême; les personnages y paraissent et disparaissent comme des marionnettes, selon le caprice du romancier; Stockdale, après avoir imprimé le livre, s'aperçut, un peu tard, qu'il n'y avait point de dénouement, et que tous les héros du récit, comme dans certaines ballades fantastiques, s'évanouissaient sans laisser de trace.

Les théories que nous avons vues naître dans Zastrozzi se formulent plus nettement encore dans Saint-Irvyne.

Wolfstein comme Verezzi, aime une grande dame, Megalena di Metastasio, qu'il a arrachée des mains des brigands des Alpes. Il l'emmène à Gênes, et là il veut qu'elle devienne sa femme, mais en dehors de toute cérémonie officielle et légale. Megalena se laisse facilement convaincre par l'éloquence de son amant :

« Oui, lui répond-elle, arrière les préjugés ! Une fois de plus la raison triomphe, et me convainc qu'être à Wolfstein n'est pas un crime... Sois à moi, et que notre affection ne cesse qu'avec notre vie! » — « Jamais, jamais, s'écrie Wolfstein enthousiasmé, elle ne finira! Jamais! Quelle chose pourrait briser le lien formé par la communauté du sentiment, cimenté par une union de l'âme qui doit durer jusqu'à ce que les atomes intellectuels qui la composent soient anéantis? Oh! elle ne doit jamais finir; car, lorsque entraîné daus la dernière ruine de la nature sombrera ce périssable globe, quand la terre se dissoudra,

et que la face du ciel, comme un rouleau, disparaîtra de devant nos yeux, nous nous chercherons alors l'un l'autre, et dans une union éternelle, indivisible, quoique immatérielle, nous existerons pour toute l'éternité. »

En lisant *Saint-Irvyne*, on ne peut se défendre d'y voir comme écrite à l'avance, dans un mystérieux pressentiment, l'histoire même de l'auteur; la vie de Shelley n'est guère que la réalisation des principales aventures de ce singulier roman. Lui aussi, comme Wolfstein, il affranchira une jeune fille de la prison de l'école et du foyer paternel; il prêchera à celle qui sera sa première femme la métaphysique de l'amour libre et éternel, et l'amènera à partager ses sentiments; comme Wolfstein il se dégoûtera bientôt de celle qu'il a choisie, et cherchera ailleurs un objet plus digne de son amour. On dirait qu'en peignant Wolfstein, il avait la vue anticipée de ce qui devait lui arriver à lui-même, ou bien, que par la force de l'imagination, il s'est tellement identifié avec le héros de sa création qu'il a réalisé sa conception dans sa propre vie. Shelley, quelque temps après, écrivait à Godwin : « après avoir été lecteur de romans, j'en ai écrit ; » il pouvait ajouter : et je suis en train de les vivre.

Dans *Saint-Irvyne*, comme dans *Zastrozzi*, Shelley a voulu mettre en contraste la faiblesse de l'âme préoccupée des terreurs de la superstition avec la sérénité sans crainte de l'âme vraiment dégagée de tout préjugé et de toute croyance religieuse. Ginotti séduit une jeune orpheline que son éducation de couvent et ses croyances superstitieuses livrent sans défense à la fas-

cination du Rose-croix. Il va sans dire que Ginotti professe sur l'amour et le mariage les mêmes théories que Wolfstein; il les expose encore plus crûment. « En quoi l'union de deux êtres qui s'aiment a-t-elle besoin, pour être légitime, de certains rites et de certaines cérémonies, qui certainement ne peuvent rien changer à la nature des sentiments qu'ils sont destinés à concevoir l'un pour l'autre? » A cette question Eloïse de Saint-Irvyne répond ingénument que Dieu l'a voulu ainsi. Cette réponse indigne le Rose-croix : « Ne pensez-vous pas, lui dit-il, que c'est une insulte à deux âmes unies par les serments de l'amour de promettre devant un être qu'ils ne connaissent pas la fidélité qui les lie déjà? » La pauvre Eloïse a beau s'écrier : « Mais je le connais cet Etre, et plutôt mourir que de cesser de le connaître! Je le prie matin et soir, je l'aime, je l'adore... », les arguments de Ginotti l'emportent; elle succombe.

Cette malheureuse femme, après avoir payé bien cher sa faiblesse et s'être vu trahir d'une manière infâme par le Rose-Croix, est recueillie par un Irlandais, le modèle de toutes les vertus humaines et chevaleresques.

Celui-ci, une nouvelle incarnation de Shelley, sous le poids, comme lui, de la malédiction paternelle, ne peut rentrer en Angleterre sans se marier régulièrement.

Que fera-t-il? Ce que Shelley fera lui-même plus tard, il se mariera; mais en réservant sa théorie sur le mariage :

« Je considère, dit-il, le mariage comme une institution humaine; c'est une chaîne pour le corps, mais qui laisse la liberté à l'âme; ce n'est point une chaîne avec l'amour. »

Ainsi, dans Saint-Irvyne, les théories philosophiques de Zastrozzi se sont accentuées; et le jour approche où le romancier devenu poète, va les exposer en son propre nom : la *Reine Mab* et *Laon et Cythna* n'en seront que le développement poétique [1].

Cependant il semble que ce ne soit pas sans une lutte violente que Shelley soit arrivé à ces convictions définitives. Nous rencontrons dans le roman de *Saint-Irvyne* la trace évidente des combats que la foi et l'incrédulité durent se livrer dans l'âme du poète avant que la philosophie l'emportât décidément dans son esprit en faveur du Dieu de Lucrèce et de Pline. Les pages qui renferment cette espèce de confession sont empreintes d'un tel sentiment personnel, d'une telle chaleur d'émotion, qu'il est difficile de n'y voir qu'un pur exercice de rhétorique. L'originalité de Shelley y est d'ailleurs tellement caractérisée, sa pensée et son style s'y révèlent déjà avec tant de force et d'éclat, que nous ne craignons

---

1. Saint-Irvyne eut aussi ses Reviewers. Le *British Critic* prit à partie le gentilhomme d'Oxford et son Roman. « Ceux, disait-il, qui auront le courage d'aller au delà de la première phrase y trouveront la caverne de Gil Blas avec très peu de changements, une profusion de mots qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire, tels que *unerasible, bandit, enhorrored*, etc. ; des descriptions plus étranges que celles que l'on trouve dans Radcliffe, un conte plus extravagant que celui du *Saint-Léon* de Godwin. »

pas de donner ce morceau comme un des spécimens les plus remarquables de sa première prose poétique [1].

Du reste, cette prose si poétique ne suffit déjà plus à Shelley; une des curiosités du roman de *Saint-Irvyne*, ce sont les poésies dont il est émaillé. Tout le monde y est poète; Wolfstein, Megalena, Steindolphe, un brigand, se chargent à tour de rôle d'écouler les meilleures pièces de son répertoire poétique d'Eton. Sans doute, ces poésies méritent, au point de vue de la perfection technique, d'être jugées sévèrement, quand on les compare même à la *Reine Mab* ; mais elles n'en sont pas moins intéressantes, comme les premières effusions de ce que l'on peut appeler la période purement romantique du génie de Shelley. Une d'entre elles a un intérêt tout particulier; pour la première fois, nous y rencontrons Shelley préoccupé de l'imitation du grand poète qui devait devenir son ami, de lord Byron. Les *Heures de loisir* avaient paru en 1807 : Shelley les lut; et cette lecture excita en lui le désir de lutter avec le jeune poète dont la première publication avait si vivement ému l'opinion et les critiques. Deux vers de *Loch na Garr* lui revinrent en mémoire, et il les refit dans la pièce dont nous parlons. Shelley ne se doutait pas qu'un jour cet innocent plagiat lui serait reproché comme un crime, une infamie [2], et qu'on en conclurait que les *Hours of Idleness* de Byron étaient

1. Appendice, I.
2. *The real Shelley*, I, p. 166.

« l'abécédaire où il avait appris les rudiments de l'art de la poésie. »

Plus d'une fois dans la suite, Shelley se sentit attiré de nouveau vers la forme du roman. De ses retours à la prose romantique il ne reste malheureusement que quelques ébauches et morceaux détachés, qui laissent regretter que le démon des vers ne lui ait pas permis d'aller plus loin. Ces pages exquises ressemblent à de belles pierres merveilleusement sculptées, attendant en vain que la main qui les a si finement travaillées leur donne leur place dans l'édifice à jamais interrompu.

## CHAPITRE IV

### PREMIERS ESSAIS POÉTIQUES ET PREMIÈRES AMOURS 1809-1810

Pendant cette année 1809-1810, l'intervalle entre Eton et Oxford, que Shelley passa dans la maison paternelle, son activité intellectuelle fut vraiment prodigieuse ; romans et recueils poétiques, études et expériences scientifiques, correspondances littéraires et métaphysiques, il mène de front toutes ces occupations si diverses, et trouve encore du temps pour des voyages à Oxford et à Londres, des parties de chasse, des promenades sans fin avec son cousin Medwin dans la forêt enchantée de Saint-Léonard,

> « Où les vipères ne piquent jamais,
> Où les rossignols ne chantent pas. »

Pendant cet hiver, les deux cousins écrivirent ensemble, en chapitres alternés, le commencement d'un extravagant roman, où une hideuse sorcière jouait le principal rôle. Le portrait de cette sorcière

passa de la prose du roman dans les vers du *Juif Errant* qui les occupa bientôt après.

Un jour, Medwin et Shelley découvrirent chez un bouquiniste la traduction anglaise d'un fragment du *Juif Errant* de Christian Shubart. Ce fragment plein d'une étrange et sauvage éloquence frappa singulièrement Shelley, qui ne rêva plus que de la merveilleuse légende. Elle devint aussitôt le sujet d'un roman en vers auquel les deux cousins travaillèrent en commun.

Quand il y eut sept ou huit chants terminés, Shelley les envoya à Campbell[1], pour lui demander son avis touchant la publication. Campbell renvoya le manuscrit avec cette note, qu'il n'y avait trouvé que deux bons vers :

> « It seemed as if an angel's sigh
> Had breathed the plaintive symphony. [2] »

« Ce jugement souffla sur nos espérances d'immortalité, » dit Medwin. Cependant, malgré la sentence de Campbell, le manuscrit fut envoyé à Edinburgh pour l'impression ; il y resta jusqu'en juillet 1831, époque à laquelle il parut en partie dans le *Fraser's Magazine*. Malheureusement ce qui fut publié n'est que l'œuvre de Medwin, à part une chanson qui se trouve à la fin du quatrième chant, et que Medwin, en l'attribuant à Shelley, qualifie de « tout à fait musicale. »

---

1. Thomas Campbell (1777-1844) l'auteur des *Plaisirs de l'Espérance* et du *Dernier homme*.

2. « Il semblait que le soupir d'un ange eût exhalé la plaintive symphonie. »

« Vois là-bas la rose qui s'ouvre répandre ses parfums au souffle de la brise ; elle se fane en une heure : son déclin est rapide, elle pâlit !

» Plus pâle est là-bas la vierge, plus rapide est le déclin de son cœur ; sous le profond chagrin qui l'accable, elle s'enfonce et disparaît dans la mort. »

Mais, si nous n'avons pas le premier *Juif Errant* de Shelley, nous savons, par l'emploi fréquent qu'il a fait de cette légende dans ses poèmes, combien elle s'était puissamment emparée de son imagination. Nous la retrouvons dans maints endroits de ses œuvres, dans *Alastor*, dans l'*Hellas*, et en particulier dans la *Reine Mab* [1], où, d'après Medwin, l'épisode d'Ahasverus est emprunté avec de légers changements au *Juif Errant* original.

La légende du Juif errant, victime de la vengeance du Galiléen, nouveau Prométhée poursuivi par la haine d'un nouveau Jupiter, témoin impassible de l'histoire des religions et des institutions humaines, outre qu'elle était pleine de pitié et de terreur, offrait à l'imagination de Shelley un cadre à souhait pour développer son thème favori de la lutte du bien et du mal dans le monde, des victoires et des défaites successives de l'esprit de liberté et d'amour au sein de l'humanité. Il devançait dans cette voie et sous la même inspiration le poète philosophe français qui a certainement avec lui le plus de parenté, Edgar Quinet, le chantre trop oublié d'*Ahasverus* et de *Prométhée*. D'autres poésies de Shelley ap-

1. T. I, p. 57 et suiv. Voir aussi *Alastor*, ibid. p. 101.

partenant à la même époque passèrent dans un recueil intitulé : *Poésie Originale* par Victor et Cazire (1810). Ce volume, imprimé à Horsham à 1418 exemplaires de 64 pages et mis en vente par Stockdale, eut une singulière destinée. Il a si bien disparu, que les recherches des plus enthousiastes Shelléiens n'ont pu en découvrir la moindre trace. Une semaine après la publication, quand une centaine d'exemplaires étaient déjà en circulation, l'éditeur découvrit que ce livre qui s'intitulait *Original Poetry* contenait une pièce entière d'une troisième main, celle du célèbre auteur du Moine, G. Lewis. Il s'en plaignit aussitôt à Shelley. « Celui-ci, dit Stockdale lui-même, avec toute l'ardeur propre à son caractère, et l'honneur juvénile dont il était plein, exprima l'indignation la plus vive en apprenant cette intrusion commise à son insu par son collaborateur et me pressa d'en détruire tous les exemplaires[1]. »

---

1. Ce volume eut aussi ses *Reviewers ;* le *Poetical Register of fugitive Poetry* pour l'année 1810-1811, et le *British Critic,* avril 1811, lui consacrèrent un article. Le premier déplore la perte de papier qu'avaient faite les deux auteurs en publiant ce *parfait gribouillage.* Le second, en louant l'impression et en citant quelques vers de Cazire, caractérise ainsi le recueil : « Il se compose de chants d'une sentimentalité sans rime ni raison, et de contes terribles parfaitement absurdes. » Ces critiques ont été recemment découvertes par M. Ed. Dowden, qui les a publiées dans un article fort intéressant de la *Contemporary Review,* sept. 1884, sur les premiers écrits de Shelley. Il conjecture aussi avec quelque probabilité que le nom de Cazire qui semble indiquer un collaborateur féminin ne serait qu'un masque sous lequel se cache le nom de l'ami le plus dévoué alors aux intérêts littéraires de Shelley, Edward Graham. Ce Graham était fils d'un émigré français de haute lignée réfugié

Medwin avait rencontré en 1808 dans le Nord du pays de Galles une jeune fille qui devait se faire un nom dans l'histoire de la poésie anglaise, Miss Felicia Dorothea Browne, plus connue aujourd'hui sous le nom de madame Hemans [1]. Cette jeune Muse, dans sa seizième année, venait de faire paraître deux volumes de vers : *Early Blossoms*, et *England and Spain*, ou *Valeur et Patriotisme*.

Il était impossible, dit Medwin, de ne pas être frappé de sa beauté, de sa grâce, de sa charmante simplicité ; à mon retour du Denbighsire, elle et ses écrits devinrent entre Shelley et moi le sujet de fréquentes conversations. Ses premiers essais d'enfant firent une profonde impression sur Shelley, toujours enthousiaste du talent, et il prophétisa la future célébrité de celle qui devait devenir madame Hemans. Il voulut entrer en relations avec elle et lui écrire, comme il le faisait avec toutes les personnes qui lui semblaient mériter sympathie. Ce fut le début d'une correspondance que je n'ai jamais vue, mais qui, je suppose, devait rouler sur d'autres sujets encore que la poésie, et offrir un certain caractère sceptique. La jeune poétesse inclinait alors au doute, et il n'est pas impossible que cette correspondance y ait contribué. Sa mère s'en alarma et en écrivit à mon père, le priant d'user de son influence sur Shelley pour faire cesser ce commerce épistolaire avec sa fille. De fait, ces relations

---

en Angleterre et marié avec une femme descendant en ligne directe de Shakespeare. Musicien de talent, élève du célèbre Woelffl, il avait été recueilli par le père de Shelley, et élevé à ses côtés.

1. 1794-1895. Madame Hemans, avant tout un poète descriptif intime, sut dans toutes ses œuvres rester femme, et à ce titre fut goûtée surtout des femmes. Caractère doux, tendre et mélancolique, il ne lui a manqué que d'écrire un peu moins pour être un des premiers poètes lyriques de l'Angleterre.

cessèrent; mais si Shelley dans la suite semble avoir oublié madame Hemans, celle-ci n'en conserva pas moins une grande admiration pour son poète, et fut toujours une lectrice assidue de ses écrits. Les poètes, comme disait Shelley, les meilleurs même, sont une vraie race de caméléons, prenant la couleur non seulement de ce dont ils se nourrissent, mais des feuilles même sur lesquelles ils passent.

Shelley ne parla plus de madame Hemans ; son lyrisme à l'eau de rose devait lui paraître bien timide et bien pâle ; ses leçons avaient peu profité à l'auteur des *Early Blossoms ;* madame Hemans dans son poème le *Sceptique* répudiait toute attache avec l'école satanique. Shelley sans doute pensait d'elle à peu près comme lord Byron, qui écrivait en 1820 : « Madame Hemans est poète, mais trop montée sur des échasses, et donnant trop dans l'apostrophe : d'ailleurs tout à faux. »

L'ardeur de conviction, chez Shelley, était dès lors accompagnée à un rare degré de la passion du prosélytisme. Les femmes surtout, comme étant moins éloignées de la nature, lui semblaient le champ le plus favorable à la semence du Nouvel Evangile [1]. Il avait commencé par exercer son apostolat sur ses sœurs ; il continua sur miss Felicia Browne, puis sur sa cousine Harriet Grove, et bientôt sur celle qui deviendra sa femme, Harriet Westbrook.

---

1. Miss Hellen raconte dans une de ses lettres que son frère, pendant ses vacances d'Éton, songea très sérieusement à faire l'éducation d'une petite fille : « Une petite saltimbanque, dit-elle, qui venait à notre porte faire ses tours l'attirait, et lui paraissait devoir être un excellent sujet d'expérience. »

L'amour même n'est à ses yeux qu'un instrument de conquête intellectuelle, et de propagande philosophique.

Shelley connut-il les tristes entraînements de l'amour vénal, de la *Venus Pandemos,* comme il l'appelait, et fit-il la déplorable expérience à laquelle un de ses biographes qui l'ont vu de plus près, Thornton Hunt, fait allusion dans ce passage? « Un accident m'a fait connaître des faits qui me donnent à comprendre qu'en traversant le cours ordinaire de la vie de collège, Shelley n'en est pas sorti intact; mais que, victime des voluptés vénales, sa santé fut sérieusement et pour longtemps atteinte. L'effet s'en fit sentir encore plus sur son esprit que sur son corps. »

A admettre comme fondée cette assertion sans preuve de Thornton Hunt, si pareil accident arriva à Shelley, la seule influence qu'il eut sur son esprit fut de le dégoûter à jamais de toute espèce de libertinage, et de le confirmer dans cette pureté de mœurs, que ses plus acharnés détracteurs, M. Jeaffreson lui-même, ne peuvent s'empêcher de reconnaître.

La prostitution fut toujours pour Shelley l'objet de ses plus violents anathèmes. Elle était à ses yeux le fruit détestable, mais fatal des déviations de l'amour naturel, telles que les ont faites les doctrines religieuses et les conventions sociales, la contre-partie nécessaire de la prostitution légale, la condition *sine qua non* de la chasteté, cette vertu des gens vertueux à bon marché, « une superstition monacale et évangélique, plus ennemie de la tempérance na-

turelle que la sensualité même. [1] » Il n'y avait à ses yeux qu'un seul remède à ce hideux mal, le retour à l'amour pur, aux lois de l'amour naturel et libre.

Ce qui caractérise avant tout les théories de Shelley sur l'amour (et il faut nous rappeler que ses théories étaient l'unique loi de sa conduite), c'est ce grand principe, que l'idéal du cœur en amour est inséparable de l'idéal de la pensée ; ce qu'il cherche avant tout, à cet âge même où les passions obscurcissent ordinairement les visions de l'esprit, c'est une âme de femme qui soit en harmonie avec toutes les aspirations idéalistes de la sienne, une âme qui puisse s'associer par la pensée et le cœur, par l'action au besoin, à son apostolat moral et humanitaire; en un mot ce qu'il veut comme Balzac, c'est une *croyante*. Cette âme, il la chercha toujours sans la trouver jamais dans les femmes de chair et de sang qu'il aima : « Les unes étaient belles, dit-il; mais la beauté meurt et s'en va; d'autres étaient sages, mais les paroles mielleuses trahissent. »

C'est parmi ces dernières sans doute qu'il comptait miss Harriet Grove, qui fut son premier amour. Medwin nous a laissé de cette jeune cousine de Shelley un portrait séduisant :

« Elle était née, je crois, la même année que lui ; elle lui ressemblait beaucoup de figure ; ses yeux, sa chevelure, ses traits étaient semblables aux siens, mais tout cela adouci et harmonisé par la beauté. Quand je songe à miss Grove, et que je la compare à toutes les femmes que

1. Notes de la *Reine Mab*. Voir aussi un passage très énergique de Peter Bell III, t. III, p. 36.

j'ai rencontrées depuis, je n'en vois pas une qui la surpasse ou qui même en approche. Elle ressemblait à une femme de Shakespeare, à une madone de Raphaël. »

Ils ne s'étaient pas revus depuis leur première enfance, quand ils se rencontrèrent dans l'été de 1810. Ils passèrent alors deux mois ensemble, pendant lesquels se développa cette passion dont l'issue malheureuse devait être pour Shelley la première blessure en amour [1]. Shelley l'associa à ses études, on prétend même qu'elle collabora avec lui à *Zastrozzi*.

Une correspondance suivie commença entre eux; mais bientôt Harriet s'inquiéta du ton de ces lettres qui roulaient sur des sujets spéculatifs, et cherchaient à ébranler ses sentiments religieux; elle consulta sa mère et son père, qui voyant dans ce commerce épistolaire un danger sérieux pour leur fille, l'interrompirent brusquement et renoncèrent aux espérances qu'ils avaient conçues de les unir.

Il est fort regrettable qu'il ne nous reste rien de

---

1. Charles Henri Grove, le frère d'Harriet, consigne ainsi dans une lettre du 16 février 1857 ses souvenirs de cette époque : « Je ne rencontrai plus Bysshe qu'à l'âge de quinze ans, où je quittai la marine, et vins à Field Place avec mon père, ma mère, Charlotte et Harriet. Bysshe venait de quitter Éton, et s'y trouvait avec sa sœur Élisabeth. Il était, à cette époque, plus attaché que je ne saurais le dire à ma sœur Harriet, et je me souviens très bien des promenades au clair de lune que nous faisions tous quatre à Strode et à Saint-Irwing. (Le Saint-Irwine du Roman). Après notre visite à Field Place, nous allâmes à la maison de mon père à Lincol's Inn Fields (Londres) et nous y passâmes un mois fort heureux. Bysshe était plein de vie et d'ardeur, et fort heureux du succès de la cour qu'il faisait à ma sœur. »

ces lettres de Shelley à sa cousine [1], non plus que de celles à Félicia Browne ; il serait curieux de voir avec quel art ce nouvel Abeilard savait mêler les propos d'amour aux discussions philosophiques et théologiques. Encore une fois, ces malheureuses lettres gâtèrent tout ; et la belle cousine, assez froide de tempérament et de cœur, oubliant les espérances qu'elle avait fait concevoir à Bysshe, se maria bientôt après (novembre 1811) avec un riche gentilhomme de Sommerset. Bysshe ressentit vivement ce qui lui semblait une trahison, justifiant à ses yeux le mot dont il qualifie à deux reprises dans ses vers sa cousine trop aimée :

« L'une de celles que je rencontrai me fut chère, mais *fausse* pour moi », et : « Une fut vraie ; pourquoi ne fut-elle pas vraie pour moi [2] ? »

Comme l'amour avait été violent et profond de la part de Shelley, la blessure fut amère et longue à se cicatriser. Nous avons dans ses lettres à Hogg pendant ses vacances d'Oxford un écho de la douleur que lui causa cette déception. Il suit avec angoisse et terreur les péripéties du fatal dénouement.

23 décembre 1810, il raconte à Hogg comment sa sœur essayait de plaider sa cause auprès de sa cousine et comment celle-ci lui répondait avec des calculs et des appréhensions qui ne dénotaient pas une passion bien vive :

---

1. Shelley, dans une lettre à Hogg, proteste n'avoir eu d'autre but dans ces lettres à sa cousine que de s'assurer si par suite de la coïncidence de leurs idées ils pourraient songer sérieusement à une plus étroite, une éternelle union.

2. *Epipsychidion*, t. II, p. 269.

« Même en supposant, lui disait-elle, que je prenne à la lettre la peinture que vous me faites des qualités et des sentiments de votre frère, peinture que votre admiration pour lui peut vous faire exagérer, quel droit ai-je, en admettant qu'il soit aussi supérieur que vous le dites, d'entrer dans une intimité qui peut aboutir à un désappointement et à une déception, quand il trouvera que je suis en réalité inférieure à l'être que son imagination prévenue a rêvé ? »

26 décembre 1810 : « Les circonstances n'ont pas voulu que je pusse atteindre l'objet de mon cœur, soit par suite d'influences extérieures, soit par suite du sentiment qui possédait son âme et lui disait de ne pas en tromper un autre, en l'exposant à la possibilité d'un désappointement. »

3 janvier 1811 : « Elle n'est plus à moi ! Elle m'abhorre comme sceptique, ce qu'elle était auparavant. »

11 janvier 1811 : « Elle n'est plus ! Elle est perdue pour moi à jamais ! « Elle mariée ! mariée à une *motte de terre* [1] ! Elle va devenir elle-même aussi insensible ; toutes ses belles facultés vont se résoudre en poussière. »

Shelley songea même un instant au suicide.

Plus tard, quand la plaie fut tout à fait fermée, il ne se rappela pas sans charme cette première éclosion d'un amour que les désenchantements de la réalité n'avaient point défloré, et qui restait au fond de son cœur comme un bouton à peine entr'ouvert que n'avaient point flétri les ardeurs de l'été. N'est-ce pas à sa cousine bien-aimée qu'il pensait, quand il écrivait en 1819 ces vers émus :

« Où est la vérité ? Dans la tombe ? Tel a été pour toi mon cœur, et ta mémoire morte y est restée depuis l'enfance, bien des années pleines de changements, conservée immuable et ensevelie là ! »

1. *Clod* en anglais signifie à la fois *motte de terre* et *lourdaud*.

Dans un fragment des études préparatoires à son *Epipsychidion*, il peindra sous les noms italiens de Cosimo et de Fiordispina « un cousin et une cousine, presque deux jumeaux, qui grandirent ensemble, semblables à deux fleurs sur une seule tige, que les mêmes rayons et les mêmes averses bercent ou réveillent dans leur berceau de pourpre, que la même main cueillera, que la même saison fera tomber et périr [1]. »

En attendant ces heures d'apaisement et de réminiscences sereines, sous le coup de ce qu'il appelle la trahison de sa bien-aimée cousine, il sent avec une profonde amertume le vide de son cœur, et déplore dans des vers désolés son abandon et sa solitude :

LE SOLITAIRE. (1810.)

Oses-tu, parmi la foule, vivre seul, une chose isolée ? Voir les êtres affairés s'agiter autour de toi, et ne te soucier d'aucun ? dans ta calme solitude, une fleur qui à peine respire dans le rude désert vers l'aile du Zéphyr qui passe.

Non, le sombre Paria dans quelque bocage indien, solitaire, amaigri, pourchassé par la haine de son frère, n'a pas bu si profondément la coupe de l'amer destin, que ce pauvre malheureux qui ne peut, qui ne peut aimer ; il porte un fardeau que rien ne peut alléger, un poids qui consume et qui tue.

Il sourit : — c'est la plus terrible moquerie du chagrin. Il parle : — les mots glacés ne coulent pas de son âme ; il agit comme les autres, il épuise la coupe du génie : — et cependant, il aspire, tout en le redoutant, à mourir ; il brûle d'atteindre ce qu'il semble fuir, le terme extrême d'une stupide vie.

1. *Fiordispina*, t. III, p. 256.

Dans cette affreuse solitude il voit le spectre de la mort venant lui offrir l'amour au delà du tombeau et le repos du sommeil éternel :

« Dis-moi, lui dit-elle, victime du chagrin, veux-tu dormir avec moi ? Ma demeure est humide : il y règne un froid silence ; mais je berce dans l'oubli les démons du désespoir. Pas une plainte de regret, pas un soupir, pas un souffle n'ose disputer à l'affreux silence l'empire de la mort. — Je t'offre un calme séjour. Dis-moi, victime du chagrin, veux-tu dormir avec moi ?...

Dans la vallée de l'éternité rien n'attend les bons qu'un Esprit d'amour qui salue leur arrivée bénie dans les régions supérieures ; car l'Amour, ô mortels, resplendit à travers l'obscurité de mon empire, et les ombres qui m'entourent s'enfuient rapidement à son rayon. As-tu aimé ?... Alors quitte ces régions de la haine, et, en dormant avec moi, émousse les traits du destin. — Je t'offre un calme séjour. Dis-moi, victime du chagrin, veux-tu dormir avec moi ?

A cet appel réitéré de la mort, le poète répond :

« Oh ! doux est ton sommeil ! Oh ! doux est le rayon qui après sa nuit introduit le jour !... J'espérais que j'étais tout à fait oublié de tous ; cependant un ami qui me reste pourrait être affligé de ma mort, et le devoir me le défend, quoique je languisse du désir de mourir, quand mon départ pourrait soulever par un soupir la poitrine de la vertu. O mort ! ô mon amie ! retourne à ton sanctuaire ; et je le crains, chère destructrice, je ne me plaindrai plus [1]. ».

Les douces voluptés de l'amitié consolèrent alors et consoleront encore plus d'une fois Shelley des déceptions et des blessures de l'amour.

---

1. *La mort :* Dialogue, 1810. Cet ami dont l'amitié rattache le poète à la vie et que Shelley identifie avec la *Vertu* même est Hogg, que nous allons voir bientôt apparaître sur la scène.

## CHAPITRE V

### SHELLEY A OXFORD
### NÉCESSITÉ DE L'ATHÉISME
### 1810-1811

« Oxford, dit Leigh Hunt, ne reconnut pas toujours les faveurs des Dieux : Oxford répudia Locke, s'aliéna Gibbon, expulsa Shelley ! »

Et cependant, à l'époque où Shelley entra dans l'université elle se disait libérale !

Oxford retentissait encore des accents éloquents de Copleston, professeur de poésie, le hardi champion de l'université contre les attaques des reviewers d'Edinburgh, qui l'accusaient, non sans raison, de représenter dans son système d'éducation, la routine monacale et le moyen âge.

Mais nous aurions tort de nous plaindre de l'intolérance dont Oxford fit preuve à l'égard de Shelley ; on peut dire de sa faute ce que saint Augustin disait du péché originel : « *Felix culpa!* » sans elle

peut-être n'aurions-nous ni *Laon et Cythna*, ni le *Prométhée délivré !*

« Au commencement du terme de saint Michel à la fin d'octobre 1810 [1], raconte Hogg, j'eus le bonheur d'être assis à dîner à côté d'un nouveau venu; c'était sa première apparition dans la salle. Sa figure était mince et effilée, et tout son aspect remarquablement juvénile, même à notre table, qui était celle des jeunes. Il semblait songeur et absorbé par sa pensée. »

Thomas Jefferson Hogg, le condisciple de Shelley à Oxford, son compagnon d'expulsion, son ami inséparable et son biographe, a été trop intimement mêlé à la vie de Shelley, pour que nous n'essayions pas d'esquisser cette figure originale. On nous le peint généralement comme le Méphistophélès d'un autre Faust, une espèce de démon incarné jouant avec le jeune poète comme le chat avec la souris. Il y a quelque exagération dans ce rôle attribué à Hogg; pour réduire son influence sur Shelley à sa juste valeur, il suffit de se rappeler que celui-ci, en sortant d'Eton, avait déjà sur toutes les grandes questions philosophiques et religieuses des idées parfaitement arrêtées, et s'était tracé une ligne de conduite morale dont rien ne pouvait le faire dévier désormais.

Que Hogg et Shelley aient été attirés l'un vers l'autre par la force même des contrastes profonds

1. Shelley avait été immatriculé sur les registres d'University College le 10 avril 1810, puis il était retourné à Éton, où il était resté jusqu'à la fin de juillet.

qui semblaient devoir les séparer, rien de plus naturel; mais d'un autre côté il y avait entre l'homme du monde, le Tory sceptique et le républicain, l'idéaliste convaincu, des points de contact assez nombreux, assez étroits pour justifier leur mutuelle sympathie et leur estime réciproque. Sans parler des qualités morales qui leur étaient communes, la passion du savoir, un goût prononcé pour les recherches philosophiques et les études littéraires, une vive démangeaison d'écrire et d'être imprimés suffisaient pour lier deux jeunes gens que séparaient du commun des étudiants la maturité de leur esprit, le sérieux et la pureté de leurs mœurs. Hogg n'était point encore à cette époque d'Oxford l'homme positif et blasé que nous a peint Trelawny dans ses *Souvenirs*, méprisant la poésie, l'imagination, ne reconnaissant d'autre science digne d'étude que celle des Institutes et du Code. Dans les premières années de sa liaison avec le poète, Hogg était un adepte fervent des études purement littéraires, et se sentait autant de passion pour Platon et les tragiques grecs que pour Blackstone ou Coke. Comme l'a fort bien prouvé M. Dowden [1], il y avait alors en lui des tendances romantiques beaucoup plus prononcées que ne le laisserait supposer sa Biographie de Shelley.

Il écrivait des vers et composait des romans. Nous le voyons à Oxford concourir pour le prix de poésie sur ce sujet *le Gladiateur mourant*, puis écrire en

1. *Contemporary Review*, sept. 1884.

commun avec Shelley une *Leonora*, une fiction fondée sur un récit pathétique tiré de la vie réelle, et en grande partie imprimée, quand leur expulsion d'Oxford alarma l'imprimeur et interrompit la publication. Nous le verrons en 1813 publier un roman philosophique fort admiré de Shelley, qui y reconnaissait les plus hautes qualités d'un nouvelliste et d'un poète.

M. Rossetti nous semble avoir parfaitement caractérisé Hogg et son livre.

Ce gentilhomme, dit-il, appartenait à une famille de nobles tories [1], vivant à Norton, près de Stockton-on-Tees, et se destinait à la carrière de la jurisprudence. Son livre sur Shelley nous révèle en lui le caractère d'un robuste bon-vivant, d'un homme de société, professant un souverain mépris pour les badauds et lourdaux de tout espèce, d'un tour d'esprit généralement sardonique et cynique,

1. Hogg, avec sa désinvolture ordinaire poussée quelquefois jusqu'au cynisme, parle ainsi de sa propre famille au sujet de ses opinions religieuses et politiques : « Quant à ma propre famille et à ma parenté immédiate, nous étions tous des personnes dont le premier *toast* après dîner était irrévocablement celui-ci : « *Église et État!* » chauds partisans de William Pitt, de la Haute-Église et du Haut parti Tory : par conséquent nous étions tout autre chose qu'intolérants, au-dessus du soupçon et des mots d'ordre. Mes parents sentaient qu'ils étaient suffisamment en fonds, qu'ils avaient abondamment d'eau à courir (sea-room) ; et, quoi qu'on pût dire ou faire, leurs bons principes ne pouvaient pas être mis en doute. Si l'*Age de raison* (de Paine) avait été republié par moi ou quelqu'un de mes premiers amis, le monde aurait supposé que ce n'était que pour montrer la futilité, l'impuissance et la vanité des arguments de l'auteur. » Ces lignes donnent une triste idée de la sincérité et du sérieux des convictions religieuses et politiques des Tories d'alors.

l'antipode de tout enthousiasme et de tout idéalisme révolutionnaire, tempéré toutefois par un profond respect pour les formes et les monuments de l'intelligence consacrés par l'expérience. Qu'un esprit de cette trempe ait pu accepter Shelley comme une belle âme et un génie céleste, et ressentir pour lui un si vif enthousiasme, que ni les divergences d'opinion, ni une longue séparation n'aient pu l'altérer, c'est un témoignage frappant de la puissance de fascination intellectuelle et personnelle qu'exerçait le poète... L'arôme particulier que donnent à son livre sa connaissance du sujet et son affection personnelle, la saveur mordante d'un conteur qui se complaît à toutes les saillies d'originalité qu'il exagère encore en les racontant, donnent un charme particulier à ces réminiscences d'Oxford, et en dépit de ses nombreuses taches et travers, à cette partie tout entière de la *Vie de Shelley*, dont ses admirateurs regrettent l'interruption, comme une véritable perte.

Pour notre part, nous ne pouvons que nous associer au regret de M. Rossetti; nous avons savouré, en lisant Hogg, ce parfum d'*humour* tout particulier dont il parle, et nous regrettons que les bornes de cette étude ne nous permettent pas de lui céder plus souvent la parole. Nous avons compris quel attrait devait avoir pour Shelley cet esprit si distingué et si original, dédaigneux et exclusif, cette âme fortement trempée et d'une *patience de diamant*, comme dit Peacock, ce sceptique si discret et si mordant tout à la fois, ce scholar délicat, dont notre poète a tracé lui-même ce si fin et si malin portrait dans sa lettre à Mary Gisborne [1].

« Vous verrez Hogg; je ne saurais exprimer ses

1. *Lettre à Mary Gisborne*, t. III, p. 144.

qualités (et cependant je sais qu'elles sont grandes), parce qu'il ferme, puis barricade la porte derrière laquelle elles habitent. Son esprit et sa sagesse vous feront crier, quand vous vous sentirez mordue. C'est une perle dans une coquille d'huître, une des plus riches de l'abîme. »

Retournons à Oxford, à cette table des jeunes, où Hogg et Shelley conversent comme s'ils s'étaient toujours connus, et se lient dès le même soir de cette amitié, qui, malgré quelques nuages, restera toujours profonde, dévouée, inaltérable. La conversation engagée à table sur les mérites respectifs de la poésie allemande et de la poésie italienne se continua dans l'appartement de Hogg, où celui-ci invita le nouveau venu à prendre le *vin*. Shelley, se sentant en face d'un esprit cultivé et bienveillant, s'abandonne de suite, et enfourche son sujet favori d'alors, les sciences naturelles :

Comme en vérité, contiue Hogg, je n'éprouvais qu'un mince intérêt à ce sujet de conversation, j'eus tout le loisoir d'examiner, d'admirer l'extérieur de mon très extraordinaire hôte. C'était un composé de mille contradictions. Ses formes extérieures étaient minces et frêles, et cependant ses os et ses articulations étaient larges et forts. Il était de haute taille (près de 5 pieds, 11), mais tellement penché, qu'il semblait de petite stature [1]. Ses habits

1. De Quincey raconte en traçant le portrait de Shelley qu'il se souvenait avoir vu à Londres une esquisse à l'encre de Chine de Shelley dans son costume d'Oxford ; cette esquisse concordait parfaitement avec la description verbale qu'il en avait entendu faire dans une compagnie où l'on disait « qu'il ressemblait à une fleur svelte et élégante, penchant languis-

étaient élégants et faits selon la meilleure mode du jour : mais ils étaient fripés, chiffonnés, négligés. Ses gestes étaient abrupts, et quelquefois violents, à l'occasion même gauches, cependant le plus souvent aimables et gracieux. Sa complexion était délicate, et presque féminine, son teint du plus pur rouge et blanc; cependant hâlé et roussi par le soleil. Toute sa personne, et particulièrement sa tête, était extraordinairement petite; cependant sa tête offrait une masse remarquable, car sa chevelure était longue et touffue, et dans ses moments d'ab-

---

samment la tête après une pluie d'orage. » Outre ce portrait de Shelley, dont parle de Quincey, on en connaît quatre autres : une gravure de Shelley enfant attribuée au duc de Montpensier et publiée par M. Colnaghi en 1879, un portrait à l'huile aujourd'hui en possession de Sir Percy Shelley, son fils, ébauché par miss Curran, une admiratrice enthousiaste du poète, en 1818-19; une aquarelle de la main de son ami Williams malheureusement perdue ; et enfin un portrait à l'huile fait après la mort du poète par le peintre Clint d'après le tableau de miss Curran et les souvenirs de madame Shelley et de son amie madame Williams, « portrait, dit Trelawny, que ceux qui ont connu Shelley dans la dernière année de sa vie trouvaient fort ressemblant. » C'est ce portrait qu'une habile pointe a reproduit en tête de ce volume. M. Jeaffreson a poursuivi ce qu'il appelle la légende de Shelley jusque dans ses portraits. Il a consacré dix grandes pages à démontrer qu'aucun de ces portraits n'est une image fidèle du poète parce qu'à tous il manque le trait le plus essentiel selon lui de sa physionomie, ce qu'il appelle son petit nez tordu et retroussé. Il n'a pas assez de railleries pour ce petit nez anti-poétique et la touchante faiblesse de deux femmes, la veuve et l'amie, idéalisant leurs souvenirs dans ce portrait posthume, « voulant à toute force, dit-il, que sur la toile historique le poète fût doué d'un nez tout à fait différent de celui qui à leurs yeux était la grande tache de son terrestre tabernacle. » M. Jeaffreson, à la place de ces 10 pages burlesques, aurait bien mieux fait de nous donner une reproduction d'un buste sculpté de Shelley dont il parle comme d'une œuvre d'art existant encore, et « protestant avec une muette éloquence contre les mensonges des peintures. »

sence, dans les agonies (si je puis me servir de cette expression) de son anxieuse pensée, il la soulevait d'un geste farouche avec ses mains, ou passait rapidement ses doigts à travers ses boucles sans en avoir conscience, ce qui lui donnait un air singulièrement farouche et dur. Quand ce fut la mode d'imiter scrupuleusement le costume des cochers de diligence, et que la chevelure fut invariablement coupée, comme celle de nos soldats, cette excentricité devint surtout frappante. Ses traits n'étaient pas symétriques[1] (excepté peut-être la bouche); cependant l'effet de l'ensemble était tout à fait saisissant. Ils respiraient une activité, un feu, un enthousiasme, une intelligence vive, et au delà de la nature, que je n'ai jamais rencontrée dans aucune autre figure. L'expression morale n'était pas moins belle que l'expression intellectuelle; on y voyait une douceur, une délicatesse extrême, et spécialement cet air de profonde vénération religieuse, qui caractérise les meilleures œuvres des grands maîtres de Florence et de Rome, et surtout les fresques, où ils ont versé toute leur âme. J'ai retrouvé cette même expression particulière longtemps après dans ces merveilleux chefs-d'œuvre et avec une satisfaction mêlée d'un profond chagrin : car c'était après la mort de celui chez qui je l'avais observée pour la première fois. »

Le premier choc de ces deux esprits si différents, attirés l'un vers l'autre par leurs contrastes même, fut décisif. Hogg et Shelley ne purent plus vivre l'un sans l'autre; on les appela les inséparables.

Après avoir passé sa matinée à ses études spéciales, Hogg, à une heure ou deux de l'après-midi, allait trouver son ami Shelley dans sa chambre et ils ne se quittaient plus, souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

1. Shelley lui-même se moque avec enjouement dans ses lettres de son petit nez tordu, qu'il appelle *tip tilted*, *turn-up*.

Quand il faisait mauvais temps, ils lisaient, causaient, écrivaient ensemble sans sortir du collège. Leurs lectures favorites étaient l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke, les *Essais* de Hume, les *Dialogues* de Platon, dans la traduction française de madame Dacier, des traités de logique, les poètes grecs, latins et anglais.

Le respect, la dévotion qui l'enflammaient pour tous les maîtres de l'intelligence, dit Hogg, ne peuvent se décrire. On ne peut s'imaginer, ni exprimer la puissante émotion qui l'agitait, quand il ouvrait pour la première fois un volume qu'il croyait rempli de la mystérieuse philosophie de l'antiquité; ses joues s'enflammaient, ses yeux étincelaient, tout son corps tremblait, et son attention tout entière se trouvait immédiatement engloutie dans les profondeurs de la contemplation. ...

On le trouvait à toute heure un livre à la main, à table, au lit, et surtout en promenade; non seulement à Oxford, dans les promenades publiques et dans High Street, mais dans les carrefours les plus populeux de Londres. Il n'était pas moins absorbé par son volume à Cheapside, à Crambourne Alley, ou dans Bond Street que dans un sentier solitaire ou le silence d'une bibliothèque. Quelquefois un manant essayait de l'insulter, ou de l'ennuyer au passage ; Shelley évitait la malicieuse interruption en glissant de côté avec sa grande et tranquille agilité... Je n'ai jamais vu d'yeux dévorant les pages avec plus de voracité que lui. Il n'y a aucune exagération à affirmer que sur vingt-quatre heures, il en employait seize à lire. Son amour de la lecture ne fit que s'accroître par la suite. Il est difficile de se faire une idée de l'étendue et de la profondeur de ses lectures. Il avait certainement et sans ostentation lu plus de grec que bien des vieux pédants, qui ont passé toute leur vie à cette unique étude. Une édition de poche de Platon, de Plutarque, d'Euripide, ou des Septante sans

interprétation et sans notes était son compagnon ordinaire ; il lisait le grec avec plus de facilité que les langues étrangères... En guise de récréation, il ouvrait quelquefois au hasard un auteur latin, Tite-Live ou Salluste et, en changeant les mots de place, ou en en substituant d'autres, il métamorphosait la prose en vers héroïques ou élégiaques avec une rapidité et une aisance surprenantes.

Quand le temps était beau, ils faisaient de longues promenades après lesquelles ils dînaient en commun dans la chambre de Shelley. Ils parcoururent ainsi tous les beaux environs d'Oxford, Shotover Hill, ou Bagley Wood, les bords de la Tamise, les collines, les prairies et les bois, pénétrant dans les fermes, où le poète eut une fois la queue de son habit bleu tout neuf emportée par les dents d'un chien furieux, ou sautant par la brèche d'une vieille clôture dans un jardin admirablement tenu, « sans feuilles en cette saison d'hiver, s'il n'y avait eu les arbustes toujours verts ; sans fleurs, s'il n'y avait eu ces fleurs d'hiver çà et là mourantes ; mais toujours bien arrangé, bien soigné, respirant la paix, la solitude et la présence de douces mains humaines. » Shelley aimait à s'oublier dans ce lieu enchanteur, et un jour en en sortant il ne put s'empêcher de parler à Hogg, « de sa paix sacrée, qui sans doute, disait-il, devait son attraction aux soins et à la présence d'une femme bonne et belle... » Cette femme que rêvait Shelley deviendra l'Enchanteresse du beau jardin qu'il a chanté dans une de ses plus ravissantes poésies, la *Sensitive* [1].

1. T. III de notre traduction, p. 147.

Dans ces longues promenades, Shelley, au grand désespoir de Hogg, se livrait passionnément à ses deux amusements favoris, le tir au pistolet, et les flottilles de bateaux de papier. Il renonça au premier de ces exercices pour plaire à Hogg.

Il aimait surtout à séjourner sur les bords de l'étang de Shotover Hill, et la nuit l'y surprenait quelquefois, récitant tout haut des vers, ou discutant avec son ami des thèmes qui n'avaient aucun rapport avec les objets environnants.

Dans le milieu correct et officiel où vivait Shelley à Oxford, une nature aussi originale, aussi délicate, devait nécessairement paraître singulière et excentrique. M. Jeaffreson ne tarit pas sur les prétendues excentricités du poète, dont s'amusaient les étudiants de l'University-College, sur ses collets rabattus à la Byron, sur sa veste bleue aux boutons étincelants d'acier de Birmingham, sa chevelure longue et touffue sous le petit chapeau rond qui coiffait sa petite tête ronde, son habitude de lire et de discuter à haute voix dans la rue Haute ou sur les places publiques d'Oxford. Mais nous cherchons en vain ce qui peut autoriser l'historien à conclure que ces excentricités étaient voulues et calculées de sa part pour attirer l'attention publique, et afficher le sentiment de sa supériorité.

Hogg raconte à ce sujet une histoire charmante, qui fait triompher M. Jeaffreson, mais qui peint admirablement le Shelley d'alors, uniquement préoccupé des graves questions philosophiques qu'il agitait avec son ami et en particulier de la

théorie platonicienne de la préexistence des âmes.

Un jour, en revenant d'une promenade, nous nous entretenions de questions platoniciennes, quand nous rencontrâmes, sur le pont Magdalew, une femme avec un enfant dans les bras: « Votre enfant, lui dit Shelley, l'interpellant à brûle-pourpoint, nous dira-t-il quelque chose touchant la préexistence? » La femme abasourdie ne sait que répondre. Shelley réitère sa question. « Il ne peut parler, monsieur, répond respectueusement la femme. « Tant pis! tant pis! » reprend Shelley; « mais assurément, madame, l'enfant peut parler, s'il le veut, car il n'a que quelques semaines ; il s'imagine peut-être qu'il ne le peut pas; mais ce n'est qu'un sot caprice de sa part; il ne peut pas avoir oublié en si peu de temps l'usage de la parole; c'est tout à fait impossible. » — « Ce n'est pas à moi, répliqua la femme, à disputer avec vous, messieurs; mais je puis déclarer en toute certitude que je ne l'ai jamais entendu parler, pas plus qu'un autre enfant de son âge. » Shelley alors caressa les joues de l'enfant, et se tournant vers moi : « Que le silence de ces nouveaux-nés est agaçant! Mais il n'en est pas moins certain, malgré leur malice entêtée à cacher la vérité, que toute connaissance n'est que réminiscence; cette doctrine est bien plus ancienne que Platon, aussi ancienne que la vénérable allégorie, qui nous apprend que les Muses sont les filles de la mémoire : on n'a jamais dit que l'une des neuf Muses fût l'enfant de l'invention. »

C'était à cette époque à Oxford une audace bien grande d'aimer Platon et de le dire. Sous le nom d'Aristote, la vieille scolastique seule était en honneur, et le manuel d'Aldrich [1] résumait à peu près tout l'enseignement philosophique de l'Université. On

1. Voir une allusion plaisante de Shelley à ce manuel dans sa mordante satire de *Peter Bell III*, t. III, p. 49.

conçoit l'aversion de Shelley pour cette logique pédantesque, et cette aride scolastique qui ne laissait à l'imagination aucun essor, à la pensée aucune liberté. Ces professeurs qui se traînaient dans l'ornière du moyen âge lui semblaient des revenants d'un autre monde, « des gens véritablement stupides. »

Un jour un des tuteurs le manda pour causer avec lui de ses études et de ses lectures. Au sortir de cette entrevue, il en rendit ainsi compte à son ami Hogg :

Un petit homme m'envoya chercher ce matin et me dit d'un ton si bas qu'on pouvait à peine l'entendre, que je devais lire. « Vous devez lire », me répéta-t-il plusieurs fois de sa petite voix. Je répondis que je n'avais aucune objection à faire. Il continua. Alors pour le satisfaire, car il n'avait pas l'air de me croire, je lui dis que j'avais quelques livres dans ma poche, et je me mis à les en tirer. Il ouvrit de grands yeux, et me dit que ce n'étaient pas précisément les livres qu'il avait en vue. « Vous devez lire *le Prométhée enchaîné*, et Démosthène *De Coronâ* et *Euclide* ! » — « Je dois lire Euclide ? » lui demandai-je tout consterné. — « Oui, certainement ; et quand vous aurez lu ces ouvrages, vous vous mettrez à l'*Ethique* d'Aristote, puis vous passerez à ses autres traités. Il est de la dernière importance d'être bien familiarisé avec Aristote. » — Il me répéta cela si souvent, que je finis par en être fatigué, et enfin je lui dis : « Je dois m'occuper d'Aristote ? Et si je n'aime pas Aristote ?... » Et je le laissai dans une grande perplexité.

Qu'eût dit le pauvre tuteur, s'il avait pu deviner que, non content de lire et d'aimer Platon, son élève écrivait des vers révolutionnaires, destinés à

plaider « les plus chers intérêts du bonheur universel », où il unissait dans un hymen et des baisers célestes les âmes de Ravaillac et de Charlotte Corday, et composait pour ce mariage mystique un épithalame qui se terminait ainsi :

« Qu'y a-t-il de plus doux pour l'oreille de la vengeance que le hurlement d'un tyran tombé et expirant? Oui! il est une volupté plus chère que les plus douces délices de l'amour, c'est de boire les vibrations flottantes du glas d'un despote! »

Cette rhapsodie sauvage et incohérente portait ce titre, de l'invention de Hogg : *Fragments posthumes de Margaret Nicholson.*

« Une blanchisseuse folle, nous dit celui-ci, nommée Peg Nicholson, avait tenté de frapper le roi George III avec un couteau à découper; l'histoire est depuis longtemps oubliée; mais elle était alors dans toutes les mémoires. La pauvre femme était encore très vivante à Bedlam; mais vu sa triste situation, il n'y avait aucun inconvénient à la donner comme morte, et à lui créer un neveu, éditeur des œuvres poétiques de sa tante. »

Chatterton, alors un des grands favoris de Shelley, avait mis à la mode avec son pseudo-Rowley ces mystifications littéraires.

Le pseudo-Nicholson, s'il faut toujours en croire Hogg et Shelley lui-même [1], eut un plein succès, auprès de l'éditeur Munday d'abord, qui voulut

1. Shelley écrit à Graham le 30 nov. 1810 : « le livre se vend merveilleusement ici, et devient un sujet de discussion à la mode. »

publier le volume à ses frais et y mit tout son art, puis auprès du public.

La vogue fut si grande, que nous rencontrions journellement dans la rue Haute des hommes de robe lisant le joli volume en se promenant, pensifs, avec un air de satisfaction douce et grave. Il devint à la mode de se montrer en public en le lisant, pour faire preuve de fin jugement, d'un goût délicat et distingué en poésie : ce fut le vrai critérium d'un esprit d'élite. Personne ne soupçonna l'auteur; la chose passa comme la production originale de la régicide en intention. Quelle étrange illusion d'admirer pareil fatras, l'essence concentrée du non sens!

Au milieu de ce fatras déclamatoire, de cette débauche d'effusions romantiques et révolutionnaires, on pourrait cependant signaler quelques morceaux qui ne manquent ni de goût ni de distinction, et qui offrent déjà à une certaine dose le parfum Shelléien. Nous en traduisons un à l'*Appendice II* : *Mélodie pour une scène des premiers temps*.

On ne peut s'empêcher de sourire, quand on vient à penser que ce même public, qui s'engoue si follement du *Pseudo-Nicholson* de Shelley, dédaignera de jeter les regards sur son *Prométhée* ou son *Adonaïs*[1].

Les confidences d'amour se mêlaient aux discussions littéraires ou métaphysiques. Shelley aimait à entretenir son ami des beautés et des perfections de sa cousine. De la cousine, on passait à la sœur

1. Il ne faudrait cependant pas prendre trop à la lettre le langage de Hogg. M. Dowden justifie le public lettré d'Oxford d'un pareil manque de goût, en citant le témoignage de M. Slatter, l'associé de l'éditeur Munday, qui déclare que les *fragments posthumes* furent un ouvrage « presque mort-né. »

aînée, à cette Elisabeth, dont les lettres, quelquefois mélangées de vers, avaient tant de charmes. Dans son amitié pour Hogg, Shelley disposait d'avance du cœur de sa sœur en faveur de l'homme qu'il jugeait le plus digne d'elle : il l'invitait à venir le visiter à Field Place pendant les vacances, dans l'intention avouée de la voir, de se faire aimer d'elle et de l'épouser. Ce fut pour Shelley un vif chagrin de ne pouvoir donner suite à ces beaux projets.

A peine était-il arrivé à Field Place, aux vacances de Noël 1810, qu'il écrivait à son ami Hogg : « Stockdale s'est conduit avec moi d'une façon infâme ; il a abusé de la confiance que je lui avais témoignée en lui envoyant mon ouvrage [1], et fort librement mis en jeu auprès de mon père votre caractère, sans le connaître. » Stockdale obéissant sans doute autant au désir de se faire rembourser, par le père de Shelley, le montant de ses frais pour l'impression de *Saint-Irvyne* qu'à une alarme sérieuse sur les tendances incrédules et subversives du jeune romancier, était entré en relations avec sir Timothy pour le mettre en garde contre les agissements de son fils et l'influence de son ami. Sir Timothy se trouvait déjà vivement irrité contre son fils par les plaintes qui lui étaient venues de la famille de miss Grove ; il vit dans l'étudiant d'Oxford un apôtre d'incrédulité et d'impiété, et trembla pour ses propres filles. Les remontrances pa-

1. Probablement un *dialogue* philosophique où Shelley développait ses théories morales et religieuses.

ternelles et maternelles ne furent pas épargnées à Shelley; toute correspondance avec sa cousine lui fut interdite ; on lui défendit de rien imprimer désormais; il fut même question de le retirer d'Oxford.

Je suis maintenant, écrit Shelley à Hogg, environné de dangers en comparaison desquels tous les diables qui assaillaient saint Antoine n'étaient rien. On m'attaque pour mes détestables principes. Je suis considéré comme un proscrit. Mais je les défie, je ris de leurs inutiles efforts... Mon père voulait me retirer du collège ; je n'y consentirais pas. Il se prépare une terrible tempête : mais je reste debout comme sur un phare, et je souris de dédain au vain battement des vagues.

Ces altercations domestiques ne firent qu'aigrir son esprit et le confirmer dans sa haine de l'intolérance religieuse. Quand il eut surmonté le premier découragement, fort de la pureté de ses intentions et de la sincérité de ses convictions, il accepta la lutte, et jura sur ce qu'il appelait *l'autel de l'amour parjure*, son serment d'Annibal, c'est-à-dire, guerre à mort à ce fanatisme religieux qu'il rendait responsable de tous ses tourments.

Je crois que c'est un bienfait pour la société de détruire les opinions qui anéantissent le plus cher de ses liens... C'est maintenant que j'ai besoin de tout mon art; on me force à recourir à la ruse.

Je jure ici, écrit-il à Hogg, et si je viole mon serment, puisse l'Infinité, l'Eternité m'en punir! je jure ici que jamais je n'oublierai l'intolérance! C'est le seul point sur lequel je consente à accepter la revanche; je veux y employer chaque instant de mon existence .. une durable et longue revanche!... Oh! que je désire être le vengeur! qu'il me soit donné d'écraser le démon! de le faire rentrer

dans son enfer natif, d'où il ne puisse plus sortir et d'établir ainsi pour toujours une tolérance parfaite et universelle !

Dans de telles circonstances, quand Hogg était dénoncé au père de Shelley comme le mauvais génie de son fils, il était difficile de songer à réaliser les beaux projets d'Oxford. Cependant Shelley n'en continue pas moins d'entretenir l'espérance qu'il avait fait concevoir à son ami, d'épouser sa sœur ; il lui envoie les vers qu'elle vient de composer sur le bombardement de Copenhague, il lit à Elisabeth les lettres de Hogg, les vers de Hogg, où celui-ci compare Shelley à un chêne et son infidèle cousine au lierre qui détruit ce fier arbre ; et Hogg s'engage presque par une promesse solennelle. Shelley, reconnaissant, lui écrit : « Je ne puis trouver d'expressions pour vous remercier de votre si généreuse conduite à l'égard de ma sœur, de vouloir bien, avec les talents et les qualités que vous possédez, promettre ce que peut-être je n'aurais pas dû vous demander, mais que la seule considération des qualités intellectuelles de ma sœur a pu me décider à vous demander. »

A la fin des vacances cependant, le père de Shelley se calma un peu, et au milieu de janvier 1811, voulut bien condescendre à entrer en discussion avec le jeune théologien, et avoir avec lui une conférence sur l'évidence de la vérité du Christianisme. Il fut même convenu qu'aux vacances de Pâques prochaines, ce terrible Hogg, si noirci par le libraire de Pall Mall, serait reçu à Field Place.

De retour à Oxford, au commencement de 1811, Shelley reprit avec son ami le même genre de vie ; le perspective d'un mariage possible entre Elisabeth et Hogg resserrait encore leurs liens. Ils retrouvèrent avec bonheur leurs anciennes habitudes de vie commune, leurs longues veillées studieuses, leurs longues promenades, leurs lectures variées, leurs discussions sans fin. Pour complaire à son père, Shelley avait promis de concourir au prochain *grand prix de poésie* de l'Université (The Newdigate prize); le sujet était : *le Parthénon*. Sir Timothy, ravi des bonnes dispositions de son fils, alla trouver son ami le Rév. Edward Dollaway, l'historien de Sussex, un savant antiquaire, pour le prier de mettre son érudition au service du jeune poète. L'antiquaire en effet écrivit une longue lettre à Shelley, en lui envoyant une collection de cartes, de notes et de documents; le poème commencé ne fut jamais terminé. Un coup de foudre, en interrompant cruellement cette belle vie d'Oxford, allait anéantir tous les projets et mettre à néant les espérances paternelles.

Shelley, en se faisant immatriculer à Oxford s'était engagé à respecter les serments religieux de l'Université (*University religious tests*), avait souscrit aux 39 articles abolis depuis par la nouvelle loi de 1871, et, comme dit M. Jeaffreson, devait faire acte de communiant (*communicant*) de l'Eglise, en recevant aux jours fixés dans la chapelle de son collège *le Sacrement à la table du Seigneur* (to the Lord's table).

Il est intéressant d'apprendre ce qu'était en 1810 le régime religieux d'Oxford. M. Jeaffreson ne laisse rien à désirer sur ce point.

En ce qui regarde la communion, les Dons académiques avaient ordinairement égard aux scrupules religieux des *sous-gradués* (étudiants,) dont la conscience n'était pas assez pure pour s'approcher sans présomption de la table sainte. En allant trouver le doyen de son collège ou son tuteur et en avouant son indignité à communier, le sous-gradué de mœurs légères et de conscience délicate recevait la permission de se dispenser de la célébration prochaine, à la condition de contribuer convenablement aux aumônes recueillies à cette occasion pour de charitables usages. Dans la plupart des collèges, il était entendu que le sous-gradué qui esquivait ainsi la communion devait donner une guinée à l'offertoire; obligation dont on ne pouvait se dispenser pour des raisons de conscience. Cet usage donna lieu à l'opinion que cette dispense s'achetait une guinée, et à cette autre opinion plus perverse encore que les sous-gradués recevaient le sacrement afin d'échapper ainsi à l'impôt des 21 schillings.

On devine ce que Shelley devait penser d'une pareille comédie. Il n'avait pas besoin, pour la juger, d'avoir lu ce que Mary Wollstonecraft, dans son fameux livre : *la Revendication des droits de la femme*, avait écrit touchant les abus et les vices des séminaires nationaux : « Quel bien peut-on attendre d'un jeune homme qui reçoit le sacrement du Souper du Seigneur pour épargner une guinée que probablement il dépensera ensuite en quelque partie de plaisir sensuel ? »

Shelley acceptait le Souper du Seigneur, comme il avait accepté les 39 articles, par la force des choses ; il

en riait : c'était le seul parti philosophique à prendre.

Attaquer de front ces puériles institutions, c'était s'exposer être brisé du premier coup ; il avait des visées plus hautes et plus machiavéliques. Il l'avait écrit à Hogg : « C'est maintenant que j'ai besoin de tout mon art ; on me force à recourir à la ruse. » Le seul moyen de réussir dans sa propagande antireligieuse, lui semblait-il, c'était de réveiller, de remuer, de façonner l'opinion, sans s'exposer, en se trahissant, à succomber avant d'avoir combattu. Il fallait pour cela donner jour à sa pensée, la faire circuler discrètement dans le public intelligent et lettré, secouer la torpeur des esprits par des appels directs à la discussion, à la polémique ; il avait déjà essayé à Eton de cette méthode que lui avait enseignée le Dr Lind, en s'adressant aux savants sur des matières scientifiques. Il n'y avait plus ici à redouter les verges du Dr Keate, dont l'avait menacé un de ses correspondants d'Eton ; il prendrait cette fois si bien ses mesures qu'il ne serait pas découvert. Il éprouvait un secret plaisir à penser que ces coups mystérieux qui ne manqueraient pas d'atteindre l'*infâme* partiraient du sanctuaire même où son culte avait ses plus fervents adorateurs ; il voulut faire en petit ce que Voltaire avait fait en grand avec plus de ressources et moins d'ingénuité, sur un terrain surtout mieux préparé que ne l'était alors l'Angleterre, dans un pays plus disposé que la patrie du *cant* à accepter même d'une source anonyme les hardiesses de la libre pensée et les enseignements révolutionnaires de la philosophie.

Le voilà donc partant en guerre, écrivant sous toutes sortes de pseudonymes, même des noms de femme, aux prélats, aux révérends, aux théologiens, qui prennent leur correspondant masqué pour un incrédule, ou tout au moins pour un sceptique. En passant à Oxford à cette époque, Medwin trouva Shelley très agréablement absorbé par les incidents de cette mystification théologique.

Mais la méthode des correspondances manuscrites était trop restreinte et trop peu pratique. Il fallait à ces discussions, sous peine de les voir dégénérer et se perdre en divagations stériles, un programme, un plan, un point de départ net et précis, qui posât la question sur son terrain fondamental. Shelley écrivit alors en collaboration avec Hogg son manifeste théologique : *De la nécessité de l'athéisme.*

Cette thèse, écrite sous forme de théorème géométrique avec le Q. E. D. (quod erat demonstrandum) traditionnel, était le résultat médité des discussions des deux amis, et le résumé de l'analyse qu'ils avaient faite ensemble des Essais de Hume. Il y était catégoriquement démontré que l'existence de Dieu ne pouvait être prouvée par aucun des arguments allégués en sa faveur, qu'on les tirât des sens, de la raison, ou du témoignage.

Le ton didactique de l'ouvrage ne peut laisser aucun doute sur l'intention sérieuse qui l'a inspiré, au moins de la part de Shelley. Hogg le traite assez légèrement, en l'appelant « une innocente et insignifiante thèse proposée pour la délectation des amateurs de logomachie. » Mais pour Shelley, c'était un

engin dogmatique sérieux, une grosse pièce d'artillerie destinée à faire beaucoup de bruit et de ravage. Il l'avait écrit avec toute la conviction et la ferveur d'un marin qui accomplit un vœu à Notre-Dame : « Je veux écraser l'intolérance, ou au moins l'essayer ; échouer même dans une entreprise aussi utile serait glorieux. »

Une fois l'ouvrage imprimé [1], Shelley n'eut rien de plus pressé que d'envoyer, sous le pseudonyme de Jeremiah Stukeley, les exemplaires qu'il s'était réservés à tous ceux qu'il désirait entraîner dans sa correspondance polémique, avec cette note : « qu'il avait rencontré ce petit traité, qui malheureusement paraissait tout à fait irréfutable. »

« Quand le poisson, dit Hogg, n'était pas trop paresseux pour mordre à l'hameçon, il arrivait une réfutation à une adresse donnée à Londres ; et alors Shelley, dans une réponse vigoureuse, tombait sur son imprudent correspondant, et lui brisait les os. Souvent cette vigoureuse attaque provoquait une réplique plus sérieuse, et le débat se prolongeait. »

Il ne se prolongea pas longtemps. La brochure avait été régulièrement annoncée dans l'Oxford Hérald dès le 9 février 1811, et cette annonce avait dû jeter la terreur dans le camp ennemi. Docteurs en divinité et maîtres-ès-arts s'étaient consultés pour prendre les moyens d'arrêter l'infâme libelle aussitôt qu'il serait en vente. Sans en informer MM. Munday et Slatter, Shelley inonda de son pamphlet les

1. Par E. et W. Philipps, imprimeurs de Worthing, (Sussex.)

fenêtres et le comptoir de leur boutique [1], recommandant au garçon de les vendre le plus vite possible au prix de six pences chaque. Le Rév. John Walker, un fellow de New College, frappé par l'étrangeté du titre, entra, parcourut des yeux le pamphlet, et demanda à voir un des libraires. « Quel était donc ce poison qu'ils vendaient? S'il leur restait quelque pudeur ou quelque prudence, ils n'avaient qu'à détruire à l'instant tous les exemplaires qui se trouvaient entre leurs mains. » Surpris et alarmés, les libraires se hâtèrent d'acquiescer au charitable avis qui leur était donné, et au feu flambant de la cuisine, en présence du grand-inquisiteur John Walker, l'auto-da-fé eut lieu. En même temps les libraires envoyèrent prier Shelley de vouloir bien venir conférer quelques instants avec eux. Shelley arriva sans retard, et un dialogue animé s'engagea. D'un côté, M. Munday, M. Slatter, et un certain conseiller nommé Clifford, qui se trouvait là par hasard, représentant à Shelley son erreur, plaidant, implorant, menaçant; de l'autre, l'auteur imberbe défendant intrépidement sa cause, d'une voix aiguë et perçante soutenant son droit à penser et à exprimer sa pensée, et restant jusqu'au bout inébranlable dans sa conviction. Il avait fait bien pis, leur dit-il, que de tendre son filet devant les jeunes oiseaux d'Oxford; bien pis que de choquer les susceptibilités d'un fellow de New College ; il avait envoyé un exemplaire de son pamphlet à tous les

1. Nous empruntons ces détails à la biographie de M. Dowden.

évêques du parlement, au vice-chancelier, aux chefs des Chambres, avec une lettre de sa propre écriture.

C'était se livrer pieds et poings liés à l'ennemi. Il ne fut pas difficile aux autorités d'Oxford de reconnaître sous la signature de Jeremiah Stukeley l'écriture du coupable; les grosses perruques se consultèrent, et décidèrent l'exclusion. Un beau matin de printemps, le 25 mars, Shelley reçut une sommation de comparaître devant le maître et les fellows de son collège dans la salle commune. A peine était-il entré, que le maître lui mettait sous les yeux un exemplaire du terrible Syllabus. Quelques instants après, il se précipitait dans sa chambre (où Hogg l'attendait), en proie à la plus violente agitation : « Je suis chassé! criait-il d'une voix perçante, je suis chassé! » Puis il se mit à raconter à Hogg l'aventure.

A peine entré, le maître me présenta un exemplaire du petit *Syllabus*, et me demanda d'un ton rude, sévère et insolent, si j'en étais l'auteur. Je demandai qu'on voulût bien me dire dans quel dessein on m'adressait cette question. Aucune réponse. Seulement le maître répéta avec force et d'un air irrité : Etes-vous l'auteur de ce livre? — Si j'en juge à vos façons, dis-je, vous avez résolu de me punir, si je reconnais que j'en suis l'auteur. Si vous pouvez prouver que je le suis, produisez vos preuves; il n'est ni juste ni loyal de m'interroger dans un pareil cas et dans un tel but. De tels procédés conviendraient à une cour d'inquisiteurs, mais ne conviennent pas à des hommes libres dans un pays libre. — Niez-vous alors que ce livre soit de votre composition? réitéra le maître avec la même voix rude et colère. — Je me

plaignis hautement de ce procédé violent et indigne de gentilshommes en disant : « J'ai déjà fait l'expérience de la tyrannie et de l'injustice; je sais ce que c'est qu'une violence vulgaire ; mais je n'ai pas encore rencontré de traitement aussi indigne. » Puis je leur dis avec calme, mais avec fermeté que j'étais déterminé à ne faire aucune réponse. Il renouvela sa demande ; je persistai dans mon refus; alors il me dit d'un air furieux : Vous êtes chassé, et je désire que vous quittiez le collège demain matin au plus tard. L'un des Fellows exhiba deux papiers et m'en remit un : le voici. Il renfermait une sentence régulière d'expulsion rédigée en due forme sous le sceau du collège.

Séance tenante, Hogg prit la plume, et écrivit au maître et aux fellows une lettre que M. Jeaffreson ne manque pas d'appeler *impudente*, mais que nous appellerons *courageuse*, où il les priait de vouloir bien revenir sur leur détermination à l'égard de Shelley.

J'écrivis en toute hâte, dit Hogg lui-même, une courte note où j'exprimais brièvement mon chagrin du traitement infligé à mon ami, et mes espérances qu'ils voudraient bien revenir sur leur sentence. La note fut envoyée : le conclave siégeait encore. Un instant après, le porteur revint avec l'ordre pour moi de le suivre; son visage disait d'avance la réception qui m'attendait.

Hogg suivit l'exemple de Shelley ; il refusa de répondre à la question du maître, et reçut sur-le-champ sa sentence d'expulsion.

Le 26 mars, au matin, Percy Bysshe Shelley et Thomas Jefferson Hogg quittaient Oxford et gagnaient Londres.

C'est en vain qu'Oxford essaie de se laver de cette

tache, l'expulsion de Shelley ; tous ses efforts pour en appeler aujourd'hui encore du verdict de l'opinion publique sont inutiles, et le lourd plaidoyer de M. Jeaffreson n'est que la pierre de l'ours sur le nez de la vénérable Université.

M. Rossetti s'est fait l'organe de la pensée de tout ce qu'il y a d'intelligent et de libéral en Angleterre, quand il a écrit :

« Ici le parti le plus honnête et le plus hardi est le plus sûr. Qu'il soit bien entendu, une fois pour toutes, que Percy Shelley avait tout autant de droits à se former et à exposer ses opinions sur la théologie que l'archevêque de Cantorbery les siennes. »

On voit bien, mécréant M. Rossetti, comme dit M. Jeaffreson, que vous n'avez pas été élevé à Oxford !

## CHAPITRE VI

### SHELLEY A LONDRES, A FIELD PLACE, ET A CWM ÉLAN. HARRIET WESTBROOK ET L'ÉVASION. 1811

Les deux proscrits arrivèrent à Londres à la tombée du jour. Le lendemain ils cherchèrent un logement et s'établirent au n° 15 de Poland Street, dont le nom attirait Shelley; il lui rappelait Thadeus de Varsovie et la liberté. Ce logement d'une maison garnie revêt à ses yeux les apparences d'un palais enchanté; il est émerveillé d'une brillante tapisserie à grands ramages qui ornait le salon, représentant des treillis de vignes chargées de grappes; il veut y rester toujours. Chaque impression nouvelle était si vive chez lui qu'il lui semblait qu'elle devait durer éternellement. Moins d'un mois après, quand Hogg l'eut quitté, l'enchantement s'était évanoui : « il restait seul dans la chambre aux beaux treillis semblable à un renard aux yeux étincelants et sans repos au milieu des raisins verts. »

Sir Timothy, consterné à la nouvelle de l'exclusion de son fils, avait songé avant tout à le séparer de son mauvais génie. Il s'était concerté à ce sujet avec le père de Hogg, l'invitant à venir sermonner « son jeune homme », puis il avait écrit de son hôtel à son fils une lettre sévère, où il mettait pour conditions à son pardon que Shelley reviendrait immédiatement à Field Place, cesserait toute communication avec M. Hogg, et poursuivrait ses études sous la direction d'un maître privé qu'il lui choisirait lui-même. Il se réservait le soin de convertir le jeune incrédule en l'initiant à la lecture de la *Théologie naturelle* de Paley. « Je la lirai avec lui », écrivait-il mélancoliquement au père Hogg, « un père dans cet emploi doit impressionner plus vivement l'esprit de son fils qu'un étranger. » En attendant, il voulut voir les deux rebelles, et les invita à dîner à son hôtel. Le 7 avril 1811, Hogg et Shelley, avant de se rendre à l'invitation paternelle, firent une longue promenade, pendant laquelle Shelley lut tout haut quelques passages d'un livre critique sur le Vieux Testament, ridiculisant les Juifs et leur religion. La réception fut courtoise et amicale ; mais bientôt le père de Shelley se mit à parler d'une manière bizarre et sans suite, grondant, criant, jurant, pleurant. — Que pensez-vous de mon père? demanda Shelley en *a parte* à son ami. — Ce n'est pas votre père, lui répondit Hogg, c'est le Dieu des Juifs, le Jehovah du livre que vous me lisiez tout à l'heure. — Cette réponse causa à Shelley un tel accès d'hilarité, qu'il glissa de sa chaise en poussant un formidable éclat de rire, et

s'étendit sur le parquet, à la grande stupéfaction de son père et de Graham, qui l'accompagnait. Sur les entrefaites, on annonça le dîner, M. Graham remit Shelley sur ses pieds, et l'on dîna fort agréablement. Après le dîner, le père de Shelley prit Hogg à part, et eut avec lui au sujet de son fils une sérieuse conversation, où Hogg l'invita philosophiquement à le marier au plus tôt. Après le thé, la conversation s'engagea sur des matières de religion : Il y a certainement un Dieu, s'écria le Squire de Field Place ; on ne peut douter de l'évidence de la Divinité. » Puis, comme personne ne relevait l'assertion, le Squire, se tournant vivement vers Hogg : « Avez-vous, monsieur, quelque doute à ce sujet? » — « Aucun. » — « Si vous en aviez, je puis vous prouver la chose sur le-champ. » — « Je n'ai aucun doute. » — « Mais peut-être seriez-vous bien aise d'entendre mon argument? » — « Très volontiers. » — « Alors je vais vous le lire, s'écria le Squire, tirant de sa poche une feuille de papier à lettre, où il avait noté quelques arguments empruntés à la *Théologie Naturelle* de Paley. — « J'ai déjà entendu ces arguments, » remarqua Shelley à voix basse à Hogg. — « Ce sont les arguments de Paley, » dit Hogg. — « Oui, vous avez raison, monsieur, dit le Squire en remettant son papier dans sa poche ; oui, ce sont les arguments de Paley ; je les ai copiés moi-même ce matin dans le livre de Paley ; mais Paley les tient de moi ; presque tout ce qu'il y a dans le livre de Paley vient de moi. »

La perspective d'étudier Paley, sous la direction

de son Egérie le Squire, n'était pas de nature à séduire Shelley. Il répondit aux propositions de son père que, pour le moment, son intention bien arrêtée était de rester à Poland Street, et que pour rien au monde il ne consentirait à briser avec Hogg. En conséquence, son père lui ferma sa bourse, et lui interdit le séjour de la maison paternelle.

Au milieu de ces conflits et de ces perplexités, Shelley ne perdait point son temps. Tout en continuant avec Hogg sa vie d'études et de discussions, il se familiarisait avec cette immense cité, que son imagination aimait à se représenter dans les âges à venir devenue une ruine sans forme et son nom [1]; en compagnie de Hogg, de son cousin Charles Grove ou de Medwin, il parcourait les rues et les jardins de Londres ; Kensigton Gardens, dont les clairières parsemées de hautes futaies, et surtout un coin sombre planté de grands ifs, l'enchantaient par leur aspect sylvestre; Saint-James Park, où le spectacle des exercices militaires lui inspirait de virulentes sorties contre les armées permanentes et leurs dangers pour la liberté; les rives verdoyantes de Serpentine River, où il aimait à lancer des flottilles de bateaux de papier. Un jour, il haranguait les Radicaux réunis au Britisth Forum [2] ; un autre jour, après avoir entendu à Surrey Chapel le grand prédicateur et mission-

1. Dédicace de *Peter Bell III*, t. III, p. 47.

2. « Il fit à cette occasion, raconte Grove, un si bon discours, que lorsqu'il quitta la salle, on s'empressa autour de lui pour savoir qui il était, et l'inviter à venir parler encore. » Shelley se hâta de se soustraire à cet enthousiasme populaire en donnant un faux nom et une fausse adresse.

naire méthodsite Rowland Hill, dont Southey comparait le talent d'acteur à celui de Kean ou de Kemble, il lui écrivait aussitôt, lui proposant de mettre sa parole au service de son œuvre; il assistait régulièrement avec son cousin Grove aux leçons d'anatomie du fameux chirurgien Abernethy, et aux séances de dissection à l'hôpital Saint-Barthélemy.

Il songea même à cette époque à se lancer dans la carrière de la médecine; tous ces projets, toutes ces velléités ne cadraient guère avec les vues de sir Timothy et de son patron le duc de Norfolk, qui ne songeaient qu'à faire de lui un membre dn Parlement. S'il était enthousiaste en politique, c'était dans un sens tout opposé au libéralisme aristocratique des Whigs modérés tel qu'était son père. L'état misérable de l'Angleterre dans ces tristes années n'était pas fait pour le réconcilier avec la royauté. Elle donnait alors par son faste et son indifférence en face des souffrances du peuple un spectacle à la fois navrant et grotesque. Shelley en pleurait et riait tour à tour. Le 19 juin 1811, avait lieu à Carlton House un grand bal donné par le prince Régent, celui qui bientôt sera George IV, en l'honneur des Bourbons émigrés. Le prince Régent les reçut, assis sous un dais cramoisi. Il passa de la Chambre du Conseil privé dans un salon tendu de satin bleu de ciel, décoré pour l'occasion de fleurs de lis. Dans la salle à manger, la grande table avait deux cents pieds de long, et sur la table coulait un canal d'eau pure sortant d'une fontaine d'argent, entre des berges couvertes de mousses verdoyantes et de fleurs aquatiques; des

poissons d'or et d'argent nageaient dans le courant. Au bout de la table au-dessus de la fontaine était assis, sur un trône de velours cramoisi, le prince Régent, en uniforme de feld-maréchal, coiffé d'une perruque à longue queue, une large garniture de diamants à son chapeau, à son côté une épée constellée de diamants. La grâce et l'élégance de ses manières étaient en parfaite harmonie avec ce costume théâtral. La seule question qui partageait les esprits, c'était de savoir quelle toilette, celle de la comtesse of Clonmel ou celle de mistress Thomas Hope, méritait la palme.

On conçoit l'effet exhilarant produit sur l'esprit de Shelley en lisant dans le *Morning Herald* le compte-rendu de ces extravagantes folies. Il s'en est souvenu plus d'une fois dans la *Reine Mab*, et dans *Swellfoot Tyran* en décrivant le luxe et le faste royal, « dont une parcelle suffirait pour nourrir quelques douzaines de familles un hiver ou deux [1] .»

En attendant, sa veine d'humour s'ouvre largement devant cette princière comédie: il veut la célébrer en vers lyriques, et écrit à son ami, le musicien Graham, pour lui demander sa coopération :

Oui, Graham, si dans ton sein démocratique il y a encore une étincelle de loyauté, si jamais un sincère et zélé royaliste a trouvé grâce devant toi, si tu n'es pas entièrement insensible aux ruisselets dont les berges de mousse invitent le voyageur à se reposer, — si, je le répète, tu aimes tes gouvernants et baises la baguette emmiellée, — alors, Graham, je t'en conjure, au nom du

1. Swellfoot tyran, t. III, p. 132.

grand George notre roi, au nom du noble Prince Régent et de notre inimitable commandant en chef, — je t'en conjure au nom de Mistress Clarke, du duc de Kent, de lord Castlereagh et de lord Grenville, — viens m'assister, (selon ta promesse) dans la loyale tâche que j'ai entreprise de magnifier, si cela est possible, notre noble famille royale... Tu as une harpe de feu et moi une plume de miel. Que le chant roule! qu'il roule immense! Prends ton diapason; car voici l'ode qui vient. » La lettre se terminait par une traduction de la première strophe de la *Marseillaise.*

L'ode vint en effet et fut immédiatement imprimée. Il ne nous en reste que quelques vers insignifiants. Shelley prit un plaisir malin à lancer des copies de son ode dans les voitures qui rendaient visite à Carlton House.

Le 18 avril, Hogg avait tristement quitté son ami pour se rendre à York, où il devait faire son cours de procédure. Son absence fut pour Shelley un vide immense. Ses premières lettres à l'absent ont un accent désolé et désespéré. Sa situation vis-à-vis de son père était toujours aussi tendue ; si par hasard sir Timothy rencontrait son fils, il ne répondait à son salut que par un regard aussi « sombre qu'un nuage plein de tonnerre » et avec un majestueux « votre très humble serviteur. » « Mon père, écrit Shelley le 29 avril, est aussi terrible qu'un lion... Il veut maintenant que j'aille à Oxford m'accuser auprès du Maître, etc... Non, bien entendu... Je ne sais ni où je suis aujourd'hui, ni où je serai demain. L'avenir, le présent, le passé, tout n'est que brouillard ; il me semble que j'ai commencé une nouvelle existence

sous des auspices bien défavorables. Mais non ! c'est stupide ! »

Tant que dura la rigueur paternelle, Shelley vécut à Londres avec l'argent de Hogg, celui que ses sœurs lui envoyaient en cachette, (il avait fièrement refusé tout envoi de sa mère) ou celui que lui donnait son oncle, le capitaine Pilfold, un brave et joyeux marin, qui regardait comme plus honorable d'être chassé d'Oxford que d'avoir gagné le Newdigate. En retour Shelley « l'éclairait. » Cet excellent oncle, de concert avec le duc de Norfolk, parvint à apaiser la colère du « lion » de Field Place ; sir Timothy se laissa enfin émouvoir et consentit à rouvrir à son fils les portes de la maison paternelle. Puis il lui constitua une rente de deux cents livres par an, avec la liberté d'aller et de vivre où il voudrait, à condition toutefois de rester éloigné de l'ami Hogg.

Deux cents livres par an ! C'était plus que Shelley n'espérait, plus qu'il ne désirait : « Qu'est-ce que l'argent pour moi ? écrit-il à Hogg. J'aurai toujours bien un habit quelconque, et ceux dont l'estime fait mon bonheur ne me regarderont ni mieux ni plus mal pour ma pauvreté : cinquante livres par an seraient assez. »

Pendant les quelques semaines que Shelley passa à Field Place (mai-juin), il eut la douleur de voir sa sœur Elisabeth complètement changée à son égard. De sérieuse, contemplative, enthousiaste, dédaigneuse du monde qu'elle était, il la trouva devenue apathique pour toutes choses excepté pour les amuse-

ments vulgaires et les conversations triviales, « s'inclinant devant cette idole de l'enfer, le *monde*, pâlissant à ses injustes décisions, quand il fallait en appeler au tribunal de la conscience. Redeviendra-t-elle ce qu'elle *était autrefois* ? Elle les traitait de fous, lui et son ami. Le *mariage* était devenu le sujet de ses plus constants panégyriques. Elle ne répondait plus à ses théories sur l'union de l'homme et de la femme dans un pur et parfait amour que par des railleries. C'était monstrueux ! » Hogg était incrédule : c'était à ses yeux un blasphème que de mettre en doute la divine excellence d'Elisabeth : — « Et pourquoi, répondait Shelley, ne pas venir juger par vous-même ? Venez *incognito*, mon cher ami ; j'ai deux chambres qui me sont réservées ; vous les habiterez avec moi, vous serez comme un prisonnier d'Etat. Vous pourrez vous promener avec moi à minuit, de crainte d'être découvert. Ma fenêtre donne sur la clairière, et là vous pourrez contempler souvent un objet dont la vue compensera votre voyage, l'objet de mes plus tendres affections. J'irai vous chercher à minuit à la voiture d'Horsham ; et je retournerai avec vous à York. »

La perspective de cette équipée clandestine ne sourit pas à Hogg, et Shelley se vit réduit à une triste solitude. « Je suis un parfait ermite ! pas un être à qui parler ! J'échange quelquefois un mot avec ma mère sur le temps, et sur ce sujet elle est irrésistiblement éloquente ; à part cela, tout n'est que profond silence ! » Dans le silence morne de ce foyer autrefois retentissant des joies et des jeux de son en-

fance, la pensée de Shelley prend une tournure désolée et funèbre: « A quoi peut-il être bon dans ce monde! Toutes ses espérances sont évanouies : sa plus chère vision s'est envolée; celle qu'il espérait unir à Hogg n'est plus digne de lui... Voilà quatre jours que je songe à la mort et au ciel. Où est-il? Y a-t-il une vie future? Qui offenserions-nous en nous en allant? En retirerions-nous quelque profit? Je songeais ainsi la nuit dernière, quand voyant la lune se lever justement derrière une cheminée, je me demandai si elle serait seule le témoin de notre départ... »

Cette défection d'Elisabeth fut pour Shelley une des vives douleurs de sa vie; en même temps qu'elle enflamma sa haine de la bigoterie et de l'intolérance.

Une seule chose pouvait le consoler: une recrue féminine qui vînt tenir dans son cœur la place de cette sœur à jamais perdue. Il la trouva pendant son séjour à Cuckfield chez son oncle Pilfold dans une pauvre maîtresse d'école d'un petit bourg voisin, Hurstpierpoint. Une fille du capitaine suivait ses leçons. Miss Elisabeth Hitchener va désormais résumer aux yeux de Shelley l'idéal de la femme forte, de l'apôtre féminin qu'il chantera dans la Cythna de la *Révolte de l'Islam*.

Shelley, un peu plus tard, encore dans l'enthousiasme de sa rencontre, a tracé d'elle ce portrait [1] :

C'est une femme, avec qui je me suis lié à cause de ses excellentes qualités. Quoiqu'elle soit de très humble nais-

1. Lettre à Godwin, juillet 1812.

sance, elle a contracté, durant sa jeunesse, des habitudes de pensée profonde et raffinée; son esprit, naturellement chercheur et pénétrant, s'est élevé au dessus des préjugés, et s'est formé un genre de vie en dehors des sentiers battus. Sous le patronage d'une dame d'un esprit singulièrement libéral, cette femme, à l'âge de vingt ans, s'est mise à la tête d'une école. Elle n'a point caché le système extraordinaire de pensée qu'elle avait adopté, et a publiquement enseigné la jeunesse, comme déiste et républicaine. Quand je l'ai connue pour la première fois, elle n'avait pas encore lu la *Justice politique*, et cependant sa vie semblait presque modelée sur ses enseignements. Telle est la femme qui va faire bientôt partie de notre famille. »

Du jour en effet où Shelley l'eut connue, il n'eut plus qu'une pensée : arracher miss Hitchener à ses humbles occupations et se l'attacher comme une âme nécessaire à son âme. Désormais, c'est à elle qu'il confiera toutes ses pensées, qu'il ouvrira le plus intime sanctuaire de son être. En quittant Cuckfield, il laissa pour les lui remettre à son oncle Pilfold un exemplaire de la *Malédiction de Kehama* de Southey, un livre d'Ensor sur l'*Education nationale* et l'*Essai* de Locke *sur l'Entendement humain*. A peine de retour à Field Place, il engagea avec sa nouvelle amie une correspondance polémique sur toutes les grandes questions métaphysiques, religieuses et morales qui absorbaient sa pensée [1].

Une autre correspondance occupait encore les loisirs de Shelley à Field Place, correspondance avec les deux sœurs Westbrook de Londres. L'une d'elles,

1. Il nous reste de cette correspondance une cinquantaine de lettres, d'une importance majeure pour l'histoire de l'âme de Shelley pendant cette année 1811-1812.

de quatorze ans la plus jeune, Harriet, devait bientôt devenir sa femme.

Il faut remonter un peu en arrière pour faire connaissance avec les Westbrook. Le *Juif* Westbrook, comme on l'appelait, était un aubergiste enrichi de Mount Street. Tout en vendant à boire et à manger dans sa taverne, il prêtait dans l'arrière-boutique de l'argent à ses clients ; à l'aide de sa femme, une ancienne cuisinière, il avait acquis à ce double métier une assez ronde fortune. Une fois bien dans ses affaires, il avait établi sa famille dans une maison privée de Chapel Street et faisait donner à ses filles une éducation de demoiselles. C'est ainsi que l'une d'elles se trouvait dans la même pension que les sœurs de Shelley, Miss Mary et Miss Hellen, chez madame Fenning, à Clapham. Miss Mary et Miss Hellen, pendant les vacances d'Oxford, avaient parlé avec enthousiasme à leur frère de leur compagne, Harriet Westbrook ; elles l'admiraient pour sa beauté, et l'aimaient pour son caractère doux et enjoué. C'était en somme une enfant charmante, dont le sourire enchanteur faisait oublier bien vite les moments d'irritation ou de mauvaise humeur, la favorite de ses maîtresses, une poupée capricieuse et adorable. Miss Hellen Shelley, qui la vit pour la dernière fois en 1811, en a tracé ce portrait : « C'était une fille vraiment jolie, d'une complexion rare en ces jours, un teint d'une blancheur rosée éblouissante, avec des cheveux tels que les rêverait un poète, et qui faisaient particulièrement l'admiration de Bysshe. Madame Fenning et ses sous-maîtresses parlaient de sa beauté,

et disaient souvent qu'elle était faite pour jouer le rôle de Vénus dans une fête. Elle avait, comme Shelley, les yeux bleus et proéminents, et la chevelure brune. » Ce qui intéressa plus encore Shelley à cette belle enfant, c'est qu'elle était travaillée d'une mélancolie secrète, parlant souvent très sérieusement de se suicider, mais avec tant de calme et de sang-froid, qu'on avait fini par ne plus s'en alarmer. Cette tristesse, qui faisait un si singulier contraste avec l'humeur enjouée et folâtre de la jolie Vénus, on l'attribuait aux chagrins que lui causait la tyrannie de son père. Trelawny raconte que Shelley dans une de ses visites à Clapham, trouva les jeunes amies causant des difficultés que Harriet avait avec son père ; cette tyrannie paternelle, dont il avait eu tant à souffrir lui-même, l'aurait alors enflammé d'une généreuse passion pour cette intéressante victime, et les jeunes filles ne voyant pas le moyen de l'y soustraire, il aurait dit à brûle-pourpoint : « Eh bien, je l'épouserai ! » Cette parole imprudente, Shelley se crut obligé de la tenir, et il la tint.

Les premières relations de Shelley avec Harriet remontent au mois de janvier 1811. A la fin des vacances de cette année, sa sœur Mary lui avait donné une lettre d'introduction chez les Westbrook en le chargeant de remettre un présent de sa part à son amie. Dans le cours du même mois, Shelley, de retour à Oxford, avait fait adresser à Harriet un exemplaire de son roman de Saint-Irvyne, où celle-ci pût s'initier à loisir aux théories de l'amour libre, et goûter le doux poison des poétiques amours d'Eloïse et de Fitzeus-

tace. Ce fut sans doute pour remercier Shelley de cet envoi, que nous la voyons souscrire alors à un volume de vers en cours de publication de Miss Janetta Philipps [1], une jeune muse, chaudement patronnée par le poète.

Une correspondance suivie s'engagea dès lors entre Harriet et Shelley.

Miss Westbrook achevait de toucher et d'intéresser le poète en l'entretenant de la conduite déraisonnable et tyrannique de ses parents à son égard, de la misère qui empoisonnait sa vie dans un milieu où elle ne pouvait aimer personne; Shelley de son côté essayait de la consoler en l'élevant jusqu'à lui et en déracinant en elle toutes ses anciennes superstitions. Il vint bien vite à bout des premiers scrupules de la jeune fille. Harriett fascinée oublia bientôt les répugnances que lui avait d'abord inspirées le renom d'athée dont il jouissait jusque dans l'école de Clapham. Quelque temps après son mariage (mars 1812), Harriet faisait à ce sujet ses confidences à miss Hitchener dans une lettre que le triste dénouement de sa vie rend particulièrement touchante :

Pourquoi ma chère amie se méprend-elle toujours sur mon compte, et en appelle-t-elle à mon jugement, qui est si inférieur au sien? Il est vrai que vous avez été plus mêlée au monde que moi. Ma connaissance du monde s'est limitée aux années de ma jeunesse, et à la situation où j'étais placée. Mes rapports avec l'humanité ont donc

1. Ce volume parut en 1811, sous ce titre : « *Poems, by Janetta Philipps, Oxford,* » précédé de la liste des souscripteurs où se trouvent pour la première fois réunis les noms de Shelley et de Harriet Westbrook.

été beaucoup moindres que vous ne pouvez vous l'imaginer. Tant que j'ai vécu avec mon père, je n'étais pas à même d'acquérir beaucoup d'expérience, notre cercle de connaissances étant très limité, et mon père ne jugeant pas convenable que nous nous mêlions beaucoup à la société. En résumé, nous avons fort rarement fréquenté les lieux de réunions fashionables et d'amusement, comme on aurait pu l'attendre de notre âge. J'ai même rarement habité la maison; l'école a vu la plus grande partie de ma vie. Mais ne croyez pas pour cela que j'étais ignorante de ce qui se passait dans le grand monde; les livres et les journaux suffisaient pour m'en instruire. Quoique silencieuse spectatrice, je m'aperçus que tout n'était pas comme il devait être. Je vis avec épouvante les vices des grands, et je me dis à moi-même qu'il valait encore mieux être une mendiante, ou obligée de gagner mon pain avec mon aiguille, que d'habiter ces grandes maisons, quand la misère et la famine hurlent autour d'elles. (On reconnait facilement dans ces pensées la marque de Shelley.)

Je viens vous dire mes fautes, sachant ce que je puis attendre de votre amitié. Rappelez-vous ma jeunesse, et si quelque chose peut m'excuser, qu'elle suffise. A Londres, vous le savez, il y a des militaires, comme ailleurs. Lorsque j'étais tout à fait enfant, j'admirais ces habits rouges. Cette admiration grandit avec moi; et je regardai les militaires comme les meilleurs et les plus fascinateurs des hommes, tout en déclarant que jamais je n'en épouserais un. C'était moins à cause de leurs vices que de l'idée qu'ils pouvaient être tués. Si je me mariais, je pensais que ce serait avec un clergyman. Etrange idée, n'est-ce pas? Mais ayant été élevée dans la religion chrétienne, ce fut de là que cette idée prit naissance. Vous pouvez concevoir avec quelle horreur j'entendis dire pour la première fois que Percy était un athée; du moins est-ce ainsi qu'on l'appelait à Clapham. D'abord je ne compris pas le sens de ce mot; aussi, quand on me l'expliqua, je fus

vraiment pétrifiée. Je m'étonnais qu'il pût vivre un moment en professant de tels principes, et je déclarai solennellement qu'il ne changerait jamais les miens. Je me préoccupais peu de la rectitude de ces principes, et en lui écrivant, j'essayai de les ébranler, assurée qu'il était dans la mauvaise voie, et moi dans la bonne. Mais je ne voulus prêter l'oreille à aucun de ses arguments, tant j'étais effrayée qu'il pût ébranler ma croyance. En même temps, je croyais au châtiment éternel, et avais une peur terrible de sa souveraine majesté le Diable. Je m'imaginais que je le verrais, si j'écoutais ses arguments. Je rêvai souvent à lui, et ressentais une grande terreur toutes les fois qu'on prononçait son nom. C'étaient les effets de ma mauvaise éducation et de ma vie passée avec les méthodistes. Mais aujourd'hui, tout cela est entièrement parti, et mon âme ne ressent plus ces craintes pusillanimes. »

Après son expulsion d'Oxford, une des premières visites de Shelley à Londres avait été pour la pension de madame Fenning. Harriet, allant souvent voir ses parents à Chapel Street, profitait de cette liberté pour porter à Bysshe l'argent que ses sœurs lui envoyaient. Puis, il faisait plus ample connaissance avec la famille Westbrook, et en particulier avec la sœur aînée de Harriet, Elisa, qui jouera tout à l'heure un rôle si odieux dans la maison du poète. Elisa, dès lors ne rêva plus que de devenir la belle-sœur d'un futur baronnet; Shelley se laissa ensorceler par ce démon femelle.

A peine Hogg avait-il quitté Londres que Shelley recevait à son logis la visite des deux sœurs. Il s'étend alors avec complaisance dans ses lettres à Hogg sur la bonté et la charité de l'aînée miss Westbrook, et sur les progrès de sa propagande anti religieuse auprès

d'elles. «Le démon, le misérable tombera ! écrit-il le 28 avril, Harriet sera une de celles qui l'écraseront, et l'aînée Elisabeth, avec un peu de tirage, y viendra aussi !» Il se promène souvent avec elles dans les environs de Clapham, cette prison (*prison house*) où languit la pauvre Harriet. L'adroite Elisa ménage avec art toutes les entrevues possibles ; un jour, sur son invitation, Shelley accourt à Chapel Street, où il trouve la pauvre captive en proie à une affreuse migraine. Elisa le laisse en tête-à-tête avec sa sœur jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ma pauvre petite amie a été malade, écrit-il à Hogg ; sa sœur m'a envoyé chercher hier soir. Je l'ai trouvée couchée, pâle ; le père est fort étrangement poli avec moi ; la sœur aussi moitié trop polie. Elle a commencé à parler de l'*Amour*. Je me mis à philosopher, et la plus jeune dit qu'elle avait eu un tel mal de tête qu'elle ne pourrait soutenir la conversation. La sœur alors se retira, et je restai jusqu'à minuit et demi. Le père avait en bas nombreuse société ; il m'invita, je refusai... Les deux sœurs sont très distinguées, et la plus jeune, mon amie, aimable. Hier elle se portait mieux ; aujourd'hui son père l'a forcée de retourner à Clapham, où je l'ai conduite.

Pendant le chemin, Harriet confia à Shelley les persécutions dont elle était l'objet de la part de ses compagnes pour l'amour de lui, et le mépris qu'elle opposait à leurs injures. On comprend combien une telle confession dut enflammer chez Shelley et la haine du fanatisme et sa tendresse pour une si courageuse enfant.

Les enseignements de Shelley profitèrent si bien, qu'à la pension la nouvelle libre penseuse devint bien-

tôt suspecte pour ses idées avancées, et se vit délaissée de ses compagnes qui l'appelaient *une misérable abandonnée*. Hellen Shelley seule lui restait fidèle. Ce courage rassurait le poète sur les bonnes dispositions de sa sœur : « Elle serait, écrivait-il à Hogg, un divin petit rameau d'infidélité, si je pouvais m'occuper d'elle. » Elle avait alors treize ans, Harriet en avait seize. C'est à ce moment de ses amours que se rattachent ces petits poèmes que Shelley envoie à Hogg.

### SUR L'AMOUR.

Pourquoi dit-on que tu ne peux vivre dans une jeune et belle poitrine, parce que tu ne peux donner une éternelle vie ni y fleurir pour toujours? Puisque ni la douleur flétrissante, ni l'âge, ni le terrible vainqueur du Temps, la mort, tout imprégnée de sa rosée empoisonnée, ne peuvent blanchir tes couleurs vermeilles, ne gardes-tu pas toujours ta fleur inaltérée, immuable, tranquille, même dans la tombe?

Oh! quand sur les êtres bénis qui revivent l'étoile du jour de l'amour point, et que chaque énergie de l'âme survivante prend un plus vigoureux essor, n'as-tu jamais senti un tressaillement qui transporte, semblable au souffle chaud de juin, traverser ton être, puis pénétrer chacune de tes idées, quand toutes les autres passions meurent? Ne l'as-tu jamais senti dans quelque fantastique rêve de midi, assis près du courant solitaire, où le silence dit : « c'est ici mon séjour, » et aucun murmure de la plaine, aucun écho de la montagne ne lui dispute son silencieux royaume? — 2 Mai 1811.

### A...

O toi, dont le cher amour a lui sur l'obscur sentier que

suivait cet esprit solitaire, sentier lugubre et froid, mais qui conduit rapidement à ces formidables limites qui marquent les bornes du temps, et celles de l'espace quand le temps ne sera plus, — ne tourneras-tu pas sur moi ces yeux rayonnant l'esprit, jusqu'à ce que je sois sûr que cette terre est un ciel, et le ciel la terre?

A UNE ETOILE.

Douce étoile, qui, brillant sur la scène ténébreuse, fuis à travers les nuages laineux irradiés d'argent! Paillette de lumière sur le voile ombreux du soir, linceul dé robant le rayon du jour au lac sans vagues, toi qui éclaires l'heure de l'amour sacré, plus douce que les pâles feux de l'étoile du matin expirante! Douce étoile! quand la nature lassée succombe au sommeil, et que tout se tait, tout, excepté la voix de l'Amour, dont les murmures entrecoupés gonflent le souffle embaumé du tendre Favonius, qui par intervalles soupire à l'oreille du silence, que fais-tu autre chose que de bercer les esclaves de l'intérêt dans le repos avec ce doux regard de pitié? Oh! je voudrais regarder dans ton cher rayon jusqu'à ce que tous mes sens soient enamourés...

Dans le milieu de juillet 1811, Shelley, renonçant à son premier dessein de rejoindre Hogg à York [1], fit un petit voyage chez son cousin Thomas Grove à Cwm Elan (Radnorshire), dans l'espérance de rejoindre les Westbrook, qui devaient passer une partie de l'été à Alberystwith, dans le voisinage. En attendant l'heureux moment qui devait le réunir à Harriet, le poète se trouva dans ce pittoresque pays en proie à un de ces découragements dont son stoïcisme n'était pas maître, et qui le rendaient insensible aux charmes même de la nature.

1. Son père lui avait écrit à ce sujet : « Allez à York, si vous voulez, mais pas avec mon argent. »

C'est un site divin, écrit-il à Hogg, mais tout y est morne, passé, émoussé, sans fruit; c'est un vrai trou. Je suis avec des gens, qui, chose étrange à dire, ne pensent jamais... Je suis tout solitude. Cependant il faut que j'y reste, pour réparer mes finances, forcé que je suis à reconnaître que la pauvreté est un mal. Je ne vois pas une âme; tout est ténébreux et désolé. Je m'amuse cependant à lire Darwin, à grimper après les rochers, et à explorer le paysage.

Dans ses lettres à miss Hitchener, sa pensée se tournait du côté des questions politiques et sociologiques : l'égalité sociale est-elle réalisable? Si elle n'est pas réalisable, n'est-elle pas au moins, comme la perfection pour l'individu, un idéal vers lequel la société peut toujours marcher sans l'atteindre jamais? Une plus juste distribution du bonheur et de la richesse, du travail et du repos, ne pourrait-elle pas mettre fin au crime et à la tentation du crime? Le riche lui-même ne gagnerait-il pas à l'égalité du travail, d'être débarrassé des passions et des maux, auxquels le prédestine sa fortune héréditaire? Tout en répondant à ces questions avec la conviction que ce paradis de l'égalité n'était pas un paradis visionnaire, il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard affligé et prophétique à la fois sur l'état de choses actuel, et les sanglantes commotions que devait amener tôt ou tard l'antagonisme entre l'extrême pauvreté et l'extrême richesse, fruit du présent *régime*.

A ce sujet il racontait à miss Hitchener une anecdote typique et qui devient sous sa plume un symbole d'une haute portée morale :

Ma fenêtre est sur la cuisine. Un matin, je l'ouvris, et je finissais à peine de m'habiller quand ces mots : *pour l'amour de la charité* vinrent frapper mon oreille. Ils étaient prononcés avec une certaine douceur, de sorte qu'en me penchant je fus surpris de voir qu'ils sortaient de la bouche d'un vieux mendiant, à qui en ce moment un domestique apportait de la viande. Je descendis en courant pour lui donner quelque chose. Il parut extrêmement reconnaissant. J'essayai d'entrer en conversation avec lui; en vain! Je le suivis pendant un mille, lui adressant mille questions. A la fin je le quittai sur cette observation qui témoignait que mes instances étaient inutiles : « Je vois, dit-il, par vos vêtements que vous êtes riche. Les riches m'ont injurié un million de fois. Vous me paraissez bien intentionné; mais je ne puis m'y fier, vous voyant dans une pareille maison, et vêtu comme vous l'êtes. Ce serait charitable à vous de me quitter. »

Cependant Shelley attendait en vain l'heureuse lettre qui devait l'appeler à Alberystwich :

Le père Westbrook était venu avec ses filles jusqu'à Condowell; mais là tout à coup il rebroussa chemin et retourna à Londres, dans le dessein d'y réintégrer Harriet à Clapham. Celle-ci en donna aussitôt avis à Shelley, qui essaya d'attendrir son tyran par une lettre éloquente. Cette lettre n'ayant produit aucun effet, mis Westbrook se mit alors décidément sous la protection de son libérateur, lui déclarant qu'elle était *prête à le suivre partout où il voudrait.* Devant un si courageux abandon, tous les scrupules de Shelley s'évanouirent; écoutant plutôt la voix d'un chevaleresque dévouement que celle de l'amour, obéissant plutôt, comme il le dit lui-même après l'événement, « à une suggestion volontaire,

qu'à l'inspiration de la passion, » il accomplit, non sans un mélancolique pressentiment, le sacrifice de lui-même, et accepte avec enthousiasme le devoir que lui inspirent le malheur et l'amour de celle qui se remet entre ses mains.

Dans cet enthousiasme de la première heure il écrit à Hogg :

Son père la persécutait de la façon la plus horrible, en la forçant de rentrer à l'école. Elle m'a demandé conseil ; j'ai répondu : résistez. Elle m'a écrit que la résistance était inutile, mais qu'elle fuirait avec moi, et s'est remise en ma protection. Reconnaissance et admiration, tout demande que je l'aime à tout jamais!... Nous aurons deux cents livres par an; quand nous nous trouverons à court, nous vivrons, je suppose, d'amour! Nous vous verrons à York.

Shelley courut à Londres ; il y trouva Harriet souffrante et indécise. Sans doute, à l'instigation d'Elisa elle désirait assurer son avenir par un mariage régulier. C'était aussi l'avis de Hogg, ardent défenseur du mariage légal. Shelley se laissa persuader par les arguments de son ami ; pour lui il était parfaitement indifférent à l'opinion du monde ; il ne se rendait qu'en considération des intérêts et du bonheur de la femme, « bonheur si fragile, si facilement brisé, et qu'il fallait par conséquent mettre à l'abri de tous les coups de la fortune. » Il comprenait du reste, « combien il était inutile d'essayer par des exemples singuliers et isolés, de renouveler sous ce rapport la face de la société, jusqu'à ce que la raison ait opéré un changement assez radical pour que l'expérimen-

tateur pût faire abstraction des résultats fâcheux et se mettre au dessus des préventions que son opinion (cependant si forte pour le progrès de la vertu) ne manquerait pas de rencontrer dans l'immense majorité. »

Le 15 août 1811, il écrivait à Hogg : « Je suis tout à fait converti au mariage, non par esprit de temporisation, mais par la force de vos arguments [1]. » La promesse de mariage fut donc donnée aux deux sœurs, et il n'y eut plus qu'à se procurer l'argent nécessaire à l'exécution du projet d'enlèvement. Shelley emprunta vingt-cinq livres au père de son cousin Medwin. Enfin après plusieurs entrevues secrètes entre les deux amants en présence du cousin Charles Grove, un beau matin du mois d'août (le samedi 24, d'après M. Dowden), miss Harriet Westbrook monta toute confiante et joyeuse dans le fiacre qui l'attendait à la porte d'un café de Mount Street. Les deux cousins y montèrent avec elle, et la voiture roula du côté de Bull and Mouth Street, où le trio dut attendre toute une longue journée le départ de la malle du nord.

---

1. « Ce seul argument, soutenu par vous avec tant de force, le sacrifice fait par la femme, sacrifice si disproportionné à tout ce que l'homme peut donner, cet argument seul peut me justifier, s'il y a eu là une faute, de ma soumission hésitante à votre intelligence supérieure... Mon père est ici, fort étonné probablement de me voir à Londres. Il le sera bientôt davantage encore. » — D'après les lettres à miss Hitchener citées par M. Dowden, Shelley, dans ce même mois d'août, passa quelques jours à Field Place et à Cuckfield, où il vit son admirable amie, et lui annonça qu'il se décidait à entrer dans la carrière de la médecine. Une lettre pressante d'Harriet le rappela bientôt à Londres.

## CHAPITRE VII.

### SHELLEY A EDINBURGH, YORK ET KESWICK
### RUPTURE MOMENTANÉE AVEC HOGG, SHELLEY ET SOUTHEY
### 1811-1812

A minuit, la malle-poste s'arrêtait quelques instants à York. Shelley en profita pour écrire à Hogg une note rapide : « Harriet est avec moi. Nous sommes dans une légère détresse pécuniaire. Nous aurons dimanche 70 livres ; pouvez-vous jusque-là nous envoyer 10 livres? » Hogg fit mieux que de les envoyer, il partit lui-même pour Edinburgh.

Pendant le trajet, Bysshe et Harriet avaient rencontré un jeune avocat écossais, qui les avait mis au courant des formalités à suivre pour se marier selon le rit écossais. Puis, en arrivant à Edinburgh, ils avaient trouvé dans George Street un excellent logement et un propriétaire fort bien disposé qui consentit à leur avancer l'argent nécessaire, à la seule condition qu'ils lui offriraient un souper à lui et à

ses amis. Le souper en effet eut lieu, et faillit devenir tragique. Les joyeux amis du *landlord* ayant fait mine d'envahir à minuit le domicile conjugal, Shelley, vivement froissé, saisit ses pistolets et les en menaça, s'ils osaient prendre une pareille liberté. Le mariage fut célébré le 28 août, « entre Percy Bysshe Shelley soi-disant *fermier*, Sussex, » porte l'acte lui-même, « et miss Harriet Westbrook, fille de M. John Westbrook, London. »

Quand Hogg arriva, tout était terminé. La police de sir Timothy l'eut bientôt instruit de ce grand événement. On devine sa colère; le premier effet en fut de couper de nouveau les vivres au séducteur. Shelley attendit en vain les cinquante livres qui devaient lui être versées en septembre; ce fut à l'oncle Pilfold qu'il dut de pouvoir payer ses dettes, « et ne pas rester enchaîné, comme il le dit, à la boue et au *commerce* d'Edinburgh. » Puis le père de Shelley se répandit en lamentations auprès du père de Hogg; car il était présumable « que Bysshe, parti avec une jeune femme à Edinburgh, s'arrêterait à York, et Dieu sait ce qui peut arriver d'une rencontre entre votre jeune homme et le mien ! »

L'arrivée de Hogg mit le comble au bonheur de Shelley, et les cinq semaines que le trio passa à Edinburgh furent une félicité paradisiaque. Hogg fut ébloui à la vue de la jeune beauté de Clapham ; sa plume, pour la peindre, ne trouve pas de couleurs assez brillantes, de touches assez suaves. « Si elle était agréable à entendre, dit-il, elle n'était pas moins charmante à voir; elle était toujours jolie,

toujours étincelante, toujours dans l'éclat de sa fleur; pas une ombre, pas un pli, pas un cheveu hors de sa place. » Il sortait souvent seul avec elle, visitait avec elle le vieux palais d'Holyrood, ou l'admirable colline d'Arthur's Seat. Il était scandalisé de voir les habitants de la métropole du Nord rester insensibles aux charmes de sa compagne : « personne ne la remarquait, dit-il; elle était fluette, de formes minces et délicates, mais pas assez décharnée pour le marché écossais. »

Après le déjeuner, qui souvent se composait pour Shelley d'un de ces rayons de miel vierge qui faisaient ses délices, la matinée se passait en études littéraires, Shelley traduisant un *Traité de Buffon* (probablement les *Epoques de la Nature*) pendant que Harriet traduisait un roman de madame Cottin, *Claire d'Albe* [1]. L'après-midi était consacré à la promenade, et au retour, une petite servante écossaise, avec ce rude et inharmonieux accent du Nord qui faisait frémir Shelley, annonçait que le thé était servi. Le thé se passait en conversations philosophiques; puis la voix claire et *melliflue* de Harriet se délectait dans la lecture de *Télémaque* ou de *Bélisaire* [2]. Malgré les charmes que donnaient à Féne-

1. Les romans de madame Cottin, qui eurent tant de vogue au commencement de ce siècle surtout parmi les femmes, étaient alors dans toute la fraîcheur de leur nouveauté. « Harriet, dit Hogg, traduisit les deux volumes exactement et correctement, et écrivit le tout sans un brouillon, sans une tache, sur le plus doux, le plus blanc, le plus beau papier, avec sa petite, soignée, coulante et lisible écriture féminine. »

2. Elle avait, dit Hogg, la diction la plus distincte que j'ai jamais entendue.

lon et à Marmontel les doux accents de sa voix, Shelley se laissait souvent aller à d'innocents sommeils, au risque de s'attirer les reproches de la susceptible lectrice. Avant de se coucher, le trio allait contempler les étoiles, ou admirer la fameuse comète de 1811. Un dimanche, Shelley se laissa entraîner par Hogg au service divin et au prêche, « je n'ai jamais vu Bysshe si abattu, dit son ami, si découragé, si désespéré; il ressemblait à la statue du désespoir; le pauvre garçon soupirait piteusement comme si son cœur allait se briser. » Il voulut cependant assister au catéchisme du soir. L'accent burlesque avec lequel le catéchiste posait à ses jeunes néophytes ces questions : « Qu'est-ce qu'Adam?... Qu'est-ce que le Diable? » le jeta dans une hilarité épileptique, qui le força de sortir de l'église. Une autre fois il se faisait sévèrement admonester par un grave écossais, un dimanche qu'il s'abandonnait dans la rue à sa folle et bruyante gaîté.

Quand l'argent fut à peu près épuisé, le trio retourna à York en chaise de poste. Le temps était pluvieux ; Harriet, pour charmer le voyage, lut aux deux amis une nouvelle d'Holcroft [1], qui parut souverainement ennuyeuse à Shelley; il prenait plus de plaisir aux naïvetés de sa jeune femme; celle-ci s'émerveillait de tout sur son passage, et la petite niaise (*the little cockney*) était si ignorante des choses de la nature qu'elle le suppliait de lui ap-

1. Romancier et auteur comique très populaire alors en Angleterre.

prendre à distinguer l'orge du navet. Aux relais, pendant que Hogg s'occupait des bagages, Shelley disparaissait; à Bervick, on allait partir, Shelley manquait à l'appel; Hogg courut à sa recherche et le trouva « sous une pluie battante, contemplant la mer sauvage et lugubre avec des regards non moins sauvages et lugubres. » On arriva le soir à York, par une nuit pluvieuse d'octobre. Le jeune couple se logea comme il put « dans la sombre maison de deux sombres vieilles modistes, (misses Dancer, Coney Street) » où il passa une dizaine de jours. « C'étaient, dit Hogg, deux sœurs aussi fatales que les Parques, Walkyries dignes d'être occupées dans l'Edda à coudre des linceuls, à ourler des suaires, et à tailler des vêtements pour les morts [1]. »

Shelley fut peu sensible à l'intérêt que la vieille cité d'York avec tous ses souvenirs de l'antiquité chrétienne eût pu offrir à un esprit moins préoccupé des abstractions et des théories, plus attentif à tous les enseignements moraux et esthétiques de l'histoire. Sa merveilleuse Minster ne lui apparut que comme un monument informe de la barbarie du moyen âge :

Quand je contemple ces gigantesques piliers de la superstition, écrit-il à miss Hitchener (octobre 1811), quand je considère le temps perdu pour l'exercice de l'esprit par le travail qui les a élevés, je les regarde comme autant de retards à la période où la vérité doit triompher. Tous ces ornements inutiles, piliers, balus-

1. « York, dit Hogg, était alors, à beaucoup d'égards, une ville pauvre, riche seulement d'orgueil ecclésiastique et civil, et il n'était pas facile d'y trouver de bons logements. »

trades de fer, bas-reliefs des boiseries, et, comme dit Southey, ces broderies de grilles, ne sont qu'un exercice de travail corporel : et, quoique insignifiants si on les considère séparément, représentent, pris en masse, une vaste perte de ce temps si précieux. Que de choses nous pourrions faire sans cela !

D'autres soucis préoccupaient Shelley; et avant tout celui de vivre. Dix jours s'étaient passés à York, et sir Timothy ne songeait pas à délier les cordons de sa bourse; Shelley voulut alors se ménager une entrevue avec son père pour l'amener à composition.

J'avais pensé, écrit-il, toujours à miss Hitchener, que cet aveugle ressentiment était depuis longtemps passé dans les régions de la comédie et de la farce, ou n'avait pas d'autre but que d'augmenter les difficultés de la situation et par là d'attacher un plus vif intérêt au héros et à l'héroïne d'un roman moderne. J'ai fréquemment écrit à cet homme sans pensée, et je suis maintenant déterminé à aller le voir pour essayer sur lui la force de la vérité ; cependant je dois avouer que c'est là quelque chose d'aussi hyperbolique que « la musique fendant le chêne noueux. »

Ce voyage en Sussex offrait encore à Shelley une attrayante perspective, celle de voir miss Hitchener. Depuis son mariage avec Harriet, leurs relations étaient devenues plus étroites, plus confiantes, plus intimes. Miss Hitchener avait accueilli avec une généreuse bienveillance, cette union de Shelley avec une femme qui lui était si inférieure; elle avait fait les vœux les plus ardents pour leur bonheur à tous deux. La reconnaissance de Shelley n'avait point de

bornes; maintenant il pouvait dévoiler le fond de son cœur à cette incomparable amie, lui dire qu'il l'aimait, de l'amour d'une âme pour une âme, de cet amour qui n'est sujet ni au temps, ni au changement, ni à la mort, et qui est la preuve la plus évidente de notre immortalité. Il avait bien quelque embarras à expliquer à une femme aussi désintéressée, aussi supérieure, le motif de son voyage en Sussex, l'argent. Mais cette considération de l'argent ne pouvait-elle s'ennoblir par celle de l'usage qu'on en peut faire pour procurer la liberté à ceux qu'on aime et les aider à appliquer cette liberté à des fins élevées? Ne doit-il pas partager sa fortune avec « la sœur de son âme, et *celui* qui en est le frère » (Hogg sans doute). Ils y ont certainement droit [1].

Fort de ces considérations, Shelley annonça à Hogg l'intention où il était d'aller de suite en Sussex remplir l'escarcelle vide. Les sages conseils de celui-ci ne purent l'en dissuader, il partit laissant sa femme sous la garde de son ami, exposée à tous les soupçons que cette situation délicate ne pouvait manquer d'inspirer à son entourage [2]. Pendant l'absence de Shelley, Harriet passa de tristes et solitaires journées à York, sans bouger de sa chambre. « Les

1. Lettres de Shelley à miss Hitchener, octobre 1811. — Miss Hitchener eut le bon goût de refuser ce partage : tout ce qu'elle demandait à Shelley, c'était de réserver quelque argent pour subvenir à la vieillesse de sa première institutrice, miss Adams « la mère de son âme. »

2. M. Jeaffreson consacre une longue page à se poser toutes les questions et cinquante autres encore qui purent passer par la tête des vieilles modistes au départ précipité de Shelley.

jours même où il faisait beau, dit Hogg, elle ne sortait pas, ayant malheureusement transplanté à York ses idées de Londres sur les convenances; elle considérait comme incorrect de se promener seule dans les rues de cette tranquille cité, où sa beauté attirait tous les yeux. » Le soir seulement, Hogg venait la voir, causer avec elle de son mari, de sa famille, ou lire quelques pages d'Holcroft ou de Robertson. Tout à coup, vingt-quatre heures avant le retour de Shelley, apparut miss Elisa Westbrook. Celle-ci n'attendait que l'occasion de prendre le couple sous sa tutelle; elle l'avait trouvée dans l'abandon de sa sœur à York. Comme Harriet avait souvent parlé à Hogg de la beauté de sa sœur, celui-ci fut tout surpris de se trouver en face d'un visage défiguré par la petite vérole; ses yeux noirs lui parurent ternes et stupides; sa belle chevelure noire, lourde et massive; ses traits maigres et sans grâce. Elisa et Hogg furent ennemis du premier coup; les premiers regards qu'ils échangèrent furent des regards d'aversion et de haine; ils ne songèrent plus qu'à s'évincer l'un l'autre. Hogg devina de suite le danger, et sentit que cette mégère allait devenir le démon de la discorde entre les deux époux. En effet la présence d'Elisa changea subitement toutes les habitudes et la face de la maison.

Elle sembla, dit Hogg, mise en interdit; toutes les occupations ordinaires furent suspendues; l'étude fut interdite; la lecture devint un crime; la lecture à haute voix, une catastrophe tragique: sortir, c'était la mort; rester à la maison, le tombeau. Bysshe ne fut plus rien,

et moi encore moins que rien. Harriet existait encore ; mais son existence n'était plus qu'une vie séraphique, une vision béatifique, exclusivement employée à la contemplation des infinies perfections de l'Ange gardien. Jusque-là on n'avait jamais entendu parler des nerfs d'Harriet ; on ne soupçonnait même pas qu'elle en eût ; désormais ce fut tout autre chose. — « Très chère Harriet, disait Elisa, ne faites pas cela ; pensez à vos nerfs ; vous ne devez songer, très chère, qu'à l'état de vos nerfs ! Que dirait miss Warne ? »

Le voyage de Shelley en Sussex ne lui avait apporté que désappointement. Il avait eu l'inappréciable bonheur de voir miss Hitchener chez son oncle Pilfold ; mais son père avait résisté à « la force de la vérité, » et, chose plus grave, il refusait de donner de l'argent jusqu'à promesse d'amendement et de pénitence.

Le premier conseil que Hogg donna à son ami, ce fut de renvoyer immédiatement Elisa Wetsbrook à Londres. Mais Shelley, tenant à ménager son beau-père, dont la bourse lui était alors nécessaire, ne jugea pas prudent de se faire une ennemie déclarée d'Elisa. Hogg cependant ne cessait de manifester, même en présence de Harriet, ses dispositions hostiles à l'égard de ce malencontreux trouble-fête.

Elisa, raconte-t-il, passait une grande partie de son temps dans sa chambre. — Que fait donc la chère Elisa, demandai-je à Harriet, toute seule dans sa chambre ? Lit-elle ? — Non. — Travaille-t-elle ? Ecrit-elle ? — Non. — Que fait-elle alors ? — Harriet s'approcha tout près de moi, et me chuchota à l'oreille, de peur d'être entendue de sa sœur, avec cet air sérieux d'une personne qui communique quelque important et profond secret : — Elle

peigne sa chevelure... Un jour donc que l'ange gardien peignait sa chevelure, nous nous échappâmes, Harriet et moi, et allâmes du côté de la rivière. Nous étions au beau milieu du pont ; un flot puissant coulait sous nos pieds. — Quelle vue superbe, admirable ! dit Harriet. — Oui, vraiment prodigieuse. Mais, chère Harriet, qu'il ferait beau voir la très chère Elisa pirouetter dans la rivière ! Alors, Dieu du ciel ! que dirait miss Warne ? — Elle tourna vers moi sa jolie figure, et rit, mais comme rit un esclave qui commence à se fatiguer d'un joug intolérable. — J'avais quelquefois parlé de mon intention d'aller visiter les lacs anglais du Cumberland. Il n'est pas d'esprit curieux dont ne se soit une fois emparée l'image des lacs, des montagnes, des rocs, des chutes d'eau, de tous les objets pittoresques et romantiques qu'offre cette contrée. Le jeune couple en un instant fut possédé du Démon des Lacs ; il fut impossible de les exorciser, surtout depuis que l'ange gardien minaudant en silence favorisait sans doute cette soudaine fantaisie.

Hogg fut invité pour la forme à accompagner le trio. Il eut beau représenter dans son langage le plus humoristique que ses affaires le retenaient à York, que ce n'était pas la saison au mois de novembre d'une pareille excursion dans un pays isolé de tout le monde et de tout ; — que sûrement l'été prochain Skiddaw, Helvellyn, et le lac de Derwentwater et la cascade de Lodore seraient toujours là ; et Southey, et Wordsworth aussi... avec les ânes qu'ils avaient si glorieusement apostrophés et si suavement chantés. — Il faut aller à Keswick, aller à Keswick tout de suite et y rester toujours ! Il est impossible de demeurer plus longtemps dans un trou si peu poétique, si peu inspirateur que York ;

vous-même, Hogg, vous viendrez bientôt rejoindre vos amis à Keswick, et y resterez avec eux pour toujours !

Hogg fut bien surpris, quand un beau soir, venant à l'heure du dîner, il trouva *les oiseaux envolés*. Une note illisible au crayon l'avertissait que ses amis étaient partis à Richmont, et l'invitaient à les y rejoindre.

Si nous ne connaissions que par Hogg cet endroit de l'histoire de Shelley, nous pourrions justement taxer celui-ci d'une singulière légèreté d'esprit et de cœur à l'égard de cet ami de l'âme dont il avait juré de ne se séparer jamais. Heureusemeut, et malheureusement pour Hogg, nous avons d'autres témoignages, qui, grâce aux révélations de M. Dowden, jettent sur cet incident si douloureux de la vie de Shelley une complète lumière. Voici les faits, tels que nous les devons à M. Dowden, et tels que les a livrés Shelley dans sa correspondance avec miss Hitchener jusqu'ici inédite.

A peine Shelley était-il rentré à York, qu'il s'aperçut que l'attitude d'Harriet était grandement changée à l'égard de son ami, et qu'elle le regardait avec aversion. Il voulut en savoir le motif, et découvrit que cet ami tant aimé l'avait trahi en essayant de séduire sa femme, Les premières avances avaient été faites aussitôt après leur arrivée d'Edinburgh à York. Hogg avait renouvelé ses odieuses tentatives pendant l'absence de Shelley ; et comme Harriet le rappelait à la raison et au devoir, Hogg, avouant son erreur et sa faiblesse, avait proposé, seule expiation en son

pouvoir, d'en écrire à Shelley et de tout lui confesser. Effrayée des effets qu'une telle communication pourrait produire sur l'esprit du poète, Harriet s'y était opposée ; et le lendemain même Shelley était de retour.

Quel coup pour l'âme de Shelley ! que fallait-il penser de l'espèce humaine, si cet être supérieur « fait, comme il le disait, pour nous donner des lois à nous pauvres êtres qui rampons ici-bas, » si Hogg était capable d'une pareille lâcheté, d'une pareille chute ? Mais non : ce ne pouvait être qu'une méprise de son ami, victime du préjugé : il ne pouvait être totalement perdu ! Shelley voulut avoir une explication avec lui.

Nous allâmes nous promener dans les champs, au delà d'York, écrit-il à miss Hitchener ; je désirais connaître le fond de cette affaire. Je l'appris de sa bouche, et je crois qu'il était sincère. Tout ce dont je me souviens de ce terrible jour, c'est que je lui pardonnai — que je lui pardonnai pleinement, librement ; je lui dis que je voulais être toujours son ami, et que j'espérais bientôt le convaincre des charmes de la vertu ; que je détestais son crime, et non lui ; que je n'estimais pas un être humain par ce qu'il avait été, mais par ce qu'il était ; que j'espérais qu'un jour viendrait où il regarderait cette abominable erreur avec plus de dégoût que je ne le faisais moi-même. Il répondit peu de chose ; il était pâle, terrifié, accablé de remords... Oh ! cela est terrible !... Ce coup a ruiné mon être. Si ce n'était pour la chère amie dont le bonheur m'est si précieux, si je ne vivais pour un but, une fin sainte et sacrée, j'aurais pu m'endormir en paix... Et cependant non, non pas cela... j'aurais pu devenir un habitant de Bedlam.... Que jamais ne cessent ces relations, qui ont été l'aurore de mon existence, le

soleil qui a versé sa chaleur sur le froid, le douloureux horizon anticipé de ma vie !... Avec mon ami autrefois aimé (Hogg) je pouvais être né pour mourir, pour mourir éternellement ; je pouvais discuter les conclusions de la raison ; je pouvais m'abaisser sans hésitation. La terre semblait suffire à notre amitié ; ses fondements ne semblaient reposer que sur la terre, comme l'événement l'a terriblement prouvé. Mais avec *vous*, l'amitié semble avoir engendré une passion pour laquelle cinquante vies fugitives, incomplètes comme celle-ci, ne semblent qu'une goutte dans l'océan, quelque chose de trop trivial pour en tenir compte. Avec *vous*, je ne puis me résoudre à périr comme la fleur des champs ; je ne puis consentir à ce que le même linceul qui moulera ces formes périssables enveloppe l'esprit vital qui a produit, sanctifié, je puis dire éternisé ! — une amitié telle que la nôtre.

Dans de telles conjonctures, il fallait, pour le bonheur d'Harriet, s'éloigner de Hogg ; Shelley n'hésita pas et partit pour Keswick.

Hogg fut le dernier, quoi qu'il en dise, à s'étonner du départ soudain des Shelley ; au lieu de songer alors, comme nous l'avons vu plus haut, à exercer son humour sur les lacs du Cumberland et les ânes chantés par Wordsworth, il se voyait à peu près dans la même situation que le Werther de Gœthe en face d'Albert et de Charlotte.

Dans son désespoir, il écrit lettres sur lettres dans lesquelles il implore le pardon d'Harriet, tout prêt, dit-il, s'il ne l'obtient pas, à se faire sauter la cervelle à ses pieds. Il demande avec instances à être reçu de nouveau au foyer de l'amitié ; froissé tout à la fois de la générosité et du refus de son ami, il essaie de piquer en lui le sentiment de l'honneur vulgaire, et

de l'amener à lui demander une réparation par un duel; Shelley repousse cette idée avec horreur; « il n'a pas le droit, lui dit-il, de prendre la vie d'un autre, ou d'exposer la sienne. » Hogg, poussé à bout, va jusqu'à faire sa propre apologie, insistant sur la violence de ses passions et le haut sentiment qu'il a de l'honneur. Tel fut l'objet d'une longue correspondance qui dura cinq ou six semaines, et à laquelle Harriet elle-même prit part [1].

Il nous en reste un curieux fragment, que nous retrouvons dans la biographie de Hogg, sous la forme d'un fragment de Nouvelle, où Shelley, nous dit le très ingénieux biographe, s'était proposé d'essayer une suite au Werther de Gœthe, mais où le lecteur n'a aucune peine à rétablir la vraie situation et à reconnaître sous les noms d'Albert, de Werther et de Charlotte les vrais acteurs du drame.

Trois choses attiraient Shelley dans le Cumberland: les beautés si pittoresques de cette Suisse anglaise, la présence du duc de Norfolk, et celle des poètes dont la renommée grandissait de jour en jour en Angleterre sous le nom de Lakistes : Wordsworth, Coleridge et Southey.

Vers la fin de novembre le trio arrivait à Keswick, bourg situé au cœur des montagnes, dans le voisinage des lacs de Derwentwater et de Bassenthwite ; on les

1. Il est regrettable que nous n'ayons pas les lettres de Harriet ; Hogg, qui se vante d'être resté en correspondance avec elle, prétend les avoir perdues, « quoiqu'il se souvienne vaguement, dit-il, de les avoir mises à part, sans se rappeler dans quel dessein. »

apercevait du jardin de la villa des Châtaigniers (Chesnut Cottage) où nos voyageurs s'installèrent. Le calme sublime de cette nature bouleversée apaisa l'âme agitée de Shelley :

« J'ai fait aujourd'hui, écrit-il à miss Hitchener le 23 novembre, une longue promenade *solitaire*. Ces montagnes gigantesques empilées l'une sur l'autre, ces chutes d'eau, ces nuages aux mille formes teintés des couleurs variées d'innombrables arcs-en-ciel suspendus entre vous et un lac aussi uni, aussi sombre qu'une surface de jais poli — oh ! ces sites si bien faits pour la contemplation ! J'ai pensé à vous et à la nature humaine. Votre lettre a été la compagne de ma solitude, ou plutôt je n'étais pas seul, vous étiez avec moi... » Et un autre jour : « Ces montagnes sont maintenant couronnées de neige. Le lac, que j'aperçois d'ici, est uni et calme. Des vapeurs de neige, colorées des plus charmantes nuances de la réfraction, passent bien loin au-dessous des sommets de ces rochers géants. Même par un coucher de soleil d'hiver, la scène est indiciblement ravissante. Que sera-ce pendant l'été ? Que sera-ce, quand vous serez ici ? »

Un point gâtait aux yeux de Shelley le paysage, c'étaient les habitants.

Si l'aspect du pays est admirable écrit-il à miss Hitchener, 7 janvier 1812, le *peuple* est détestable. Les manufacturiers, avec leurs souillures, se sont glissés dans la paisible vallée, et ont imprimé sur la beauté de la nature la flétrissure humaine. Les serviteurs débauchés des grandes familles qui y affluent contribuent à l'extinction totale de la moralité. Keswick me semble plutôt un faubourg de Londres qu'un village du Cumberland. — Ce peuple de la campagne a d'étranges préjugés. Je veux vous en rapporter un. La nuit dernière, j'expliquais à Harriet et à Elisa la nature de l'atmosphère, et pour

éclaircir ma théorie, je fis quelques expériences sur le gaz hydrogène. C'était dans le jardin, et la vive flamme s'apercevait à quelque distance. Quelques jours après, M. Dare entra dans notre cottage, il me dit : — Décidément, monsieur, je ne suis pas content de vous. Il vous faut quitter ma maison. — Et pourquoi, monsieur ? — Parce que l'on dit dans le pays d'étranges choses sur votre manière de vivre. On a vu dans votre jardin de singulières choses. — J'eus beaucoup de peine à rassurer M. Dare. Il ne nous aime pas et j'ai bien peur qu'il ne nous permette pas de rester ici.

En face de ces merveilleux spectacles, l'idée poétique de Shelley se dégage ; cette grande voix des montagnes, qu'il entendra mieux encore au pied du Mont Blanc, cette grande voix, « capable d'abroger les vastes codes de l'erreur et de la fraude » fait éclore dans l'âme du poète ses rêves favoris, ses visions d'un nouvel âge d'or ; il médite un poème qui présentera, comme en un tableau, les mœurs simples et heureuses d'un parfait état de société. « Voulez-vous m'aider ? écrit-il à miss Hitchener. Je n'ai songé à cela que la nuit dernière. Je veux l'exécuter et le publier. Puis, je tracerai une peinture du Ciel ; à vous de faire ce dernier poème. » A partir de cette nuit, l'idée de la *Reine Mab* et du *Prométhée délivré* était en germe dans l'imagination de Shelley. En attendant que ce germe prît corps, il réunissait toutes les effusions lyriques échappées à sa verve juvénile, se proposant de les publier avec cette épigraphe :

« I sing, and Liberty may love the song [1]. »

1. « Je chante, et la Liberté peut aimer mon chant. »

à l'usage des esprits philosophiques et réfléchis, « qui aiment à se retracer l'état primitif des sentiments et des opinions humaines. » Mais la composition qui le passionna le plus pendant son séjour à Keswick, ce fut un roman, intitulé *Hubert Cauvin*, où il peignait l'état des mœurs et des opinions en France pendant les dernières années de la monarchie, et exposait les causes de l'avortement de la Révolution [1]. Ses idées sur le roman étaient bien changées ; c'étaient de tout autres passions que celles de Zastrozzi ou de Saint-Irvyne qu'il mettait en œuvre : « mon dessein, écrit-il à miss Hitchener (2 janvier 1812) est d'exclure la passion sexuelle ; je pense que la plus vive satire que l'on puisse faire de son intempérance est le silence complet sur ce sujet. J'ai déjà achevé deux cents pages de cet ouvrage, et cent pages des Essais [2]. »

Mais ni la poésie, ni les charmes de la nature ne pouvaient faire oublier à Shelley la gêne étroite dans laquelle il se trouvait. Il devenait plus que jamais pressant de voir le duc de Norfolk, et de le décider à user de son influence pour désarmer son père. Le duc, qni sur la demande du poète venait de faire auprès de sir Timothy une démarche fort

---

1. « Vous avez vu dans mon *Hubert Cauvin*, dit-il dans une autre lettre, que j'ai parlé de la politique d'expédients du mensonge, du mystère, comme étant les causes les plus prochaines des violences et du sang versé dans la Révolution française. »

2. Probablement des Essais de morale et de politique. Il n'est resté de *Hubert Cauvin* aucune trace ni imprimée ni manuscrite. (Dowden, *Vie de Shelley*, I, p. 199.)

inutile, apprenant son arrivée à Keswick, s'empressa de l'inviter à venir le voir à son château de Greystoke.

Cette visite épuisa les dernières ressources du poète ; le 30 novembre, il écrit au père de son cousin Medwin :

Nous sommes maintenant si pauvres, que nous voilà en danger de nous voir privés des choses nécessaire à la vie. Je voudrais vous être obligé d'une petite somme pour les dépenses immédiates. M. Westbrook a envoyé quelque argent, mais avec cette injonction que nous n'en attendions pas davantage ; cet argent suffit pour nous libérer de quelques petites dettes ; et c'est avec notre dernière guinée que nous rendons demain visite au duc de Norfolk à Greystoke ; puis nous retournons à Keswick. J'ai bien peu d'espérances de cette visite ; cette réception dans le sein d'Abraham (c'est-à-dire sa réconciliation avec son père) m'apparaît devoir être la conséquence de quelques *infâmes concessions*, qui sont, je le suppose, synonymes de *devoir*.

Le duc se montra très courtois et très bien disposé pour le poète, qu'il avait l'espoir de convertir à la politique ; Bysshe, Harriet et Elisa passèrent à son château quelques jours, fort agréables (du 4 au 8 ou 9 déc.) Les filles du Juif Westbrook ne parurent pas déplacées dans la haute et brillante société qu'elles y rencontrèrent. Shelley, tout en se montrant poli et homme de bon ton, se sentait dans cette cour au petit pied dépaysé et mal à son aise.

Fatigué de l'insipidité aristocratique, écrit-il à miss Hitchener, pouvant à peine dérober un moment à ces stupides monopoleurs du temps qui forment la cour d'un

duc, qui serait très bien s'il était un homme, qu'il est délicieux de communier avec une âme sans déguisement, dont aucun artifice ne saurait aider à exalter l'excellence!

Cette visite à Greystoke produisit sur le père et le grand-père de Shelley un prompt et excellent effet. Shelley était rentré depuis quelques jours à Keswick, quand il apprit par son oncle Pilfold les bonnes dispositions que l'on manifestait pour lui à Field Place. Sir Timothy consentait à faire à son fils une rente annuelle de deux mille livres, à condition qu'il transmettrait son bien sur la tête de son fils aîné, ou à défaut d'enfant, sur celle de son frère. A l'annonce d'une telle proposition, Shelley ne se sent pas d'indignation et de colère:

Les vieux radoteurs! les imbéciles! s'écrie-t-il dans une lettre à miss Hitchener, de quelle face peuvent-ils me faire une proposition aussi insultante, aussi odieuse! Que je doive résigner 120 000 livres, destinées à faire du bien, sur la tête de quelqu'un que je ne connais pas — qui, au lieu d'être le bienfaiteur de ses semblables, pourrait être leur fléau... Non, vous ne m'en soupçonnerez pas capable.

Il ne fut plus question de l'arrangement, et Shelley continua à toucher ses deux cents livres. Le juif Westbrook de son côté se laissa attendrir par la noble réception de Greystoke, et fit aussi à sa fille une pension de deux cents livres.

Parmi les hôtes de Greystoke, un surtout avait frappé Shelley; il devint bientôt son meilleur ami.

C'était un homme assez âgé, écrit Shelley, qui semblait au courant de tout ce qui me concerne; et pendant

que je soutenais mes arguments ordinaires, l'expression de son visage était telle, que je ne l'oublierai jamais. Nous l'avions déjà rencontré dans ces montagnes, et son regard particulier nous avait frappés, Harriet et moi.

Ce personnage si remarquable était M. Calvert, un libéral en politique, un amateur très curieux d'expériences scientifiques, un ami de Wordsworth et de Coleridge, celui que Wordsworth a peint dans ce vers de son *Château de l'Indolence*.

« A noticeable man, with large grey eyes. »

C'est chez M. Calvert que Shelley rencontra pour la première fois Southey.

Plus encore que le duc de Norfolk, les poètes et les hommes de lettres attiraient Shelley. Il fut peu heureux de ce côté : les Lakistes se dérobèrent; Southey seul l'accueillit. Wordsworth, qui ne lisait rien des publications du jour l'ignorait, et l'ignorera longtemps encore. Coleridge [1] regretta plus tard

1. Hogg nous a conservé cet intéressant fragment d'une lettre de Coleridge au sujet de Shelley : « J'ai une aussi haute idée du génie de Shelley, et de son cœur, que vous pouvez l'avoir. Quelque temps après avoir quitté Oxford, il vint au pays des Lacs, pauvre garçon ! avec quelque désir, je l'ai compris, de me voir ; mais j'étais absent, et Southey le reçut à ma place. J'aurais pu lui être de quelque utilité, tandis que Southey ne le pouvait pas ; car j'aurais sympathisé avec ses rêveries poétiques et métaphysiques ; le mot même de métaphysique est en abomination auprès de Southey, et Shelley aurait senti que je le comprenais. Ses discussions, tendant à un certain athéisme, ne m'auraient pas effarouché ; c'eût été pour moi une larve semi-transparente qui se serait bientôt escarifiée, et à travers laquelle j'aurais aperçu la vraie image, la métamorphose finale. J'ai toujours regardé cette sorte d'athéisme comme la

de ne pas s'être trouvé là, pour faire connaissance avec le jeune philosophe ; il lui aurait été plus utile, disait-il, que Southey. Un autre écrivain, célèbre critique, de Quincey, le mangeur d'opium, devait regretter aussi, mais sans avoir l'excuse de l'absence, de n'avoir pas saisi cette occasion de témoigner quelque attention à un frère d'Oxford et à un homme de lettres.

J'aurais mis volontiers à son service, dit-il dans le curieux article qu'il consacra plus tard à Shelley [1], tous les agréments du voisinage : Grasmère, nature vierge alors, dont la beauté n'avait point encore été souillée, Wordsworth, qui vivait alors à Grasmère, Elleray et le professeur Wilson [2], neuf milles plus loin; enfin ma propre

---

meilleure religion après le christianisme ; et la foi que j'ai apprise de Paul et de Jean ne m'empêche pas de sentir un respect cordial pour Benedict Spinoza. Quant à Robert Southey et à ses rapports avec Shelley, je suis certain que sa dureté est venue entièrement des rapports abominables qui lui ont été faits touchant son caractère et sa conduite morale, rapports essentiellement faux, mais qui pour un homme de la régularité stricte et de la rigidité de conduite de Southey, trouvaient une certaine plausibilité dans l'étrange langage de Shelley et son horreur de l'hypocrisie. »

Coleridge en écrivant ces lignes avait sans doute présents à la mémoire ces vers où Shelley lui ouvrait son âme, et lui retraçait l'histoire de sa pensée, et les déceptions de son esprit à la recherche de l'idéal. (Voir *Vers à Coleridge*, tome III, p. 3.) En regard de ce jugement de Coleridge sur Shelley, on peut avec quelque intérêt lire le portrait que Shelley a tracé du grand Lakiste dans sa *Lettre à Mary Gisborne*, ibid. p. 143 et dans *Peter Bell III*, p. 63.

1. *Tait's Edinburgh Magazine*, 1846.

2. John Wilson, poète, critique et nouvelliste des plus distingués, publiait l'*Isle of palms* l'année même de la visite de Shelley.

bibliothèque, très riche en livres allemands, qui auraient été beaucoup plus du goût de Shelley que la bibliothèque espagnole de Southey. Toutes ces tentations lui échappèrent à cause de son départ précipité. Shelley avait en lui quelque chose de l'instinct de son *Juif errant*, qui ne lui permettait pas de se reposer jamais.

Southey fut plus curieux et plus courtois ; il invita Shelley à venir le voir ; ils furent bientôt ensemble sur le pied, non d'une véritable amitié, mais, comme le dit Shelley, d'une mutuelle bienveillance. Southey admirait alors les talents du jeune penseur et croyait à la bonté et à la générosité de son cœur. Il voyait en lui l'ombre du Southey de 1794. Les écrits du futur poète lauréat étaient, avec ceux de Wordsworth et de Coleridge, et le *Gebir* de Landor parmi ceux que Shelley avait étudiés de prédilection. Southey lui était cher, parce qu'il avait été un des poètes les plus ardents à embrasser la cause de la Révolution française, et un des plus maltraités dans l'Anti-Jacobin de Canning. Son *Vat-Tyler* et sa *Jeanne d'Arc,* où il qualifiait les rois de meurtriers de l'humanité, avaient fait de lui un des chefs du Jacobinisme anglais. Il avait été un des plus fervents admirateurs de Mary Wollstonecraft et avec Coleridge un des principaux instigateurs de ce mouvement de propagrande républicaine, qui, faute de trouver un aliment en Angleterre, voulait fonder en Amérique une république modèle et égalitaire, la *Pantisocratie* [1].

1. Shelley y fera allusion dans sa satire des apostats littéraires intitulée Peter Bell III, t. III, p. 69.

En se présentant à Southey, Shelley se souvenait des violentes émotions que lui avaient fait éprouver les *Lettres d'Espriella,* cette pathétique peinture des souffrances du pauvre, des misères des travailleurs et de la barbarie des lois martiales.

Mais quelque disposé que fût Shelley à admirer, et Southey à se laisser admirer, l'entente était difficile entre deux hommes d'opinions et de génie au fond si différents. Southey à trente-sept ans avait déjà toute la morgue et l'insolence d'un homme qui aspire à être poète *lauréat*. Chez lui le poète était doublé d'un pédagogue. Shelley trouva un homme étroit et serré, lui mesurant parcimonieusement son hospitalité, l'écoutant avec curiosité et par passe-temps, le traitant comme un inférieur, presque comme un enfant. Il avait une belle collection de livres rares en toutes les langues, surtout en espagnol ; sa maison jusqu'aux escaliers inclusivement n'était qu'une bibliothèque. Mais il ne fallait pas toucher à ces livres sans son autorisation ; Shelley n'en put guère voir que les dos et les titres. De temps en temps, Southey en prenait un, et lisait à son hôte quelques remarquables passages qui le plus souvent paraissaient à Shelley de pures balivernes. Il n'aimait pas la discussion et imposait son opinion d'un ton tout à fait dogmatique. C'était moins un homme qu'un registre d'extraits vivant et parlant. Ordinairement il mettait fin à la discussion par une citation qui lui semblait décisive pour un esprit raisonnable, et quand Shelley se laissait aller à l'enthousiasme et aux exagérations de sa pensée, il l'arrêtait en lui disant : « sans doute,

je pensais et je parlais absolument de la même façon, quand j'avais votre âge. » C'est à la suite de ces conversations que Shelley écrivait à Godwin :

Southey, le poète dont les principes étaient autrefois purs et élevés, est maintenant le champion payé de tous les abus et de toutes les absurdités. J'ai beaucoup causé avec lui ; il ne fait que me répéter : vous penserez comme moi, quand vous serez vieux. Je ne me sens aucune disposition à être le prosélyte de M. Southey.

Shelley expose ses principaux griefs contre Southey dans une lettre à miss Hitchener du 26 déc. 1811.

J'ai vu Southey. Vous pouvez conjecturer qu'il faut qu'un homme possède de bien hautes et de bien estimables qualités, pour que, avec des sentiments aussi différents des miens, je puisse le regarder comme grand et de grand mérite. De fait, Southey est un avocat de la liberté et de l'égalité. Il aspire à un état futur où tout sera parfait, et où la matière sera soumise à la toute-puissance de l'esprit. Mais en attendant il se fait l'avocat des choses existantes... Southey hait l'Irlandais ; il parle contre l'émancipation catholique et la réforme parlementaire. Nous différons sur tous ces points et nos dissentiments ont été l'objet d'une longue conversation. Il se dit chrétien, et ne croit ni à l'inspiration des évangélistes, ni à la Trinité, ni à la divinité de Jésus-Christ. S'il y a jamais eu une définition du Déiste, aucune ne saurait être plus claire que cette profession de foi. Southey, sans être doué d'une grande puissance de raisonnement, est pourtant un grand homme. Il a tout ce qui caractérise le poète; une grande éloquence, mais avec une grande opiniâtreté dans son opinion, qu'aucun argument ne saurait ébranler. C'est un homme vertueux.

Tout en conservant une grande estime pour le

talent de Southey, Shelley emporta de Keswick une triste idée de son caractère, et surtout de la fixité de ses opinions. Quant à Southey, il ne désarmera pas ; l'auteur de la *Reine Mab* et de *Laon et Cythna* ne sera plus pour lui que le chef de ce qu'il appelait l'*Ecole satanique*, non plus seulement un ignorant, comme à Keswick, mais « une volonté perverse et un cœur corrompu. »

Quelques années après, Southey donna un libre cours à ces fâcheuses impressions dans une lettre à Shelley, qu'on ne saurait trop sévèremnt qualifier. Shelley lui ayant écrit pour lui demander des explications au sujet des attaques de la *Quarterley* contre Keats, Southey, au lieu d'excuser l'auteur de l'article, s'emporta dans les plus vives récriminations contre Shelley lui-même, se servant contre lui de certaines confidences qu'il lui avait faites touchant son premier mariage pendant son séjour à Keswick. « Cette lettre, dit Medwin, rouvrit toutes les blessures de Shelley, et l'affecta cruellement pendant quelque temps. » Byron dans ses *Conversations*, réprouvait ainsi l'infâme procédé de Southey : « Honte à l'homme qui put faire revivre la mémoire d'un malheur dont Shelley était tout à fait innocent, et appuyer un scandale sur un mensonge ! Avoir l'audace d'avouer que depuis dix ans il avait en réserve des confidences de Shelley, faites à sa propre table ! »

Avec quelles délices Shelley, désabusé sur ce poète ancien objet de son culte, se retournait-il vers celle qui aujourd'hui symbolisait à ses yeux tout ce qui manquait aux créatures qui l'entouraient ! Il ne son-

geait à rien moins qu'à conquérir le monde, en compagnie de miss Hitchener, à la liberté et au bonheur. « Si deux cœurs, palpitant pour le bonheur et la liberté de l'espèce humaine étaient réunis dans l'espace comme ils le sont dans l'amitié et la sympathie, que ne pourrait-on pas en attendre ?... Je devance d'autant plus ardemment l'ère de la réforme que je vois en *vous* la barrière entre la violence et la régénération... J'aperçois en vous l'embryon d'une puissante intelligence qui un jour peut éclairer des milliers d'individus... Venez, venez, et partagez avec nous le plus noble des succès ou le plus glorieux des martyres ! »

Cette campagne chevaleresque qui devait préluder à la conquête du monde, et se voir couronner par le triomphe ou le martyre, c'était la régénération de l'Irlande.

## CHAPITRE VIII

### SHELLEY ET GODWIN
### SHELLEY EN IRLANDE, PAMPHLETS IRLANDAIS
### 1812

Pendant son séjour au pays des Lacs, Shelley était entré en relations avec un homme, dont le nom avait longtemps brillé d'un vif éclat dans le monde littéraire et politique de l'Angleterre, William Godwin, celui que l'on a surnommé le Rousseau anglais.

Né en 1756, Godwin était dans sa cinquante-sixième année quand il reçut la première lettre de Shelley. Il avait écrit à l'âge de trente-sept ans, en 1793, alors que Shelley était au berceau, le livre qui devait asseoir sa réputation de philosophe et de publiciste radical : *Recherches concernant la justice politique, et son influence sur la vertu et le bonheur général.* (2 vol.) ouvrage froid et sans passion comme son auteur, par là même, mieux fait pour passionner les esprits graves et réfléchis. Godwin y peignait en opposition à l'état social actuel une société d'où seraient bannies l'op-

pression et l'injustice des grands, la folie et l'ignorance du pauvre « au moyen d'une juste et égale distribution des biens de la vie ; » société, dont tous les membres, indépendants, libres de toute convention, de tout droit, de tout privilège, n'obéiraient qu'aux pures dictées de la raison ou de la nature [1].

Ce livre fut pour l'Angleterre ce que le *Contrat social* de Rousseau avait été pour la France. Toute la jeunesse d'alors se tourna vers ce nouvel apôtre qui venait de fonder la philosophie politique moderne. Wordsworth, Southey et Coleridge s'en inspirèrent et reconnurent Godwin pour leur maître. Shelley héritera de leur enthousiasme et dira « qu'il n'a vraiment pensé et senti que du jour où il a lu la *Justice politique*. »

Le roman de *Kaleb William*, qui parut l'année suivante, ne fit qu'ajouter encore à la réputation et à la popularité du jeune écrivain.

La vie de Godwin, esprit aussi timide et réservé en pratique qu'il était hardi en spéculation, offrait un complet désaccord avec ses doctrines.

Ennemi du mariage, comme de toutes les conventions sociales, fait pour le célibat, il se maria deux fois. Sa première femme fut cette fameuse Mary Wollstonecraft, qui deviendra pour Shelley le type idéal de la femme philosophe et philanthrope, telle qu'il la cherchait dans ses amies de chair et la peindra dans ses poèmes. Il y avait entre elle et l'auteur

1. Personne en France n'a mieux jugé le livre de la *Justice politique* que Benjamin Constant dans ses *Mélanges de littérature et de politique*.

de *Laon et Cythna* plus d'un trait de ressemblance. Elle aussi, quoique d'une famille riche, privée dès son enfance par la mauvaise conduite de son père de l'avenir brillant qui lui semblait réservé, eut à lutter de bonne heure avec les rigueurs de la vie pour elle et les siens. Témoin de bonne heure des vices et des hontes de l'homme, sevrée dans sa jeunesse de tout hommage, forcée de gagner sa vie avec l'aiguille; maîtresse d'école dans un faubourg de Londres, où elle écrivit son premier livre *Pensées sur l'éducation des filles* [1]; puis, gouvernante et institutrice chez une grande dame irlandaise, lady Kingsborough, où elle trouva le temps d'étudier à fond le français, tout en écrivant des *Histoires* et des *Nouvelles*; elle rencontra enfin une situation plus indépendante et plus lucrative en mettant sa plume hardie et féconde au service de l'habile éditeur Johnson. Celui-ci apprécia ses talents, et l'admit chaque dimanche à sa table. La maison du libraire Johnson était alors le rendez-vous de tous les esprits originaux et hardis de l'époque, hommes politiques, artistes, hommes de lettres. Mary y rencontra Thomas Paine, William Blake, dont le burin visionnaire illustra ses livres pour l'enfance, le brillant artiste Henry Fuseli, et William Godwin. Les déclamations de celui-ci contre le mariage firent d'elle un partisan déclaré de l'amour libre en théorie, en attendant qu'elle réduisît la théorie en pratique. Elle exposa ses idées

1. Livre trop oublié, plus remarquable à beaucoup d'égards que le fameux ouvrage de Fénelon sur le même sujet.

dans son fameux livre de la *Revendication des droits de la femme*, dédié à Talleyrand-Périgord [1]. Dans ce livre hardi, plein de vues sages et pratiques, d'observations fines ou profondes, où les femmes d'aujourd'hui pourraient encore beaucoup apprendre, cette jeune femme posait la première les principes qui sont devenus les fondements reconnus de toutes les sages revendications de son sexe.

Beaucoup de ses idées, qui alors parurent prématurées et scandaleuses, se sont réalisées depuis. Jalouse d'élever la femme à un degré de développement intellectuel égal à celui de l'homme, elle demandait pour elle la même éducation ; elle voulait qu'on mît entre ses mains les mêmes livres, et qu'on élevât les enfants des deux sexes côte à côte dans les mêmes écoles.

Pour se consoler du peu de succès de ses amours platoniques avec l'insensible Fuseli, Mary Wollstonecraft avait quitté l'Angleterre en 1792, et était allée en France y étudier de près cette merveilleuse Révolution dont les débuts l'avaient enthousiasmée. Elle n'y joua pas sans doute le rôle que lui attribue Shelley sous le nom de Cythna dans la *Révolution de la Cité d'or*; mais elle y prit toute la part que lui permettait sa qualité d'étrangère qui la rendait suspecte, et eut à Paris avec Thomas Paine son heure de célébrité. Les *Droits de la femme* avaient été traduits en français, et acclamés par la presse. On les vendait sur les boulevards en compagnie des *Droits de l'homme*. A Paris elle mit en pratique ses théories

1. Mary avait lu avec passion le pamphlet de l'évêque d'Autun *sur l'Éducation nationale* et le croyait sincère.

sur l'amour et le mariage, et eut de l'aventurier américain Imlay, qu'elle aima passionnément, une fille que nous retrouverons tout à l'heure dans l'histoire de Shelley, sous le nom de Fanny. L'abandon d'Imlay fut pour elle un coup terrible; elle voulut se donner la mort en se noyant dans la Tamise ; des bateliers la sauvèrent. C'est alors, (1797) que Godwin, philosophiquement épris de cette femme si intéressante par son courage et ses malheurs, recueillit, comme il le dit lui-même « ce cœur blessé qui se donnait à lui, et que l'amitié se fondit en amour. » Le poète Southey qui la vit alors, et la tenait en haute estime, trace d'elle ce portrait : « De tous les lions ou lettrés que j'ai vus ici, Mary Imlay a sans contredit la meilleure figure. Son seul défaut est une expression semblable à celle qu'offrent les portraits de Horne Tooke, un certain air de supériorité, qui sans être ni hauteur, ni sarcasme, n'en est pas moins quelque chose de déplaisant. Ses yeux sont d'un noir éclatant, et quoiqu'une de ses paupières soit affectée d'une légère paralysie, ils sont les plus expressifs que j'aie jamais vus. »

Le 30 août 1797, de son union avec l'auteur de la *Justice politique* naissait Mary Godwin, celle qui devait devenir la femme de Shelley, elle-même écrivain et poète, digne fille de celle dont elle dira : « Mary Wollstonecraft fut un de ces êtres qui n'apparaissent qu'une fois peut-être dans une génération, pour jeter sur l'humanité un rayon, qu'aucun conflit d'opinions, aucun hasard de circonstances ne peuvent obscurcir. »

Godwin, restant seul avec ses deux enfants, leur chercha une seconde mère. Il s'adressa en vain à une amie de Mary Wollstonecraft, la veuve d'un M. Reveley, que nous retrouverons plus tard, sous le nom de Mary Gisborne, une des femmes les plus admirées et les plus amoureusement chantées par Shelley. En décembre 1801, Godwin épousait Mary Jane Clairmont, qui lui apportait un surcroît de famille, deux enfants: Jane Clairmont, la fameuse Claire, maîtresse de Byron, alors âgée de quatre ou cinq ans, et Charles Clairmont, l'aîné d'un an.

Cette seconde femme de Godwin, intelligente et lettrée [1], mais n'ayant rien des tendances romanesques et philosophiques de la première, fit un peu oublier au philosophe les théories de Mary Wollstonecraft sur l'éducation des filles; cependant l'influence des idées pratiques et un peu étroites de lady Clairmont ne parvint pas à étouffer dans la jeune Mary les germes d'indépendance et la hardiesse de pensée qu'elle tenait de sa mère. Les trois jeunes filles reçurent, comme des sœurs, l'éducation ordinaire dans des livres édités par leurs parents à l'usage des écoles. Godwin avait ouvert en 1805, Skinner Street, une librairie qui s'intitulait *Juvenile Library*. Son étoile commençait à pâlir; le libraire besogneux de 1811 ne jouissait plus que d'une gloire presque posthume; Shelley, avant de s'adresser à lui, croyait qu'il était mort depuis longtemps.

Ce fut Southey qui lui révéla son existence ; et ce-

1. Elle a traduit plusieurs livres de contes français pour les enfants.

pendant le temps n'était pas encore bien loin où Wordsworth écrivait à un de ses amis étudiant en droit : « Abandonnez vos Codes et vos Digestes, et ces grands mots qui ne sont plus que termes de chimie. Lisez Godwin, étudiez Godwin ; seul il est immortel. » Il était arrivé à Godwin une aventure analogue à celle de la fée de Spenser, Duessa, qui dans la même journée se voit jeune fille et vieille femme décrépite. Cette renommée sans pareille devint l'étonnement de la génération suivante, et en 1827, ses anciens admirateurs se posaient cet embarrassant dilemme : « ou bien nous étions fous, lorsque la morale élevée de M. Godwin nous séduisit, ou bien nous ne sommes aujourd'hui que de tristes apostats arrachés par l'intérêt personnel à la sainte cause de la vérité [1]. » A l'époque où Shelley le connut, (il approchait alors de la soixantaine) c'était un vieillard court, massif, épais, d'un teint admirable, avec une tête chauve très large, habillé de vêtements noirs fort simples, d'une coupe antique, ayant tout à fait l'apparence d'un ministre dissident.

En société, dit Hogg, il était ordinairement réservé, timide et silencieux ; cependant il inspirait toujours un certain intérêt. Quoi qu'il dît, quand il voulait être communicatif, on l'écoutait avec attention, et il était digne d'être écouté. Il me faisait l'effet d'être une contradiction perpétuelle. Il était à la fois plaisant et déplaisant, agréable et désagréable. Sa conversation était si sobre qu'elle ne pouvait jamais offenser par son excès, ou sembler accaparante ; son langage était abrupt et bref, mais chacune de ses remarques avait sa valeur, et son carac-

1. *Revue Britannique*, juin 1827. Excellent article sur Godwin.

tère original. Son articulation manquait de netteté, sa diction était difficile, et comme empêtrée par une sorte d'effort et de reprise, tremblante et sèche.

La première mention de Shelley dans le *Journal* de Godwin est à la date du 6 janvier 1812. « Ecrit à Shelley ». C'était une réponse à la lettre d'introduction du jeune enthousiaste.

Keswick, 3 janvier 1812.

Vous serez sans doute surpris, lui écrivait Shelley, de recevoir une lettre d'un étranger. Aucune introduction n'a autorisé, ni n'autorisera jamais ce que le commun des penseurs appellent une liberté. C'est toutefois une liberté, qui, sans être sanctionnée par la coutume, est si loin d'être réprouvée par la raison, que les plus chers intérêts de l'humanité réclament impérieusement qu'une certaine étiquette de pure convention ne retienne pas plus longtemps « l'homme à distance de l'homme, » et n'interpose pas ses fragiles fantaisies entre les libres communications des intelligences.

Le nom de Godwin a depuis longtemps excité en moi des sentiments de respect et d'admiration. J'ai été accoutumé à le considérer comme un flambeau trop éblouissant pour les ténèbres qui l'entourent, et du jour où j'ai connu ses principes, j'ai ardemment désiré de participer, sur le pied de l'intimité, aux trésors de cette intelligence, dont j'avais avec tant de bonheur contemplé les émanations.

En considération de ces sentiments, vous ne serez donc pas surpris de l'inconcevable émotion avec laquelle j'ai appris votre existence et le lieu de votre séjour. J'avais inscrit votre nom sur la liste des glorieux morts. J'avais ressenti le regret de penser que la gloire de votre être s'était enfuie de notre terre. Il n'en est pas ainsi. Vous vivez encore, et, j'en suis sûr, songeant toujours au bien de l'humanité. Je ne fais qu'entrer sur la scène de l'action humaine; cependant mes sentiments et mes raisonnements

correspondent avec ce qu'étaient les vôtres. Ma vie jusqu'ici a été courte, mais pleine d'événements. J'ai vu beaucoup de préjugés, souffert beaucoup de persécutions humaines, et cependant je ne vois à inférer de là aucune raison capable d'altérer en rien mes vues touchant la rénovation de l'humanité. Les mauvais traitements que j'ai rencontrés n'ont fait au contraire qu'imprimer plus profondément dans mon esprit la vérité de mes principes. Je suis jeune, ardent champion de la cause de la philanthropie et de la vérité; ne supposez pas que ce soit vanité; je ne crois pas qu'elle entre pour quelque chose dans ce portrait de moi-même. Il me semble que je vous peins sans passion l'état de mon esprit. Je suis jeune, vous êtes mon aîné, pour moi un vétéran dans les armées de la persécution. Est-il étrange que défiant le préjugé comme je l'ai fait ; je veuille outrepasser les limites de la prescription de la coutume, et essayer de rendre mes désirs utiles par l'amitié de William Godwin ?

Je vous prie de répondre à cette lettre. Si mes facultés sont imparfaites, mon désir est ardent, sans repos. Il faudrait enfin employer au moins une demi-heure humainement à cette expérience. Si je ne puis avoir de réponse, et si certains sentiments, dont je suis un juge insuffisant, vous faisaient désirer de rester caché, quand j'irai à Londres, je chercherai à vous voir. Je suis convaincu que je me présenterais à vous en tels termes que vous ne me regarderiez pas comme tout à fait indigne de votre amitié. Au moins, si le désir du bonheur universel est un titre à votre sympathie, je puis vous l'offrir. Adieu, j'attendrai impatiemment votre réponse.

P. B. SHELLEY.

La réponse de Godwin à cette lettre est perdue; mais il s'engagea aussitôt entre lui et Shelley une correspondance suivie, où le vieux philosophe, revenu lui aussi des enthousiasmes de sa jeunesse, s'appliqua

à modérer la fougue et l'impatience de son jeune disciple, et à réprimer en lui l'irrésistible démangeaison de réformer l'humanité. Shelley s'incline docilement devant la sagesse de l'Auteur de la *Justice politique*; il lui promet de s'appliquer à acquérir cette sobriété d'esprit, ce calme de pensée « qui, dit-il, est le caractère du véritable héroïsme. » Il lui répond poétiquement qu'il n'ignore pas que

« Bien des fleurs sont nées pour fleurir sans être vues,
Et perdre leurs doux parfums dans l'air du désert. »

Désormais il veut imiter ce qu'il appelle « la modestie de la nature » ; il consent à l'avenir à ne plus imposer crûment ses opinions particulières et ses doutes sur le monde ; mais il ne voudrait pas cependant tout sacrifier à cette feinte défiance de soi-même, qui a rendu tant de forces inutiles pour l'humanité ; il ne peut se résigner à abandonner la lice où il est si courageusement entré, à renoncer à l'apostolat du vrai et du bien :

Ne pourrai-je pas, dit-il modestement, essayer mes forces, et répandre les principes de la vérité et de la vertu? Beaucoup, avec des talents aussi limités que les miens, sèment dans leurs publications les germes du préjugé et de l'égoïsme. Une exposition de la vérité ne suffirait-elle pas pour arrêter la tendance délétère de leurs principes ?...

Cet essai de ses forces qu'il est impatient de tenter et dont il ne parle à Godwin qu'avec une extrême réserve, de peur d'être arrêté dans l'exécution par les objections du philosophe, c'est celui dont il s'ou-

vre avec tant d'abandon dans ses lettres à miss Hitchener, l'affranchissement de l'Irlande.

Shelley semble s'être épris de bonne heure d'un chevaleresque amour pour ce malheureux pays. Nous l'avons vu, dans son roman de Saint-Irvyne, personnifier son idéal moral dans un gentilhomme irlandais, à qui il fait chanter, pour charmer sa maîtresse, les airs patriotiques de son pays. En 1811, il avait écrit un poème, intitulé *Essai poétique sur l'état de choses actuel*[1], destiné à venir en aide à un des plus courageux patriotes irlandais, Peter Finnerty, qui subissait alors un emprisonnement de dix-huit mois pour avoir osé rappeler dans un article du *Morning Chronicle* les cruautés exercées en Irlande sous l'administration de lord Castlereagh.

Ses entretiens avec Southey sur l'Irlande achevèrent de l'enflammer de l'irrésistible désir de se dévouer à la cause de sa liberté. Il employa les derniers jours de Keswick à se préparer à l'exécution.

---

1. *A poetical Essay on the Existing State of Things.* By a Gentleman of the University of Oxford. L'épigraphe en était empruntée au poème favori de Shelley : la *Malédiction de Kehama* de Southey : « Et à son appel la famine fit un vaste carnage de la malheureuse terre, et l'on vit sur la voie publique les morts et les mourants couchés pêle-mêle et les chiens se repaître d'os humains sous la lumière du jour. » Chose singulière, ce poème solennellement annoncé dans les journaux d'Oxford et de Londres et dont le produit aurait, dit-on, rapporté 100 livres au pauvre Finnerty, est aujourd'hui introuvable. M. Dowden conjecture fort ingénieusement que ce poème perdu pourrait bien se retrouver en substance dans les parties de la *Reine Mab*, où Shelley fait la peinture éloquente des désordres et des malheurs de son temps.

Avant de quitter le Cumberland, il écrivait à Godwin le 28 janvier 1812 :

J'ai préparé une *Adresse aux Catholiques d'Irlande*, adresse qui peut laisser à désirer pour l'exécution, mais qui certainement ne contient pas un seul sentiment capable de porter préjudice à la cause de la liberté et du bonheur. Elle se compose de déductions philosophiques bienveillantes et tolérantes dans le langage le plus simple et le plus facilement compréhensible à ceux que leur pauvreté et leur manque d'éducation livrent sans défense aux impressions funestes du catholicisme. Je suis convaincu qu'elle ne peut faire aucun mal ; qu'elle ne peut exciter la rébellion, puisque son principe fondamental est de n'attendre le succès de la cause que de la force de sa vérité. Elle ne saurait « élargir la brèche entre les royaumes; » puisqu'elle essaie d'inspirer aux esprits du vulgaire les sentiments de la philanthropie universelle, et quelques impressions qu'elle puisse produire, ces impressions ne peuvent être que celles de la paix et de l'harmonie; elle ne reconnaît pas de religion, mais la bienveillance; pas de cause, mais la vertu ; pas de parti, mais le monde. Je me dévouerai avec un zèle infatigable, autant que l'état incertain de ma santé le permettra, à faire avancer la grande cause de la vertu et du bonheur en Irlande, regardant le présent état de ce pays comme une occasion que, libre de tout engagement comme je le suis, je ne pourrais laisser passer sans me rendre indigne du caractère dont je m'honore.

Shelley devait faire imprimer cette *Adresse* à Dublin avec ses poèmes, et la faire afficher sur les murs.

Au moment de s'embarquer à Whitehaven, pour cette chevaleresque croisade, dans tout le feu de l'espérance et de l'enthousiasme, il écrit à miss Hitchener :

Nous voilà à Whiteheaven, un misérable port de mer et ville manufacturière. Je vous écris une courte lettre,

pour vous informer de notre bonne santé et vous dire que le vent qui va gonfler cette nuit les voiles de notre navire est frais et favorable. Sans doute il est chargé de vos bénédictions ainsi que du souffle des vertus éthérées qui sourient à notre entreprise. Nous partons à minuit, pour descendre à l'île de Man, d'où vous aurez demain de nos nouvelles; de là, quand le vent le permettra, nous voguerons vers Dublin. Nous pouvons être retenus quelques jours dans l'île ; si le temps est beau, nous ne le regretterons pas; en tout cas, nous aurons échappé à cette sale ville, et à cette horrible auberge... Nous avons éprouvé quelque regret en quittant Keswick. J'ai passé devant la maison de Southey sans aucun remords. C'est un homme qui peut être aimable dans son caractère privé, mais déguisé et faux comme caractère public. Il peut être aimable, mais s'il l'est, mes sentiments sont des menteurs, et j'ai été si longtemps accoutumé à m'en rapporter à eux en pareils cas, que l'opinion du monde ne saurait m'empêcher de leur ajouter foi. Mais nous avons quitté les Calvert avec regret. J'espère quelque jour vous montrer madame Calvert ; je ne l'oublierai pas, mais je conserverai son souvenir comme une des fleurs qui composeront la guirlande que je me propose de vous offrir.

Shelley, accompagné d'Harriet et d'Elisa, quitta le port de Whitehaven le 3 février, s'arrêta quelques jours dans l'île de Man, et arriva après vingt-huit heures de gros temps à Dublin dans la nuit du 12 février 1812.

A peine débarqué, il écrit à miss Hitchener :

Enfin vous pouvez être tranquille sur notre compte; car ici nous n'avons rien à craindre, si ce n'est le Gouvernement, qui, soyez-en sûre, n'osera pas être assez effrontément oppressif pour attaquer mon *Adresse*. Elle ne respirera qu'esprit de paix, de tolérance, de patience; de même que mon nom, mis sur l'*adresse*, montrera que

mes actions ne sont pas des actions de ténèbres, ni mes desseins, des desseins de mystère et de peur. Ne craignez rien pour moi; ma conduite en Irlande (comme celle de toute ma vie) sera marquée par la franchise et la sincérité.... L'océan roule entre nous. O toi, océan, dont les vagues pressées lavent pour toujours la verte île d'Erin, sur les rivages de laquelle ce bras aventureux voudrait planter l'étendard de la liberté, roule! roule!

VERS A L'IRLANDE:

Porte témoignage, Erin! quand ton île injuriée voit l'été sourire sur ses verdoyants pâturages, ses champs de blé ondoyant dans les vents qui balaient la surface houleuse de la mer qui t'environne. Toi, arbre dont l'ombre sur l'Atlantique donne paix, santé et beauté à sa vague amicale... ses fleurs se sont évanouies; et les feuilles qui projettent son ombre sont flétries; pendant qu'une froide main recueille ses fruits chétifs et que le froid a frappé sa racine comme d'un chancre [1]. (14 février 1812.)

Un des premiers soins de Shelley en arrivant à Dublin fut d'aller trouver le fameux avocat et patriote Curran, pour qui Godwin lui avait donné une lettre d'introduction. Il s'était vivement intéressé à ses discours avant même de songer à aller en Irlande; il se souvenait qu'il avait été un de ceux qui s'étaient le plus courageusement dévoués à la cause des victimes au temps des horreurs de la rébellion. Curran était moins pressé de faire sa connaissance; Shelley frappa deux fois inutilement à sa porte. Ses pamphlets politiques n'étaient pas de nature à la

1. A cette lettre étaient joints d'autres vers sur le succès de la Révolution mexicaine.

lui ouvrir. L'ancien ami de Robert Emmet, l'éloquent défenseur de Rowan, de Wolf Tone, l'auteur du fameux discours sur l'état de l'Irlande au parlement de Dublin en 1794 s'était depuis un peu humanisé ; il avait accepté une place officielle, celle de *Master of the Rolls*, qui lui commandait certaine retenue et certaine circonspection à l'égard des agitateurs révolutionnaires.

Impatient de commencer sa campagne, Shelley ne perdit pas un instant pour faire imprimer son fameux manifeste[1]. Douze jours après son arrivée, paraissait l'*Adresse au peuple irlandais*, par P. B. Shelley. — Prix. 5 d. Elle était tirée à 1500 exemplaires.

Cette adresse, rapidement écrite, en style populaire, assez mal digérée, abondait en morceaux étincelants d'enthousiasme et de patriotisme; elle respirait un sentiment sincère et chaud d'humanité et de fraternité qui devait aller au cœur du peuple. Tout en mettant en avant les revendications qui étaient le mot d'ordre des comités révolutionnaires, *l'Emancipation catholique* et la *Révocation de l'acte d'Union*, Shelley allait bien au delà de ce programme.

---

1. Hogg, qui n'oublie jamais Élisa, sa bête noire, nous apprend que pendant que l'adresse était sous presse, l'Ange gardien s'employait de son mieux à la régénération de l'Irlande en colligeant dans les Œuvres de Paine les passages les plus frappants, en vue de les publier. Quant à Harriet, elle avait chaudement embrassé la cause irlandaise : « Je suis Irlandaise, écrivait-elle à miss Hitchener à la veille de quitter Keswick. C'en est fait pour moi des Anglais. J'ai trop connu John Bull, et j'en ai honte. Je veux m'apparenter aux fils de l'océan, et si je suis trompée dans mon affection, la mesure sera pleine. »

Dans cet essai d'éloquence populaire, il plaidait la cause de toutes les grandes pensées dont il avait jusque-là nourri son âme, et qui se pressaient fiévreusement sous sa plume, dans un langage clair, simple, vif et coloré, mais toujours noble et souvent poétique. Il était difficile de ne pas se sentir ému au ton convaincu et sincère avec lequel le jeune enthousiaste prêchait la liberté de conscience, la tolérance politique, l'égalité des religions devant la loi, l'horreur de la persécution et du fanatisme, l'amour et la charité universelle « ce grand principe de J.-C. dans l'évangile. » Partout où la fibre humaine vibrait encore, les accents si humains de Shelley devaient trouver un écho :

Plus il y aura de pensée dans le monde, s'écriait-il, plus il y aura de bonheur et de liberté... Oh ! Irlandais ! je m'intéresse à votre cause ; mais ce n'est pas parce que vous êtes Irlandais ou Catholiques Romains que je sympathise avec vous, mais parce que vous êtes hommes et parce que vous souffrez ! L'Irlande serait aussi bien peuplée de Brahmines, je lui adresserais les mêmes paroles.

Cependant, il faut le dire, en face des catholiques d'Irlande, c'était là précisément le côté faible de son argumentation ; Shelley avait contre lui, dans cette croisade philanthropique, ce qui à ses yeux en faisait la principale force, sa qualité de libre penseur. L'histoire qu'il traçait à grands traits de l'ancienne religion catholique, à la façon de Voltaire et des Encyclopédistes, ne devait pas être tout à fait du goût des catholiques irlandais ; ils devaient accueillir avec

peu d'enthousiasme l'invitation que leur adressait le jeune tribun de se garder de retomber sous le joug des prêtres, « ces imposteurs au visage doucereux et imberbe », qui parlent de liberté, et ne songent qu'à faire des esclaves. C'était mal connaître les catholiques que de vouloir les convertir à un culte « sans prêtres, sans autels, sans confession, sans processions et sans miracles », au culte intérieur de Socrate, « celui seul, disait-il, que doit aimer un être bon, le culte de la pure affection du cœur, qui témoigne de sa piété par de bonnes actions. » Mais quel Irlandais ne se serait pas senti ému d'un doux orgueil et en même temps pénétré d'un sentiment d'enthousiaste espérance, quand Shelley, prenant sa lyre, s'écriait en accents pathétiques :

Oh! Irlande, émeraude de l'Océan, toi dont les fils sont généreux et braves, dont les filles sont honorables, et franches et belles, tu es l'île sur les verts rivages de laquelle j'ai désiré voir s'élever l'étendard de la liberté, un pavillon de feu, un phare auquel le monde doit allumer la torche de la Liberté!... Adieu, mes amis! Que chaque soleil qui brille sur votre verte Irlande voie l'anéantissement d'un abus, la naissance d'un embryon de progrès! Puissent vos propres cœurs devenir les sanctuaires de la pureté et de la liberté, et que jamais ne monte vers le Mammon de l'iniquité la fumée du pur autel de leur dévotion!

Quant aux moyens d'en venir à leurs fins, c'est-à-dire à l'*émancipation catholique* et au *retrait de l'acte d'Union*, Shelley était l'adversaire déclaré de tout moyen violent ou lâche : il leur citait l'exemple de la Révolution française, qui avec les meilleures

intentions avait fini par avorter d'une façon funeste pour le peuple, parce qu'elle avait eu recours à la violence et au mensonge :

Mes amis au cœur chaud, leur disait-il avec une rude liberté, vous qui vous rencontrez ensemble pour parler de la détresse de vos concitoyens, jusqu'à ce que la causerie vous amène à boire avec assez peu de réserve, de même que vous avez senti passionnément, raisonnez froidement. Rien de précipité n'est durable. Employez l'argent avec lequel vous achetez quotidiennement l'ivresse et la maladie à soulager les peines de vos compagnons de souffrance. Que vos enfants bégaient la Liberté dans leurs berceaux; que votre lit de mort soit une école de liberté : que chaque rue de la cité, que chaque coin de terre de vos campagnes redise les pensées que la liberté a consacrées! Soyez ardents dans votre cause, mais rationnels, charitables et tolérants; que votre oppresseur ne puisse rire de vous, en vous voyant justifier sa conduite par l'imitation de sa bassesse !

Il voudrait faire partager aux Irlandais l'espoir qu'il fondait naguère sur les bonnes dispositions du Prince de Galles, le futur George IV :

« Instruit à l'école de son ami, ce grand et excellent homme, Charles Fox, il connaît la vérité, et pourrait remédier à vos maux. Mais en sera-t-il ainsi ? » Shelley ne peut s'empêcher d'en douter, et jette un triste regard prophétique sur l'avenir de ce faible et indigne prince :

Je ne sais que dire. Celui qui était son bâton, est parti, et maintenant il s'appuie sur un roseau brisé; ses conseillers d'aujourd'hui ne ressemblent plus à Charles Fox, ils ne songent plus à la liberté, à la sûreté, au bonheur, mais seulement à la gloire de leur pays; et qu'est-ce, ô Irlan-

dais, que la gloire d'un pays sans le bonheur? C'est une lueur mensongère allumée par les ennemis de la liberté pour prendre les hommes insouciants dans leurs filets. Des hommes de cette trempe entourent le prince. A-t-il ou non promis de vous émanciper? Voudra-t-il ou non considérer la promesse d'un prince de Galles comme liant le roi d'Angleterre? C'est maintenant ce dont on peut douter. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous ne pouvez faire là-dessus aucun fond. « Douceur, sobriété, raison, voilà les vrais moyens d'arriver à la liberté! O IRLANDAIS, RÉFORMEZ-VOUS VOUS-MEMES ! Votre réforme doit commencer dans vos foyers. »

Cette réforme de l'Irlande, aux yeux de Shelley, ne doit être que le premier pas vers l'émancipation radicale de l'humanité, réalisant enfin le Millenium de la *Justice politique*, le règne universel de la raison et de l'amour. Nous rencontrons ici pour la première fois exprimé avec quelque développement ce thème favori du poète, la *Palingénésie sociale* par le triomphe définitif de la vertu, qui va trouver bientôt sa première expression poétique dans la *Reine Mab*, en attendant qu'il prenne sa forme de beauté suprême dans le *Prométhée délivré*.

L'*adresse* se terminait par cette citation de La Fayette « un nom, grâce à l'homme incomparable qui l'a porté, bien cher à tous ceux qui aiment l'humanité » :

« Pour qu'une nation aime la Liberté, il suffit qu'elle la connaisse; pour être libre, il lui suffit de le vouloir ! »

Shelley envoya son pamphlet à tous ses amis, sans oublier le grand William Godwin ; il a bien soin de

se justifier auprès de son austère et timoré mentor de l'empressement juvénile avec lequel il publie ses idées :

J'espère, lui écrit-il le 24 février, que les motifs qui me déterminent à cette publication hâtive ne viennent d'aucun désir de me distinguer, mais seulement de celui d'être utile. J'écris et je publie, parce que je ne veux rien publier qui ne conduise à la vertu, et par conséquent mes publications, si elles ont quelque influence, l'auront pour le bien. Mes vues sur la société et mes espérances de les voir se réaliser sont communes à peu d'esprits ; mais la vertu et la vérité sont du domaine intellectuel commun. Je ne veux employer que ces moyens pour arriver à mon but, et, quelque visionnaire que paraisse ce but à quelques-uns, en avancer l'accomplissement : *mes publications offriront au moraliste et au métaphysicien l'image d'un esprit qui, jeune et avant d'être formé, a pris, dès l'aurore de son développement, un tour singulier* ; et ne pas tenir compte de ces premiers linéaments, ce serait effacer des traits auxquels le frottement du monde ne peut enlever leur rectitude angulaire et leur originalité.

Pour se faire une idée de l'activité déployée par Shelley dans ces jours de fièvre démagogique et humanitaire, il faut lire les lettres qu'il adresse à miss Hitchener. Ici il n'y a plus de sourdine comme dans celles à Godwin ; il s'y abandonne sans frein à toutes les illusions de son zèle révolutionnaire.

Lower Sackville Street, 27 février 1812.

« J'ai déjà envoyé 400 de mes pamphlets irlandais dans le monde, et ils ont stupéfié Dublin. 1100 restent encore à distribuer. Des exemplaires ont été envoyés à 60 cabarets. On n'a encore essayé aucune poursuite. Je ne vois pas comment cela peut se faire. Félicitez-moi, mon amie, de

l'heureuse issue de cette affaire. Je ne pouvais attendre un plus rapide succès. Les personnes avec qui je suis en relation approuvent mes principes... Je ne doute pas que vous ne désiriez vivement partager avec moi la sublime volupté d'éveiller une noble nation de la léthargie de sa servitude[1]. L'attente est au comble. J'envoie un homme chaque jour distribuer des exemplaires avec des instructions sur la manière de les donner... Je me tiens en observation au balcon de notre fenêtre, et si je vois passer quelqu'un de bonne mine je lui jette une adresse. Lundi mon second livre paraît; il est adressé à une classe différente ; il recommande et propose des associations. J'ai conçu un plan pour faire du prosélytisme parmi les jeunes gens au collège de Dublin. Peut-être y a-t-il quelque chose à espérer de ceux qui ne sont pas tout à fait livrés à une grossière dissipation. Quand vous serez avec nous dans le pays de Galles, j'y organiserai une association semblable, qui s'affiliera à celle de Dublin. Ne pourrais-je pas étendre ces associations sur toute l'Angleterre, et révolutionner ainsi tout doucement le pays?... J'ai ici contre moi ma jeunesse. Il est étrange qu'on ne juge pas de la vérité par son excellence intrinsèque, sans considérer la personne de celui qui l'exprime... Je n'ai pas encore vu Curran... Je n'aime pas qu'il ait accepté cet office de *Master of the Rolls*. O'Connor[2], le frère du rebelle Arthur, est ici. Je lui ai écrit. Je suis résolu. Les bons principes sont rares ici. Les feuilles publiques sont ou oppositionnistes ou ministérielles. Elles sont aussi étroites et aussi méprisables les unes que les autres. Je voudrais bien changer tout cela. Je suis naturellement en haine aux deux partis. J'ai plus d'espoir dans le reste des Irlandais unis, dont les maux leur font haïr l'Angle-

---

1. « Mêlons inséparablement nos identités, dit-il dans une autre lettre du 24 février, et élançons-nous sur les tyrans avec l'impétuosité accumulée de nos pensées et de nos résolutions. »

2. Roger O'Connor, père du non moins fameux Fergus O'Connor.

terre. Je n'ai rencontré aucun républicain déterminé, mais j'en ai trouvé quelques-uns de *démocratifiables* [1].

Quelle dut être pour Shelley, au milieu de cette exaltation, de cette folie de prosélytisme, l'effet de la réponse de Godwin à l'envoi de son pamphlet ! Jamais douche plus glacée ne tomba sur un sang plus ardent, plus surchauffé. Nous nous figurons le désappointement du fervent apôtre se voyant à la veille de révolutionner l'Angleterre, quand il lut ces lignes si sensées, si prudentes, si réservées du sage Godwin.

4 Mars 1812.

Dans votre dernière lettre vous dites : « Je publie, parce que je ne veux rien publier qui ne conduise à la vertu, et par conséquent mes publications n'auront d'influence que pour le bien. » Oh ! mon ami, combien courtes sont les vues qui vous ont dicté cette sentence ! Tout homme, en toute action délibérée de sa vie, imagine qu'il voit le triomphe du bien comme son résultat. C'est là une loi de notre nature, à laquelle personne n'échappe. Vous ne dif-

1. A cette lettre était joint ce *post-scriptum* de la main de Harriet : « Percy m'a laissé sa lettre à remplir, mais je ne sais réellement que vous dire... Nous avons vu jusqu'ici peu de monde, mais quand Percy sera plus connu, j'espère que nous en verrons davantage. Ma plume est très mauvaise, selon la coutume. Je suis sûre que vous allez bien rire en nous voyant distribuer les pamphlets. Nous les jetons par la fenêtre et les donnons aux passants dans les rues. Pour moi, je suis prête à mourir de rire, en le faisant, et en voyant Percy avec un air si grave. Hier il en a mis un dans le capuchon du manteau d'une femme. Elle ne s'en aperçut pas, nous passâmes ; je pouvais à peine marcher, tant mes muscles étaient surexcités. »

On peut voir encore à Dublin, dit M. Mac-Carthy, la fenêtre d'où Shelley et sa femme bombardaient les passants de son pamphlet.

férez pas génériquement sur ce point des êtres humains qui vous entourent. M. Burke et Tom Paine, quand ils écrivaient sur la Révolution française, songeaient sans doute également que leurs propres sentiments conduisaient essentiellement au bonheur de l'humanité...

Dans le pamphlet que vous m'avez envoyé, vos vues sur la régénération de l'espèce humaine sont décidément en opposition avec les miennes. Vous professez que l'objet immédiat de vos efforts doit être « l'organisation d'une association qui doit servir de lien à ses membres. » Si l'on m'accorde que je comprends mon livre de la *Justice politique*, son principe fondamental est que l'association est le système le plus mal choisi et le moins fait pour contribuer à assurer le bonheur de l'humanité. Et je pense de votre pamphlet, quelque recommandables et aimables que soient beaucoup de ses sentiments, qu'il n'aura aucune efficacité pour obtenir son objet immédiat, et qu'il n'est pas éloigné de tendre à rallumer la flamme de la rébellion et de la guerre... Discussions, lectures, recherches, perpétuelles communications de pensées, voilà mes méthodes favorites pour l'amélioration de l'espèce humaine; mais associations, sociétés organisées, je les condamne absolument.

Vous pouvez aussi bien dire à la vipère de ne pas piquer ;

Vous pouvez aussi bien entrer en pourparler avec le loup;

Vous pouvez aussi bien empêcher les pins de la montagne

De remuer leurs hautes cimes, ou de se taire,

Quand ils sont agités par les rafales du ciel, »

que de dire à des sociétés d'hommes organisées pour revendiquer leurs droits, éteindre l'oppression et abolir l'inégalité, le luxe, les taxes, la guerre, d'être innocentes, de ne pas employer la violence, et de travailler avec calme aux progrès de la vérité. Je n'ai jamais été à un banquet politique, sans voir comment l'enthousiasme s'allume,

comment la flamme se communique d'homme à homme, comment les dictées de la sobre raison sont rapidement oblitérées par le souffle de la passion; sans voir l'assemblée toute prête, comme les convives d'Alexandre à Persépolis, à aller mettre le feu à la ville, ou comme l'auditoire d'Antoine sur le corps de César, à brûler la maison des conspirateurs...

Un principe qui vous manque à vous et à tous vos fervents et impétueux réformateurs, c'est celui-ci : que presque toute institution ou forme de société est bonne à sa place, et dans la période de temps à laquelle elle appartient. Combien de beaux et admirables effets sont sortis de la pauvreté et des institutions monastiques, tant qu'elles ont gardé leur santé et leur vigueur primitives ! C'est à elles que nous devons presque toute notre logique et toute notre littérature. Ne ressentons-nous pas encore aujourd'hui les excellents effets du système féodal et de la chevalerie ? A ce point de vue, rien peut-être n'est plus digne de nos applaudissements que la constitution anglaise.

Ce dernier trait surtout dut être fort sensible pour Shelley, qui précisément dans son second pamphlet *Propositions pour une association de Philanthropes* publié le 2 mars, exposait plus crûment ses théories politiques, et faisait à ce sujet une violente sortie contre la *Constitution* de l'Angleterre. Partant de ce principe qu'il n'y a de constitution légitime que « celle qui est faite par le peuple à son propre bénéfice, » il n'avait pas de peine à montrer que ni la Grande Charte, ni le Bill des Droits « dont on nous représente, disait-il, l'origine comme quelque chose d'aussi sacré, d'aussi mystérieux, d'aussi redoutable que la loi naturelle, » n'avaient aucun droit au titre de constitution.

Les discours du roi, les écrits des courtisans, les journaux du parlement, qui ne parlent que de sa gloire, sont pleins de *cant* politique ; ils n'exhibent que le squelette de la liberté, et ne sont que de stériles tentatives pour dérober aux yeux les vices et les abus de cette prétendue constitution. Les chants *Rule Britannia* et *God save the Queen* [1], ne sont que des extraits du *Credo chenille* des courtisans mis au goût et à la portée de la multitude, l'un bon pour déguiser aux yeux des politiques de cabaret les maux de cette diabolique institution de la guerre, et l'autre pour exciter au milieu des clubs de toute espèce un certain sentiment que les uns appellent loyauté et les autres servilité.

Le matin du vendredi 28 février 1812 fut un matin plein d'émotion pour le trio de Sackvill Street. Ce jour-là se tenait dans la salle du théâtre de la rue Fishamble [2], sous la présidence de lord Fingall un *meeting* des amis de l'émancipation catholique où devait parler Shelley. Les femmes assistaient à ces assemblées ; c'en était même une des principales attractions. Des agents secrets avaient été chargés de faire leurs rapports, pour la police anglaise [3]. Nous n'avons pas le texte précis du discours de Shelley, qui avait le grand tort de venir après un magistral discours d'O'Connel; il dura, dit-il, plus d'une heure [4].

1. Voir t.III, p. 91, le *God Save the Queen* que Shelley eût voulu substituer au chant national.

2. Cette salle témoin des débuts de Shelley à la tribune avait entendu Haendel banni par la noblesse anglaise exécuter sa propre musique, et retentit plus d'une fois de la puissante parole d'O'Connel. Elle n'existe plus aujourd'hui.

3. Des deux rapports conservés, l'un ne fait pas mention de Shelley, l'autre, en énumérant les orateurs, ne fait que nommer un certain Shelley « qui se donnait pour être né Anglais. »

4. M. Jeaffreson veut que ce discours n'ait pas duré plus de dix minutes. Quel admirable chronomètre que M. Jeaffreson !

Mais nous pouvons nous en faire une idée suffisante par les extraits qu'en donnèrent les journaux de Dublin, et en particulier par le compte-rendu assez détaillé de l'*Evening Post* (29 février).

M. Shelley demanda d'être entendu. Il était Anglais, et quand il réfléchissait aux crimes commis par sa nation en Irlande, il ne pourrait que rougir pour ses concitoyens s'il ne savait pas que le pouvoir arbitraire ne manque jamais de corrompre le cœur de l'homme. (*Vifs applaudissements pendant qaelques minutes.*) Il n'était venu en Irlande que dans le dessein de s'intéresser aux infortunes de ce pays ; profondément pénétré du sentiment des maux que l'Irlande endurait, il les considérait comme le fatal résultat de l'acte de l'Union législative avec la Grande-Bretagne. En se promenant par les rues de Dublin et à travers la campagne, il avait vu *le Temple de la Liberté changé en Temple de Mammon*[1]. (*Tonnerre d'applaudissements.*) Il avait vu la misère et la famine dans le pays; il pouvait mettre la main sur son cœur, et dire que la cause de ces maux, c'était l'Union avec la Grande-Bretagne. (*Ecoutez! Ecoutez!*) Il était résolu à faire les derniers efforts pour provoquer l'abrogation de cette Union. L'Emancipation catholique devait contribuer grandement aussi à l'amélioration de la condition du peuple : mais il était convaincu que l'abrogation de l Union était de plus grande importance... Les victimes dont les membres oscillaient au gibet avaient été entraînées par les effets de l'union à commettre les crimes qu'elles avaient expiés de leur propre vie...

Il ne pouvait pas imaginer qu'une opinion religieuse pût exclure un homme de ses droits de société. Le fondateur de notre religion n'a pas enseigné une pareille doctrine. L'égalité sous ce rapport est générale dans les Etats-Unis, pourquoi pas ici ? Le changement de lieu change-

1. Les Chambres du Parlement converties en Banque d'Irlande. (Note de M. Dowden.)

t-il la nature de l'homme ? Il invitait ceux qui étaient au pouvoir à se souvenir de la Révolution Française, de la soudaineté, de la violence avec laquelle elle avait éclaté, et des causes qui l'avaient fait naître. Les deux mesures en question, l'Emancipation et le Retrait de l'Union, trouveraient en lui un champion décidé, et il espérait qu'il ne passerait pas sur sa tête beaucoup d'années avant qu'il se distinguât au moins par son zèle à les soutenir.

Shelley nous apprend lui-même qu'au moment où il exposa sa théorie de libre-penseur religieux, les sifflets et le tumulte accueillirent ses paroles. Il fallait en effet qu'il fût bien ignorant de la politique irlandaise, ou plutôt bien jaloux de livrer le fond de sa pensée pour oser réclamer devant un meeting irlandais l'égalité pour la minorité protestante avec la majorité catholique. Quelques années plus tard, il n'eût pas commis cette erreur ingénue. La réflexion l'avait amené à comprendre que l'art de persuader n'est pas la même chose que l'art de raisonner, que l'éloquence a ses ménagements, ses concessions, ses artifices et jusqu'à un certain point ses roueries légitimes. Il les acceptera même dans le Christ. C'est ainsi qu'en prêchant l'abrogation de la Loi juive, il disait aux Juifs : « Ne vous imaginez pas que je viens détruire la Loi et les Prophètes : je ne viens pas la détruire, mais la remplir et l'accomplir [1]. »

Ce discours toutefois dut faire sur l'auditoire une vive impression, sortant de la bouche d'un si jeune

1. Passage remarquable de l'*Essay on Christianity*, où Shelley fait la meilleure critique de son inexpérience en fait d'éloquence à Dublin. On pourrait relever plus d'un trait de parenté entre cet *Essai* de Shelley et la *Vie de Jésus* de M. Renan.

homme (on lui eût donné alors à peine quinze ans) et prononcé avec cette chaleur de cœur qui respire dans ses pamphlets irlandais dont son discours n'était que le résumé. Le 7 mars, dans le *Weeckly Messenger* paraissait un long article tout à la louange du jeune tribun, du *hardi et intrépide avocat de la bienveillance, du missionnaire de la vérité*, qui avait si courageusement mis le doigt sur la plaie politique de l'Irlande, et posé les vrais principes du christianisme.

L'auteur de cet article était M. John Lawless, ardent partisan de l'Emancipation, connu à Dublin sous le nom de l'*honnête Jack*, et qui alors travaillait à une *Histoire de l'Irlande*. Le caractère et les sentiments républicains de l'écrivain, son projet d'histoire intéressèrent vivement Shelley. Voyant dans ce livre un des moyens les plus efficaces d'éclairer le public irlandais sur la légitimité de ses revendications, il voulut au moins y contribuer de son argent sinon de sa plume, et demanda à M. Medwin 250 livres pour l'exécution de l'entreprise [1].

Shelley s'aperçut bientôt que pour plaire aux catholiques irlandais il fallait épouser leurs préjugés, leurs rancunes et leur intolérance, que ses grands principes philosophiques étaient suspects aux meneurs, et que le peuple irlandais n'était pas disposé à

---

1. Le fruit de cette association fut le *Compendium de l'Histoire d'Irlande jusqu'au règne de George Ier*, qui parut en 1814. Selon M. Rossetti, ce livre contiendrait quelques morceaux de la main de Shelley. M. Dowden est d'avis que les morceaux réellement écrits par Shelley sur l'histoire d'Irlande n'ont jamais été imprimés.

entreprendre une croisade chevaleresque au profit de l'humanité [1].

Mais quoique ce peuple irlandais lui parût, à mesure qu'il le connaissait mieux, plus déshérité et moins digne de pitié, son cœur saignait de l'abandonner à la misère, de renoncer à le tirer de son abjection.

Peuvent-ils être, écrivait-il à Godwin, en essayant de réfuter ses principes sur l'association, (8 mars) dans un état pire que celui d'aujourd'hui ? L'intempérance et un travail abrutissant les ont réduits à l'état de machines. L'huître, qui est entraînée à la merci des marées, me semble un animal d'une élévation presque égale dans l'échelle de l'intelligence. Est-il donc impossible d'éveiller le sens moral dans les poitrines de ces hommes qui paraissent si peu faits pour la haute destination de leur nature ?... Je n'avais jusqu'ici aucune idée de la profondeur de la misère humaine. Le pauvre de Dublin est assurément le dernier et le plus misérable de tous. Dans leurs rues étroites, ils se pressent par milliers, une masse de boue animée. Quelle passion m'inspire la vue de telles scènes ! Quelle ardeur, quelle confiance en moi-même j'éprouve pour enseigner les leçons de la vertu à ceux qui broient ainsi leurs frères en les réduisant à un état pire que le néant! C'est à ceux-là que, dans mon imagination, je m'adressais. Combien mes vues ont changé rapidement à ce sujet ! Et cependant ce changement n'a fait qu'enraciner encore plus profondément la conviction qui m'a amené ici.

La célébrité que valut à Shelley la publication de

1. « Je n'aime pas Lord Fingall, écrit Shelley, ni qui que ce soit de l'aristocratie catholique. Leur intolérance n'a d'égal que l'immoralité et la fausseté du Prince. Mon discours fut mal interprété... »

ses pamphlets lui attira les importunités de tous les déshérités du sort et lui permit de voir de près la profondeur de la misère de Dublin.

Je ne puis énumérer, écrit-il à miss Hitchener le 10 mars, les horribles exemples d'une tyrannie sans frein dont j'ai entendu parler, ou qui ont passé sous mes yeux... Je suis malade de cette ville, et je soupire après le moment d'être avec vous et avec la paix. Les riches plongent le pauvre dans l'abjection, puis ils se plaignent que le pauvre soit abject; ils le réduisent à la famine, et ils le pendent pour une miche de pain.

On peut rapprocher de ces lignes le tableau lugubre qu'a tracé de l'Irlande contemporaine un disciple de Shelley, M. George Moore, aujourd'hui à la tête de l'évolution réaliste du roman anglais, dans une palpitante étude : *Terre d'Irlande* [1].

Les sages conseils et les alarmes paternelles de Godwin lui criant dans ses lettres : « Shelley, vous êtes en train de préparer une scène de sang [2], » achevèrent de le détacher de cette entreprise enthousiaste où il venait de mettre tout ce qu'il avait dans le cœur de chaleur et d'éloquence :

C'est pour moi, écrit-il à Godwin le 18 mars, une peine indicible de voir des êtres capables de s'élever aux hauteurs de la science avec Newton et Locke, sans essayer de les réveiller de leur léthargie. Mais je me soumets; je ne m'adresserai plus aux illettrés. Je veux maintenant jeter

1. 1 vol. in-12, Charpentier, 1887.

2. « Ne dites pas comme Macbeth : « Je suis dans des pas de sang, si avant que je ne pourrais plus marcher ; j'aurais autant de peine à reculer qu'à avancer. »

les yeux sur des événements auxquels il me sera impossible de participer, me faire moi-même la cause d'un effet qui ne trouvera sa place que bien après le jour où je serai réduit en poussière ; je n'ai pas besoin de remarquer que cette résolution demande du stoïcisme. Retourner à l'agitation sans cœur de la vie ordinaire, m'intéresser à ses détails si dénués d'intérêt, je ne le puis. Abstraire complètement ses vues de soi-même, exige sans aucun doute un désintéressement sans pareil. Il n'y a pas de plus complète abstraction que de travailler pour les âges à venir.

Le jour où Shelley écrivit ses lignes, 30 mars 1812, et où, secouant la poussière de ses pieds sur cette nouvelle Jérusalem indigne de ses soins et de son amour, il comprit, comme dit Baudelaire, qu'en ce monde « l'action n'est pas la sœur du rêve », il eut la révélation de son véritable génie.

Le vrai poète était né. — Godwin, ravi de ne plus voir en lui « un Robert Emmet [1], un météore éphémère, » mais un ouvrier patient du progrès incessant quoique insensible de l'humanité, pouvait chanter son « *Nunc dimittis* » et lui écrire :

---

1. Shelley écrivit, probablement à Dublin, un poème intitulé : *le Tombeau de Robert Emmet*, dont M. Dowden nous donne les deux dernières strophes :

« La trompette ne dit point tes vertus — Le tombeau où elles reposent avec ta poussière restera à l'abri des souillures de la renommée, jusqu'à ce que tes ennemis passent comme un brouillard loin de la lumière de ton nom.

» Quand le nuage orageux qui pèse sur le rayon du jour sera parti, il se lèvera à la vie, immuable, inextinguible ; quand Érin aura cessé de soupirer sur leur mémoire, alors, à travers ses larmes, elle sourira à la tienne. »

« Ce qu'il y a de plus désirable, à mon avis, c'est d'entretenir la fermentation intellectuelle et solitaire, et d'ajourner l'application et l'action. C'est l'affaire du temps. *A l'heure où nous n'y pensons pas, le Fils de l'homme arrive !* »

# CHAPITRE IX

SHELLEY AU PAYS DE GALLES,
A NANGTWILT, DANS LE NORTH DEVON, A LONDRES,
A TANYRALT, A LYNTON.
LETTRES A GODWIN, REINE MAB.
1812-1813

Peu de temps avant de quitter Dublin, Shelley avait pu enfin parvenir auprès de l'incorruptible Curran. Celui-ci l'invita à dîner, et le poète découvrit à sa grande mortification qu'un patriote fameux peut à un certain âge aimer autant la bonne chère que son pays, et allier le dévouement à la liberté avec un goût prononcé pour le libertinage de l'esprit et la gaudriole. Aux yeux de Shelley, ce défaut ne pouvait être compensé par les qualités brillantes de son hôte, dont Byron disait qu'il était une machine à imagination comme Piron une machine à épigrammes. Aussi écrivait-il à Godwin :

Curran est sans doute un homme de grands talents; mais il me semble qu'il rabaisse ses facultés, en les appliquant à ce qui fait le sujet ordinaire de sa conversation.

Il se peut que je n'aie pas beaucoup de goût pour l'*humour*, ou que son comique incessant ait fini par lasser ce que j'en possède; mais il n'a pas cette trempe d'esprit que je suis habitué à contempler avec les plus profonds sentiments de respect et d'amour. En résumé, quoiqu'il ait certainement une puissante intelligence et une brillante imagination, je l'aurais vu avec moins d'admiration, s'il n'avait pas été votre intime ami.

Shelley quitta l'Irlande le 4 avril 1812. Avant de partir, il remplit une grande boîte des exemplaires qui lui restaient de ses différents écrits imprimés à Dublin et l'envoya à sa chère amie miss Hitchener. Cette boîte fut ouverte en chemin à Holyhead par le commis des bureaux de douane, qui en référa au secrétaire d'Etat de l'Intérieur. Une correspondance [1] s'engagea alors entre la secrétairerie d'Etat et les agents du Post Office touchant le contenu incendiaire de la mystérieuse boîte.

Des papiers qu'elle renfermait, nous connaissons déjà l'*Adresse* et les *Propositions d'association*; la *Déclaration des Droits*, le plus révolutionnaire des pamphlets tombés entre les mains de la police, n'était qu'une imitation de la *Déclaration* française de 1789, et de celle de Robespierre, où se trouve résumé en 31 articles sous une forme concise et quelquefois épigrammatique le code de la politique républicaine [2]. Le premier de ces articles est celui-ci : « *Le*

1. Correspondance conservée aux archives du Record Office ; dans une des pièces de cette correspondance, Shelley est signalé comme un homme dangereux et *fort extraordinaire*.

2. On peut voir un excellent article de M. Rossetti, sur ce sujet : Fortnighitly Review, (janvier 1871.)

*Gouvernement n'a pas de droits.* » Il y disait aussi avec Robespierre : « les secours nécessaires à l'indigence sont une dette du riche envers le pauvre. »

La poésie jouait son rôle dans cet arsenal d'engins révolutionnaires sous forme de ballade : *la Promenade du Diable*, sujet déjà traité en commun par Southey et Coleridge.

Le 14 avril, les voyageurs après une semaine de pérégrinations errantes, arrivaient près de Cwm Elan, où Shelley avait passé si tristement quelques semaines de l'année précédente. Dans le voisinage, sur le cours d'un torrent pittoresque qui lui donnait son nom, se trouvait une vieille maison disponible appelée Nantgwillt; elle offrait à notre romanesque trio, avec tout le confort d'une habitation bourgeoise, la solitude, et la paix d'une belle nature.

Le bon marché, la beauté, l'isolement, écrit Shelley à Godwin, font de cet endroit un séjour en tout point désirable. Je ne puis voir ce paysage, montagnes et rocs semblant former une barrière infranchissable autour de cette paisible vallée, où ne saurait jamais pénétrer le tumulte du monde, sans associer à cette idée votre présence, celle de votre femme, de vos enfants, et d'une autre amie, (miss Hitchener) pour compléter le tableau que mon esprit s'est fait de la félicité. Venez au pays de Galles. — Nous voilà [1] enfoncés dans la solitude des montagnes, les bois et les rivières, une nature silencieuse, solitaire et antique; bien loin de toute ville, à six milles de Rhayader, la plus rapprochée. Un spectre hante la maison; les servantes l'ont vu souvent. Nous avons plusieurs sorcières dans notre voisinage; les fées et les loups-garous de toute espèce foisonnent. »

1. Lettre à miss Hitchener, 18 avril 1812.

D'autres spectres, plus réels pour l'imagination de Shelley, se dressaient devant lui, les souvenirs mélancoliques de son premier séjour dans ces mêmes lieux auxquels sa situation actuelle si souriante, si pleine d'espérances, donnait un caractère et un aspect si différents.

Nantgwillt est dans le voisinage de ces scènes si profondément imprimées dans mon esprit par les pensées qui le possédaient, quand j'étais au milieu d'elles. Les spectres de ces vieux amis sont pour moi d'étranges apparitions, quand je les ressuscite dans une situation si complètement changée, et que je sens qu'ils ont été vivants [1].

Cette impression rétrospective fut si vive sur l'esprit de Shelley, qu'il voulut, comme il lui arrivait pour tout ce qui émouvait profondément son âme, la consigner dans une pièce de vers « *The Retroaspect*, Cwm Elan, 1812 [2]. »

Mais la fatalité qui poursuivait le poète, et semblait lui dire sans repos comme à son juif errant : « Marche! marche! » ne le laissa pas longtemps jouir des calmes félicités de Nantgwillt. Une maladie assez sérieuse d'Harriet, et surtout des tracasseries causées à son amie miss Hitchener au sujet de ses relations avec lui vinrent empoisonner les délices de ce séjour. On osait calomnier Porcia! calomnier cet *amour* si pur, si idéal! Son père osait lui interdire d'aller le rejoindre!

On peut bien, écrivait Shelley en réfutant ces infâmes

1, Lettre à Godwin, 15 avril.

2. Publiée pour la première fois par M. Dowden, I, p. 270.

insinuations, la faire mourir de chagrin; mais son esprit est libre; impossible de l'ébranler! — Que les fées me donnent la santé de Harriet, et la paix de ma Portia, et je les tiens quitte de tout le reste! — Oui, écrit-il à Portia elle-même, vous êtes à mes yeux un pinacle de roc fendu par le tonnerre, ferme au milieu de la tempête déchaînée et de la lame bouillonnante. Oui, reste toujours ferme, et quand notre vaisseau reposera à l'ancre près de toi, l'équipage te couvrira de fleurs.

On peut sourire, ainsi que le remarque M. Dowden, à ces transports enfantins; mais c'était le même tempérament, la même imagination idéalisante, qui, une fois mûrie et raffinée, devait donner à la poésie anglaise les douces et sublimes extases, les éblouissantes images de l'*Epipsychidion*.

Des embarras financiers dégoûtèrent bientôt Shelley de son projet d'établissement rural pour lequel il ne pouvait réunir les fonds nécessaires (6 à 700 livres). Shelley quitta Nantgwillt le 11 juin, et gagna Lynmouth (North Devon). Il y séjourna quelques semaines dans un petit cottage, où la pauvreté et la nudité des appartements était compensée par la beauté du site et des environs.

Elle égale, écrit Shelley, celle de Nautgwillt; des montagnes perpendiculaires d'au moins mille pieds se coupent brusquement en vallées d'une fertilité indescriptible. Le climat est si doux que des myrthes énormes font une haie à notre cottage, et que les roses fleurissent en plein air pendant l'hiver. Puis il y a la mer, qui bat les rocs et les cavernes du rivage, en nous offrant un spectacle toujours nouveau. Toutes les merveilles du ciel et de la terre, de la mer et de la vallée sont ici. (5 juillet 1812.)

Mais Shelley ne pouvait jouir seul de toutes ces

belles choses; il lui manquait pour les trouver vraiment belles, les amis de son âme, le sage Godwin, la divine Portia. Celle-ci, obéissant aux conseils de son ami, brisant tous les obstacles qui les séparaient, accourait enfin le rejoindre. Le poète avait voulu que Godwin fît connaissance avec ce rare trésor de Déisme et de Républicanisme : il la lui avait adressée à son passage à Londres. L'auteur de la *Justice politique* reçut cette amie de Shelley comme il aurait reçu Shelley lui-même, tout en laissant percer devant elle la conscience un peu trop sentie de sa propre supériorité.

Tout ce que nous savons de l'enthousiasme, de l'idolatrie de Shelley pour miss Hitchener laisse deviner avec quels transports de mystique tendresse, quelles idéales effusions il dut recevoir sous son toit celle à qui il écrivait en hâtant son arrivée : « Que de choses sur lesquelles j'ai à vous entretenir : passions innées, Dieu, Christianisme, etc...! » [1] L'enchantement, hélas! ne devait pas être de longue durée! L'ange immaculé deviendra bientôt le noir démon! (brown Demon). Quand Shelley, l'enfant terrible, eut ce jouet sublime entre les mains, il voulut

1. Le nom de Portia ne plaisant pas aux dames, il fut convenu qu'on l'appellerait simplement Bessy. Hogg a tracé de Bessy ce portrait qui ne paraît pas trop chargé : « Miss Hitchener était grande et mince, osseuse, mâle et noire de teint; le symbole même de la sagesse, la barbe, n'était pas totalement absente. Elle n'était ni jeune ni vieille, ni belle ni absolument laide. Elle avait été maîtresse d'école, comme l'indiquaient suffisamment ses manières et son langage précieux, formel et didactique. »

voir ce qu'il y avait dedans, il le brisa et en jeta les morceaux au vent.

En attendant, ces premiers jours de Lynmouth doivent être comptés au nombre de ses plus heureux jours. « Son amour pour Harriet, dit M. Dowden, était ardent, sans tache et sans fêlure, — l'amour, comme il l'écrivait à cette époque, semblait disposé à rester dans sa prison; [1] » l'heure de la désillusion touchant miss Hitchener n'était pas encore venue; il recevait lettres sur lettres de Godwin [2]; de Londres arrivaient des livres à lire et à

1. Le premier d'août, jour de la naissance d'Harriet, il lui adressait ce sonnet, jusqu'ici inédit : « Puisse ton âme non flétrie ne cesser jamais de brûler de la flamme de l'amour et de la vertu; que toujours ton cœur déborde de ces pures pensées qui arrachent du mien un si vif et si chaud retour. »

A cette date appartient probablement aussi, d'après M. Dowden, un poème en vers blancs inédit, adressé aussi à Harriet et qui est un curieux mélange d'effusions amoureuses et d'aspirations morales. En voici un fragment :

« O toi, ma très chère Harriet! que la mort dissolve tous les liens mortels; les nôtres sont immortels! La froide main du temps peut glacer l'amour d'esprits terrestres à moitié gelés déjà; la froide union d'âmes vulgaires ne vit qu'un jour d'été; mais la nôtre!... Ces yeux qui rayonnent d'un si doux éclat sur mon cœur pour purifier sa pureté, pourront-ils jamais caresser ses vices ou consacrer ses craintes? Jamais, ô toi, second moi-même! La confiance en la vertu est-elle si vaine que je puisse douter du miroir même de la vérité?... Amour et Vertu! Indomptable Fermeté, Liberté, Dévouement et Pureté! Mon esprit vous consacre cette vie!... »

2. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici de plus amples extraits de cette correspondance si pleine d'intérêt, qui roule la plupart du temps sur des sujets philosophiques. Nous ne citerons qu'une lettre fort remarquable, un plaidoyer en règle contre l'éducation classique bornée à l'étude de l'antiquité. On la lira à l'Appendice III.

discuter avec Bessy : et son esprit était tourmenté-ment occupé soit à écrire en prose un manifeste en faveur de la liberté de la parole, soit à d'importantes entreprises poétiques [1].

Shelley, dans sa courte vie, n'a jamais manqué une occasion d'élever la voix en faveur des libertés publiques, opprimées par la tyrannie du pouvoir : les plus criants attentats à la liberté étaient pour lui ceux qui entreprenaient sur le droit de parler et d'écrire : en mainte occasion il prit courageusement la défense de ceux qui osaient braver les susceptibilités et les colères de cette inquisition politique de la pensée libre, qui à ses yeux rallumait les auto-da-fé et les bûchers du moyen âge. En mai 1812, un libraire de Londres, Eaton, venait d'être condamné à dix-huit mois de prison et au pilori, comme éditeur d'un « libelle blasphématoire contre les Saintes Ecritures » : la troisième partie d'un livre de Paine, l'*Age de Raison*. Dès le 11 juin, Shelley écrivait à Godwin :

« Que pensez-vous du jugement et de la sentence d'Eaton? Je ne veux pas insinuer que ce pauvre libraire a quelques traits de commun avec Socrate ou Jésus-Christ ; toujours est-il vrai que l'esprit qui le met au pilori et l'emprisonne est le même esprit qui les condamna à une mort prématurée : que, dans ce siècle éclairé, le moraliste

1. C'est à cette époque qu'il faut rapporter un fragment de 300 vers encore inédit, intitulé *Le voyage*, et probablement, d'après M. Dowden, une autre pièce intitulée *Vue rétrospective des temps d'autrefois* inédite aussi, et ayant quelque analogie avec les premières pages de la *Reine Mab* ; M. Dowden conjecture vraisemblablement que c'est à Nantgwillt et à Lynmouth que la Reine Mab prit sa forme définitive.

et le réformateur peuvent s'attendre à une répression analogue à celle dont on a usé à l'égard de cet humble, mais zélé imitateur de leur entreprise. J'ai songé à m'adresser au public à ce sujet, et j'ai commencé une esquisse d'adresse. »

Pendant son séjour à Lynmouth, Shelley mit la dernière main à ce courageux pamphlet, adressé au lord Chief Justice, Lord Ellenborough [1]. On y retrouve le même souffle éloquent et passionné qui anime la *Reine Mab* à laquelle il travaillait alors, se réfugiant dans la poésie, comme dans un sanctuaire où n'oseraient pas le poursuivre « les persécuteurs au cœur de fer. »

En même temps, il faisait distribuer à Barnstaple et dans les environs par un Irlandais à son service, Daniel Healey [2], ses pamphlets d'Irlande : *les Propositions pour une Association*, *la Promenade du Diable* et la *Déclaration des Droits*. Instruits des allées et venues de ce colporteur révolutionnaire, les magistrats de Barnstaple le firent arrêter le 19 août. Convaincu de distribuer des imprimés sans nom d'imprimeur, Daniel Healey fut condamné à une amende de deux cents livres ou, à défaut de cette

---

1. *A Letter to Lord Ellenborough.* « Cette lettre, dit fort bien M. Dowden, n'a pas la force majestueuse de l'écrit de Milton en faveur de la liberté de la presse, l'*Areopagitica;* mais elle a de la clarté et de la vigueur, et elle est certainement supérieure pour le style à tout ce que Shelley avait écrit jusque-là. »

2. Connu jusqu'ici sous le faux nom de Hill ; M. Dowden a rétabli son vrai nom. Cet Irlandais était très attaché à Shelley, et déclarait que pour lui il passerait par l'eau et le feu.

somme, à six mois de prison. Il fut aussi question de poursuivre et de punir l'auteur et l'imprimeur de la lettre à lord Ellenborough ; l'imprimeur alarmé, détruisit, dit-on, tous les exemplaires qui lui restaient. Ce n'était pas assez pour Shelley de ces moyens vulgaires et dangereux de propagande ; son imagination romanesque eut recours à des agents de publicité qu'aucune enquête de l'Attorney général ne saurait atteindre ; les éléments eux-mêmes furent mis de la partie ; l'air et l'eau devinrent les propagateurs du nouvel Evangile humanitaire. En août 1812 on put voir Shelley, accompagné d'une grande et mystérieuse femme sur la plage de Lynmouth, lançant du haut d'un rocher dans la mer de petites bottes soigneusement enduites de matières imperméables et surmontées d'un petit mât et de voiles destinés à attirer l'attention, ou surveillant de son bateau le départ d'une flottille de bouteilles hermétiquement bouchées, et ballottées au gré des flots ; ou le soir envoyant dans le ciel de petits ballons lumineux, « chargés de vérité et de science. » Au retour de ces expéditions, il adressait à ses chers messagers ses vœux de prospérité et de succès dans de poétiques sonnets.

Nous devons à M. Dowden deux de ces sonnets inédits :

SONNET A UN BALLON CHARGÉ DE SCIENCE.

Brillant ballon de flamme qui à travers l'obscurité du soir prends silencieusement ton chemin éthéré, et de ta gloire éclipses les rayons qui scintillent au milieu des profondeurs bleu-sombre du ciel, moins heureux que le

feu que tu portes, bientôt tu t'évanouiras comme un météore dans l'ombre environnante, tandis que ce feu inextinguible est destiné à luire, lampe vigilante près de la tombe solitaire du patriote; rayon de courage pour l'opprimé ou le pauvre; étincelle qui, rayonnant de l'âtre de la chaumière, fera entendre sa terrible voix jusque sous les dômes dorés des tyrans; phare au milieu des ténèbres de la terre; soleil, qui sur la scène renouvelée de ce monde, flamboiera comme la vérité là où cependant le mensonge a régné. »

SONNET SUR DES BOUTEILLES REMPLIES DE SCIENCE, LANCÉES DANS LE CANAL DE BRISTOL.

Vaisseaux de médecine céleste ! puisse la brise favorable porter vos formes noires jusqu'au rivage; saines et sauves puissiez-vous braver l'immense rugissement des farouches tourbillons et des mers en furie! Oh ! si jamais la Liberté daigne de son trône humilié là-bas baisser son front sans couronne, à coup sûr elle exhalera autour de votre groupe d'émeraude les plus belles brises de son occident qu'elle puisse exhaler. Oui ! elle vous portera à quelque âme née libre, dont l'œil, s'allumant au contact de votre chargement, rayonnera sur la terre souffrante sa flamme née du ciel, jusqu'à ce que son éclat brille d'un pôle à l'autre, et que les cœurs des tyrans éclatent d'une impuissante envie, de voir disperser leur nuit d'ignorance.

Lord Sidmouth, alors secrétaire d'état directeur du *Home Office*, averti par un délateur nommé Henri Drake des agissements de Shelley, le fit observer et suivre. Des rapports secrets lui furent adressés, relatant tous les mouvements du poète ; il apprend ainsi qu'on a vu Shelley, en compagnie d'une femme, jeter à la mer des boîtes suspectes; qu'une de ces boîtes ouverte par un curieux renfermait la *Déclara-*

*tion des droits;* un autre a trouvé dans une bouteille flottante *la Promenade du Diable;* le Maior de Barnstaple reçoit l'ordre de surveiller attentivement toutes ses démarches; mais déjà le poète pour échapper aux limiers avait quitté Lynmouth. Il avait été obligé d'emprunter en partant quatre pounds et neuf shillings.

Il était envolé depuis trois semaines, quand Godwin se décida à répondre à ses invitations réitérées et à lui rendre visite à Lynmouth, où il arriva le 18 septembre. Grand désappointement du patriarche des philosophes, qui, raconte Hogg, « se fiant à la libéralité de ses hôtes, n'avait pas apporté avec lui assez d'argent pour retourner à Londres, et se trouva à court de monnaie dans un pays étranger. »

En quittant Lynmouth, Shelley avait gagné le sud du pays de Galles et s'était installé à Tanyralt, près Tremadoc, (Carnarvonshire). C'était un cottage pittoresquement perché sur une colline et dominé par d'énormes rochers, appartenant à M. Madochs, ancien élève d'Oxford et membre du Parlement. « C'est un cottage, écrit Shelley à Hogg, assez vaste et d'assez bon goût pour être la villa d'un prince italien. » Son propriétaire, comme tous ceux qui connurent intimement Shelley, s'éprit bien vite du caractère et du génie de son hôte.

Comment du reste ne pas se laisser séduire par un esprit si prompt à s'enflammer pour les grands plans humanitaires que M. Madochs travaillait à réaliser autour de lui? C'était lui qui avait créé cette petite ville de Trémadoc sur un terrain arraché aux empiétements de la mer; et maintenant il continuait

son œuvre, et essayait par de grands travaux d'endiguement de conquérir à la culture 5000 acres de terres, submergés. Dès qu'il s'agissait du bien-être de l'humanité, Shelley oubliait tout. Il s'associa aux efforts de M. Madochs, avec le même enthousiasme qu'il s'était lancé dans sa croisade irlandaise. Un beau jour une marée extrêmement violente étant venue détruire en un instant une partie des ouvrages commencés, Shelley proposa aussitôt de réunir un meeting et d'ouvrir une souscription en tête de laquelle il s'inscrivit lui-même pour 100 livres. Il se chargea en outre de provoquer en personne la générosité de ses voisins « malgré leur bigoterie et leurs préjugés », et entreprit, en compagnie de ses trois femmes, un voyage à Londres pour y recueillir des souscriptions. (4 octobre, 1812.)

Deux grandes attractions le sollicitaient encore à ce voyage : voir Godwin et retrouver Hogg.

On devine avec quelle affection le Socrate de Skinner Street dut recevoir la première visite du disciple qui, quoique absent, quoique inconnu, faisait presque partie de sa famille. Il le reçut en ami, en père. Il se passa peu de jours, où ils n'eussent entre eux de longues conférences sur les plus hauts sujets de la métaphysique, de la morale et de la politique ; esprit et matière, athéisme, utilité et vérité, le clergé, l'église, les caractères de la pensée et de la littérature allemande. Quant aux jeunes filles, elles durent regarder comme un héros, comme un Dieu le romancier, le poète, le champion de l'Irlande. Shelley ne semble pas alors avoir fait grande attention aux deux plus jeunes,

Claire et Mary; seule l'aînée des filles de Mary Wollstonecraft attira ses regards, cette douce et mélancolique Fanny Imlay, qui quatre ans après, se noiera dans la Tamise, à l'exemple de sa mère.

Hogg étant encore en vacances, Shelley dut attendre son retour pour renouer une amitié si douloureusement interrompue. Le temps avait cicatrisé la profonde blessure de son cœur, et du moment où ils se revirent, tout fut oublié.

Shelley profita aussi de son séjour à Londres pour se débarrasser de celle qu'il appelait maintenant le *Brown Demon*. Le premier enchantement passé, la pauvre maîtresse d'école de Sussex lui avait apparu ce qu'elle était réellement, et peut-être moins encore, un vulgaire esprit fort, un bas bleu insupportable et ridicule. Comble du grotesque, elle s'imaginait qu'elle était poète ! mais n'y avait-il pas dans ce travers un peu de la faute de Shelley [1]? Celui-ci racontait plus tard, en riant aux larmes, qu'étant à Lynmouth, elle avait composé une ode, où elle se posait en champion inspiré des droits de son sexe, et qui commençait par ce vers :

« All, all are men women and all ! »

En la renvoyant à son école, il lui assura, d'assez mauvaise grâce, pour réparer autant que possible ses torts envers elle, une rente annuelle de quarante à

1. M. Dowden cite quelques vers d'un poème écrit par miss Hitchener l'année même de la mort de Shelley, qui prouvent, dit-il, que si elle n'était pas poète, elle était au moins une femme d'un esprit vigoureux et cultivé.

cinquante livres. Il écrivait à Hogg au sujet de cette rente le 3 décembre :

Le Brown Demon, comme nous appelions notre tourmenteuse et maîtresse d'école, doit recevoir son salaire. Notre précipitation imprudente l'a privée d'une situation qu'elle se faisait tout doucement; et maintenant elle dit que sa réputation est perdue, sa santé ruinée, la paix de son esprit détruite par ma barbarie; une victime complète... Ce n'est pas tout à fait cela; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est dans l'embarras et pauvre; nous en sommes cause jusqu'à un certain point; nous lui devons une réparation... C'est une artificielle, superficielle, laide, hermaphrodite bête de femme, et je ne reviens pas de l'étonnement que me causent ma fatuité, mon inconstance et mon mauvais goût, d'avoir pu vivre quatre mois avec elle. Que serait l'enfer, si de telles femmes étaient au ciel [1]!

Pendant ce séjour à Londres, Shelley y noua avec M. Newton et sa famille des relations qui eurent quelque influence sur la direction morale de son esprit et sur ses liaisons ultérieures. M. Newton était un zélé végétarien qui, non content de pratiquer le végétarianisme, venait de publier en faveur du système un Essai intitulé *Le Retour à la Nature*. Shelley fut frappé de l'admirable santé et de la beauté des enfants soumis à ce régime : « ce sont les plus belles et les

1. En regard de ces rétractations de Shelley, M. Dowden cite en faveur de miss Hitchener le témoignage d'un ami de Shelley qui la vit chez son père après son retour en Sussex : « elle était seule, assise, dit-il, avec un ouvrage de Shelley devant elle. Son bel œil noir s'illumina, son visage aux contours romains accentués se remplit d'animations quand je lui parlai de Shelley. » Elle recommença à tenir une école de jeunes filles qui eut du succès. Ses élèves parlaient d'elle comme d'une femme distinguée, fort habile dans l'art de l'enseignement.

plus florissantes créatures qu'il soit possible d'imaginer, dit-il ; leur caractère est le plus doux et le plus conciliant du monde. »

Dès lors il lut le *Retour à la Nature*, qu'il appelle un « lumineux et éloquent essai » et lui emprunta en grande partie les arguments qu'il développa dans une longue note de se *Réine Mab* sur le végétarianisme. Ses relations avec les Newton ne firent que le confirmer dans la pratique du système pythagoricien qu'il avait essayé dès son séjour en Irlande, et auquel il resta depuis toujours fidèle.

Des embarras financiers assez pressants précipitèrent son départ de Londres ; il quitta la capitale sans même prendre congé des Godwin [1], en adressant à cette « misérable cité » des adieux poétiques, où il chante avec un enthousiasme vraiment lyrique les montagnes et les vallées de la sauvage Cambria, seul asile pour lui de la liberté et de la vertu. M. Dowden nous a donné une partie de ce poème inédit intitulé « En quittant Londres pour le pays de Galles. »

Salut à toi, Cambria, pour le vent déchaîné qui vient de tes sauvages solitudes et qu'il me semble sentir même ici, chassant les nuages qui roulent en fureur sous ses coups, et donnant aux fibres les plus relâchées de l'âme la tension de l'acier ; la vraie montagne Liberté peut seule guérir la peine qu'apporte l'endurcissement de la coutume ; et celui qui ose même en imagination dérober une gorgée à la source toujours sacrée du Snowdon [2]...

Et cette âme, résignée à une égoïste paix, oubliera-t-elle

1. Il s'en excuse dans une très piquante lettre à Fanny, qui lui avait reproché son brusque et incivil départ, 10 déc. 1812.
2. Fameuse montagne du Carnarvonshire.

si vite les douleurs qui sont le partage de ses semblables? Le Léthé du Snowdon pourra-t-il effacer si vite d'un esprit né libre la page d'une pauvreté injuriée? Ce beau foyer de passion humaine osera-t-il s'endormir, sans honorer la chute des patriotes, ou porter dans la quiétude le doux fardeau de la vie, tandis que des millions d'êtres sont affamés jusque dans le palais du luxe, et que la tyrannie levant haut la tête étend sur toutes choses son rigide empire?

Non, Cambria! Que jamais ne puissent tes vallées sans pareilles abriter un cœur si infidèle à l'espérance et à la vertu! Que jamais ne puissent tes brises respirant l'esprit apporter la fraîcheur aux esclaves qui osent fléchir! Pour moi... l'arme que je brûle de brandir, je la cherche au milieu de tes rocs bouleversés, afin que l'étendard de la liberté, symbole d'une victoire non sanglante, flotte déployé, un météore d'amour brillant sur le monde.

C'est à toi, sauvage Cambria, de calmer le conflit des pensées; de jeter entre elles ton doux voile de rochers et de bois, afin que l'âme travaillée jusqu'à l'indignation puisse mêler à la scène les montagnes et les vallées; laisse-moi être ce que j'ai toujours été; mais qu'à ma porte nécessiteuse la misère ne séjourne pas toujours, silencieuse, pâle et maigre : *je suis l'ami du pauvre sans amis* [1]; ne me laisse pas follement souiller leur juste cause dans le sang!

Ces vers trahissent dans Shelley un certain découragement et comme le regret d'avoir oublié un instant pour une entreprise particulière et d'une issue incertaine les grands intérêts de l'humanité, qui

1. Le témoignage de M. Madochs vient confirmer ce que Shelley dit ici de lui-même : « J'ai souvent entendu, écrit Medwin, M. Madochs rapporter longuement de nombreux actes de bienfaisance de Shelley, soulageant la misère des pauvres, les visitant dans leurs humbles chaumières, les approvisionnant pendant l'hiver de nourriture, de vêtements et de bois. »

devaient être la seule préoccupation de sa Muse.

En effet ses démarches à Londres en faveur de la digue de Tremadoc n'avaient point abouti ; il comprit qu'il s'était à la légère engagé dans cette affaire, et que le meilleur était de n'y plus songer, et de revenir à sa chère poésie. Il trouvait d'ailleurs dans son intérieur de vives consolations : « quand je rentre chez moi, écrit-il, près d'Harriet, je suis le plus heureux des heureux. » Celle-ci semblait s'identifier de son mieux avec ses idées et ses rêves ; prendre intérêt aux études dans lesquelles il la dirigeait, et en particulier à celle du latin ; elle pouvait déjà lire quelques odes d'Horace et se promettait d'écrire une lettre en latin à Hogg. Elle s'était de très bonne grâce prêtée au régime pythagoricien. Sa voix fraîche et suave charmait les soirées d'hiver en chantant les vieilles mélodies de l'Irlande. L'espoir de la naissance prochaine d'un enfant ajoutait encore à cette félicité ; aussi ces jouissances intimes rendaient-elles Shelley assez indifférent aux relations de voisinage, avec des gens dont il disait au libraire Hookham : « Il y a plus de philosophie dans un pouce carré de votre comptoir que dans toute la Cambria. »

Deux événements importants marquèrent les derniers temps du séjour de Shelley à Tanyralt ; sa liaison avec Leigh Hunt, et l'achèvement de la *Reine Mab*.

Dans un article de l'*Examiner* [1] Hunt avait attaqué sans ménagements le caractère et la vie du prince

1. Journal hebdomadaire fondé par Leigh Hunt et son frère John en 1808, et qui acquit bientôt une grande popularité, grâce à son indépendance politique et littéraire.

régent, celui-même que Shelley dans ses pamphlets irlandais représentait comme oublieux des leçons du grand Fox. Non content de l'appeler un *Adonis de cinquante ans*, il prouvait que « ce délicieux, sage, agréable, vertueux, sincère, et immortel prince était un violateur de sa parole, un libertin, enfoncé dans les dettes par dessus la tête et les oreilles, un contempteur des liens domestiques, le compagnon des joueurs et des escarpes, un homme qui venait d'atteindre juste un demi-siècle sans avoir acquis aucun droit à la gratitude de son pays ou au respect de la postérité. » Grâce aux charges de lord Ellenborough, et malgré l'éloquence de leur avocat Brougham, Leigh Hunt et son frère John furent condamnés de ce chef à deux ans de prison et 1000 francs d'amende.

« C'est à cet emprisonnement, dit Hunt lui-même, que je dus de faire connaissance avec l'ami des amis, Shelley. Il m'écrivit, en me faisant une offre princière dont alors je n'avais pas besoin. »

Shelley en effet en février 1813 écrivait à Hookham, son libraire :

Je bous d'indignation à l'horrible injustice de la sentence prononcée contre Hunt et son frère ; assurément le sceau de l'abjection et de l'esclavage est imprimé d'une façon indélébile sur le caractère de l'Angleterre.

Sans rétracter en rien mon désir d'une souscription pour les veuves et les enfants de ces pauvres gens pendus à York [1], cependant la somme de 1000 l. à laquelle les Hunt sont condamnés est une affaire de plus de conséquence. Hunt est un homme courageux, bon, et éclairé.

1. Allusion à l'exécution à York de 14 Luddites.

Sans doute le public, pour qui Hunt a tout fait, voudra payer en partie les grandes obligations dont il est redevable au champion de ses libertés et de ses vertus ; ou il serait mort, froid, cœur de pierre, et insensible, abruti par des siècles d'incessant esclavage...

Pour le moment je suis assez pauvre; mais j'ai vingt livres qui n'ont pas leur emploi immédiat. Je vous en prie, ouvrez une souscription pour les Hunt, et inscrivez-y mon nom pour cette somme... Oh! que ne puis-je me rouler pour une nuit dans la banque d'Angleterre!

La *Reine Mab* est terminée et transcrite. Je suis en train de préparer les notes, qui seront longues et philosophiques. Vous la recevrez avec les autres poèmes.

La *Reine Mab* est le premier poème de longue haleine de Shelley, et comme le résumé de sa vie intellectuelle jusqu'alors.

Quoique la *Reine Mab* fût dans la carrière poétique de Shelley un pas décisif et un progrès véritable, il ne se dissimulait pas, même au moment où il la publiait, son insuffisance et ses défauts.

Mes poèmes, écrit-il en janvier 1813, sont incapables de soutenir la critique même de l'amitié; quelques-uns des derniers [1] ont le mérite de renfermer un sens dans chaque mot, et ils sont tous les peintures fidèles de mes sentiments au moment où ils ont été écrits. Mais ils sont en grande partie abrupts et obscurs, tous respirant la haine du despotisme et de la bigoterie... Un défaut dont certainement ils sont exempts, c'est d'être de la littérature fashionable.

---

1. Ces poèmes dont parle ici Shelley et qu'il songeait à imprimer en Irlande se trouvent dans un manuscrit de la main de Shelley lui-même, qui contient 2822 vers. M. Dowden le premier nous a révélé l'existence de ce manuscrit.

« En dépit de ses diverses erreurs, je suis déterminé à la donner au monde, » écrit-il à l'éditeur Hookham, en lui envoyant le manuscrit. Il veut un petit in-quarto propre sur beau papier, pour attraper les aristocrates. « Ils ne le liront pas ; mais leurs filles pourront le lire. »

Assurément Shelley comptait sa *Reine Mab* au nombre de ces poèmes qui n'avaient guère à ses yeux que le mérite de n'être pas vulgaires, et de traduire la double haine qui remplissait son cœur. La *Reine Mab* était quelque chose de plus : un effort sérieux pour asseoir sur des bases philosophiques son plan de réforme du monde qui est la grande passion de sa vie et la principale inspiration de sa muse. Il est bien difficile de classer ce poème, au point de vue métaphysique, dans un système arrêté et précis, avec Hume ou Spinosa. Ce dernier, pas plus que Kant, n'a jamais entamé profondément la pensée de Shelley ; il faisait à peine connaissance avec lui quand il mettait la dernière main à son poème. Pour nous rendre compte des influences multiples sous lesquelles a été écrite la *Reine Mab*, il faut consulter les *Notes* où Shelley s'est plu à étaler son érudition philosophique, et à exposer didactiquement ses principales vues en physique et en morale. Ainsi il empruntera à *l'Ecclésiaste* les beaux vers où il nous montre les générations de la terre ne cessant de s'acheminer vers le tombeau et de sortir de l'éternelle matrice ; il s'autorisera de l'admirable passage de Lucrèce :

Suave mari magno . . . . . .

pour justifier l'audace avec laquelle il quitte les sentiers battus où erre l'humanité loin des vrais chemins de la vie ; Rousseau lui fournit des arguments en faveur de l'égalité à établir parmi les hommes ; La Place, Cabanis, Bailly lui suggèrent ses vues astronomiques et scientifiques. Il trouve dans le *Système de la Nature* de Robinet qu'il a traduit, dans Pline l'ancien, Lord Bacon, Locke, Hume, Newton, Condorcet, les preuves de cet athéisme scientifique qu'il oppose aux absurdités de la théologie.

Le fameux livre de Volney, *les Ruines*, le catéchisme populaire en langue poétique et biblique de la philosophie du XVIII^e siècle, lui fournit le plan et le cadre même de son poème. Le Génie des Ruines de Volney, dissolvant les liens mortels de son voyageur, et l'emportant comme une vapeur légère dans les régions supérieures, devient la fée Mab, la personnification de l'imagination poétique, révélant à l'esprit d'Ianthe[1], séparé de son corps, l'histoire du bien et du mal sur la terre, et les destinées futures de l'humanité et du monde régénérés.

Si la Nature (ou Dieu) est innocente des maux de l'humanité, le principe de ces maux ne peut donc être que l'homme lui-même, et c'est ici que Shelley met en face de la Nature innocente l'antipode de la Nature, la coutume, source de l'hypocrisie, de la dé-

1. Nom grec, qui signifie *violette*, emprunté par Shelley aux Métamorphoses d'Ovide :

« Potiturque suâ Iphis Ianthe. »

Il donnera ce nom à sa première fille.

bauche, de la religion et de la tyrannie, de l'or, de la guerre, de la prostitution, de tous les crimes et de tous les maux de ce monde. Tout cela, dira-t-on, est déclamatoire et vulgaire ; déclamatoire, nous l'accordons, et il y a dans le génie de Shelley un côté qui prête à ce reproche ; mais vulgaire, non ; il y a toujours chez lui, dans le développement même des lieux communs métaphysiques ou moraux les plus rebattus, une originalité et une vigueur de mouvement, de forme et d'expression qui vous saisissent malgré vous et vous font oublier ce qu'il peut y avoir de redondant, d'exagéré et de poncif dans sa rhétorique. Nous sommes tout à fait, à ce sujet, de l'avis de M. Rossetti :

La partie de la *Reine Mab* qui renferme le plus de promesses, et qui a le plus de mérite positif est précisément la partie déclamatoire, les passages en vers blancs flexibles et sonores, où Shelley s'emporte contre les rois et les prêtres, déplore la misère actuelle de l'humanité, et augure une ére de régénération. Ces passages, avec toute leur crudité et leurs imperfections littéraires, ont véritablement leur marque, et l'on trouverait difficilement quelque autre écrit en ce genre qui les surpassât.

Nous ne voyons guère en effet que les *Paroles d'un croyant* de Lamennais qui puissent leur être comparées. M. Dowden a parfaitement caractérisé les tendances et l'esprit de la *Reine Mab* :

Rarement auparavant dans la poésie anglaise, l'unité de la nature et l'universalité de la loi — l'idée du *cosmos* — avait été exprimée avec plus de précision et d'ardente conviction ; rarement en poésie on avait si vivement conçu le vaste et éternel courant de l'être, soumis cependant

à une loi constante d'évolution et de développement. La Nature, ou plutôt, comme Shelley aimait mieux le dire, l'Esprit de la nature, agissant nécessairement, et produisant avec indifférence dans le moment le bien et le mal, le héros, le martyr, le bigot, le tyran, le serpent venimeux et l'innocent agneau, tend cependant inconsciemmnent à de plus nobles développements, se dépouillant de ce qu'il y a en lui de faible et d'ignoble. L'esprit de Shelley, contemplant d'un regard, tantôt lugubre et tantôt triomphant, les ruines du passé, s'envolant en criant à la vue des oppressions et des perversités commises de nos jours sous le soleil, s'élance vers l'avenir, et l'embrasse avec les transports de l'amour... On peut sourire à son idéal de l'âge d'or futur comme à un rêve impraticable et impossible; Shelley en suivant le soleil, s'égare dans une étincelante région de nuages; mais au milieu des brillantes divagations de son erreur, il est toujours sur la trace du soleil.

Shelley du reste a jugé ce premier effort de son talent avec plus de sévérité que personne. La *Reine Mab* ayant été subrepticement imprimée à Londres en 1821, alors que Shelley était en Italie, il écrivit à l'éditeur de l'*Examiner* la lettre suivante :

J'ai en effet écrit un poème intitulé la *Reine Mab* à l'âge de 18 ans, j'ose dire, dans un esprit assez peu tempéré; mais alors même je ne songeai pas à le publier, et un petit nombre d'exemplaires seulement (250) en furent tirés pour être distribués à mes amis personnels. Je n'ai pas revu cette production depuis plusieurs années. Je ne doute pas qu'elle ne manque totalement de mérite comme composition littéraire, et qu'au point de vue de la spéculation elle ne soit trop crue et trop peu mûrie. Je suis un ennemi déclaré de l'oppression religieuse, politique et domestique; et je regrette cette publication moins par vanité littéraire, que dans la crainte qu'elle ne soit plutôt propre à nuire à la cause de la liberté qu'à la servir. »

Si la *Reine Mab* ne fut pas, comme le craignait Shelley, funeste à la cause de la liberté, elle le fut du moins à la sienne propre, et devint le point de départ de toutes les persécutions et de tous les outrages auxquels il fut désormais en butte. Rares furent les esprits d'élite qui surent séparer dans son œuvre l'homme de l'athée et deviner dans l'auteur de la *Reine Mab* le grand poète futur.

Dans l'été de 1820, Trelawny se trouvant à Lausanne, sans avoir encore entendu parler de Shelley, fit connaissance avec un de ces rares libraires, dont la science dépasse les index ou les catalogues, lisant et comprenant les livres qu'il vendait dans toutes les langues de l'Europe. Un jour, il le trouva assis sous les acacias de Gibbon, absorbé par le lecture d'un livre anglais : « Vos poètes, lui dit le libraire, vos poètes modernes, Byron, Scott et Moore, je puis les lire, et les comprendre tout en me promenant ; mais en voici un qui me fait prendre haleine et penser. Il se trouvait au milieu d'un lot de livres anglais que je n'avais pas encore parcourus, quand un prêtre en flânant le flaira, et après avoir jeté un regard sur les notes, s'emporta en anathèmes furibonds : — « Infidèle ! Jacobin ! Niveleur ! rien ne peut arrêter ce torrent de blasphèmes que le bûcher et le fagot ; le monde rétrograde dans le paganisme et l'anarchie universelle ! »

« Quand le prêtre fut parti, je pris le petit livre en me disant : — Sûrement, il doit y avoir là quelque chose qui mérite l'attention. — Vous connaissez le proverbe : personne ne jette de pierre à un arbre qui

ne porte pas de fruits. C'était la *Reine Mab* de Shelley. A mon goût, le fruit est cru, mais d'une saveur exquise ; il réclame un estomac solide pour le digérer ; l'auteur est un enthousiaste ; c'est une véritable âme de poète ; il tend à élever, non à rabaisser l'humanité comme Byron et Moore. On dit qu'il n'est encore qu'un enfant, et c'est son premier essai ; s'il en est ainsi, nous entendrons plus d'une fois parler de lui. »

L'histoire ne nous a pas transmis le nom de cet excellent libraire de Lausanne ; mais à coup sûr, il y avait en lui plus de bon sens et de perspicacité critique que dans tous les *Reviewers* réunis de l'Angleterre d'alors.

## CHAPITRE X

### SHELLEY A DUBLIN, LONDRES, BRACKNELL, EDINBURGH, WINDSOR, SÉPARATION DE SHELLEY ET DE HARRIET 1813-1814

Le 9 mars 1813, nous retrouvons Shelley à Dublin. Il avait quitté subitement Tanyralt, empruntant vingt livres au libraire Hookham, à la suite d'une aventure singulière qui a fort exercé la sagacité des biographes. Une nuit d'orage et de pluie, la nuit du 26 février 1813, une tentative d'assassinat avait eu lieu contre lui, accompagnée des circonstances les plus mystérieuses et les plus invraisemblables. Cette attaque, ainsi que le prétendent la plupart de ses biographes, n'était-elle qu'une création de son imagination, l'effet d'une de ces hallucinations dont Peacock disait qu'elles se guériraient « à l'aide de trois côtelettes de mouton bien poivrées ? » Les détails dans lesquels entrent les nombreuses lettres que nous avons sur ce sujet sont trop

précis pour nous permettre d'adopter cette explication. Autant vaudrait adopter la version des ennemis de Shelley qui allèrent jusqu'à dire qu'il avait inventé ce conte pour y trouver le prétexte de s'en aller sans payer ses dettes. Quoi qu'il en soit, Shelley quitta Tanyralt en toute hâte pour se rendre à Dublin où son ami John Lawless l'accueillit à bras ouverts.

Hogg, averti du brusque départ du poète, dut renoncer à la visite qu'il avait promis de lui faire à Tanyralt, et alla le rejoindre à Dublin. Arrivé à la demeure de Shelley, Cuffe Street, il n'y trouva que le maître de la maison, M. Lawless, qui lui apprit que ses hôtes étaient partis pour Killarney. Sans les attendre, Hogg, après avoir visité la ville, reprit très philosophiquement le chemin de Londres, où quelques jours après le rejoignait Shelley. L'ange gardien avait été laissé en arrière avec la bibliothèque.

Je trouvai Bysshe et Harriet, dit Hogg, dans un hôtel du West End [1]; ils se portaient bien tous deux; Harriet était brillante, florissante, et placide comme toujours. Ils m'exprimèrent beaucoup de regrets de mon expédition inutile. Puis ils se plaignirent amèrement de la fatigue, et des dépenses de ce long et barbare voyage; ils étaient encore pleins des souvenirs des misères et du peu de confort qu'ils avaient trouvés à Killarney, où, afin de pouvoir être plus complètement malheureux, ils avaient choisi un cottage situé sur une île dans le lac. Bysshe discourait avec animation et éloquence des dangers de la navigation sur les lacs, des coups de vent soudains et des perfides tourbillons, racontant à ce sujet avec une

1. Dans le voisinage des Westbrook, de Hookham, et des Newton.

foi implicite des histoires qui sentaient l'exagération et la crédulité milésienne... Il ne faisait pas un secret de la satisfaction qu'il éprouvait de s'être débarrassé d'Eliza, et donnait cours à ses sentiments avec sa franchise et son énergie habituelles. La bonne Harriet souriait en silence, et regardait en dessous, n'osant pas exprimer sa joie. Mais la délivrance fut de courte durée; l'ange gardien reparut bientôt et reprit ses fonctions souveraines. Harriet promettait visiblement de donner bientôt un héritier à une ancienne et illustre maison, et comme toutes les petites femmes, elle paraissait extraordinairement grosse. Elle était en excellentes dispositions, plus que jamais folle de la lecture à haute voix; j'étais à peine entré qu'elle prenait le premier livre qui lui tombait sous la main, et la lecture commençait. Les *Questions académiques*, de sir William Drummond, la *Théorie des sentiments moraux* de Smith, les œuvres de l'évêque Berkeley, la *Chronique du Cid* de Southey, avaient pris la place du Télémaque, du *Bélisaire*, et des *Ruines* de Volney.

En arrivant à Londres, Shelley, qui avait dû s'endetter de nouveau pour son retour, avait en vain essayé par lettres de se rapprocher de son père. Après avoir consumé bien des heures précieuses en stupide diplomatie avec les agents de sir Timothy, trouvant que la résidence d'un hôtel était peu favorable aux Muses, il alla loger dans la rue de la Demi-Lune.

Une petite fenêtre de ce logement, dit Hogg, donnait sur la rue, d'où l'on pouvait apercevoir tout le long du jour Shelley, un livre en main, avec ses gestes animés et ses yeux brillants; mistress Newton disait qu'il ne lui manquait qu'une auge d'eau claire et de l'herbe fraîche pour ressembler à l'alouette d'une jeune dame, pendue au dehors dans une cage pour prendre l'air et chanter. La petite chambre du premier étage devint bientôt une biblio-

thèque en miniature; les livres étaient empilés en désordre sur le parquet, dans les coins, de chaque côté de la cheminée, sur les tables et les chaises, et jusque sous les tables. Dans un coin, mais peu troublée par nous, s'alignait une traduction latine des œuvres d'Emmanuel Kant, non coupée.

Hogg et Shelley avaient repris leurs habitudes de l'année 1811, promenades, études et discussions ; Hogg s'asseyait souvent, comme autrefois, à la table de son ami. Il n'y avait de changé que le régime, et Hogg avait peu de goût pour le végétarianisme. Il n'était pas indifférent aux douceurs de la vie; il avait des habitudes de confort, et ne se rappelait pas sans regrets l'heureux temps d'Oxford, de cette Université, « où, dit-il, (inclinez-vous devant la rare sagesse de nos ancêtres) on était forcé, le voulût-on ou non, de vivre confortablement, en dépit de soi-même. » Si Hogg trouvait toutes les jeunes filles angéliques, elles ne lui paraissaient jamais plus angéliques que lorsqu'elles ont à la main une large tasse de bon thé fort qu'elles vous offrent. Le régime frugal de Shelley ne pouvait être de son goût ; il n'était pas homme, comme son ami, à entrer, quand il avait faim, dans la première boutique de boulanger venue, d'y acheter un pain, et de le dévorer chemin faisant, en y ajoutant quelquefois des raisins secs. La panade sucrée, que Shelley avait appris à confectionner d'une dame française et dont il se régalait, était particulièrement odieuse à Hogg. Il déplorait l'inexpérience culinaire de la bonne Harriet, qui une fois dans sa vie avait eu la chance de pouvoir apprendre

de mistress Southey à Keswick à faire des gâteaux pour le thé et ne l'avait pas appris, ou qui, lorsqu'on lui demandait ce qu'il y aurait à dîner, ne savait que répondre : « ce qu'il vous plaira. »

J'avais un jour, dit Hogg, glissé un mot au sujet d'un pudding : « un pudding, dit dogmatiquement Bysshe, c'est un préjugé. » J'aurais désiré que la proposition renversée fût vraie, et qu'un préjugé fût un pudding ; car alors, selon la décision de mes très éclairés amis, je n'aurais jamais manqué de pudding. Notre seule ressource contre la faim était le thé [1].

Hogg essaya, mais en vain, d'introduire Shelley dans son monde à lui, le monde officiel, le monde élégant, le grand monde. Comme il était au mieux avec la comtesse d'Oxford, une des femmes les plus à la mode alors à Londres, il lui parla chaudement de son ami, et lui inspira le désir de faire sa connaissance ; il est probable que Shelley déclina cet honneur et que la comtesse en fut pour ses frais. Hogg songea aussi à aboucher Shelley avec un homme qui jouissait à cette époque d'une immense réputation d'éloquence et de science, le fameux docteur Samuel Parr, un prêtre libéral, comme nous en avons vu tant en France depuis [2]. Mais ce dessein n'aboutit pas,

1. Le thé resta la liqueur favorite de Shelley ; il en a fait un poétique éloge dans sa *Lettre à Maria Gisborne*, t. III, p. 140. Il s'appelait dans ce sens en badinant un *théïste*.

2. Hogg dit plaisamment à ce sujet : « Un prêtre *whig* est placé dans une situation vraiment critique, entre deux feux. Il lui faut, pour arriver au paradis de l'Episcopat, se faire un chemin sur un long et étroit pont, aussi étroit que la lame d'un rasoir, s'il ne veut pas compromettre son orthodoxie d'un côté, ou son libéralisme de l'autre. »

Bysshe n'ayant aucune inclination pour la société d'un pédagogue infatué de son infaillibilité : « l'inviter à converser avec un maître d'école, c'était comme si on lui eût dit de retourner à Eton, et d'avoir une agréable causerie avec le vieux Keate, ou avec les grosses perruques d'Oxford. »

Shelley préférait la société des femmes endoctrinables à celle des révérends et des docteurs. « Il était en grande faveur auprès du beau sexe, nous dit Hogg ; les femmes l'aimaient comme la prunelle de leurs yeux. Elles lui donnaient les noms les plus tendres, l'appelant Ariel [1], Obéron, le roi Elfin, le roi des Fées. Ce fut, à cette époque de sa vie, un des plus grands soucis de quelques-unes de ces aimables et charmantes créatures de l'attirer dans leur compagnie, et d'essayer de l'y retenir. Ce qui n'était pas toujours facile.

Capricieux et insaisissable, comme un sylphe ou un gnome, Shelley oubliait pour un rêve ou une vision poétique ses promesses et ses engagements. « Quand on le croyait bien pris, bien gardé, tout disposé à se laisser courtiser, caresser et flatter, il vous échappait, il vous glissait entre les doigts, il s'évanouissait comme un magicien. » Hogg le comparait pour ces étranges disparitions à la chèvre dont on dit qu'elle passe tous les jours une heure dans les régions infernales :

Je l'ai vu, quelquefois, dit-il, observant avec attention

1. Shelley s'est peint lui-même sous la figure d'Ariel, (v. t. III, p. 213.)

un de ces animaux, et le suivant; je lui avais raconté la légende, et elle avait captivé son imagination; si une chèvre lui apparaissait à l'improviste, il lui demandait avec un regard inquisiteur : « Eh bien, quelles nouvelles de l'enfer ? »

S'il était en compagnie de deux ou trois jeunes femmes, à l'heure du coucher, elles ne pouvaient se séparer de lui, l'écoutant et le questionnant. Lui ne songeait pas au temps qui s'écoulait, et les heures de la nuit glissaient comme des instants; quelquefois la conversation se prolongeait jusqu'au chant du coq, et se terminait par la promenade et le déjeuner. Les mamans furent obligées d'intervenir et de renvoyer au lit le jeune Adonis. Jamais charme, enchantement plus puissant ne fut exercé, à ma connaissance, par aucun individu, même le mieux doué! Que pouvait bien dire Bysshe à ses charmées et charmantes auditrices? J'ai essayé souvent, d'une profane main, mais inutilement, de soulever le voile qui recouvrait la face de la mystique Isis. Quand j'interrogeais à ce sujet ses belles interlocutrices, je ne pouvais obtenir que des expressions générales d'un vague plaisir. J'ai souvent désiré qu'un sténographe pût assister à ces nocturnes entretiens, pour confier au papier cette apocalypse philosophique, qui malheureusement passait si vite. Quel délicieux et précieux appendice les notes de ce sténographe auraient fourni à mon imparfaite biographie!

Un jour, Hogg et Shelley furent invités à assister à une conférence donnée par des femmes, champions zélés de la régénération de leur sexe; on devait y débattre la grave question des corsets. Hogg se trouva seul au rendez-vous. Sur une table recouverte d'un tapis vert se trouvaient des plâtres, des gravures et estampes, et un lapin les entrailles ouvertes, dont on voyait les poumons. Le sujet de la conférence roulait sur le danger des corsets pour les femmes.

La conférencière, après avoir démontré sa thèse sur les plâtres et le lapin, avec force exhibitions d'épaules courbées, d'épines dorsales tordues, de poitrines contractées, s'adresse à Hogg : « N'ai-je pas pleinement démontré que la Providence ne nous a pas faites pour porter des corsets ? » — « Je ne suis pas très compétent pour discuter la question, répondit Hogg ; mais ce dont je suis tout à fait convaincu, et ce que vous avez complètement démontré, c'est que jamais la Providence n'a voulu qu'un lapin mâle portât des corsets. » — « Se pourrait-il que ce ne fût pas une lapine ! » dit la dame stupéfaite. — Et il se fit un grand silence ; la pauvre dame était manifestement troublée au sujet du sexe de son sujet anatomique.

Quand elle se fut un peu remise, on parla de Shelley, du traître Shelley qui avait promis d'assister à la lecture, et avait manqué à son engagement. La conférencière parla de lui avec animation et enthousiasme ; s'il voulait une fois se déclarer clairement sur la grande, la capitale question du corset, la décision d'un si grand esprit terminerait instantanément le débat. Il ne s'achèterait plus, il ne se porterait plus un seul corset en Europe !

Shelley commençait à faire école. Un groupe de partisans de la perfectibilité humaine et du *Millenium* se formait autour de lui, au grand amusement de Hogg, qui se réservait « dans la *Nouvelle Jérusalem* un bon premier étage d'une commode maison, creusée dans une immense émeraude. » Et le sérieux Shelley répondait tristement : « Vous riez de tout ! Je suis convaincu qu'il ne peut y avoir de com-

plète régénération de l'espèce humaine, tant que la raillerie n'aura pas disparu du monde. »

La *Reine Mab*, imprimée à la fin de mai 1813, et distribuée entre les amis de Shelley, avait eu un certain retentissement à Londres ; Hogg nous montre les étrangers des deux sexes forçant le logis du poète pour faire sa connaissance, végétariens enthousiastes, réformateurs religieux, poètes incompris et hantés de la manie du suicide, femmes mélancoliques et rêveuses, importuns de toute espèce, dont Shelley se débarrassait en les renvoyant à son ami. « C'était plus que de l'intrusion dit-il, mais de l'*obstrusion*, et ce mot n'est pas assez fort. L'un voulait donner à Harriet des leçons d'italien ; un autre aurait voulu donner à Eliza des leçons d'hébreu ou d'arabe ; le plus grand nombre sans excuse ou prétexte forçaient sa porte. » Il faut signaler parmi ces visiteurs originaux et excentriques un certain chevalier de Malte, le chevalier Lawrence, qui venait de se faire une certaine célébrité par un roman philosophique intitulé *l'Empire des Nairs*. Ce conte indien « trop rose, dit Hogg, trop semblable à la *rosée de miel* de Tom Moore » fit fureur chez les Shelley ; Eliza elle-même le déclarait un livre délicieux. Il fit une vive impression sur Shelley, et acheva de le convertir à la doctrine de l'immoralité du mariage légal.

Une des maisons que fréquentait le plus volontiers Shelley, et où il était reçu comme faisant partie de la famille, était celle de M. Newton [1]. L'auteur du

1. « Ma mère, dit la fille de mistress Newton, une musicienne

*Retour à la Nature* ne se contentait pas d'y ramener l'homme par la pratique du régime pythagoricien ; il y joignait celle de la nudification paradisiaque et en faisait l'expérience dans son propre intérieur.

Un dimanche, en été, raconte Hogg, nous nous promenions au hasard, comme d'habitude, quand tout à coup Bysshe frappa à la porte d'une maison d'élégante apparence, et monta précipitamment les escaliers. — Que venons-nous faire ici ? lui dis-je. — C'est ici que nous dînons. — Il me fit passer devant lui, afin que je pusse entrer le premier, comme étranger ; la porte s'ouvrit au grand large, et un étrange spectacle se présenta. Cinq formes nues venaient rapidement à notre rencontre dans l'escalier. La première était un garçon de douze ans, la dernière une petite fille de cinq ; les trois autres, dont deux filles, d'un âge intermédiaire. Aussitôt qu'ils m'eurent aperçu, ils poussèrent un cri perçant, et remontèrent précipitamment l'escalier. L'escalier offrit alors l'apparence de l'Echelle de Jacob, excepté que les anges n'avaient point d'ailes, et faisaient plus de bruit que ceux de la vision du Patriarche. De la fenêtre de la *nursery* les enfants avaient aperçu leur bien-aimé Shelley, et étaient partis en file pour le recevoir ; ils n'avaient pas aperçu le rabat-joie qui l'accompagnait. Nous fûmes parfaitement reçus. On ne dit mot de l'étrange salutation des enfants, et je ne me hasardai pas à en demander la signification. Après le dîner, Bysshe demanda pourquoi les enfants ne venaient pas comme d'habitude au dessert. La dame de la

---

distinguée, (la meilleure élève de Dussek) passait souvent ses soirées à faire de la musique avec les premiers musiciens de Londres, Salomon et un autre. Le cher Shelley, au lieu d'écouter les trios, nous prenait, nous enfants, dans un coin, et d'une voix basse et sépulcrale nous racontait des histoires de spectres et de loups-garous, que nous écoutions avec un souverain intérêt. »

maison rougit légèrement, et dit à Shelley qu'ils n'osaient pas se montrer dans la salle à manger. Ils étaient trop honteux d'avoir été vus dans cet état par un étranger. Rien ne transpira ce jour-là pour éclaircir le mystère de leur nudité. A la visite suivante, tout le système fut révélé. En vue de préparer l'humanité à la prochaine restauration du parfait état de nature, les enfants doivent être accoutumés dès le plus jeune âge à être, au moins de temps en temps, nus... La maîtresse de la maison nous assura qu'elle-même restait souvent des heures entières sans vêtements, et ajouta : « Quand j'ai passé ainsi quelques heures, le matin, je me sens si innocente tout le reste du jour ! »... Je gagnai quelque crédit en racontant que moi aussi je m'étais quelquefois *nudifié*, selon l'avis du fameux docteur Franklin, qui recommande tout particulièrement les bains d'air le matin... Les chers enfants ne parurent plus nus devant moi ; cette faveur était réservée à Bysshe. Moi, j'étais de la terre, terrestre, lui était du ciel, un homme céleste ; moi, j'étais de ce monde ; lui était déjà retourné à la nature ou plutôt ne l'avait jamais quittée. C'était un pur esprit. La charmante dame aurait-elle pu, sans aucune flétrissure paraître devant lui vêtue de sa seule innocence, comme elle l'était aux heures du matin? je ne le déciderai pas ; ce dont je suis certain, c'est qu'elle ne l'a jamais fait. »

Dans cette même maison des Newton, Shelley fit connaissance avec une femme qui eut alors sur sa vie et sa pensée une influence remarquable : Madame de Boinville, sœur de mistress Newton. Fille d'un M. Collins, riche propriétaire de plantations à Saint-Vincent, et grand admirateur de la nouvelle France, elle avait adopté et même dépassé les idées libérales de son père, portant autour de sa tête un ruban rouge, et s'appelant une enfant de la Révolution.

Parmi les émigrés constitutionnels qui fréquentaient la maison de son père, elle avait remarqué un homme jeune encore, et qui avait joué un rôle assez brillant en France aux premiers jours de la Révolution, M. de Boinville, ancien fermier-général, un ami de La Fayette et d'André Chénier, que l'émigration avait réduit à la misère. M. de Boinville sut se faire aimer de la jeune républicaine, et l'épousa devant le forgeron de Gretna Green, en attendant le mariage régulier. Sous le Consulat, M. de Boinville étant retourné en France, madame de Boinville l'y accompagna et eut beaucoup à souffrir des tracasseries de la police impériale ; on raconte même que dans un de ses trajets de Paris à Londres, retenue prisonnière à la Hague, elle attendrit si bien son geôlier par sa beauté qu'elle pût échapper. M. de Boinville, qui s'était rallié à Napoléon, accepta une haute position dans le commissariat de la grande armée et mourut à Wilna en 1813. Sa veuve était sous le coup récent de sa douleur, quand elle connut Shelley. Sa vie agitée et ses chagrins avaient fait blanchir ses cheveux avant l'âge [1]. Le contraste de ces cheveux blancs avec la jeunesse de ses traits lui fit donner par le poète le surnom de la romantique fileuse du *Thalaba* de Southey, Maimuna :

« Sa face était celle d'une jeune fille,
Et cependant sa chevelure était grise. »

---

1. Ces détails sur les Boinville sont empruntés à M. Dowden, qui les a tirés des *Mémoires du Rév. C. A. Chastel de Boinville* par Th. Constable.

On conçoit facilement quelle fascination une femme de ce caractère dut exercer sur Shelley.

Le souvenir de cette enchanteresse survécut longtemps chez lui à leurs relations de Londres. C'est d'elle et de sa fille Cornelia qu'il écrivait de Rome en 1819 à son ami Peacock :

Ainsi vous connaissez les Boinville ? Je ne pus m'empêcher, quand je fis connaissance avec mistress Boinville, de la considérer comme le plus admirable spécimen de l'être humain que j'aie jamais vu. Rien de terrestre ne m'a semblé plus parfait que son caractère et ses manières. Il est probable que je ne rencontrerai plus cette personne que j'ai tant estimée et que j'admire encore. Je désire cependant que, lorsque vous la verrez, vous lui disiez que je ne l'ai jamais oubliée, non plus que son aimable cercle [1]. Cornelia, quoique encore si jeune quand je la vis, donnait déjà des marques des excellentes qualités de sa mère ; elle était certainement moins fascinante, mais également aimable et plus sincère [2]. Il était en effet bien

1. Hogg juge bien différemment de Shelley madame Boinville et son cercle : « C'était une vieille femme, agréable et aimable, mais trop de l'école française pour l'être tout à fait, et la plupart de ses associés étaient hideux. J'y trouvais généralement deux ou trois jeunes bouchers sentimentaux, un chaudronnier éminemment philosophe, et quelques purs médecins praticiens, ou étudiants en médecine, tous de basse origine, et de manières vulgaires et offensantes. Ils soupiraient, tournaient les yeux, débitaient de la philosophie, ne juraient que par Godwin et la *Justice politique*, jouant maladroitement les rôles de Pétrarque, de Werther, de Saint-Léon, et de Fletwoods. »

2. Dans les mémoires du Rev. C. de Boinville que nous avons déjà cités d'après M. Dowden, se trouve cet éloge de Cornelia devenue mistress Turner : « Elle vivait pour les autres et trouvait son plus grand bonheur dans le leur. Son sourire était la lumière du soleil, rayonnant dans les cœurs de ceux qui la regardaient l'amour dont il était l'expression. »

difficile à une personne d'une finesse et d'une délicatesse d'esprit et de sentiment, telles que celles de mistress Boinville, d'être tout à fait sincère et constante. »

En dehors des charmes d'une société si séduisante, ces relations ouvrirent à Shelley une nouvelle source d'enchantements intellectuels et littéraires. Mistress Boinville et sa fille Cornélia l'initièrent à la langue de Dante et du Tasse. Sous cette aimable direction, il se jeta dans l'italien avec l'enthousiasme juvénile qu'il apportait à tout ce qui touchait aux choses de l'esprit. Il lut avec son ami Hogg la *Jérusalem délivrée* : « Nous mêlâmes, dit celui-ci, nos sentiments de plaisir et de regret, quand nous quittâmes ensemble la gracieuse, la tendre, la pieuse épopée; nous étions dans nos cœurs plus d'à moitié croisés, et tout prêts à nous enrôler sous la bannière sacrée de Godefroy. » L'Arioste fascina Shelley : il le dévora avec fureur, retournant à lui sans cesse, le lisant et le relisant encore; pendant que Hogg procédait lentement et méthodiquement, grammaire et dictionnaire en main, il avait déjà relu plusieurs fois les quarante-quatre chants de l'*Orlando furioso*. Dante fut réservé. Une femme mélancolique, qui ne trouvait de consolation à ses douleurs imaginaires que dans Pétrarque, introduisit Shelley dans les Canzoni de ce maître de la lyre; il but avec délices à cette source idéale et pure, pendant qu'au grand scandale de la dame et de son disciple, Hogg se moquait de la platonique passion de ce gras chanoine de Padoue, qui chantait ses amours et baisait sa servante entre un bon déjeuner et un meilleur dîner.

A la fin de juin 1813, Harriet accoucha de son premier enfant, une fille, à qui Shelley donna le nom d'Ianthe-Elisabeth. Le récit de Hogg nous laisserait croire qu'il y avait plus de vanité et de coquetterie dans Harriet que de vraie tendresse maternelle :

Je demandai souvent à Harriet de me laisser voir sa petite fille ; mais elle trouvait toujours quelque excuse : ou bien elle dormait, ou elle était absente, ou malade. L'enfant avait une petite tache à un de ses yeux ; et c'était là, je crois, la seule raison pour laquelle sa mère ne consentait pas à la montrer. Elle n'aurait jamais souffert, elle une beauté, telle était sa faiblesse, que je pusse apprendre qu'un être qui lui tenait de si près ne fût pas parfaitement beau.

Quelque temps après, il devint nécessaire de faire à la petite Ianthe l'excision de sa tumeur. Malgré le désir du chirurgien, Harriet voulut assister à l'opération et la suivit, au grand étonnement de l'opérateur, sans le moindre signe d'émotion. Ce chirurgien déclarait ensuite qu'il n'avait jamais rencontré une pareille femme, qu'elle ne devait avoir aucune espèce de sentiment [1].

Hogg accuse Shelley de n'avoir eu aucune tendresse pour cette enfant, de ne lui avoir témoigné aucun intérêt. Nous aimons mieux nous en rapporter sur ce point à un des plus fidèles témoins de sa vie d'alors, Thomas Love Peacock : « Il en était fou, dit-il, et se promenait longtemps de suite dans la chambre l'ayant dans ses bras, et chantant une mé-

1. Ianthe Shelley devint plus tard Mrs Esdaile, et mourut en 1876. M. Dowden justifie Harriet du reproche de Hogg.

lodie monotone de son invention, où revenait souvent ce mot « Yahmani, Yahmani. » Il la berçait quand elle avait envie de pleurer. Shelley aimait extrêmement ses enfants; il a toujours été le plus affectionné des pères. » M. Dowden nous apporte un témoignage précieux de la tendresse de Shelley pour sa petite Ianthe, un sonnet inédit, qu'il lui adresse en septembre 1813, trois mois après sa naissance.

A IANTHE

Je t'aime, baby ! pour le doux amour de toi-même ! Sur ces yeux d'azur, cette joue aux molles fossettes, ton tendre corps si éloquemment frêle, l'amour dans le cœur le plus farouche de haine pourrait veiller. Plus chère es-tu, quand penchée sur ton capricieux sommeil, ta mère te serre contre son cœur anxieux, pendant que l'amour et la pitié confondus dans son regard te communiquent tout ce que peuvent sentir tes yeux passifs. Plus chère es-tu, lorsque quelques faibles traits de celle qui a porté ton fardeau dans son sein sans tache m'apparaissent, quand je lis avec un profond amour ton visage. Bien plus chère es-tu, ô belle et fragile fleur, très chère, alors que tes tendres linéaments expriment parfaitement l'image de la beauté de ta mère !

C'est à cette époque (juillet 1813) qu'appelé par sa mère en l'absence de sir Timothy et de ses sœurs, Shelley vit pour la dernière fois le lieu de sa naissance, Field Place. Il y vécut quelques jours incognito, sous le nom du capitaine Jones, revêtant pour sortir le costume d'un jeune officier qui se trouvait alors à Horsham. Cet officier, nommé Ken-

nedy, a relaté dans une longue lettre les impressions produites sur lui par le poète :

Je le trouvai, dit-il, avec sa mère et ses deux sœurs aînées dans une petite chambre attenant au salon, qu'ils avaient appelée la Salle de la Confusion. Il me reçut avec franchise et bonté, comme s'il m'avait connu dès l'enfance, et gagna du premier coup mon cœur. La générosité de son âme, et son complet désintéressement lui imposaient de grandes privations pour lui-même. Il était obligé à la plus stricte économie dans son habillement. Il nous demanda un jour comment nous trouvions son habit, le seul qu'il eût apporté avec lui. Nous lui dîmes qu'il était très propre, qu'il semblait presque neuf. — Eh bien, dit-il, c'est un vieux vêtement noir, que j'ai fait refaire, et embellir de boutons de métal et d'un collet de velours... Il discourait avec éloquence et enthousiasme... Il me dit qu'autrefois il pensait que l'atmosphère qui nous entoure était peuplée des âmes des morts... Il lisait la poésie avec beaucoup d'emphase et de solennité ; un soir il nous lut tout haut la traduction d'un poème de Gœthe, et je crois encore l'entendre. Il semblait prendre un grand plaisir à la musique, comme moyen d'association ; les airs favoris de son enfance le charmaient ; un entre autres qu'il joua plusieurs fois sur le piano avec une seule main, qui semblait l'absorber ; c'était un air excessivement simple, que sans doute celle qui fut son premier amour aimait à jouer pour lui. Pauvre garçon ! Nous nous quittâmes bientôt, et je ne le revis plus ; mais je ne puis l'oublier ; c'était une aimable, une charmante créature.

Peu de temps avant cette visite, Shelley avait quitté Londres, pour s'établir économiquement dans un petit cottage appelé High Elms non loin d'Eton, à Bracknell, (Berkshire) dans le voisinage des Newton et de Maimuna. Il y reçut la visite d'un des hom-

mes qu'il a le plus aimés, et qui le méritait le plus par ses talents et par son cœur : Thomas Love Peacock [1]. L'intimité commencée l'année précédente à Cwm Elan se resserra à Bracknell et resta jusqu'à la fin sans nuage. Shelley, quand son ami fut dans le besoin, lui fit une pension annuelle de cent livres, et ne cessa de lui témoigner la plus vive affection même après son départ d'Angleterre.

Pendant son séjour à Bracknell, Shelley atteignit l'âge de sa majorité. Sa situation pécuniaire continuait d'être déplorable; les dettes s'accumulaient, il courut même quelque risque d'être arrêté comme débiteur insolvable; son père, à son insu, lui évita ce déshonneur. En octobre, il se vit forcé d'avoir recours aux obligations payables après décès (post-obit bonds).

En attendant l'arrangement de ses affaires, il voulut revoir les lieux témoins des premiers jours de son union avec Harriet, ses amis de Keswick [2], les Calvert, la capitale de l'Ecosse; Peacock était du voyage. Sans trouver en lui ce parfait accord de vues et d'aspirations qu'il eût désiré, il savait apprécier en son nouvel ami la compagnie d'un homme agréa-

---

1. Comme poète et surtout comme romancier satirique, Peacock mériterait d'être remis en lumière, et l'estime que Shelley faisait de ses talents et de son caractère n'est pas un des moindres titres à cette justice posthume. On peut lire un excellent article sur Peacock dans la *Revue Britannique*, janvier 1874.

2. C'était précisément le moment où Southey consentait à devenir *poète lauréat*, et où l'*Examiner* et les autres journaux libéraux l'accusaient d'apostasie.

ble et spirituel, d'un *scholar* ni superstitieux, ni dogmatique.

En décembre il était de retour à Londres, et bientôt après installé à Windsor dans une maison meublée, à peu de distance de Bracknell et des Boinville. Au milieu de ce mouvement incessant, il était plongé dans les plus variées et les plus sérieuses études. Il lisait Tacite, les ouvrages philosophiques de Cicéron, « un des plus admirables caractères que le monde ait jamais produits, » le système du monde de La Place, Homère, dans un exemplaire de l'édition de Grenville en deux volumes reliés en cuir de Russie :

Ce serait un curieux problème, dit Hogg, de calculer combien de fois il a lu ces deux volumes. Il le dévorait en silence, souvent même à la clarté du feu, ou le lisait à haute voix au premier venu avec une rapidité, une animation extrêmes : il semblait vouloir aller jusqu'à la fin du volume : et, quand il avait fini, il levait les yeux au plafond et s'écriait avec un indicible plaisir : Ah!... restant quelques minutes dans l'attitude de la vénération, absorbé par l'admiration et la joie.

Ses études philosophiques de 1813 eurent pour résultat un opuscule remarquable, sous forme de dialogue, entre un chrétien et un déiste intitulé *Une Réfutation du Déisme*, qui parut au commencement de 1814. Shelley y met fort subtilement la réfutation du Christianisme dans la bouche du déiste, et celle du Déisme dans la bouche du chrétien; le théosophe démolit le Christianisme, tandis que le chrétien Eusèbe, en prouvant qu'il n'y a pas de mi-

lieu entre l'athéisme et le Christianisme, n'est qu'un athée déguisé qui démolit le Déisme. Tout en n'étant qu'un nouveau développement des notes de la Reine Mab, ce dialogue, qui du reste n'était destiné qu'aux initiés, accuse chez l'auteur un grand progrès tant dans la forme que dans la pensée, devenue plus élevée, plus ferme, plus maîtresse d'elle-même, moins agressive et moins déclamatoire. M. Dowden y signale avec raison comme un des morceaux les plus dignes d'attention la critique des preuves de l'existence de Dieu tirées d'un dessein providentiel dans la nature. Les arguments de Shelley aboutissent à cette conclusion « que notre ignorance seule nous empêche de rapporter les phénomènes même les plus extraordinaires et les plus complexes aux lois du mouvement et aux propriétés de la matière ; et que supposer un créateur immatériel du monde, c'est offenser les premiers principes de la raison, par une hypothèse superflue dans la philosophie mécanique de Newton, et qui n'est qu'une excroissance inutile de la logique inductive de Bacon. »

Fatigué de ses continuelles pérégrinations et sans doute docile aux sages leçons de Maimuna [1], Shelley semblait disposé à goûter un peu de repos, tout en pressant son père de prendre enfin un arran-

1. « Sérieusement, écrit-elle à Hogg en mars 1814, je crois que son esprit et son corps ont besoin de repos. Les voyages à la recherche de ce qu'il n'a jamais trouvé ont ruiné sa bourse et sa tranquillité. Il est résolu à prendre quelque soin de la première par pitié pour la seconde, ce à quoi j'applaudis, et que je seconderai de tout mon pouvoir. Il cherche une maison près de nous... »

gement qui lui permît de sortir de sa misérable position pécuniaire. Il trouva ce repos dans des séjours prolongés auprès de ses amis de Bracknell dans les premiers mois de 1814. Reprenant sa correspondance avec Hogg un instant interrompue, il lui écrit de Bracknell le 16 mars :

J'ai passé une partie du mois dernier avec mistress Boinville; j'ai échappé dans le commerce de la philosophie et de l'amitié réunies à la pénible solitude de moi-même. Elles ont ranimé dans mon cœur la flamme expirante de la vie. Je me suis senti transporté dans un paradis, qui n'a rien de la mortalité, que sa nature transitoire; mon cœur est malade à la vue de cette nécessité, qui va bientôt me séparer de la délicieuse tranquillité de cet heureux *home*, car j'y ai trouvé mon *home*. Les arbres, le pont, les plus petits objets ont déjà une place dans mes affections.

Mon ami, vous êtes plus heureux que moi. Vous avez les plaisirs de la sensibilité aussi bien que ses peines. Pour moi je suis tombé dans un épuisement prématuré, qui me rend mort pour toute chose, excepté la capacité peu enviable de caresser la vanité de l'espérance, et une terrible susceptibilité en face des objets de dégoût ou de haine.

Ma situation matérielle s'arrange lentement d'elle-même; je suis étonné de mon indifférence à ce sujet. Je vis ici comme l'insecte qui joue dans un fugitif rayon de soleil, que le prochain nuage va obscurcir pour toujours. Je suis bien changé. Je jette un regard de regret sur nos heureuses soirées d'Oxford, et je m'étonne des espérances que j'entretiens au milieu de l'excès de ma folie. Burns dit, vous le savez : « Les plaisirs sont comme des pavots épanouis; vous saisissez la fleur; elle s'effeuille; ou comme les flocons de neige sur la rivière, qui restent un instant blancs, puis s'évanouissent pour toujours. »

Eliza est toujours avec nous, mais pas ici! elle sera avec moi quand l'infinie malice de la destinée me forcera à partir. Je ne suis plus disposé maintenant à contester à ce sujet. Je la hais assurément de tout mon cœur et de toute mon âme. Je sens s'éveiller en moi une inexprimable sensation de dégoût et d'horreur, quand je la vois caresser ma pauvre petite Ianthe, en qui à l'avenir je puis trouver la consolation de la sympathie. Quelquefois je succombe à la fatigue de résister au débordement d'horreur sans bornes que j'éprouve pour cette misérable. Mais elle n'est plus qu'un aveugle et affreux ver, qui ne voit même plus pour piquer.

Je me suis remis à l'italien. Je lis Beccaria *Dei delitti e pene*. Son Essai semble contenir d'excellentes remarques; cependant je ne pense pas qu'il mérite sa réputation. Cornelia m'aide à le déchiffrer. Ne vous ai-je pas dit autrefois qu'elle me semblait froide et réservée? Elle est tout l'inverse de cela, comme elle est l'inverse de tout ce qu'il y a de mauvais. Elle a hérité de toute la divinité de sa mère.

Qu'avez-vous écrit? je n'ai pas même été capable d'écrire une lettre ordinaire. Je me suis fait violence pour lire Beccaria et le Bentham de Dumont. J'ai quelquefois oublié que je ne suis pas à demeure dans ce délicieux *home*, qu'un temps viendra, qui me rejettera dans l'immense océan d'une *société abhorrée*.

Je n'ai écrit qu'une stance, qui n'a aucun sens, et que je n'ai écrite qu'en pensée :

« Tes regards de rosée tombent sur mon cœur, tes douces paroles y remuent du poison; tu as troublé le seul repos qui restât au désespoir. Soumis au dur contrôle du devoir, j'aurais pu porter mon cruel destin; les chaînes qui retiennent captive cette âme ruinée l'ont rongée comme un chancre, mais ne l'ont pas écrasée. »

C'est la vision d'un rêve délirant et maladif, qui disparaît à la froide et claire lumière du matin. Son excellence suprême et ses exquises perfections n'ont pas plus de

réalité que la couleur d'un coucher de soleil d'automne. Adieu ! »

Cette lettre désespérée ouvre un jour brutal sur l'état de l'âme de Shelley à cette époque, et prépare à la brusque catastrophe qui va suivre. L'intérieur de sa maison était devenu pour Shelley un enfer.

L'heure de la séparation approchait. Dès l'automne de 1813, d'assez graves dissentiments avaient amené entre les deux époux un sensible refroidissement. Le sonnet que Shelley adressa à Harriet en septembre à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance ne ressemble guère à celui de l'année précédente, comme l'a très bien observé M. Dowden qui l'a le premier édité ; ce sonnet, en dépit de ses expressions de tendresse, respire quelque chose de la tristesse d'un coucher de soleil, et trahit les premières fêlures de l'amour.

LE SOIR — A HARRIET.

O toi, brillant soleil ! sous la ligne bleu-sombre de l'horizon occidental tu descends dans ta sublimité, et brillant d'un éclat plus plein de charme à mesure que tes rayons déclinent, tu prêtes à chaque vapeur tes millions de nuances, et sur la clairière tendue de toiles d'araignée, sur le bosquet et le courant verses la liquide magie de ta lumière, jusqu'à ce que la calme Terre, lumineuse encore de ta splendeur décroissante, évoque la vision d'un beau rêve ; quel spectateur en ce moment à l'aide de l'œil astronomique pourrait froidement compter les taches de ta sphère ? Tel serait celui qui t'aime, Harriet, s'il pouvait se dérober aux pensées de tout ce qui lui rend sa passion chère, et se détournant insensible de ta chaude caresse, éplucher des taches dans le tissu sacré de notre bonheur.

Des dissentiments devaient éclater tôt ou tard, ils étaient dans la force des choses; il y avait entre ces deux êtres trop d'incompatibilités d'éducation, d'esprit, de caractère et d'humeur pour ne pas rendre à un moment donné la vie commune odieuse, insupportable. Medwin trouve surprenant, non pas qu'ils aient fini par se séparer, mais qu'ils aient pu si longtemps « traîner une chaîne, dont chaque anneau était une aggravation de torture. » Il est bien loin de notre pensée de vouloir jeter la pierre à cette *bonne* Harriet, que Hogg et Peacock nous ont peinte sous des couleurs si séduisantes; elle payait cher l'étourderie avec laquelle elle s'était jetée dans les bras du poète; quant à Shelley, il avait eu le grand tort de s'embarquer trop légèrement dans cette triste aventure, et d'avoir pris au début pour de l'amour ce qui n'était qu'une généreuse sympathie. Au moment de lier son existence à celle d'Harriet, il avait trop facilement cédé aux suggestions de son cœur, malgré la raison qui lui criait : « Percy, n'écoute pas cette cloche; car elle t'appelle au ciel ou à l'enfer. » L'enfer était venu. Il s'était flatté sans doute, par la douce et éloquente éducation de l'amour, de donner à cette séduisante poupée une raison et une âme, de l'élever jusqu'à lui; il y avait échoué; il s'était convaincu qu'elle était incapable de se hisser à cette hauteur, dénuée de cet affinement d'esprit et de cette délicatesse de sentiment, qu'il eût voulu trouver dans la compagne de sa vie; un cœur sec et froid, fermé à toutes les grandes passions qui le dévoraient, ne réalisant en aucune façon

l'idéal absolu qu'il s'était fait de l'amour. Il a résumé lui-même en deux lignes terribles tous ses griefs contre Harriet : « Tous ceux qui me connaissent doivent savoir que la compagne de ma vie doit être capable de sentir la poésie et de comprendre la philosophie : Harriet est un *noble animal*; mais elle est incapable de l'une et l'autre chose. »

Au lieu d'une Mary Wollstonecraft, ou même d'une madame Boinville, il avait trouvé dans Harriet une simple femme, plus sensible aux vanités féminines, au bien-être et au confort de la vie qu'aux jouissances idéales de la poésie et de la philanthropie. Elle avait bien essayé pendant quelque temps de s'inoculer le divin virus, de bégayer le jargon philosophique et mystique; mais ces grands mots sonnaient mal sur ses jolies lèvres; il s'y mêlait un sourire de malicieuse incrédulité. Ne s'était-elle pas permis de rire avec l'ami Peacock de l'enthousiasme avec lequel Shelley soutenait des théories impraticables, qu'il croyait de la dernière importance pour le bonheur et la perfectibilité de ses semblables? N'avait-elle pas tourné en raillerie le sentimentalisme humanitaire et français qui avait cours dans l'entourage de Maimuna? Son cœur, quelque insensible qu'il pût être, ne se sentait-il pas mordu par la « jaune » jalousie, en songeant à la place que cette enchanteresse occupait dans les affections de son mari? Harriet, une fois mère ou sur le point de le devenir, avait vu s'évanouir le mirage des premiers jours; elle était retombée dans le terre-à-terre des besoins et des préoccupations de la triste réalité. Les

lectures à haute voix avaient cessé ; et Shelley ne prenait plus aucun intérêt à cultiver l'esprit de sa jeune femme. S'il faut en croire Peacock, ce refroidissement entre les deux époux devrait être attribué surtout à deux causes : Harriet s'était déchargée sur une nourrice des soins de la maternité, et elle s'opiniâtrait à conserver auprès d'elle son ange gardien, Eliza, devenue odieuse à Shelley : « j'ai toujours pensé, dit-il, que, si Harriet avait nourri son enfant, et si sa sœur n'avait pas vécu avec eux, les liens de leur mariage et de leur amour n'auraient pas été si promptement brisés. »

Cependant, quelque tendue que fût la situation entre les deux époux, Shelley, comprenant de quel côté était son devoir, se résignait, non sans lutte et sans violence, à porter en silence un fardeau que lui rendaient encore plus pénible les diversions d'idéales jouissances que lui procuraient ses assiduités à Bracknell. Il était alors si peu question pour lui de séparation, que, quatre jours après avoir écrit à Hogg la lettre que nous avons citée, il renouvelait son mariage avec Harriet selon le rite anglican à la paroisse Saint-George. La pauvre femme était de nouveau enceinte, et Shelley tenait, en vue des droits de son héritier futur, à sanctionner solennellement le mariage d'Edinburgh.

En avril, nous retrouvons le poète à Bracknell : « Shelley, écrit mistress Boinville à Hogg (18 avril) est de nouveau veuf. Sa belle moitié est allée à Londres avec miss Westbrook, qui se décide à habiter, je crois, Southampton. » Mais plus Shelley goûtait

les délices de ce divin séjour, plus le retour dans son triste et silencieux foyer lui paraissait douloureux et lugubre. C'est dans cette disposition d'esprit qu'en quittant Bracknell, il écrivait ces stances désolées :

Marche ! Marche ! le marais est sombre sous la lune ; de rapides nuages ont bu le dernier pâle rayon du soir ; Marche !... Le devoir et l'abandon te ramènent à la solitude !... Marche ! Marche ! vers ta maison triste et silencieuse ; verse des pleurs amers sur son foyer désolé...

Il emportait avec lui le souvenir inoubliable de cette maison, de cette bruyère, de ce jardin de Bracknell, celui surtout des enchanteresses qui l'habitaient, de la musique de leurs voix, de la lumière de leur sourire [1].

Au milieu de cette morne désolation, rien cependant ne semblait encore désespéré ; si l'amour était mort dans le cœur d'Harriet, le poète en appelait au moins à sa pitié ; il la suppliait de ne pas le condamner à perdre toute espérance. En mai 1814, il lui adressait ces vers retrouvés écrits de la main même d'Harriet dans le manuscrit d'un recueil de poèmes qu'il se proposait de publier :

A HARRIET

Mai, 1814 [2].

Ton regard d'amour a le pouvoir de calmer la plus

1. Voir ces admirables stances, t. III, p. 4.

2. Nous devons à M. Dowden cette pièce capitale : « il est évident, dit-il en la citant, qu'en mai 1814, Harriet avait pris en face de son mari une attitude de dure hostilité, tandis que Shelley plaidait avec une espérance presque désespérée, pour la résurrection de leur amour. »

orageuse passion de mon âme ; tes douces paroles sont des gouttes de baume dans la coupe trop amère de la vie ; je n'ai pas d'autre chagrin que celui d'avoir connu ces très exquises délices.

Harriet ! si tous ceux qui désirent vivre dans le chaud rayon du soleil de tes yeux doivent payer ce bonheur par cette peine au delà de toute peine, de mourir sous ton mépris — alors écoute ton ami de choix reconnaître trop tard que son cœur est le plus digne de ta haine.

Oh ! sois la seule dans l'humanité dont la condition n'ait point endurci le cœur; sois la seule vertueuse, douce, bonne au milieu d'un monde de haine ; et par une légère patience mets le sceau au bonheur durable du compagnon de ta vie.

Car sa joue est pâle d'angoisse, sa respiration est haletante, ses yeux sont troubles, il n'ose prononcer ton nom ; ses lèvres sont faibles et tremblantes ; par pitié ne le laisse pas endurer la misère d'un remède fatal.

Oh ! désormais ne te fie plus à un guide menteur ! fais fuir le sentiment qui ne connaît pas le remords ; c'est malice, c'est vengeance, c'est orgueil ; mais ce n'est pas toi ; oh ! daigne faire l'épreuve d'un plus noble orgueil, et aie pitié, si tu ne peux plus aimer.

Cook's Hotel.

Il est probable que cet appel désespéré à la pitié d'Harriet n'eut aucun écho dans son cœur; et l'on peut dire, tout en faisant la part de l'exagération naturelle à un amour blessé, que cette dureté d'âme fut pour Shelley le crime irrémissible, qu'il ne pardonna jamais [1]. Devant une telle insensibilité, c'é-

1. M. Dowden nous en donne un curieux témoignage dans une variante de deux vers de la Dédicace de *Laon et Cythna*, st. VI, où Shelley, au lieu de ces deux vers : « Pas un être qui pour moi ne fût trompeur, cœurs durs et froids comme des mon-

tait le cas ou jamais pour lui d'appliquer son grand principe, qu'il avait développé dans une note de sa *Reine Mab*, que le mariage ne pouvait lier indissolublement deux êtres qui n'étaient pas faits l'un pour l'autre, et qu'il était de leur devoir de chercher dans une autre union l'amour et le bonheur. C'était là le *remède fatal* dont il parlait dans ses Stances à Harriet.

Depuis son mariage à Saint-George, il était entré dans de plus intimes relations avec Godwin, dont les embarras financiers avaient ému sa généreuse amitié [1]. Il fut alors pour la première fois singulièrement frappé de l'expression d'intelligence, de sensibilité et d'énergie qui éclatait sur la figure pâle et pure de Mary, ce noble rejeton de Mary Wollstonecraft et de Godwin, où se mêlaient, sous le rayon d'une beauté de dix-sept ans, la clarté d'esprit et la calme fermeté de son père à l'ardeur d'imagination et de sentiment de sa mère. Shelley en fut comme ébloui.

A en croire Peacock, le principal confident de Shelley à cette époque, sa passion pour Mary fut un coup de foudre :

Rien de ce que j'ai pu lire dans les contes ou les histoires, dit-il, ne pourrait donner une idée plus frap-

---

ceaux de pierres de glace... » avait écrit primitivement, faisant allusion à sa cousine Grove et à Harriet : « Une de celles que j'ai trouvées me fut chère, mais fausse pour moi; *le cœur de l'autre était comme un cœur de pierre.* »

1. Il s'agissait tout simplement de trouver une somme de 3000 livres, chose assez difficile en ce moment à Shelley.

pante d'une passion aussi soudaine, aussi violente, aussi irrésistible que celle à laquelle je le trouvai en proie, quand sur son invitation je revins de la campagne le trouver à Londres. La passion se lisait dans ses traits, ses yeux étaient rouges et enflammés, sa chevelure et ses habits en désordre. Il prit une bouteille de laudanum et dit : je ne veux plus me séparer de cela : puis il ajouta : je me répète continuellement ces vers de Sophocle :

« Le lot le plus heureux de l'homme est de ne pas être, etc. »

Hogg ne se douta de la chose que le 8 juin :

Nous nous promenions, raconte-t-il, dans Newgate Street. En atteignant Skinner Street, il me dit : « j'ai à parler à Godwin ; venez, je ne vous retiendrai pas longtemps. » Je le suivis dans la boutique, qui était la seule entrée, et nous montâmes. Nous entrâmes dans une chambre du premier étage. William Godwin n'était pas à la maison. Shelley parut désappointé de ne pas trouver la source de la *Justice politique*.

— Où est Godwin ? me demanda-t-il plusieurs fois, comme si je l'avais su. Et il continuait d'arpenter la chambre pendant que je lisais les noms des vieux auteurs anglais sur le dos des vénérables volumes, quand tout à coup une porte s'ouvrit tout doucement, et une voix perçante appela : « Shelley ! » Une autre voix perçante répondit : « Mary ! » et il s'élança hors de la chambre, comme une flèche de l'arc d'un roi du tir. Une toute jeune fille, belle et avec de beaux cheveux, pâle et ayant des yeux perçants, portant un tablier de tartane, vêtement assez peu d'usage alors à Londres, l'avait appelé. Il resta une minute ou deux absent : puis il revint, disant : Godwin est sorti, ce n'est pas la peine de l'attendre ; et nous continuâmes notre promenade. Quelle est cette personne ? lui demandai-je ; une fille ? — Oui. — Une fille de William Godwin ? — Oui, la fille de God-

win et de Mary Wollstonecraft. Ce fut la première fois que je vis cette femme si distinguée, dont j'ai beaucoup à parler dans la suite. Sa placidité me frappa, et aussi sa pâleur et son regard perçant.

L'impression produite par Shelley sur Mary n'avait pas été moindre. Son respect et son dévouement filial pour Godwin, l'admiration enthousiaste qu'il témoignait pour sa mère, et surtout peut-être la profonde mélancolie, empreinte alors sur ses traits et révélant un chagrin profond, émurent vivement cette âme tendre et généreuse ; elle lui accorda, sans qu'elle lui fût demandée, cette pitié qui est bien près de l'amour, et que lui avait refusée Harriet. Un jour elle ne put en le regardant maîtriser son émotion ; une larme furtive brilla dans ses yeux ; c'en fut assez pour triompher de la réserve que Shelley s'était imposée; il répondit par un petit poème, qui en dit plus sur les débuts de cet amour et la situation délicate et embarrassée des deux amants que tous les récits des biographes [1].

Cependant Shelley n'avait pas cessé jusqu'alors de correspondre avec Harriet, retirée à Bath. Quelques jours, au commencement de juillet, s'étant passés sans qu'elle reçût de lettres, ne pouvant rester dans une si cruelle incertitude, elle écrivit au libraire Hookham, le suppliant de lui donner des nouvelles de l'absent, sinon elle courra à Londres en chercher

1. Voir au t. III de notre traduction, p. 221, cette importante pièce biographique, et deux fragments qui se rapportent à la même époque, t. III, p. 339 et 340.

elle-même. Shelley lui répondit qu'il l'attendait; elle arriva à Londres le 14 juillet.

Dans cet intervalle, une révélation terrible était venue porter le dernier coup à l'âme déjà profondément blessée de Shelley; il avait acquis la conviction, que non seulement Harriet avait cessé de l'aimer, mais qu'elle avait donné son cœur à un autre, qu'elle appartenait à un autre [1]. Devant une telle conviction, il n'y avait plus d'hésitation possible; Harriet ne pouvait plus être sa femme.

Harriet, en arrivant à Londres, trouva donc Shelley décidé à une irrévocable séparation.

Comprenant que toute résistance serait inutile, elle accepta les arrangements qui lui étaient proposés et se retira avec son enfant chez son père, espérant peut-être que le temps lui ramènerait celui qu'elle n'avait pas su retenir le jour où il la suppliait si pathétiquement de lui rendre son amour.

Comme il n'y avait dans le cœur de Shelley ni colère, ni animosité, ni désir de vengeance, il continua de correspondre avec Harriet, de pourvoir à ses besoins, de s'occuper d'elle avec une amicale sollicitude jusqu'au jour où elle devint tout à fait indigne de ses soins. En face de sa conscience et de ses théories, il avait rempli ce qu'il croyait son devoir, et il pouvait écrire plus tard à Southey qui l'invitait à faire sur ce point son examen de conscience :

---

1. Un gentilhomme irlandais, nommé Ryan, reçu en 1813 dans l'intimité de Shelley et de Harriet.

Je prends Dieu à témoin, s'il y a un Dieu qui nous regarde en ce moment vous et moi, et je m'engage, si jamais nous nous rencontrons, comme vous vous y attendez peut-être, devant lui après la mort, à le répéter en sa présence : que vous m'accusez injustement. Je suis innocent du mal, fait ou voulu.

Le nouvel objet de son amour, la double incarnation du génie de Godwin et du grand cœur de Mary Wollstonecraft, se revêtit aux yeux de Shelley de toutes les qualités, de toutes les perfections de la femme forte, de la femme idéale, qui manquaient à Harriet.

M. Jeaffreson s'épuise à démontrer que Mary Godwin était une espèce d'ingénue, élevée dans les idées saines et ordinaires sur le mariage et l'amour, et que ce fut Shelley qui le premier lui ouvrit les yeux et l'initia aux doctrines de sa mère. C'est se méprendre bien volontairement sur le caractère et les dispositions d'esprit de Mary. « Elle est singulièrement hardie, disait d'elle à quinze ans, Godwin, un peu impérieuse et de l'esprit le plus actif ; sa passion de connaître est grande, et sa persévérance dans tout ce qu'elle entreprend presque invincible. » Avec ce tempérament, et dans l'atmosphère de libre-pensée où elle vivait, Mary n'avait point attendu les leçons de Shelley pour s'initier au culte de la raison ; elle avait amplement profité des enseignements de l'écossais Baxter [1] chez qui elle avait passé une partie de sa vie de jeune fille ; Shel-

1. Ce Baxter était, dit M. Dowden, nourri des doctrines de Godwin, et à l'apparition de la *Reine Mab* avait exprimé hautement son admiration.

ley fut surpris de trouver tant d'élévation de pensée, tant de sagacité philosophique alliées à une si grande jeunesse, et se mit à son école : « Je crois, lui écrivait-il en octobre 1814, que c'est à moi d'être dans les mains de Mary ce qu'Harriet était dans les miennes. Mais avec quelles dispositions différentes, avec quel dévouement et quelle affection, avec quel respect et quelle adoration au delà de toute mesure de l'intelligence qui me gouverne! » C'était d'égale à égal que Mary, comme elle le dira plus tard, « mettait sa main dans sa main, et enchaînait sa destinée à la sienne. »

Dans *Laon et Cythna*, Laon s'inclinera devant le génie de Cythna, et c'est à Cythna que le poète confiera le rôle d'initiatrice, de prophétesse et d'inspiratrice.

Le souvenir ému de Mary Wollstonecraft planait sur cette délicieuse idylle de deux âmes sœurs qui unissaient dans de platoniques tendresses leurs ardentes et idéales aspirations, en attendant que l'amour unît leurs vies. Le lieu ordinaire de leurs secrets rendez-vous était le vieux cimetière de Saint-Pancrace, où se trouvait la tombe de Mary Wollstonecraft. Sous le saule pleureur qui l'ombrageait, la jeune Mary, fuyant les ennuis du logis et la mauvaise humeur de sa belle-mère, se réfugiait avec ses chers livres. C'est là sans doute qu'elle lut la *Reine Mab*, dans l'exemplaire que lui offrit Shelley, avec cette inscription de sa main : « Mary Wollstonecraft Godwin, P. B. S. Vous voyez, Mary, que je ne vous ai point oubliée. » A la fin du volume, Mary avait écrit en juillet 1814 :

« Ce livre est sacré pour moi, et comme jamais aucune autre créature ne l'ouvrira, je puis y écrire ce qu'il me plaît. Qu'écrirai-je? que j'aime l'auteur au delà de toute expression, et que je suis séparée de lui, mon plus cher et mon seul amour. Au nom de cet amour, nous nous sommes mutuellement fait cette promesse: quoique je ne puisse être à vous, je ne serai jamais à un autre. Oui, je suis à toi, exclusivement à toi.

Puis, suivaient ces vers:

« Par le baiser de l'amour, le regard que personne autour de nous n'a vu, le sourire qu'aucun autre n'a pu comprendre, la pensée chuchotée de deux cœurs unis, l'étreinte de la main frémissante [1],

» Je me suis engagée à toi, et l'engagement est sacré. Je me rappelle vos paroles : vous allez maintenant, Mary, vous mêler au monde, et pour un moment je dois me séparer de vous ; mais dans la solitude de votre chambre je serai avec vous. — Oui, vous êtes toujours avec moi, vision sacrée !

» Ah ! je le sens, une bénédiction m'a été accordée qui n'a jamais été faite pour moi ; tu es trop semblable à un rêve du ciel pour qu'un amour terrestre te mérite [2]. »

Cette séparation momentanée avait été imposée à Shelley par Godwin. Celui-ci n'était pas, à coup sûr, un Géronte bien farouche ; mais il avait été averti des entrevues secrètes des deux jeunes gens, et leur avait fait de sérieuses remontrances. Shelley, pour endormir la vigilance du philosophe, dut renoncer pour quelque temps à voir Mary. Mais les serments

1. Vers légèrement altérés, empruntés à la *Première Elégie à Thyrza*, de Byron.

2. Vers également empruntés à Byron :

« If sometimes in the haunts of men... »

échangés et l'ardeur de leur amour ne souffraient pas un long répit ; ils s'aimaient, qui pouvait les empêcher d'être l'un à l'autre? A l'insu de Godwin et de sa femme, des arrangements secrets furent pris entre les deux amants, et l'étonnement de l'auteur de la *Justice politique* ne fut pas médiocre, quand le 28 au matin, on lui annonça que les chambres de Mary et de Jane Clairmont étaient vides. Les amoureux s'envolaient vers le Continent.

# CHAPITRE XI

## LE TOUR DE SIX SEMAINES SUR LE CONTINENT
## JOURNAL DE SHELLEY ET DE MARY
## 1814

A quatre heures du matin, le 28 juillet, les fugitifs, accompagnés de Jane Clairmont qui devait leur servir de truchement en France, quittaient Skinner Street, et se dirigeaient sur Douvres. Mais laissons parler Shelley [1].

[28 *juillet*. — La nuit qui précéda ce matin, tout étant décidé, je donnai l'ordre qu'une chaise de poste se tînt prête vers les quatre heures. Je veillai jusqu'à ce que les

1. Nous sommes redevable à M. Dowden des extraits si intéressants du *Journal écrit par Shelley*, d'après lequel fut rédigé le récit publié par Mary en 1817 sous ce titre : *Histoire d'un voyage de six semaines à travers une partie de la France, de la Suisse, de l'Allemagne et de la Hollande, avec des lettres descriptives d'une promenade en bateau autour da lac de Genève et des glaciers de Chamouni.* Nous complétons le journal de Shelley par le récit imprimé. Des parenthèses [ ] indiquent les extraits du journal de Shelley.

éclairs et les étoiles pâlissent. Enfin, il était quatre heures. Je ne croyais pas qu'il fût possible de réussir; il me semblait toujours que quelque danger certain nous guettait. J'allai; je la vis; elle vint à moi. Il restait encore un quart d'heure. Il y a toujours quelque arrangement à prendre, et elle me laissa pour un instant. Que ce temps me parut terrible! Il me semblait que nous badinions avec la vie et l'espérance. Quelques minutes passèrent; elle était dans mes bras — nous étions sauvés! Nous étions sur le chemin de Douvres!

Pendant le trajet, Mary fut malade, et cependant au milieu même de ce malaise, quel plaisir et quelle sécurité nous partageâmes! Elle se trouva mal de la chaleur; il fallut qu'à chaque relais elle se reposât. J'étais partagé entre l'anxiété que me causait son état et la terreur de voir arriver ceux qui nous poursuivaient. Je me reprochais de ne pas lui laisser assez de temps pour reposer, tout en songeant au danger qui me paraissait si grand que l'on pouvait sacrifier un peu de son confort pour l'éviter.

A Dartford, nous prîmes quatre chevaux afin de pouvoir nous assurer les devants. Nous arrivâmes à Douvres avant quatre heures (Mary s'y rafraîchit en prenant un bain de mer). Il fallut perdre quelque temps en considérations, en dîner, en marchés avec les matelots et les gens de la douane. Enfin nous engageâmes un petit bateau pour nous conduire à Calais; à six heures il était prêt. La soirée était très belle; les rives fuyaient lentement; nous nous sentîmes sauvés; il y avait alors peu de vent; les voiles battaient dans la brise pendante. La lune se leva, la nuit vint, et avec la nuit une houle lente et lourde, puis une brise plus fraîche, qui devint bientôt si violente qu'elle secoua fortement notre bateau. Mary fut vivement affectée par la mer; elle pouvait à peine se mouvoir. Elle passa toute la nuit étendue dans mes bras; le peu de force qui restait à mon corps épuisé fut toute employée à tenir sa tête en repos sur ma poitrine. Le vent était

violent et contraire. Puisque nous ne pouvions atteindre Calais, les marins proposèrent de se diriger sur Boulogne. Ils nous assurèrent que dans deux heures nous toucherions au rivage ; cependant heures après heures passèrent, et le rivage était encore bien loin quand la lune sombra dans la ligne rouge et orageuse de l'horizon, et les lueurs rapides de l'éclair pâlirent dans l'éclat du jour. Nous marchions lentement contre le vent, quand tout à coup une rafale mêlée de tonnerre fendit la voile, et les vagues envahirent le bateau ; les marins eux-mêmes jugèrent que nous étions en danger ; le vent avait maintenant changé, et nous poussait avec de violentes rafales directement sur Calais.

Mary ne s'aperçut pas du danger ; elle reposait entre mes genoux, incapables de la soutenir ; elle ne parlait ni n'ouvrait les yeux ; mais je sentais qu'elle était là. J'eus le temps alors de réfléchir et même de raisonner sur la mort ; elle excitait en moi plutôt un sentiment de malaise et de désappointement qu'un sentiment d'horreur. Nous ne serions jamais séparés, mais dans la mort nous ne connaîtrions pas, nous ne sentirions pas notre union comme alors. J'espérais, mais d'une espérance mêlée de crainte, en songeant à ce qu'éprouverait cet esprit inestimable, au moment de mourir.

Le matin éclata, l'éclair disparut, la violence du vent s'abattit. Nous arrivions à Calais, et Mary dormait toujours ; nous abordâmes à la grève. Tout à coup le large soleil se leva sur la France.

*Vendredi* 29 *juillet*. — « Regardez, Mary, lui dis-je ; le soleil se lève sur la France ! » Nous nous acheminâmes sur la grève vers l'hôtel ; nous nous y installâmes dans une pièce qui pouvait servir à la fois de salon et de chambre à coucher.]

J'entendais pour la première fois un langage différent de celui auquel j'étais accoutumé ; je voyais un costume qui ne ressemblait en rien à celui de l'autre côté du détroit ; les femmes avec de hauts bonnets et des jaquettes

courtes ; les hommes avec des boucles d'oreilles ; les dames avec de hautes coiffures perchées sur le sommet de la tête, la chevelure retombante sans boucles égarées pour orner les tempes ou les joues. Il y a toutefois quelque chose de tout à fait plaisant dans les manières et l'aspect extérieur du peuple de Calais, qui prévient en sa faveur. Un souvenir national se présentait naturellement ; quand Edouard III prit Calais, il en emmena les anciens habitants, et peupla presque entièrement la ville de nos concitoyens ; mais malheureusement, les mœurs n'y sont pas anglaises.

Nous restâmes ce jour-là et une grande partie du jour suivant à Calais ; nous avions été obligés la veille de laisser nos bagages à la douane anglaise, et il avait été convenu qu'ils arriveraient par le paquebot du lendemain, qui, retenu par le vent contraire, ne put arriver qu'à la nuit.

[Le soir, le capitaine Davison nous apprit qu'une grosse dame était arrivée, disant que j'avais fui avec sa fille ; c'était mistress Godwin. Jane passa la nuit avec sa mère.

*Samedi*, 30 *juillet*. — Jane nous informe qu'elle ne peut résister au *pathos* des remontrances de mistress Godwin. Elle en appelait à la municipalité de Paris – à l'esclavage passé et à la liberté à venir. Je lui conseillai de prendre au moins une heure de réflexion. Elle retourna vers mistress Godwin, et lui déclara qu'elle était résolue à nous suivre.

Je rencontrai mistress Godwin dans la rue, au moment où elle allait s'embarquer pour Douvres. J'allai me promener seul avec Mary en dehors de la porte le long des fortifications, dans un champ où l'on faisait les foins. A six heures du soir, nous quittâmes Calais, et nous arrivâmes à Boulogne à dix heures.]

Nous fîmes le trajet dans un cabriolet traîné par trois chevaux. Pour des gens qui n'avaient jamais vu autre chose qu'une légère chaise de poste et un postillon anglais, il y avait dans notre équipage quelque chose d'irrésistiblement comique. Les trois chevaux marchaient

de front, le plus grand dans le milieu, rendu plus formidable encore par l'addition d'un harnachement d'une complication inintelligible, ressemblant à une paire d'ailes en bois attachées à ses épaules ; le harnais était formé de cordes ; et le postillon, un petit homme bizarre et raide avec une longue queue, faisait claquer son fouet, pendant qu'un vieux misérable berger avec un chapeau relevé nous regardait passer.

Les chemins sont excellents ; mais la chaleur était intense, et Mary en souffrait beaucoup.

Nous passâmes la première nuit à Boulogne, où nous trouvâmes une femme de chambre fort sale, mais du meilleur caractère. En Angleterre, ces femmes sont prudes, et deviennent impudentes, dès que vous vous permettez la moindre familiarité avec elles. Les femmes des classes inférieures en France ont l'aisance et la politesse des Anglaises les mieux élevées ; elles vous traitent sans affectation comme leur égale, et par conséquent il n'y a pas place pour l'insolence. Nous avions commandé qu'on tînt des chevaux prêts pendant la nuit ; mais nous nous sentîmes trop fatigués pour en faire usage. L'homme insistait pour être payé pour la nuit entière. « *Ah ! madame, dit la femme de chambre, pensez-y ; c'est pour dédommager les pauvres chevaux d'avoir perdues leur douce sommeil* [1]. » La plaisanterie d'une femme de chambre anglaise eût été tout autre chose.

Afin d'abréger le plus possible notre voyage à cause de la santé de Mary, nous ne nous arrêtâmes pas la nuit suivante, et le lendemain, vers les deux heures, nous arrivâmes à Paris.

[*Mardi*, 2 *août*. — Nous descendîmes à l'hôtel de Vienne. Mary passa en revue avec moi les papiers contenus dans sa malle. C'étaient quelques-uns de ses propres écrits,

1. Ces mots sont en français dans le texte ; nous avons conservé l'orthographe. Tous les mots français du texte sont dans notre traduction en italiques.

des lettres de son père et de ses amis, et mes lettres. Elle me promit de me permettre de lire et d'étudier les productions de son esprit qui avaient précédé nos relations. Je réclamerai l'exécution de cette promesse à Uri. Le soir nous allâmes nous promener aux jardins des Tuileries ; jardins tout à fait officiels et sans intérêt ; pas le moindre gazon. Mary n'était pas bien ; nous rentrâmes, et fûmes assez heureux pour dormir [1].

*Mercredi*, 3 *août*. — Reçu une froide et stupide lettre d'Hookham. Il dit que la famille des Boinville a été réduite à la dernière misère pour avoir été obligée dans le cours d'une année de payer pour moi quarante livres. Il n'a pas envoyé l'argent. — Ecrit à Tavernier — Mary me lit quelques passages des poèmes de lord Byron. Je ne m'étais pas encore aussi clairement aperçu jusqu'ici combien la couleur de nos propres sentiments déteint sur les plus vivantes productions des autres esprits ; nos propres perceptions sont pour nous le monde.

*Jeudi*, 4 *août*. — Mary m'a rappelé que c'était l'an-

---

1. L'*Histoire* ajoute sur Paris ces détails : « Dans cette ville il n'y a pas d'hôtel où l'on puisse rester aussi peu longtemps qu'on le désire, et nous fûmes obligés de louer un appartement pour une semaine. Les hôtels sont chers et peu agréables. Comme c'est l'habitude en France, la principale pièce était une chambre à coucher ; il y en avait une autre tout à côté, et une antichambre qui nous servit de salon. Je trouve les boulevards infiniment plus plaisants que les Tuileries. Ils entourent Paris et ont huit milles d'étendue ; ils sont très larges, et plantés d'arbres de chaque côté. A une extrémité se trouve une superbe cascade qui rafraîchit les yeux par son continuel jaillissement ; près de là s'élève la Porte Saint-Denis, un magnifique morceau de sculpture. J'ignore jusqu'à quel point elle peut aujourd'hui être défigurée par la barbarie gothique des envahisseurs de la France, qui, non contents de reprendre les dépouilles de Napoléon, ont encore, avec une malice impuissante, détruit les monuments de leurs propres défaites. Quand je vis cette porte, elle était dans sa splendeur, et en la voyant, on se fût imaginé que les jours de la grandeur romaine revivaient à Paris.

niversaire de ma naissance ; je croyais que c'était le 27 juin. Tavernier a déjeuné avec nous ; c'est un idiot. — J'ai vendu ma montre, chaîne, etc..., ce qui a produit huit napoléons, cinq francs [1]. — Tavernier a dîné ; le fou est encore infiniment plus insupportable ; nous nous sommes promenés avec lui le soir sur le boulevard ; il accompagnait Jane.

*Vendredi*, 5 *août*. — Déjeuné avec quelques amis de Tavernier. Je commis la bévue de prendre une femme mariée pour une enfant de neuf ans, et si son enfant (que je pris pour sa sœur) n'avait pas gardé une contenance plus sérieuse, je l'aurais prise sur mes genoux, et lui aurais offert un morceau de sucre. Les dames parlèrent de costumes et de mangeaille. Nous allâmes avec Tavernier à la police, au Louvre, à l'église de Notre-Dame, dont l'intérieur trompa notre attente. Au Louvre, nous vîmes une peinture, celle du Déluge, terriblement émouvante. Ce fut la seule peinture vraiment remarquable que nous eûmes le temps d'observer. Il y avait aussi un Enfer et un Ciel ; les bienheureux avec leur air stupide. Le soir nous allâmes à la recherche de H. M. (Hélène Marie) Williams. Après beaucoup de recherches inutiles, nous rencontrâmes à la place Vendôme un Français qui parlait anglais ; il nous offrit ses services. Il nous égara pour le plaisir de s'entendre causer ; il nous dit qu'il avait assisté aux excitations exercées sur la populace pour renverser la statue de Napoléon ; qu'il était royaliste, et avait fait partie de l'armée anglaise pendant le règne de Bonaparte ; qu'il avait été le premier royaliste rentré à Paris. Il nous fit asseoir dans le jardin des Tuileries, et là, avec le sourire d'une vanité débordante, il nous avoua qu'il était auteur et poète. Nous l'invitâmes à déjeuner, espérant toujours tirer de son obligeance quelque secours dans notre embarras.

*Samedi*, 6 *août*. — M. R. de Savi (l'auteur et le poète)

1. Cet argent fut envoyé à Harriet.

déjeune avec nous ; nous allons avec lui chez M. Peregaux, banquier, qui refuse de nous avancer de l'argent. J'apprends de Tavernier l'adresse de H. M. Williams. Assurément notre histoire et notre situation ne peut manquer de l'intéresser. J'y cours. Elle est à la campagne ; l'époque de son retour est incertaine. A mon retour, à l'hôtel, nous allons chez Tavernier chercher nos lettres ; il était parti à notre hôtel. Nous y retournons. Le dîner avec M. de Savi était fixé pour six heures ; nous le renvoyons à huit, laissant Jane attendre Tavernier. M. R. de Savi avait perdu toute espérance. Nous revenons. Tavernier nous donne une stupide et insolente lettre d'Hookham.

*Dimanche* 7 *août*. — Tavernier déjeune. Promet de l'argent. La matinée se passe en conversations délicieuses. Nous oublions presque que nous sommes prisonniers à Paris ; Mary surtout semble insensible à tous les maux à venir. Elle sent et pense comme si notre amour pouvait suffire à résister à l'invasion du malheur. Elle reposait sur ma poitrine, et semblait même indifférente au soin de prendre la nourriture nécessaire à la vie. Nous allâmes chez Tavernier et reçûmes une valeur de soixante livres. Nous fîmes alors nos plans, et décidâmes de partir pour Uri. Nous dormîmes au matin sur le sofa.]

En Angleterre nous n'aurions pu mettre notre projet à exécution, sans nous exposer à des insultes et des impertinences continuelles ; les Français sont bien plus tolérants pour le vagabondage de leurs voisins. Nous résolûmes donc de traverser la France, et dans ce dessein nous nous mîmes à la recherche d'un âne pour charrier notre porte-manteau et porter chacune de nous à tour de rôle.

De bon matin donc le lundi 8 août, Shelley et Claire allèrent au marché des ânes, et en achetèrent un, et le reste du jour fut consacré aux préparatifs du départ. Pence temps-là, *madame l'Hôte* nous rendit visite, et essaya de nous dissuader d'accomplir notre dessein. Elle nous représenta qu'une nombreuse armée venait d'être débandée, que les soldats et les officiers erraient en désordre à tra-

vers le pays et que *les Dames seraient certainement enlevées*. Mais nous ne nous laissâmes point entamer par ses arguments, et empaquetant le nécessaire, et laissant le reste pour partir par la diligence, nous prîmes un fiacre à la porte de l'hôtel, le petit âne nous suivant.

A la barrière nous renvoyâmes le fiacre. Il commençait à faire sombre, et l'âne semblait tout à fait incapable de porter l'une de nous : il avait l'air de ployer sous le porte-manteau, quoique fort léger. Cependant nous étions assez joyeux, et nous trouvâmes les lieues courtes. A dix heures nous arrivâmes à Charenton.

Charenton est plaisamment situé dans une vallée arrosée par la Seine, qui serpente entre des rives parsemées d'arbres. A la vue de cette scène, Claire s'écria : « Oh ! c'est assez beau ; restons ici ! » Ce fut son exclamation à chaque nouveau site, et comme chacun surpassait le précédent, elle criait : « Je suis enchantée que nous ne soyons pas restés à Charenton ; mais restons ici ! »

Trouvant notre âne inutile, nous le vendîmes, et achetâmes une mule, pour dix napoléons.

Vers les neuf heures nous partîmes. Nous étions vêtues de soie noire. Je montai sur la mule, qui portait aussi le porte-manteau ; Shelley et Claire suivaient, portant un petit panier de provisions. Vers une heure nous arrivâmes à Grosbois ; là, sous l'ombre des arbres, nous mangeâmes notre pain et nos fruits, et bûmes notre vin, en songeant à Don Quichotte et à Sancho.

Nous passâmes la nuit à Guignes, dans la même chambre et les mêmes lits où Napoléon et ses généraux avaient couché durant la dernière guerre. La petite vieille de la maison fut heureuse d'avoir cette petite histoire à nous dire ; elle nous parla avec enthousiasme de l'Impératrice Joséphine et de Marie-Louise, qui avaient à différentes époques passé par là.

Après avoir admiré le site charmant de Provins, « site fait exprès pour la peinture, » nos voyageurs

entrent dans la région la plus dévastée par la guerre, et où fument encore les ruines amoncelées par les Cosaques. Partout sur leur passage, de Nogent à Troyes, ce ne sont que villages détruits, maisons brûlées, poutres noircies, murs en brèche, jardins ravagés, ruines lamentables, et habitants plus désolés, plus lamentables que les ruines. Ils ne peuvent trouver de lait; les vaches ont été prises par les Cosaques ; heureux quand ils peuvent se réfugier dans un mauvais *cabaret*, où on leur offre du lard rance, du pain aigre, et des lits impossibles. A Echemine, les habitants, comme s'ils étaient séparés du reste du monde, ne savent pas que Napoléon est déposé, et quand Shelley leur demande pourquoi ils ne rebâtissent pas leurs chaumières, ils répondent que c'est par peur des Cosaques. En approchant de Troyes, une petite plantation de vignes verdoyantes leur apparaît comme une oasis dans les sables de la Lybie.

Le 13 août, ils arrivent dans cette ville « sale et peu attrayante. » Là, Shelley s'étant foulé le pied, et le voyage pédestre devenant impossible, on vend la mule, pour acheter une voiture ouverte à quatre roues au prix de cinq napoléons; puis on loue un muletier qui doit conduire la caravane en six jours jusqu'à Neufchâtel, moyennant huit napoléons. Le naïf chauvinisme de ce voiturier amuse les touristes. Comme il leur montrait la plaine, qui avait été la scène d'une bataille entre les Russes et les Français, « où les Russes ont remporté la victoire? » interrompit Mary. — « Ah ! non, madame, répliqua l'homme,

les Français ne sont jamais battus. » — « Mais alors comment se fait-il que les Russes soient entrés à Troyes? » — « Oh! après avoir été battus, ils ont pris un circuit et sont entrés dans la ville. »

Shelley profita du court séjour à Troyes pour écrire à Harriet une longue lettre, où il l'invitait à venir rejoindre la caravane et à lui répondre à Neufchâtel poste restante. Il terminait sa description de l'état lamentable dans lequel ils avaient trouvé la France par cette singulière réflexion : « quelque terribles que soient ces calamités, je ne sais si je dois m'apitoyer sur le sort des habitants; ils sont les moins aimables, les moins hospitaliers, et les moins accommodants de la race humaine. »

A Besançon, l'approche des montagnes les remplit de joie; mais les chemins deviennent plus difficiles, et le voiturier ne veut plus avancer. Ils sont obligés de passer la nuit dans la misérable hôtellerie d'un misérable village appelé Mort; après une soirée délicieuse employée à gravir les rocs, et à lire un conte de Mary Wollstonecraft et « *As You Like* » de Shakespeare, ils doivent, pour ne pas coucher dans la même chambre que le voiturier, dormir dans la cuisine au coin du feu, « Shelley continuellement dérangé par le craquement de la porte, les cris d'un pauvre enfant qui étouffe, et la *fille* qui lave la vaisselle. » Ce n'est qu'à Pontarlier, au moment de quitter la France qu'ils trouvent enfin un lit convenable.

Le voiturier, toujours effrayé des montagnes, fait une halte au petit village de Noé. Nos voyageurs

profitent de ce temps d'arrêt pour aller se promener dans un bois, où s'engage une conversation très solennelle sur la perfectibilité et les destinées futures du monde [1]. Ce furent leurs adieux à la France. En approchant de la Suisse, au sortir de Saint-Sulpice, les beautés pittoresques de la nature alpestre leur font oublier toutes leurs mésaventures. Le 19 août, à deux lieues de Neufchâtel, les Alpes se découvrent à leurs yeux : « Quel enchantement! s'écrie Shelley ; ardent et plein de jeunesse, ma bien-aimée

---

1. Claire dans son journal, nous a conservé cette conversation : « Shelley dit qu'il viendrait un temps où il n'y aurait plus sur la surface de la terre un seul cottage malpropre. Mary demanda combien de temps s'écoulerait d'ici là : « Peut-être mille ans, » répondit-il. « Peut-être, dîmes-nous, ce temps ne viendra jamais ; il est si difficile d'apprendre au pauvre la propreté. » Mais il dit que ce temps devait venir infailliblement ; la société s'acheminant évidemment toujours vers la perfectibilité; et il décrivit la carrière parcourue par l'homme. Les premiers hommes ont été sauvages ; puis il y a eu des tribus nomades errant de place en place avec leurs troupeaux, les villages se sont formés, puis les villes ; puis l'esprit, les mœurs, le bien-être se sont perfectionnés ; et enfin sont nés les arts, puis les sciences; et dès lors la société doit marcher insensiblement à la perfection. Cependant le voiturier impatient avait pris les devants; nous le retrouvâmes à Pontarlier. Il fut très impertinent; il nous demanda pourquoi nous étions restés si longtemps dans les bois, qu'il n'y avait rien à voir dans les bois ; après avoir réfléchi un instant, Shelley fut d'avis qu'il avait raison, et que c'était sa dissertation sur la perfectibilité de l'homme qui avait tort. Mary sourit et dit : « Les hommes sont toujours la source de mille difficultés. » Alors Shelley lui demanda pourquoi elle paraissait si triste, elle répondit : « Je pensais à mon père, et je me demandais ce qu'il pensait en ce moment. » Shelley dit : « Est-ce un reproche à mon adresse ? » — « Oh non, répondit-elle, n'y pensons plus. »

à mes côtés, je vois ces majestueuses et incommensurables Alpes ! Elles semblent comme un second monde rayonnant sur l'autre ; elles sont plutôt des rêves que des réalités, tant elles sont pures et célestement blanches ! »

Les soixante livres de Paris étaient épuisées. A Neufchâtel, point de lettres. Heureusement un banquier se laisse attendrir et fait à Shelley un crédit de trente-huit livres, qui doivent suffire pour gagner Uri, le terme fatidique du voyage, et s'y établir en paix dans quelque cottage solitaire. Deux jours de voiture les conduisent à Lucerne, aux délices tant rêvées. Brunnen, en vue de la chapelle de Guillaume Tell les fascine ; « ce beau lac, ces sublimes montagnes, ces sauvages forêts semblaient un berceau véritablement fait pour un esprit aspirant à de hautes aventures et à d'héroïques actions. » Ils ne peuvent se rassasier de « contempler les divins objets qui les entourent. » Assis sur un rocher avec Mary, Shelley lit tout haut le récit du siège de Jérusalem dans Tacite.

Le romancier-poète, toujours plein de ses rêves d'âge d'or et de Paradis terrestre, songeait alors à écrire son roman des *Assassins* [1] dont il ne nous reste malheureusement qu'un assez court fragment et qui s'ouvre par le récit du siège de Jérusalem. Uri devait être pour lui cette vallée solitaire de

1. Il s'agit ici de cette tribu chrétienne qui se retira dès l'origine du Christianisme dans les vallées du Liban, et y devint la souche des fameux Assassins, dirigés par le vieux de la Montagne contre les Croisés.

Bethzatanai, où ces exilés de la ville sainte avaient cherché loin du monde civilisé la paix, l'amour et Dieu, « apprenant à l'identifier avec ces jouissances qui se nourrissent au milieu des rocs solitaires, dans la couleur changeante des nuages, et les profondes retraites des cavernes. » Les héros du roman, Albédir et Khaled, c'étaient Shelley et Mary. Il prête aux montagnes du Liban les couleurs que lui offrent les sites alpestres qu'il a sous les yeux. En face de la grande Nature, il a trouvé l'accent et la langue de son génie.

Cette vallée de Bethzatanai réunissait tout ce qu'il y a de prodigieux et d'adorable. Les éléments flottants semblaient s'y être éternisés en des formes permanentes d'étonnement et de délices. Les montagnes du Liban s'étaient séparées à leur base pour former cette heureuse vallée ; de chaque côté leurs sommets de glace lançaient leurs blancs pinacles dans le bleu clair du ciel, représentant avec leurs pittoresques formes des minarets, des dômes ruinés, des colonnes usées par le temps. Bien bas au dessous, les nuages d'argent roulaient leurs brillantes masses en mille formes belles, et alimentaient les sources éternelles qui, mesurant les gouffres noirs comme avec mille arcs-en-ciel étincelants, sautaient dans la tranquille vallée, puis s'attardant dans mainte clairière sombre au milieu des bosquets de cyprès et de palmiers, se perdaient dans le lac. L'immensité de ces montagnes à pic, avec leurs pyramides étoilées de neige, écartaient le soleil qui ne dépassait pas leurs cimes, et n'arrivait pas, même en son midi, à leurs rochers suspendus. Mais une lumière plus céleste et plus sereine se réfléchissait de leurs miroirs de glace, qui perçant les nuages aux mille teintes produisaient des lueurs et des couleurs d'une inépuisable variété. Le gazon était toujours vert, et revêtait les plus sombres retraites des cavernes et des bois.

La Nature, non troublée, était devenue une enchanteresse dans ces solitudes ; elle y avait réuni tout ce qu'il y a de prodigieux et de divin dans l'arsenal de sa toute-puissance. Les vents eux-mêmes soufflaient la santé et la rénovation, et l'allégresse d'un jeune courage. Des fontaines d'eau cristalline jouaient perpétuellement au milieu des fleurs aromatiques, et mêlaient de la fraîcheur à leurs parfums. Les rameaux des pins devenaient les instruments d'un art exquis, où chaque différente brise éveillait la musique d'une mélodie nouvelle et plus délicieuse. Des formes de météore, plus brillantes que la lumière de la lune, se suspendaient en nuages errants, et se mêlaient dans une danse discordante autour des fontaines en spirale. Des vapeurs bleues prenaient des formes étranges sous les rocs et parmi les ruines, marchant comme des spectres d'un pas lent et solennel. A travers un gouffre noir à l'est, dans la longue perspective d'un portail étincelant des innombrables richesses du monde souterrain, resplendissait la large lune, versant dans un courant jaune et uni ses rayons horizontaux. Plus près de la région des glaces, l'automne et le printemps régnaient alternativement. Les feuilles sèches tombaient étouffant les indolents ruisseaux ; les brumes glacées pendaient en diamants sur chaque brindille ; et dans le sombre froid du soir les vents plaintifs faisaient dans les arbres une musique mélancolique. Bien loin au-dessus, étincelait le brillant trône de l'hiver, clair, froid, éblouissant. Quelquefois on voyait les flocons de neige tomber devant l'orbe sombrant du soleil sans rayon, comme une averse de soufre enflammé. Les cataractes, arrêtées dans leur course semblaient, avec leurs colonnes transparentes, supporter les rocs au sombre front. Quelquefois le tourbillon de glace soulevait en l'air la neige pulvérisée, pour la mêler avec les météores sifflants, et éparpiller des paillettes à travers l'atmosphère rare et sans rayon.

En face d'une scène si sublime, les Arabes, séparés d'un monde abhorré, sentirent s'effacer tous ses juge-

ments avec la rapidité de leur ardente imagination. Ils cessèrent de reconnaître les distinctions avec lesquelles la majorité des esprits bas et vulgaires répriment les aspirations de l'âme après le séjour de son repos. Un feu nouveau et sacré s'alluma dans leurs cœurs et étincela dans leurs yeux... Ils furent bientôt des esprits dégagés du corps, les habitants du paradis. Vivre, respirer, se mouvoir, autant de sensations sources d'un transport incommensurable. Chaque nouvelle contemplation de la condition de sa nature apportait à l'heureux enthousiaste un surcroît de délices, et éveillait chaque organe, où l'esprit s'unit aux choses extérieures, à une perception plus vive et plus exquise de tout ce qu'elles contiennent de beau et de divin. Aimer, être aimé, devint soudainement un besoin insatiable de sa nature, que l'immense cercle de l'univers, avec tout ce qu'il comprend d'êtres infiniment variés et d'une si prodigieuse excellence, était cependant trop étroit et trop restreint pour rassasier.

Hélas ! pourquoi ces visites de l'esprit de vie doivent-elles flotter et disparaître ? Pourquoi les moments où l'esprit humain se proportionne à tout ce qu'il peut concevoir d'excellent et de puissant, ne doivent-ils pas se prolonger avec son existence, et survivre à ses plus importants changements ? Mais la beauté d'un coucher de soleil au printemps, avec ses rideaux suspendus de nuages empourprés, se dissout rapidement, pour revenir à quelque période inattendue, et répandre une consolante mélancolie sur les sombres veilles du désespoir.

Uri ne fut qu'un rêve d'un jour. Les six mois de résidence qu'on devait passer dans l'affreuse maison de Brunnen appelée le Château se réduisirent à quarante-huit heures. Il ne restait plus que vingt-huit livres ; il fallut songer à reprendre le chemin de Londres. Le 28 août, on gagne Lucerne, où Shelley

lit à haute voix le *Roi Lear* [1], et continue son roman des *Assassins*. Par raison d'économie, on prend la « *diligence par eau* ; » on s'embarque sur la Reuss pour Lauffenburg ; les passagers sont des gens grossiers, des fumeurs dégoûtants ; leurs procédés sont si incivils et si peu galants, que Shelley est obligé d'en souffleter un.

La Reuss est excessivement rapide, et nous descendîmes plusieurs chutes, une entre autres de plus de huit pieds. Il y a quelque chose de vraiment délicieux dans la sensation que l'on éprouve, quand à un moment on se trouve au-dessus d'une chute d'eau, et en moins d'une seconde après, au bas de cette chute, entraîné par l'impulsion donnée par la descente.

Nous retrouverons bien des fois le souvenir de cette sensation dans le récit des navigations fantastiques que Shelley fera faire aux héros de ses poèmes.

De Bâle à Mayence, nos voyageurs descendent le Rhin sur un bateau de marchandises.

« 30 *août*. — Le Rhin est aujourd'hui d'une violente rapidité, et quoiqu'il ne soit pas coupé par des rochers, il s'engouffre en d'énormes vagues ; il est plein de petites îles vertes et belles. A Shaufane, le fleuve devient tout à coup étroit, et le bateau se précipite avec une inconcevable rapidité autour de la base d'une montagne rocheuse couverte de pins.

« Une tour ruinée, avec ses fenêtres désolées, s'élève sur le sommet d'une autre hauteur qui s'avance en saillie dans le fleuve ; au delà, le coucher du soleil illuminait

1. Cette lecture causa à l'impressionnable Claire une si vive horreur qu'il fallut l'interrompre.

les montagnes et les nuages et jetait le reflet de ses nuances sur la rivière agitée... Là point de passagers pour troubler notre tranquillité par leur vulgarité et leur rudesse. Shelley nous lut tout haut les lettres de Norwège de Mary Wollstonecraft [1] et nous passâmes délicieusement notre temps.

Le lendemain un léger cānot remplace le bateau de transport; puis, après Strasbourg, nos voyageurs sont obligés de reprendre la *diligence par eau*, en compagnie d'étudiants de l'Université, et d'un terrible républicain qui ne parle que de couper la tête aux rois [2]. A un des défilés les plus dangereux du Rhin, ils rencontrent un bateau submergé le matin même et dont tout l'équipage a péri dans les flots; le batelier, tout fier de savoir quelques mots de français, leur raconte, pour les rassurer, « *que c'est seulement un bateau qui était subitement renversé, et tous les peuples sont seulement noyés.* »

De Mayence à Cologne, cette partie du Rhin, si merveilleusement décrite dans le troisième chant de Childe-Harold, ils retrouvent ces maudits Allemands,

---

1. Letters written during a short Residence in Sweden, Norway and Danmark, 1796.

2. Jane, dans son Journal, parle de deux autres passagers, un *homme à prétentions*, et un maître d'école parlant un peu anglais, qui chantèrent des airs allemands qu'elle admira beaucoup. « Comme nous entrions, dit-elle, dans le plus dangereux défilé du Rhin, l'homme à prétentions se tourna vers nous, et nous dit : *Allons, il faut prier le bon Dieu*; nous rîmes, et il reprit : *Eh bien! donc, il faut chanter!* Le maître d'école commença aussitôt, et ils chantèrent une chanson allemande très animée, dont l'effet était encore secondé par le brisement des vagues sur les rocs. »

fumant, buvant, faisant le tapage, et (chose hideuse pour des yeux anglais) se baisant l'un l'autre.

Sous leurs regards émerveillés passent tour à tour « des collines couvertes de vignes et d'arbres, des rocs couronnés de tours désolées, des îles boisées, où des ruines pittoresques percent l'épaisseur du feuillage, et étendent l'ombre de leurs formes sur les eaux troublées qui les brisent sans les déformer. » Ils quittent à Bonn ce paradis terrestre, malheureusement défiguré par ces tristes échantillons de l'espèce humaine, et gagnent Cologne en voiture. De Cologne à Clèves, un cabriolet, qui suit la diligence, leur fait faire trois lieues en sept ou huit heures ; ils traversent en chaise de poste les plaines monotones de la Hollande, dont la seule beauté, la délicieuse verdure de ses champs, leur rappelle les gazons plantureux de l'Angleterre. Au sortir de Rotterdam, par eau, le mauvais temps les oblige à passer deux jours à Marsluys, où Shelley continue son roman des *Assassins*, pendant que Mary commence un conte intitulé *la Haine*, et Jane une espèce de roman philosophique intitulé l'*Idiot*. Le 10 septembre, ils avaient fait huit cents milles avec moins de trente livres. Il ne leur restait plus une guinée. Enfin ils franchissent heureusement, grâce à l'audace d'un capitaine de vaisseau anglais la barre du Rhin, et arrivent à Gravesend en vue des côtes de Suffolk, (13 septembre).

Ce voyage rapide, au milieu de sites si variés et aperçus comme dans un mirage fantastique, laissa dans l'imagination du poète une empreinte ineffa-

çable, que nous retrouverons développée, embellie, idéalisée dans toutes ses grandes compositions. Le souvenir vivant de ces tableaux d'une nature tour à tour calme et bouleversée, sereine et terrible, éveillera dans son esprit des visions merveilleuses qui le poursuivront sans repos, et qu'il s'appliquera à peindre toutes les fois que le cadre élastique de ses créations poétiques lui en fournira l'occasion. Ce sera comme un thème sur lequel sa fantaisie brodera les plus irréelles variations. Il pourra dire sans trop de fanfaronne exagération dans sa préface de Laon et Cythna : « J'ai erré dans les pays lointains ; j'ai descendu les grands fleuves ; j'ai vu se lever et se coucher le soleil, et les étoiles briller au ciel, pendant que je voguais nuit et jour emporté par un rapide courant entre une double ligne de montagnes. » Mais ce qui l'a non moins frappé que les aspects grandioses de la nature, ce sont les dévastations et les ruines faites par la main de l'homme, les tristes suites de la guerre et de l'invasion, qu'il va peindre bientôt d'un pinceau si terrible dans *Laon et Cythna* : « J'ai vu le théâtre des plus navrants ravages de la tyrannie et de la guerre, des cités et des villages réduits à quelques groupes dispersés de maisons noircies et sans toits, et les malheureux habitants affamés et nus sur leur seuil désolé. » Ce voyage de six semaines ne sera pas perdu pour la postérité ; il inspirera en grande partie *Alastor* et la *Révolution de la Cité d'or*.

# CHAPITRE XII

## SHELLEY A LONDRES ET A BISHOPSGATE
## ALASTOR
## 1814-1816

De retour à Londres, Shelley, pendant l'hiver de 1814 à 1815, se trouva physiquement et moralement dans une situation vraiment critique. Les dettes s'étaient accrues, et moins que jamais son père était disposé à les payer. Les créanciers étaient devenus exigeants et chaque jour amenait de nouvelles complications. Souffrance plus douloureuse pour son cœur, la plupart de ses amis de Londres, jusqu'à la belle Maimouna, s'éloignaient de lui; la maison de Godwin lui était fermée; cependant le philosophe de Skinner Street voulait bien être financièrement redevable à celui dont la conduite lui paraissait indigne de pardon [1]. Hogg et Peacock seuls lui restaient

1. Cette attitude singulière de Godwin finit par irriter Shelley, qui ne put s'empêcher d'exprimer son indignation dans des

fidèles. Ses relations avec Harriet, compliquées par la naissance d'un second enfant appelé Charles Bysshe, n'étaient pour lui qu'une source d'ennuis et de vexations.

La lecture et la composition, des causeries et des discussions avec Hogg ou Peacock, des leçons de latin et de grec données à Mary faisaient heureusement diversion à ces tracas journaliers. Après une journée consacrée aux courses, aux entrevues d'affaires, Shelley rentrait à son logis de Margaret Street avec un volume nouveau de poésie, l'*Excursion* de Wordsworth [1], le *Lara* de Byron, et la soirée se passait en lectures à haute voix de poètes et de prosateurs anciens et modernes. A Coleridge, à Spenser, à Milton, à Sénèque, succédaient les Nouvelles de Godwin ou de Lewis, ou les contes d'un disciple allemand de

---

lettres fort vives au philosophe : « En me voyant traité par vous avec tant de dureté et de cruauté, lui écrit-il en mars 1816, mon étonnement, et je dois l'avouer, mon indignation a été extrême. Puis je me suis lamenté sur la ruine de mes espérances, en songeant à tout ce que votre génie m'avait appris autrefois à attendre de votre vertu, quand je vis que pour vous-même, pour votre famille et vos créanciers, vous vous soumettiez à entretenir avec moi des relations que vous détestiez et abhorriez, et que la pitié pour ma pauvreté et mes souffrances, volontairement embrassées pour vous, n'avait pu parvenir à vous arracher. Ne me parlez plus de *pardon*, car mon sang bout dans mes veines, et tout mon fiel se soulève contre tout ce qui porte la forme humaine, quand je viens à penser à tout ce que j'ai souffert, moi leur bienfaiteur et leur ardent ami, de l'inimitié et du mépris de vous et de toute l'espèce humaine. »

1. Journal de Mary : « Shelley rapporte à la maison l'*Excursion* de Wordsworth dont nous lisons une partie ; grand désappointement. C'est un esclave ! »

Godwin, Charles Brockden Brown. Quatre de ces contes, au dire de Peacock, furent avec les *Brigands* de Schiller, et le *Faust* de Gœthe, les ouvrages qui jetèrent les plus profondes racines dans l'esprit de Shelley et eurent la plus puissante influence sur la formation de son caractère [1]. Quelques soirées étaient consacrées aux leçons de Garnerin sur l'électricité, les gaz et la fantasmagorie, ou au théâtre. C'était l'année (1814) où Edmond Kean paraissait pour la première fois sur la scène de Drury Lane. Le 13 octobre, Shelley assistait à la représentation d'*Hamlet*; la première impression que lui fit ce grand acteur, à qui plus tard il songera à confier le rôle du comte Cenci, ne fut pas favorable ; il quitta le théâtre au second acte [2].

A ces amusements intellectuels se joignaient quelques distractions extérieures, des visites à la ménagerie d'Exeter Change, au marché des fleurs de Covent Garden, à la collection de tableaux de Lucien Bonaparte [3], des promenades sur les bords de la

---

1. Ces quatre Nouvelles de Brown sont : *Wieland*, *Ormond*, *Edgar Huntley* et *Arthur Merwin*.

2. Journal de Mary : « l'extrême dépravation et le caractère dégoûtant de la scène, l'impuissance du jeu des acteurs à produire ou à entretenir l'illusion, la répugnance causée par la vue d'hommes personnifiant des caractères qui ne peuvent leur appartenir. Ce que Shelley vit de Kean, lui déplut. »

3. Mary, dans son Journal, cite parmi ces tableaux la *Madeleine* de Greuze et les *Quatre Évangélistes* de Carlo Dolci. Il y avait aussi dans Newman Street une statue de *Theoclea*, « une divinité, dit Mary, qui élève notre esprit à toutes les vertus et à toutes les excellences ; je n'ai rien vu de si merveilleusement beau. »

Serpentine ou du canal de Surrey, et surtout à un étang non loin de Primrose Hill, où Shelley se livrait avec délices à sa passion pour les flottilles en papier.

Il restait, au milieu de toutes ces occupations, peu de temps pour la composition. Shelley pourtant essaya de continuer son roman des *Assassins*, et écrivit pour la *Critical Review* de décembre un article critique sur un roman philosophique de son ami Hogg : *Mémoires du prince Alexis Haimatoff* [1]. Il ressentait amèrement l'impuissance littéraire à laquelle le reduisaient ses embarras et ses soucis pécuniaires : « un jour, dit Peacock, que nous nous promenions sur les rives du canal de Surrey, discourant de Wordsworth et citant quelques-uns de ses vers, Shelley me dit tout à coup : « Pensez-vous que Wordsworth aurait pu écrire de tels vers, s'il avait eu affaire à des usuriers ? »

A un moment (du 23 octobre au 9 novembre) le danger devint si pressant du côté des usuriers que Shelley averti à temps, dut, pour éviter d'être arrêté, quitter son logis de Saint-Pancras, et se séparer momentanément de sa bien-aimée. Traqué par les huissiers, il se réfugie tantôt chez son ami Peacock, tantôt dans différents hôtels, où avec toutes les précautions imaginables, il se ménage de courtes entrevues avec Mary, entretenant avec elle une correspondance suivie pour la mettre au courant des événements, et lui assigner des rendez-vous. Ces lettres,

1. Voir plus haut, p. 91.

que nous a fait connaître pour la première fois M. Dowden, en nous révélant l'état d'agitation et de trouble où se trouvait Shelley dans ces tristes jours, nous peignent encore mieux l'ardeur de son amour mis à une si dure et si poignante épreuve. Nous en extrayons quelques passages qui respirent la plus vive et la plus chaude passion ; ils peuvent aider à comprendre maints passages de *Laon et Cythna*, évidemment écrits sous l'impression présente encore de ces premières extases de l'amour de Mary.

Cette séparation est un malheur qui ne peut s'endurer patiemment : je ne puis supporter votre absence. Je croyais qu'elle me serait moins pénible. Mais, ma bien-aimée, cela ne durera pas, et nous serons bientôt rendus l'un à l'autre. La douleur de votre séparation me donnera une éloquence et une énergie proportionnée au péril. Lumière de ma vie, mon véritable esprit d'espérance, quand, quand vous verrai-je ? Mes amitiés à Jane. Je pense qu'elle a une sincère affection pour vous

Εμον χριτεριον των αγαθων τοδε.

J'erre sans repos ; je ne puis lire, ni écrire ; mais cela passera bientôt. Je ne devrais pas affliger ma Mary de mon propre abattement ; elle a assez de causes de trouble pour attendre de moi la consolation. Nous nous verrons aujourd'hui. Je ne puis écrire, mais je vous aime d'un amour inaltérable. Ma très chère, mon excellente Mary, laissez-moi voir vos doux yeux pleins de bonheur, quand nous nous rencontrerons. Tout ira bien : j'espère avoir mérité mille baisers.

Sachez, mon excellente Mary, qu'en votre absence, je me sens presque dégradé au niveau du vulgaire impur. Je sens leurs yeux vides et durs fixés sur moi, jusqu'à ce qu'il me semble être infecté de leurs dégradantes

pensées, respirer un malaise qui me fait languir. Oh ! les yeux rédempteurs de Mary, qu'ils puissent rayonner en moi avant mon sommeil ! Songez au courage qu'il me faut pour ne pas voler vers vous, et au moins m'assurer un instant de bonheur. Il faut attendre. N'êtes-vous pas impatiente de me voir ? Tout ce qu'il y a d'exalté, de bouillant dans ma nature me pousse vers vous, me reproche ces froids délais, rit de toutes mes craintes et méprise mes rêves de prudence. Pourquoi ne suis-je pas avec vous ? Hélas ! nous ne devons pas nous voir.... Qu'il serait dur et insensible l'esprit qui ne reconnaîtrait pas en vous l'intelligence la plus subtile, la plus exquisément formée, et qu'il n'y a pas parmi les femmes un esprit égal au vôtre ! Et c'est moi qui possède ce trésor ! Mon bonheur est au delà de toute estimation ! Oui, je me sens du courage ; arrive ce que voudra ; je suis le plus heureux des hommes !

Ma bien-aimée Mary, je ne sais si ces trop courtes entrevues ne produisent pas plus de peine que de plaisir. Qu'ai-je dit ? Je ne le pense pas. Je n'oublierai pas les doux moments où j'ai vu vos yeux, — la divine extase de ces quelques baisers fugitifs. Mary, mon amour, nous serons bientôt réunis. Vos pensées seules peuvent réveiller l'énergie dans les miennes ; mon esprit, sans le vôtre, est mort et froid comme la noire rivière à minuit quand la lune est couchée. Il me semble que vous seule pouvez m'abriter de l'impureté et du vice. Si j'étais longtemps loin de vous, je frémirais d'horreur en face de moi-même ; sans vous, mon entendement ne connaît plus de loi... Evidemment vous me surpassez en originalité et en simplicité d'esprit. Quelle tâche divinement douce d'imiter l'excellence l'un de l'autre, et de devenir à chaque instant plus sage dans cet amour supérieur, si bien que ne faisant plus qu'un, toute la véritable science peut se résumer dans cette maxime γνωθι σεαυτον, avec infiniment plus de justice que dans son application ordinaire et étroite !

Quelle chose terrible si je dois passer sans vous mois après mois, ou ne vous voir que par échappées et par moments ! Aimez-moi, ma très chère, mon excellente Mary ; aimez-moi en toute confiance et sécurité ; ne songez pas à moi comme à quelqu'un en danger, ou même dans le chagrin. Le souvenir et l'attente d'aussi doux moments que ceux que nous avons goûtés la nuit dernière, me consolent, me fortifient, et me rachètent de l'abattement. Il y a dans ces moments une éternité ; ils renferment le véritable élixir de l'immortalité.

Ma bien-aimée Mary, ne vous aimé-je pas ? Votre image n'est-elle pas la seule consolation de ma sombre et solitaire existence ? Ne vous aimé-je pas du plus inextinguible amour ? Un sentiment qui compense bien les regards altérés de ceux qui ne savent aimer qu'eux-mêmes. Quel autre sentiment que le dégoût et l'indignation peut être excité par la désertion de ceux qui fuient parce qu'ils regardent la constance comme une imprudence ! Qu'il est doux, ennoblissant, produisant un baume céleste, le sentiment avec lequel un esprit malade et las se repose sur quelqu'un dont il ne peut douter ; pour qui le plus léger soupçon est la mort — un anéantissement irrévocable! Demain, la plus bénie des créatures, je vous serrerai encore dans mes bras — *pour toujours*. En sera-t-il ainsi ? C'est là l'ancien langage, que l'amour seul peut traduire.

Ainsi, ma bien-aimée se vante d'être plus parfaite dans la pratique de l'amour que moi dans la théorie. Est-ce vrai ? Non, douce Mary, tout ce que vous voulez dire, c'est que vous m'aimez mieux que je ne saurais l'exprimer ; que le raisonnement est trop froid, trop lent pour la rapide ardeur de vos conceptions. Peut-être il est vrai, Peacock a déteint sur moi ; mes dissertations sont froides, mes subtilités stupidement raffinées ; et je suis une harpe qui répond à tout vent ; la brise odorante de l'été peut l'éveiller à une douce mélodie ; mais les froides et âpres rafales en tirent des sons discordants et durs...

Mon amour, n'ai-je pas paru heureux aujourd'hui ? Pour quelques moments j'ai goûté l'extase du plus délicieux plaisir ; et cependant j'étais absent et abattu. Je ne sais quand nous pourrons nous rencontrer encore, quand je pourrai vous tenir dans mes bras, et regarder dans vos yeux tout à mon aise, et dérober des baisers d'un moment au milieu d'une heure heureuse, et jouir en sécurité d'une entière et paisible félicité. Il y a des moments en votre absence, mon amour, où l'amertume avec laquelle je regrette le temps irrévocablement perdu en solitude inutile et en soins vulgaires, est le plus douloureux des fardeaux ; vous seule me réconciliez avec moi-même et avec mes bien-aimées espérances [1]. »

Le 9 novembre, tout danger ayant disparu, grâce aux arrangements de Shelley, les deux amants se

---

1. Les lettres de Mary ne sont ni moins tendres, ni moins passionnées. On en lira avec intérêt un échantillon : « 25 octobre. — Pour une minute, et quelle minute ! je vous ai vu hier. Est-ce ainsi, mon bien-aimé, que nous devons vivre jusqu'au 6 du mois prochain ? Le matin quand je m'éveille, je vous cherche des yeux. Très cher Shelley, vous êtes seul et privé de tout confort. Pourquoi ne puis-je être avec vous, vous caresser, vous presser sur mon cœur ? Ah ! mon amour, vous n'avez pas d'amis ; pourquoi alors vous séparer de celle-là seule qui a de l'affection pour vous ? Mais je vous verrai ce soir, et c'est là l'espérance qui me fera vivre ce jour. Soyez heureux, cher Shelley, et pensez à moi ! Mais pourquoi parler ainsi, mon très cher, mon unique bien ? Je sais avec quelle tendresse vous m'aimez, et combien vous souffrez de mon absence. Quand serons-nous affranchis de la crainte de la trahison ?... J'étais hier si fatiguée que j'ai dû prendre une voiture pour rentrer à la maison. Pardonnez-moi cette extravagance ; un matin de repos me rendra mes forces, et je serai parfaitement rétablie pour aller vous voir ce soir... Je vous envoie le *Diogène* (probablement le *Diogène* de Wieland) puisque vous n'avez pas de livres... »

retrouvèrent enfin, et quittant Saint-Pancras, transportèrent leurs pénates dans Nelson Square.

Au commencement de l'année 1815, l'horizon s'éclaircit. Le vieux sir Bysshe étant mort le 6 janvier, il y eut, après de longues négociations, entre Shelley et son père un arrangement par lequel, moyennant la cession de certains droits d'héritage, il dut recevoir à l'avenir une somme de mille livres par an [1]. Il en mit immédiatement une partie de côté au bénéfice de Harriet, lui assurant une rente annuelle de deux cents livres, et au mois d'avril, disposa de mille livres en faveur de Godwin.

Cependant les excitations, les privations et les misères des derniers mois de 1814 avaient sérieusement altéré sa santé; il se sentit un instant mortellement atteint d'une consomption pulmonaire, qui, heureusement, n'eut pas de suite. C'est sans doute sous l'empire de la mélancolique préoccupation de sa santé délabrée qu'il écrivit ses *Stances sur la mort* [2], et conçut l'idée d'*Alastor*. Un autre coup, terrible pour son cœur, vint encore ébranler sa constitution affaiblie. Le 22 février, Mary, après sept mois de grossesse, accoucha d'une frêle petite fille, qui, malgré tous les soins dont elle fut entourée, mourut le 6 mars suivant. Il faudrait, pour donner

1. Mary raconte dans son journal que Shelley, à la nouvelle de la mort de son grand-père alla à Field Place afin d'essayer de s'aboucher avec son père; mais que celui-ci lui ayant fait interdire l'entrée, Shelley s'assit devant la porte de la maison paternelle, et pour se consoler lut le *Comus* de Milton.

2. T. III, p. 6.

une idée des angoisses et de la douleur que ressentirent Mary et Shelley de cet événement, transcrire le journal dont M. Dowden a extrait des fragments du 22 février au 20 mars. Alors que toute l'Europe est sous le coup du retour de Napoléon en France, c'est à peine si dans ce journal on en entend un faible écho : « 1er mars : Bonaparte envahit la France. » Toute l'attention, toute l'âme est absorbée par ce berceau qui va être bientôt vide. La lecture seule, et quelques entretiens avec Hogg et Peacock font diversion à cette grande douleur. Dans les jours qui suivent la disparition du baby, le journal n'est plein que de cette mélopée funèbre : « Toujours pensé à mon petit baby mort. » Le 19 mars, Mary écrit : « Rêvé que mon petit baby est revenu à la vie, qu'il s'était seulement refroidi, que nous l'avions frictionné devant le feu, et qu'il vivait. — Réveillée sans trouver d'enfant. Toute la journée pensé à ce pauvre petit être. Beaucoup de faiblesse. Shelley se trouve fort mal. » Que ces émotions de Mary aient été partagées par Shelley, nous ne saurions en douter, et nous en avons une irréfragable preuve. On n'a qu'à lire, pour s'en convaincre, dans *Laon et Cythna*, l'émouvant épisode, où il a si admirablement poétisé cette naissance, cette mort et ce rêve de Mary [1]. On ne peut rendre aussi pathétiquement ces émotions, sans les avoir ressenties soi-même.

Quelle que fût la parfaite union d'esprit et de cœur qui régnait entre Shelley et Mary, il y eut ce-

1. T. I, p. 240 et suiv.

pendant bientôt entre eux un léger nuage, amené par la présence de Jane Clairmont (Claire) dans le *home* conjugal. Les attentions de Shelley pour elle, leurs promenades fréquentes en dehors de Mary, leurs lectures en commun du *Pastor Fido* et de l *Orlando Furioso,* ne tardèrent pas d'éveiller dans le cœur de la sensible Mary une jalousie bien naturelle. Mais comment se défaire d'une compagne si zélée aux jours de l'épreuve, si dévouée aux intérêts du poète, si intéressante à ses yeux par ses talents, ses qualités et ses défauts même? Mistress Godwin, ne voulant pas qu'elle eût de relations avec Fanny, refusait de la recevoir au logis de Skinner Street ; la maison de Shelley semblait devoir être son seul asile. Mais la question tenait trop à cœur à Mary pour qu'on pût en ajourner la solution ; après beaucoup d'hésitations et de discussions, il fut convenu que Claire se retirerait chez mistress Bicknall, qui habitait un charmant cottage à Lynmouth. L'amie de Shelley partie, Mary ne peut s'empêcher de laisser percer dans son journal sa satisfaction et sa joie.

12 mai : Shelley et son amie ont une dernière conversation.

13 mai : Claire s'en va ; Shelley se promène avec elle. Charles Clairmont [1] vient déjeuner. Shelley sort avec lui. Hogg vient à cinq heures. Fort inquiet sur Shelley ; il va à sa rencontre. Shelley rentre à six heures 1/2 ; *tout est*

1. Skinner Street se relâchait de sa rigueur à l'égard de Shelley; on avait permis à Fanny d'assister Mary aux jours de l'accouchement ; on avait même vu mistress Godwin rôder curieusement sous les fenêtres de Shelley.

*terminé.* Après dîner, Shelley très fatigué va se coucher. *Je commence un nouveau journal à dater de notre régénération.*

Shelley, tout en appréciant Claire à sa juste valeur, lui était réellement attaché, et dut regretter le sacrifice qu'il était obligé de faire à la paix du foyer. Cette brouille passagère entre les deux femmes et leur réconciliation prochaine lui fourniront le cadre de son *Idylle domestique*: *Rosalinde et Hélène* [1].

Un des tristes jours de leur cruelle séparation de l'année précédente, Mary écrivait à Shelley :

« Oh ! combien je soupire après notre cher *home*, où rien ne pourra plus nous troubler, ni amis, ni ennemis !... Nantgwillt ! Ne désirez-vous pas vous y établir, dans une maison que vous connaissez, que vous aimez, avec votre Mary, et où rien ne vous troublera dans vos études et vos promenades ? »

Ce souhait de Mary, Shelley ne demandait lui-même qu'à le réaliser. Il était aussi impatient qu'elle de quitter Londres. Pendant une partie de l'été, il parcourut la côte méridionale du Devon, à la recherche d'une retraite solitaire et pittoresque, pendant que Mary était seule à Clifton, et le pressait tendrement de ne pas prolonger son absence. « Demain, lui écrivait-elle, est le 20 juillet ! (jour de l'anniversaire de leur fuite à Douvres) Très cher, ne devrions-nous pas être réunis ? Sans doute nous le devrions, et je verserai quelques larmes en pensant que nous ne le sommes pas. Ne vous fâchez point, cher amour, votre *Peksie* est une bonne fille, et elle se porterait

1. T. I, p. 325.

tout à fait bien, sans un mal de tête qu'elle éprouve, quand elle attend si anxieusement des lettres de son amour. Mon cher amour, je vous demande très ardemment et des larmes plein les yeux de pouvoir vous rejoindre, si vous ne renoncez pas à votre recherche d'une maison. »

Enfin, au mois d'août, il trouva un séjour à sa convenance à Bishopsgate, à l'ombre des grands arbres de Windsor, non loin de la Tamise. Ils s'y installèrent aussitôt, et y restèrent jusqu'à la fin du printemps de 1816. Ce séjour à Bishopsgate est l'une des périodes les plus calmes et les plus heureuses de la vie de Shelley. A la fin d'août, en compagnie de Mary, de Peacock [1] et de Charles Clairmont [2], le poète, avide de nouvelles émotions et de nouvelles images, remonta la Tamise jusqu'à Lechlade et Crichdale (Gloucestershire). C'est à cette excursion que nous devons les *vers sur le cimetière de Lechlade* [3], où respire un sentiment mélancolique encore, mais bien adouci et apaisé, comme l'âme du

1. Peacock cinq ans auparavant avait chanté en vers les gloires de la Tamise.

2. Charles Clairmont fait un récit détaillé de cette excursion dans une lettre à sa sœur Claire, que nous lisons dans M. Dowden. Il raconte ainsi leur descente à Oxford : « Nous arrivâmes à Oxford à six heures du soir et y restâmes jusqu'à quatre heures du lendemain. Nous vîmes la bibliothèque Bodléïenne, Clarendon Press, et nous promenâmes dans les cours des différents collèges. Nous visitâmes les chambres même où les deux infidèles déclarés, Shelley et Hogg, poursuivaient avec l'infatigable application de l'alchimiste, les limites naturelles et certaines de la connaissance humaine. »

3. T. III, p. 8.

poète ; la mort n'a plus pour lui de terreurs ; ce n'est plus cette mort dont le coup est terrible pour un cerveau qui n'est pas cerclé de nerfs d'acier ; il entend le bruit que font les morts en dormant leur sommeil sépulcral et en s'émiettant en poussière ; mais ainsi pénétrée de solennité et de calme, la mort lui apparaît douce, comme la plus sereine des nuits ; les rêves les plus suaves veillent sur son sommeil sans haleine. C'est déjà l'accent d'Alastor.

Quelques jours après son retour à Bishopsgate, (septembre 1815), Shelley écrivait à Hogg :

Je trouve votre lettre, à mon retour d'une excursion par eau sur la Tamise, dont je vous raconterai les détails dans une autre lettre. L'exercice et la distraction attachés à une semblable expédition ont produit un effet si favorable sur ma santé, que mon abattement et mon irritabilité habituels ont presque disparu, et que je puis maintenant consacrer sans difficulté six heures du jour à l'étude. Je me suis engagé dernièrement dans plusieurs plans littéraires, que j'espère mener à bonne fin pendant l'hiver, si mes présentes dispositions d'esprit persistent. J'ai donc déserté Cicéron, et je n'avance que lentement dans ses Dialogues philosophiques J'ai été amené par un de mes sujets à consulter Bayle. Je trouve en lui une grande obliquité d'entendement, et beaucoup de grossièreté de sentiment... Aucun événement ne vient troubler notre tranquillité.

De ces différents travaux ébauchés par Shelley dans cette douce tranquillité de Bishopsgate, *Alastor* seul fut terminé. « Enfin , s'écrient les critiques, nous avons le vrai, l'immortel Shelley ! » M. Rossetti va jusqu'à le comparer, comme mérite, au

*Prométhée délivré* et aux *Cenci*. Il est certain qu'il y a un abîme entre *Alastor* et la *Reine Mab*; on a dit de Châteaubriand : « que reste-t-il de lui? René. » Ne nous resterait-il de Shelley qu'*Alastor*, il suffirait pour classer son auteur au nombre des plus grands poètes qui aient chanté et pleuré. Il y domine quelque chose d'inconnu à la *Reine Mab*; un profond sentiment de mélancolie rêveuse et presque désespérée qui devient d'autant plus pénétrant, d'autant plus poignant qu'il se mêle aux plus brillantes, aux plus décevantes descriptions de la nature.

Ce poème est la première autobiographie idéale de Shelley, le produit d'un moment psychologique où le découragement engendré par le contact désenchanteur de l'idéal avec le monde réel s'empare de l'âme tout entière, et associe à ses mélancoliques accents l'univers tout entier. *Alastor* [1] est la personnification de l'*Esprit de la Solitude*, du mauvais génie qui isole une âme de celle de ses semblables, Démon dont Shelley a tant souffert du jour où, après avoir déclaré la guerre à toutes les superstitions, à tous les préjugés, à toutes les hypocrisies, il a vu le monde lui tourner le dos, et répondre à ses paroles de bénédiction et de salut par ses anathèmes et sa haine. Associant à l'amertume de cette cruelle déception le pressentiment de sa mort prochaine, le cœur encore saignant de la terrible séparation que son idéal a exigée de lui, le poète s'achemine à travers les merveilles du monde entre-

1. Mot emprunté à Eschyle.

vues vers son tombeau, — âme supérieure, dont *la perte est trop profonde pour les pleurs*, et qui va laisser un vide dans l'univers insensible. Shelley n'eût pas été de son époque, s'il n'avait ressenti ce malaise moral, né du besoin et de l'impuissance de sentir et de croire, fruit du XVIIIe siècle et de la Révolution, qui avait déjà trouvé son expression si diverse dans Werther, dans René, dans Oberman. S'il a avec ceux-ci quelque analogie, c'est à coup sûr avec le héros de Senancour. Il n'est pas aigri comme Werther, il ne ressemble en rien au *beau ténébreux* de Châteaubriand ; il n'a pas non plus la fatuité de Childe-Harold. C'est un Oberman poète. On retrouve dans les *Rêveries* de Senancour (1798) la même préoccupation morale de la régénération de l'humanité.

Le crime du héros de Shelley, le crime de Shelley lui-même, le crime, ajouterons-nous, de tout poète digne de ce nom, c'est de n'avoir pu trouver dans aucune réalité créée la satisfaction de leur idéal sublime. On a comparé et avec raison *Alastor* à l'*Endymion* de Keats. Endymion personnifie aussi une âme à la recherche de son idéal, mais à l'encontre du héros d'*Alastor*, il finit par le découvrir dans le réel [1]. L'inspiration d'*Alastor* est tout autre.

---

1. *Alastor* fut publié au commencement de 1816 avec les *Stances à Coleridge*, les *Stances d'avril*, 1814, *Instabilité*, *la Mort*, *Un soir d'été au cimetière de Lechlade*, à *Wordsworth*, la traduction d'un *Sonnet de Dante*, celle de quelques vers de *Moschus*, et le *Démon du monde*, tiré de la *Reine Mab*. Voir toutes ces pièces au tome III de notre traduction. Nous avons donné en *Appen-*

Si Shelley condamne l'égoïsme de l'idéal solitaire, il préfère encore le sort du poète qui meurt victime de sa soif non assouvie et pour qui la mort est comme une purification et une rédemption, à la triste destinée de ces âmes froides et sèches qui « n'ayant jamais été déçues par une généreuse erreur, ni consumées de la soif sacrée d'une science pleine de doutes, ni dupées par aucune noble illusion, n'aiment rien sur cette terre, ne caressent aucune espérance au delà, et restent étrangères à toute sympathie vraiment humaine. »

Cet hiver de Bishopsgate fut pour le poète une époque de recueillement, de mélancolie adoucie par l'amour, qui se traduit merveilleusement dans son poème. Sa poétique solitude n'était troublée que par la visite de quelques rares amis : Hogg, Peacock, et un médecin Quaker, le Dr Pope, avec qui il se plaisait à discuter amicalement sur les questions religieuses : « J'aime vous entendre parler, ami Shelley, lui disait celui-ci; je vois que vous êtes vraiment profond. » Nous avons comme un écho de ces discussions élevées et sereines dans le dialogue publié par Shelley au commencement de 1814, *Réfutation du déisme*, dont nous avons parlé plus haut.

En même temps il lisait avec ses amis Hogg et Peacock les auteurs grecs, et achevait l'éducation latine de Mary : « Mary, écrivait-il à Hogg en septembre 1815, a achevé le ve livre de l'Enéïde [1]; ses

*dice* à la *Reine Mab*, vol. I, les fragments du *Démon du monde*, qui ne se trouvent pas dans la *Reine Mab*.

1. Shelley lisait en même temps la *Pharsale* de Lucain « un

progrès en latin vont au delà de mon attente. » Celle-ci, parlant de cette époque dans ses *Notes biographiques et critiques* sur Shelley, nous apprend qu'alors, le poète se sentant d'égales dispositions pour la poésie et la métaphysique, décida de s'adonner spécialement à la poésie et se mit résolument à l'étude des poètes de la Grèce, de l'Italie et de l'Angleterre, sans oublier une source à laquelle « il puisait constamment et avec délices, certaines parties de l'Ancien Testament, les Psaumes, le livre de Job, et le prophète Isaïe. »

Il nous reste de cette passion de Shelley pour la *Métaphysique* proprement dite un monument à peine ébauché, mais dont on ne peut contempler les fragments, sans regretter presque que la poésie ait aussi brusquement interrompu son œuvre. Ce sont des Essais philosophiques appartenant à cette année 1815 et roulant sur les sujets favoris de ses méditations : la vie, la mort, le monde futur, l'amour, l'esprit humain, le rêve, etc... On y sent partout que l'idéalisme de Berkeley a pris décidément le dessus sur les tendances matérialistes que Shelley avait d'abord contractées dans l'étude de la philosophie française du XVIIIe siècle ; il est partout un adepte déterminé du *Système intellectuel*. Aucun philosophe n'a si hautement condamné les doctrines énervantes du matérialisme, ni exalté avec autant d'enthousiasme la seule réalité qui à ses yeux mérite ce nom, l'Es-

---

poème, disait-il, qui me semble d'un génie merveilleux et dépassant Virgile. »

prit, la réalité des choses extérieures étant « de la même étoffe dont sont faits les rêves. »

Les choquantes absurdités de la philosophie populaire touchant l'esprit et la matière, dit-il, ses funestes conséquences en morale, son violent dogmatisme sur l'origine de toutes choses, m'avaient de bonne heure conduit au matérialisme. Le matérialisme est un système séduisant pour de jeunes et superficiels esprits. Il permet à ses disciples de parler, et les dispense de penser. Mais je fus bientôt dégoûté d'une telle vue des choses. L'homme est un être doué de hautes aspirations, regardant à la fois devant et derrière, dont les pensées errent à travers l'éternité ; rejetant toute alliance avec le transitoire et le périssable ; incapable d'imaginer pour lui-même l'anéantissement ; n'existant que dans le futur et le passé ; étant non ce qu'il est, mais ce qu'il a été et ce qu'il sera. Quelle que puisse être sa vraie et finale destination, il y a en lui un esprit, et la haine du néant et de la dissolution. C'est là le caractère de tout ce qui vit et est. Chacun est à la fois le centre et la circonférence, le point auquel tout se ramène, et la ligne dans laquelle toutes choses sont contenues...

Ce lien spirituel et universel qui relie toutes les créatures et fait véritablement sentir à notre âme l'âme de l'univers, c'est l'amour.

Dans le mouvement des feuilles du printemps, dans l'air bleu, se trouve une secrète correspondance avec notre propre cœur. Il y a de l'éloquence dans le vent sans langue, une mélodie dans le ruisseau qui coule, dans le bruissement des roseaux qui le bordent, et ces objets, par leur relation inconcevable avec quelque partie de notre âme, entraînent nos esprits dans un ravissement haletant, et tirent de nos yeux des larmes d'une mystérieuse tendresse, aussi bien que l'enthousiasme d'un

triomphe patriotique, ou la voix d'un être aimé chantant pour nous seul.

Une telle métaphysique est bien près de la poésie, et Shelley ne se trompait pas en abandonnant les déductions et le dogmatisme, pour prêter à son idéalisme le seul langage qui lui convînt, celui du lyrisme. Platon, Berkeley, Malebranche sont ils autre chose que des poètes? La Métaphysique elle-même est-elle autre chose que poésie et rêve?

# CHAPITRE XIII

## VOYAGE ET SÉJOUR EN SUISSE
## SHELLEY ET BYRON
## 1816

Le 24 janvier 1816, au moment même où éclatait le scandale de la séparation de Byron d'avec sa femme, un enfant venait réjouir le foyer des hôtes de Bishopsgate. On lui donna le nom du père de Mary, William.

Il y avait trop d'analogies entre la vie et la situation des deux poètes, pour qu'ils ne finissent pas par se rencontrer. Tous deux étaient au ban de l'opinion « l'horreur des sages et des gens de bien [1]. » Shelley n'attendait que l'occasion de faire connaissance avec celui qu'il n'avait pas perdu de vue depuis le jour où il s'inspirait d'une des pièces des *Heures de Loisir* dans son roman de Saint-Irvyne;

1. Épître poétique de Delia à lord Byron : Moore, *Mémoires de Byron*.

il lui avait envoyé un exemplaire de sa *Reine Mab*, dont Byron, disait-on, admirait les vers, tout en se défendant d'en avoir écrit les *Notes*.

Une circonstance des plus fortuites les réunit.

Byron faisait alors partie du grand comité d'administration théâtrale de Drury-Lane, essayant de rendre quelque vie à l'art dramatique en suscitant de nouveaux chefs-d'œuvre que personne, ni Walter Scott, ni Mathurin, ni Coleridge ne voulaient faire; offrant à la chambre verte des pièces de Sotheby ou de Burgess que le comité refusait avec enthousiasme; harcelé par les auteurs mâles et femelles, les marchandes de modes et les aventuriers irlandais, les maîtres de danse et les acteurs « gens ingouvernables; » se querellant à propos des danseuses; dînant et s'enivrant en joyeuse compagnie avec Shéridan, Kinnaird et autres. Un beau jour se présente à lui une jeune femme élégante et coquette, à la taille un peu courte, mais avec des épaules et des bras merveilleux, les mains et les pieds d'une rare finesse, une chevelure du plus beau noir, une voix de sirène, une bouche et des yeux noirs respirant la passion; c'était Jane Clairmont, ou Claire. Elle venait prier le poète, membre du Comité de Drury-Lane, de s'intéresser à un engagement qu'elle sollicitait dans le personnel de ce théâtre. Byron en effet s'intéressa si bien à elle qu'il en fit aussitôt sa maîtresse, et lui donna rendez-vous à Genève. Pendant que Byron, parti le 25 avril, s'acheminait princièrement vers Genève à travers la Flandre et en remontant le Rhin, Shelley quittait l'Angleterre un des premiers jours

de mai, en compagnie de Claire, de Mary, du petit William et de sa nourrice, et prenait une seconde fois le chemin de Paris. Ici se place le commencement de l'aventure la plus romanesque, la plus mystérieuse que nous rencontrions dans la vie si romanesque de notre poète.

La veille même de son départ de Londres, (c'est Shelley lui-même qui raconta ces détails à Byron et à Medwin peu de temps avant sa mort) une femme mariée, noble et riche, venait le trouver, et lui avouer que l'auteur de la *Reine Mab*, jusqu'alors personnellement inconnu pour elle, était l'adoration secrète de son âme, et qu'elle avait résolu de se donner à lui et de le suivre au bout du monde. Shelley ne put qu'essayer de lui expliquer qu'il n'était plus maître de disposer de lui, et tout en motivant et adoucissant son refus, éconduisit la belle et touchante visiteuse. Depuis lors, cette ombre éplorée s'attacha à ses pas, le suivant partout, en Suisse, en Angleterre, en Italie, où enfin elle serait morte à Naples, laissant Shelley en proie à un incurable désespoir. Faut il prendre le récit de Shelley à la lettre, ou ne voir dans cette douce et triste figure, qui suit sa trace adorée, que l'incarnation imaginaire de l'amour de la femme idéale qu'il ne pouvait rencontrer dans aucune réalité de chair et de sang, en un mot, comme le veulent la plupart de ses amis et biographes, une hallucination poétique? Quelque disposé que nous soyons à reconnaître qu'en effet, ainsi que nous l'avons déjà observé pour ses romans, Shelley était disposé à faire entrer dans les réalités de sa vie

les créations de son imagination, et qu'en particulier certains passages de ses poèmes, même antérieurs à son voyage en Suisse, comme *Alastor* [1], renferment des allusions frappantes à ces mystérieuses sympathies qui enchaînent « les jeunes vierges » aux pas du poète, il est difficile d'admettre en Shelley une hallucination aussi prolongée, aussi précise, aussi caractérisée. Il y a du reste, comme nous le verrons plus loin, dans ses poésies écrites à Naples, des allusions fort mystérieuses sans doute, mais qui ne peuvent guère s'expliquer qu'en admettant la réalité du récit de Medwin. Que le sceptique Byron n'y ait pas cru, il n'y a rien là qui doive nous étonner, et en pareille matière son scepticisme n'a pas plus d'autorité que les affirmations gratuites de M. Jeaffreson [2].

Sans aucune lettre de recommandation, sans aucun ami à Paris, les voyageurs furent obligés d'attendre à leur hôtel qu'il plût à l'administration française, devenue plus défiante depuis l'évasion de La Valette, de signer leurs passe-ports. Ils trouvèrent les manières des Français moins courtoises pour les Anglais qu'avant la dernière invasion des alliés; on lisait sur tous les visages le mécontentement et la mauvaise humeur.

Il n'était pas étonnant qu'ils regardassent avec aigreur et indignation les sujets d'un gouvernement, qui remplis-

1. Voir dans *Alastor* l'épisode de la Vierge arabe, t. I, p. 84.

2. M. Rossetti, sans conclure d'une façon positive, ne peut s'empêcher de reconnaître la grande probabilité de l'opinion que nous soutenons. M. Dowden est du même avis.

sait leur pays de garnisons ennemies et maintenait sur le trône une dynastie détestée; sentiment honorable pour la France, et encourageant pour tous ceux qui en Europe ressentent une sympathie fraternelle pour les opprimés, et caressent l'invincible espérance que la cause de la liberté doit enfin prévaloir [1].

En quatre jours ils arrivaient aux montagnes de Champagnolles. Aux horreurs désolées du passage des Rousses et de Nion, succéda bientôt le plus beau, le plus admirable des paysages. Dans l'hôtel de Sécheron, à Genève, ils se réveillèrent devant le lac et les Alpes.

Quelle scène différente nous avons sous les yeux! Ici, le chaud soleil, et le bruissement des insectes qui l'aiment! Des fenêtres de notre hôtel nous voyons cet adorable lac, bleu comme le ciel qu'il réfléchit, et étincelant de rayons d'or. La rive opposée fuit en pente, et est couverte de vignes. De gracieuses villas sont éparpillées sur cette pente; derrière s'élèvent les crêtes variées de noires montagnes, et couronnant le tout, au milieu de ses Alpes neigeuses, le majestueux Mont Blanc, la reine de ces montagnes. Telle est la vue réfléchie par le lac; c'est un brillant paysage d'été qui n'a pas cette secrète solitude et cette profonde réclusion qui nous a enchantés à Lucerne. (17 mai 1816.)

Leur premier soin à Genève, c'est de louer un bateau, sur lequel tous les soirs, vers les six heures, ils voguent sur le lac, tantôt glissant sur sa surface polie comme le cristal, tantôt violemment poussés

1. *Lettres écrites dans les environs de Genève*, en 1816, par Shelley et Mary, publiées avec l'*Histoire du Tour de six semaines*.

par le vent. Cette promenade se prolonge souvent jusqu'à dix heures, et alors ils regagnent le rivage, salués par le parfum délicieux des fleurs et des herbes nouvellement fauchées, le grésillement des sauterelles, et le chant des oiseaux du soir.

Les premiers jours se passèrent ainsi dans la solitude avec délices : « Nous n'avons ici aucune société, mais cependant notre temps se passe agréablement et délicieusement. Nous lisons latin et italien pendant les heures de chaleur de midi, et quand le soleil décline, nous descendons dans le jardin de l'hôtel, regardant les lapins, ramassant les hannetons, et suivant les mouvements d'une myriade de lézards qui habitent le mur méridional. »

Le trio fortuné, échappé aux brouillards de l'Angleterre, sent le bonheur lui entrer par tous les pores :

Je me sens aussi heureuse, écrit toujours Mary, qu'un oiseau usant pour la première fois de ses plumes ; peu m'importe vers quelle petite branche je dirige mon vol, pourvu que je puisse essayer mes nouvelles ailes. Un oiseau plus expérimenté peut être plus difficile sur le choix de son berceau ; mais dans ma présente disposition d'esprit, les boutons en fleurs, l'herbe fraîche du printemps, et les heureuses créatures qui vivent autour de moi et jouissent de ma joie, suffisent pour me procurer d'exquises délices, quand même les nuages viendraient voiler à mes yeux le Mont Blanc.

Dix jours après leur arrivée, lord Byron descendait avec son inséparable Polidori à l'hôtel de Sécheron, et y passait quelques jours en compagnie de ses nou-

veaux amis. On ne tarda pas cependant à se séparer au moins pour la forme ; Byron s'établit dans la Villa Diodati [1], pendant que les Shelley s'installaient vers la fin de mai à la Villa Chapuis ou campagne Mont-Alègre, un petit cottage tournant le dos au Mont-Blanc, et embrassant la sombre perspective du Jura, derrière lequel ils voyaient chaque jour se coucher le soleil. A leurs pieds, le lac, une petite crique où dormait le bateau. Bientôt le ciel splendide des premiers jours disparut, des pluies et des orages retinrent nos voyageurs au logis [2]. Tout leur parut plus majestueux et plus grand dans cette nature bouleversée, les ouragans plus grandioses et plus terribles ; et dans les intervalles où brillait le soleil, c'était avec un éclat et une chaleur inconnus en Angleterre. Curieux des phénomènes de la nature, ils les observent avec une patience digne d'astronomes du métier ; Shelley, le peintre par excellence de l'orage et de la tempête, fait provision de couleurs et d'images pour ses descriptions futures. « Nous les guettons, écrit Mary (1er juin) à mesure qu'ils approchent du côté opposé du lac, observant le jeu des éclairs à travers les nuages dans les diverses parties du ciel, dardés en zig-zag sur les pins des sommets du Jura obscurcis par l'ombre des nuages, pendant que peut-

1. C'est dans cette ville que Milton, à son retour d'Italie en 1639 avait rendu visite à son ami le Dr John Diodati, professeur de théologie génevois.

2. « Nous avons eu dernièrement, écrit Byron vers le même temps, de si ennuyeux brouillards, et une telle densité d'air, qu'on croirait que Castelereagh tient aussi en main les affaires étrangères du royaume du ciel. »

être le soleil brille de tout son éclat sur nos têtes. Une nuit, nous avons joui du plus bel orage que j'aie jamais vu. Le lac était tout illuminé; les pins sur le Jura rendus visibles, et toute la scène un instant enflammée, quand tout à coup succéda une profonde obscurité, et le tonnerre éclata sur nos têtes avec un fracas formidable au milieu des ténèbres. »

A côté de ces sublimes spectacles, la ville de Genève avec ses rues étroites et mal pavées, ses constructions sans caractère et sans grâce, avait peu de charmes pour ces amants de la belle nature.

Un seul monument attira leurs regards, l'obélisque de Rousseau, dans cette promenade de Plain-Palais, qui vit la populace, pendant la révolution, venger sur les magistrats de Genève l'exil du grand homme, « et où, dit Mary, les magistrats actuels, par respect pour leurs prédécesseurs, évitent de se promener. »

Ce qui les frappe le plus dans le peuple de Genève, avec son puritanisme, c'est l'égalité entre les diverses classes des citoyens, égalité due à une plus grande liberté et à une plus grande culture dans les basses classes : « cependant, ajoute Mary, les paysans de Suisse sont loin d'avoir la vivacité et la grâce de ceux de France... Rien n'est plus plaisant que d'entendre le chant du soir des vignerons. Ce ne sont que des femmes, et presque toutes ont des voix mâles, mais harmonieuses. Le thème de leurs ballades roule sur les bergers, l'amour, les troupeaux, les fils de roi épris d'une belle bergère. La mélodie en est monotone; mais il est doux de les entendre dans le silence du soir, tout en contem-

plant le soleil couchant, de la colline qui domine notre maison ou du lac. »

Le 23 juin, Shelley et Byron firent ensemble le tour du lac. Laissons raconter cette excursion à Shelley lui-même :

Montalègre, 12 juillet.

Voilà une quinzaine que je suis de retour. Ce voyage a été de tout point délicieux, mais surtout, parce que pour la première fois j'ai pu connaître la divine beauté de l'imagination de Rousseau, telle qu'elle se manifeste dans Julie. Il est inconcevable quel enchantement la scène elle-même prête à ces descriptions, auxquelles cependant elle doit ses charmes les plus touchants.

Nous avons quitté Montalègre à deux heures et demie, le 23 juin. Le lac était calme, et après trois heures de rames nous arrivâmes à Hermance, un joli petit village, où se trouve une tour en ruines, bâtie, disent les villageois, par Jules César... Au coucher du soleil nous abordâmes au village de Nemi. Après avoir donné un coup d'œil à nos logements, obscurs et sales, nous fîmes un tour sur le bord du lac, admirant la vaste étendue de ces eaux pourpres et sombres brisées par des ilots rocailleux près de ces bords aux pentes battues par les vagues. Il y avait une grande quantité de poissons jouant dans le lac, et des multitudes étaient rassemblées tout près des rochers pour attraper les mouches qui les habitent. En retournant au village, nous nous assîmes sur un mur près du lac, regardant quelques enfants qui jouaient aux quilles. La plupart de ces enfants étaient mal conformés, bossus ou goitreux ; mais l'un d'eux avait une grâce exquise de mine et de mouvements que je n'ai jamais rencontrée à un égal degré chez un enfant. Son visage était beau par l'expression qui en débordait. C'était un mélange de fierté et de gentillesse dans ses yeux et ses lèvres, les indices d'une sensibilité que son éducation pervertira

probablement pour la misère ou le crime; mais il y avait plus de gentillesse encore que de fierté, et cette fierté même semblait domptée dans sa sauvagerie naturelle par l'exercice habituel de sentiments plus doux. Mon compagnon lui donna une pièce de monnaie, qu'il prit sans parler, avec un doux sourire de tranquille remerciement, et sans paraître embarrassé retourna jouer. Il se pourrait qu'il n'y eût rien en réalité de tout cela; mais l'imagination ne pouvait s'empêcher d'insuffler dans les formes les plus inanimées quelque image de ses propres visions, — un soir aussi serein, aussi étincelant que celui-là, dans ce village écarté et romantique, à côté du calme lac qui nous y avait amenés.

En retournant à notre auberge, nous vîmes que le domestique avait arrangé nos chambres, et leur avait enlevé une grande partie de leur première apparence désolée. Elles rappelèrent à mon compagnon la Grèce; il y avait cinq ans, disait-il, qu'il n'avait pas dormi dans de pareils lits. L'influence des souvenirs excités par cette circonstance de notre conversation s'affaiblit graduellement, et je me retirai...

Le lendemain matin nous passâmes devant Yvoire, un village dispersé avec un ancien château, dont les maisons sont entrecoupées d'arbres, à peu de distance de Nerni, sur le promontoire qui enferme une baie profonde, de quelques milles d'étendue. A ce promontoire, le lac commence à prendre un aspect d'une magnificence plus sauvage. Les montagnes de la Savoie, dont les sommets étincelaient de neige, descendaient en pentes brisées jusqu'au lac; des rocs élevés étaient noirs de forêts de pins, qui deviennent plus profondes et plus immenses jusqu'au point où la glace et la neige se confondent avec les pointes des rochers nus qui percent l'air bleu; en bas des bosquets de noyers, de châtaigniers et de chênes avec des clairières en pelouses attestaient un plus doux climat.

Aussitôt que nous eûmes passé le promontoire opposé, nous vîmes la rivière Drance, qui descend du milieu d'un

abîme dans les montagnes, et forme près du lac une plaine, divisée par ses multiples courants. Des milliers de bésolets, beaux oiseaux d'eau, qui ressemblent aux mouettes, mais plus petits, le dos taché de pourpre, se tiennent sur les bancs de sable, au milieu desquels ses eaux se mêlent avec le lac. A mesure que nous approchions d'Evian, les montagnes descendaient plus escarpées vers le lac, et les masses de forêts et de rocs confondus étaient suspendues sur sa flèche étincelante.

Une demi-heure après que nous fûmes arrivés à Evian, quelques éclairs sillonnèrent un noir nuage, juste sur notre tête, et continuèrent quand le nuage eut disparu. « *Diespiter per pura tonantes egit equos* » un phénomène qui certainement n'a pas sur moi l'influence qu'il produisait sur Horace.

L'apparence des habitants d'Evian est plus misérable, plus triste et plus pauvre que je n'en ai jamais vu ailleurs. Le contraste entre les sujets du roi de Sardaigne et les citoyens des Républiques indépendantes de Suisse est un exemple frappant des effets pernicieux du despotisme, dans un espace de quelques milles. Ils ont des eaux minérales, qu'ils appellent *eaux savonneuses*. Le soir nous eûmes quelques difficultés au sujet de nos passe-ports ; mais aussitôt que le syndic entendit parler du rang et du nom de mon compagnon, il nous fit ses excuses.

A Meillerie, nous apprîmes que l'impératrice Marie Louise y avait couché en souvenir de Saint-Preux. Qu'il est beau de voir que les sentiments communs de l'humaine nature peuvent s'attacher à ceux-là même qui sont le plus éloignés de ses devoirs et de ses joies, quand le Génie plaide pour eux à la porte du Pouvoir... Nous y dînâmes ; on nous servit du miel, le meilleur que j'aie jamais mangé, l'essence des fleurs de la montagne et de leurs parfums. Probablement le village tire son nom de cette production. Meillerie est le théâtre bien connu de l'exil visionnaire de Saint-Preux; Meillerie est un lieu enchanté, même sans le magicien Rousseau.

Le lac semblait de plus en plus calme en quittant Meillerie pendant que nous rasions les côtes, dont la magnificence augmentait au détour de chaque promontoire. Mais nous nous félicitions trop tôt; le vent avait crû graduellement en violence, et devenait effroyable; accourant du fond du lac, il soulevait les vagues à une épouvantable hauteur, et couvrait toute la surface d'un chaos d'écume. Un de nos bateliers, garçon terriblement stupide, s'obstinait à tenir la voile tendue dans un moment où l'embarcation était sur le point de sombrer sous la violence de l'ouragan. Découvrant son erreur, il la lâcha enfin, et le bateau refusa un instant d'obéir au gouvernail, dont le manche était cassé de manière à en rendre le maniement très difficile. Une vague tomba dans le bateau, puis une autre. Mon compagnon, un excellent nageur, ôta son habit; je fis de même, et nous nous assîmes les bras croisés, nous attendant à chaque instant à être submergés. La voile fut de nouveau tendue, le bateau obéit au gouvernail; et toujours en péril imminent à cause de l'immensité des vagues, nous arrivâmes en quelques minutes à un port abrité, au village de Saint-Gingoux.

A la vue d'une mort si prochaine, je sentis un mélange de sensations, où la terreur entrait, mais sans prédominer. Mes sentiments eussent été moins pénibles, si j'avais été seul; mais je savais que mon compagnon aurait essayé de me sauver, et je me sentais humilié, en pensant qu'il pouvait risquer sa vie pour sauver la mienne. Quand nous arrivâmes à Saint-Gingoux, les habitants, debout sur le rivage, n'étant pas accoutumés à voir un bateau aussi fragile que le nôtre, et qui auraient craint de s'aventurer par un pareil temps, échangèrent avec nos bateliers des regards d'étonnement et de félicitation; et ceux-ci, comme nous-mêmes, étaient enchantés de mettre le pied sur la terre ferme.

Saint-Gingoux est encore plus beau que Meillerie; les montagnes sont plus élevées, et descendent d'une façon plus abrupte vers le lac. Leurs sommets aériens entre-

tiennent toujours de grandes masses de neige dans leurs ravines et sur le sentier de leurs torrents invisibles. L'un des plus hauts s'appelle la roche de Saint-Julien ; entre ses pics les forêts s'étendent plus profondes ; le châtaignier donne un aspect tout particulier à ce site admirable, qui laissera dans ma mémoire un tableau bien distinct de toutes les autres scènes de montagnes que j'ai vues auparavant.

Là nous prîmes une voiture, pour visiter la bouche du Rhône. Nous passâmes entre les montagnes et le lac, sous des bosquets de puissants châtaigniers, à côté de torrents perpétuels, qui se nourrissent des neiges d'en haut, et forment des stalactites sur les rochers où ils tombent. Nous vîmes un immense châtaignier, arraché par l'ouragan du matin. L'endroit où le Rhône se mêle au lac était marqué par une ligne de brisants formidables; il y est aussi rapide qu'en quittant le lac ; mais boueux et noir....

Nous retournâmes à Saint-Gingoux avant le coucher du soleil, et je passai la soirée à lire Julie. Comme mon compagnon se lève tard, j'eus le temps avant déjeuner de visiter les chutes d'eau de la rivière qui tombe dans le lac à Saint-Gingoux. Le torrent, à cause de la déclivité du terrain où il coule, n'est qu'une succession de chutes d'eau, qui mugissent sans interruption sur les rocs, et suspendent leur embrun incessant sur les feuilles et les fleurs qui embellissent ces sauvages talus. Le chemin qui côtoyait la rivière évitait quelquefois les précipices de ses bords, et conduisait au milieu des prairies; d'autres fois enfilait la base de rocs perpendiculaires et caverneux. Je cueillis dans ces prairies un bouquet de fleurs que je n'ai jamais vues en Angleterre, et que leur rareté me fit trouver plus belles.

A mon retour, après déjeuner, nous fîmes voile vers C'arens, nous proposant de voir d'abord les trois bouches du Rhône, puis le château de Chillon; le temps était beau, et l'eau calme. Nous passâmes des eaux bleues du

lac dans le courant du Rhône, encore rapide même à une grande distance de son confluent avec le lac : ses eaux troubles se mêlaient comme involontairement avec les siennes [1]. Je lus Julie toute la journée ; Julie, débordement, au milieu des scènes que son auteur a si merveilleusement peuplées, du plus sublime génie, et d'une sensibilité plus qu'humaine. Meillerie, le château de Chillon, Clarens, les montagnes du Valais et de la Savoie, se présentent à l'imagination comme les monuments de choses qui lui sont déjà familières, et d'êtres qui lui ont été chers. Sans doute ils sont les créations d'un esprit, mais d'un esprit si puissant, si lumineux, qu'ils jettent une ombre de mensonge sur les souvenirs que l'on appelle réalité.

Nous nous arrêtâmes au Château de Chillon [2], et nous visitâmes ses donjons et ses tours. Ces prisons sont creusées au-dessous du lac ; le donjon principal est supporté par sept colonnes, dont les chapiteaux en branches soutiennent la voûte. Près des murs, le lac a huit cents pieds de profondeur, des chaînes de fer sont solidement attachées à ces colonnes, et on y voit gravés une multitude de noms, en partie des visiteurs, et en partie sans doute des prisonniers, dont aujourd'hui il ne reste aucun souvenir, et qui ont ainsi échappé à une solitude que depuis longtemps ils ont cessé de sentir. Un de ces noms remonte à la date de 1670. Au commencement de la Réforme, et longtemps encore après cette époque, ce donjon a été le réceptacle de ceux qui repoussèrent le système d'idolâtrie, dont l'humanité est si lente à se dégager. Près de ce long et haut donjon, était une étroite cellule et au delà une autre plus large, plus élevée et plus

---

1. Voir la *Nouvelle Héloïse*, lettre 17, part. 4. (Note de Shelley.)

2. Shelley se souviendra du château de Chillon dans plusieurs endroits de *Laon et Cythna*.

sombre, supportée par deux arches sans ornements. En travers de ces arches, était une poutre, aujourd'hui noire et brisée, où l'on pendait les prisonniers en secret. Je n'ai jamais vu un monument plus terrible de cette froide et inhumaine tyrannie que des hommes se sont plu à exercer sur des hommes. C'était une de ces nombreuses horreurs, qui font du « *pernicies humani generis* » du grand Tacite, une si solennelle et si irréfragable prophétie....

Nous nous dirigeâmes ensuite avec un vent contraire du côté de Clarens. Je n'ai jamais plus fortement senti qu'en abordant Clarens, combien l'esprit des vieux temps avait déserté ce séjour autrefois si cher. Mille fois, pensais-je, Julie et Saint-Preux se sont promenés sur ce chemin en terrasse, regardant ces montagnes que je contemple maintenant, foulant ce sol sur lequel je marche. De la fenêtre de notre logement notre hôtesse nous montra « le Bosquet de Julie. » Au moins les habitants de ce village sont-ils convaincus que les personnages du roman ont réellement vécu. Le soir nous allâmes nous y promener. C'est bien en effet le Bosquet de Julie. L'herbe montait sous les arbres ; les arbres eux-mêmes étaient âgés, mais vigoureux, parsemés de quelques-uns plus jeunes, destinés à être leurs successeurs, et dans l'avenir quand nous serons morts, à prêter leur ombre aux futurs adorateurs de la nature, qui aimeront la mémoire de cette tendresse et de cette paix, dont ce lieu était le sanctuaire imaginaire. Nous nous promenâmes au milieu des vignobles, dont les terrasses étroites dominent cette touchante scène. Pourquoi les froides maximes du monde me forcèrent-elles en ce moment de réprimer les larmes de mélancolique émotion, qu'il eût été si doux de laisser couler, sans mesure, jusqu'à ce que les ombres de la nuit eussent englouti les objets qui les excitaient ?

J'oubliais de dire, (c'est une remarque que me fit mon compagnon [1],) que le danger que l'orage nous avait fait

1. Plus tard Byron disait à Medwin : « c'eût été un dénoue-

courir eut lieu à l'endroit même où Julie et son amant faillirent être submergés, et où Saint-Preux fut tenté de plonger avec elle dans le lac. Le jour suivant en visitant le château de Clarens, nous cueillîmes des roses sur la terrasse, en songeant que ces roses pouvaient être la postérité de celles qu'avait plantées la main de Julie Nous envoyâmes à l'absent leurs feuilles mortes et flétries.

Nous retournâmes au Bosquet de Julie, et vîmes que l'endroit précis était complètement effacé, et qu'un monceau de pierres marquait la place où autrefois s'élevait la petite chapelle. Pendant que nous maudissions l'auteur de cette brutale folie, notre guide nous informa que ce coin de terre appartenait au couvent de Saint-Bernard, et que cet acte de vandalisme avait été commis par son ordre. Je savais déjà, que si l'avarice pouvait endurcir le cœur des hommes, le système des prescriptions religieuses avait une influence encore plus funeste sur la sensibilité naturelle. Je sais qu'un homme isolé est quelquefois retenu par la honte au moment d'outrager les vénérables sentiments que fait naître la mémoire d'un génie que la nature a fait plus adorable qu'elle-même ; mais des hommes associés regardent comme la véritable consécration de leur union d'abjurer toute délicatesse, toute bienveillance, tout remords, tout ce qu'il y a de vrai, de tendre, de sublime.

Nous allâmes de Clarens à Vevai. C'est à Vevai que Rousseau conçut le dessein de Julie...

La pluie nous retint deux jours à Ouchy. Toutefois nous visitâmes Lausanne, et vîmes la maison de Gibbon. On nous montra le pavillon d'été délabré où il acheva son *Histoire*, et les vieux acacias de la terrasse, de laquelle il contempla le Mont-Blanc, après avoir écrit sa dernière ligne. Il y a quelque chose de grand et de touchant dans le regret qu'il exprime en finissant sa tâche.

---

ment fort classique de périr dans cet endroit, mais non si agréable. »

Il l'avait conçue au milieu des ruines du Capitole. Le départ soudain de cette tâche accoutumée et aimée le laissait, comme la mort d'un cher ami, triste et solitaire.

Mon compagnon cueillit quelques feuilles d'acacia pour les conserver en souvenir de lui [1]. Je m'en abstins, dans la crainte d'outrager le nom plus grand et plus sacré de Rousseau; la contemplation de ses impérissables créations n'avait laissé dans mon cœur aucune place pour les choses mortelles. Gibbon avait un esprit froid et sans passion. Je n'ai jamais senti plus d'inclination à m'insurger contre les préjugés qui s'attachent à de pareilles choses, qu'alors que Julie et Clarens, Lausanne et l'empire romain me forçaient de voir le contraste qu'il y a entre Rousseau et Gibbon.

Il faut lire en regard de ce vivant récit de Shelley les stances du troisième chant de *Childe-Harold*, où, comme le dit si bien son ami, « le poète fait revivre ces scènes adorables avec la vérité et la vivacité de la peinture, en y ajoutant les charmes exquis de son langage étincelant et de son ardente imagination. »

Elles se gravèrent aussi profondément dans l'imagination de Shelley, et s'y transformèrent en créations nouvelles ne gardant de la réalité que ce que garde le génie créateur idéalisant la nature. Les paysages

1. Byron écrivait à Murray après cette visite le 27 juin, d'Ouchy : « J'ai été retenu ici par le gros temps, et je joins à cette lettre pour vous, une petite branche de l'*acacia de Gibbon*, et quelques feuilles de rose cueillies dans son jardin. Vous trouverez dans sa vie une mention honorable de cet *acacia*, sous lequel il se promena la nuit même où il termina son *Histoire*... J'ai traversé la terre de prédilection de Rousseau, tout plein de son *Héloïse*, et suis frappé à un degré inexprimable de la force, de l'exactitude des descriptions, et de la beauté sublime de la réalité. » C'est pendant ce séjour à Ouchy que Byron écrivit son *Prisonnier de Chillon*.

de Shelley ressemblent à ceux que l'on rencontre dans les œuvres des vieux maîtres italiens ou de Léonard de Vinci.

Tout ce que nous pourrions dire de l'enthousiasme de Shelley [1] pour Rousseau à ce moment de sa vie

1. Shelley semble s'être vivement intéressé de bonne heure à tout ce qui touchait à Rousseau. Hogg cite sur Jean-Jacques une anecdocte qui mettait en veine l'imagination du poète; cette anecdote se recommande d'elle-même aux amateurs de Rousseau; c'est du pur inédit. Qui irait la chercher dans le livre de Hogg?

« Notre excellent ami, J. F. N. nous racontait comment un vieux gentilhomme de sa connaissance, dont j'ai oublié le nom, se trouvait venant de France sur le paquebot qui emmenait Hume et Rousseau en Angleterre. Le philosophe écossais était malade dans sa cabine; tandis que le citoyen de Genève, fort à son aise et très vivant, était resté sur le pont. Il était sociable, causeur, curieux, questionneur. Remarquant ce gentilhomme écrivant sur une substance nouvelle pour lui, il demanda ce que c'était. C'était de la peau d'âne, autrefois fort employée pour les portefeuilles, mais qu'on voit rarement aujourd'hui. On lui expliqua les propriétés de la dite peau, comment elle gardait les marques écrites au crayon de plomb, et comment les caractères s'effaçaient facilement quand on les humectait. Cette nouveauté surprit beaucoup Rousseau; le gentilhomme lui offrit le portefeuille, que Rousseau accepta avec un enthousiasme presque enfantin. Durant tout le reste du voyage, avec la simplicité enfantine du génie, le plus éloquent des philosophes ne cessa de jouer avec la peau d'âne, écrivant et effacant, puis écrivant encore. Toutefois, il n'est pas impossible que le capricieux, fantasque et soupçonneux Rousseau se soit offensé ensuite de ce présent, s'imaginant qu'il recelait quelque trahison, que la peau d'âne avait été empoisonnée par le perfide David, et qu'il l'ait jetée au feu. Un subtil poison infusé de la venimeuse malice du jaloux, du traître Hume dans la peau d'âne, montant insensiblement du crayon dans les doigts, puis gagnant le bras, et finalement arrivant au cœur et amenant une mort instantanée; la seule idée de cette hypothèse charmait Shelley et chaque peau d'âne devenait une page de roman. »

serait bien froid à côté de l'expression exaltée de la sympathie et de l'admiration que lui inspire dans les pages que nous venons de citer la lecture de la *Nouvelle Héloïse*; mais si Shelley se sentait puissamment attiré dans Rousseau par le peintre admirable de la nature et l'interprète incomparable des plus purs et des plus doux sentiments de l'amour, sa tendresse pour l'auteur de Julie n'allait pas jusqu'à lui fermer les yeux sur les erreurs du penseur et du philosophe. S'il prêchait avec lui le retour à la vérité et à la simplicité de la nature, s'il était comme lui l'ennemi irréconciliable de toutes les conventions sociales, il repoussait énergiquement l'interprétation que Rousseau donnait à ce mot de Nature, et rien ne lui paraissait plus faux que de vouloir ramener l'humanité à la condition des sauvages et des bêtes. L'homme non civilisé lui semblait le plus pernicieux et le plus misérable des êtres :

L'homme, disait-il, fut une bête sauvage; il est devenu, par la civilisation, un moraliste, un métaphysicien, un astronome, un poète. Lucrèce et Virgile n'avaient, pour donner une preuve des progrès de la nature humaine, qu'à se comparer aux Cannibales de la Scythie. Plus il y a de justice, plus il y a d'égalité, et il y a plus de justice, parce que la science est plus universellement répandue.

Il jugeait très sévèrement le rôle joué par Rousseau au XVIIIe siècle comme avant-coureur et instigateur de la Révolution :

Rousseau par ses écrits a déchaîné les passions qui ne sont bonnes qu'à frapper d'impuissance et à rétrécir le cœur humain.

Tout en faisant ces justes réserves, son admiration pour Rousseau ne fit que croître avec les années. Dans son *Essai sur le Christianisme*, il ira jusqu'à le comparer au Christ :

Il est peut-être, parmi les modernes, le philosophe qui par le caractère de ses sentiments et de son intelligence ressemble le plus au mystérieux sage de Judée. Il est impossible de lire les paroles passionnées par lesquelles Jésus-Christ gourmande la lâcheté et la sensualité humaine, sans se rappeler les invectives semblables et l'enthousiasme systématique de Rousseau.

Sous ce rapport, Shelley est bien le fils légitime de l'un et de l'autre ; Rousseau s'était tellement emparé de l'esprit et du cœur de Shelley, que dans sa dernière œuvre poétique inachevée, où il essaya de résumer toutes ses vues métaphysiques et morales sur la vie et la destinée humaine, comme Dante prit pour guide dans les régions infernales le doux poète et prophète Virgile, lui, évoquera l'âme de Rousseau pour le conduire à travers les cercles de l'Enfer de ce monde [1].

Ces huit jours, passés dans l'intimité de Byron, suffirent à Shelley pour percer l'enveloppe fantasque qui dérobait le vrai Byron au commun des mortels. Le 17 juillet, dans une lettre à Peacock, il formulait sur son nouvel ami ce jugement catégorique : « Lord Byron est un personnage fort intéressant ; et étant ce qu'il est, n'est-il pas regrettable de le voir l'esclave des plus vils et des plus vulgaires préjugés, et aussi fou que les vents ? » Son opinion sur son noble

1. t. III, p. 325.

ami à partir de ce moment ne varia guère ; il ne cessa d'admirer son génie, qu'il appelle un génie « consommé, capable, s'il voulait diriger ses énergies vers une telle fin, de devenir le rédempteur de son pays dégradé ; » il n'y a pas à ses yeux dans la vie sociale d'homme plus patient, plus aimable, plus dénué de prétention ; c'est un compagnon de bonne humeur, franc et spirituel ; mais ce qui dépare ces qualités, ce qui fait sa faiblesse, c'est cet orgueil, qui par suite de la comparaison de ses facultés extraordinaires avec les petites intelligences qui l'entourent lui fait concevoir une intense idée du néant de la vie, et produit cette concentration et cette impatience de sentiment qui le consume et dégénère en scepticisme. Il ne lui pardonnait pas les immoralités de sa conduite, et essaya plus d'une fois de le tirer du bourbier; ses relations avec lui en Suisse eurent sur l'esprit de Byron la plus profonde et la plus heureuse influence. Les idées de celui-ci s'élargirent et s'élevèrent au contact de son contemplatif ami ; et il faut être aveugle pour ne pas apercevoir les traces de la pensée de Shelley dans le troisième chant de *Childe-Harold* et les notes qui l'accompagnent. Tom Moore [1] déplore cette influence en la constatant: « les conversations des deux amis roulaient sur la philosophie et sur la poésie, et les opinions de Shelley n'étaient pas sans influence sur l'âme de lord Byron si agile à recevoir toute impression nouvelle. Çà et là dans les beaux élans de passion du troisième

1. Mémoires de lord Byron, t. III, p. 65.

chant de *Childe-Harold*, on découvre des traces de ce mysticisme d'intention, de cette élévation qui se perd dans le vague, caractères propres aux écrits de Shelley. Le panthéisme d'amour favori de celui-ci est même indiqué clairement dans une des notes[1].»

Byron sans doute communiqua à ses amis quelques fragments de ce troisième chant de *Childe-Harold* dans les soirées de Diodati[2]. La plupart du temps ces soirées se passaient en conversations animées entre Shelley et Byron ; Mary écoutait avec une attention passionnée ; la voix de Byron allait jusqu'à son cœur : « Je ne crois pas, écrit-elle dans son journal, qu'aucune voix humaine ait eu le pouvoir d'éveiller en moi la mélancolie comme celle d'*Albè* (surnom de Byron) ; une autre voix, non la mienne, donnait la réplique, une voix dont les cordes étaient brisées. Quand Albè cesse de parler, j'attends *cette autre voix*, et quand une autre se fait entendre à sa place, c'est

1. « Le sentiment qui plane sur les environs de Clarens, etc.

2. L'année suivante, le 28 mai, Mary écrivait dans son Journal : « Vous souvenez-vous, Shelley, du jour ou vous me l'avez lu pour la première fois ? C'était un soir en revenant de Diodati, dans notre petite chambre de la villa Chapuis. Nous avions devant nous le lac et l'imposant Jura... Je songe à nos excursions sur le lac. Combien de fois l'avons-nous vu (Byron) descendre chez nous, ou nous souhaiter la bienvenue à notre arrivée avec son sourire de bonne humeur ! Avec quelle vivacité chacun des vers de son poème rappelle à ma mémoire quelque scène de ce genre ! Ce temps ne sera aussi bientôt qu'un souvenir. Nous pouvons le voir encore, et jouir encore de sa société ; mais le temps viendra aussi où ce qui est aujourd'hui une jouissance anticipée ne sera plus qu'un souvenir. La mort viendra à la fin, et à ce dernier moment tout ne sera qu'un rêve. »

une discordance étrange qui déconcerte, c'est comme un tonnerre sans pluie, comme un soleil sans chaleur ou sans lumière. » Une nuit, celle du 18 juin, après une conversation sur les apparitions et les spectres, poème de Byron récita à ses hôtes quelques fragments d'un Coleridge qui venait de paraître, *Christabel*, entre autres celui où le poète fait le portrait d'une affreuse sorcière :

« Elle dénoua la ceinture attachée sous sa poitrine ; sa robe de soie et ses vêtements intérieurs glissèrent à ses pieds, et elle apparut tout entière ! son sein et la moitié de son flanc hideux, déformés et pâles, un rêve inexprimable ! Et elle doit dormir près de Christabel ! »

Shelley saisi d'horreur poussa un cri ; son imagination frappée lui avait montré une femme ayant des yeux à la place de seins. Quand il fut revenu à lui, on reprit la conversation, et sur la proposition de Byron, il fut convenu que chacun des assistants écrirait une histoire de revenants. Chacun se mit à l'œuvre. Shelley, comme toujours commença sans achever ; Byron ébaucha le fameux conte du *Vampire*, que Polidori acheva et publia trois ans plus tard ; quant à Mary, elle écrivit son *Frankenstein*, ou le *Prométhée moderne*.

Quelques jours après, Shelley entreprit une autre excursion alpestre, mais cette fois en compagnie de Mary et de Claire. Partis de Genève le 20 juillet, ils gagnèrent par Bonneville Cluses, Sallanches et Servoz, la vallée de Chamouni ; près de Maglans, Shelley est particulièrement frappé de la vue d'une chute

d'eau, d'au moins douze cents pieds, tombant de l'anfractuosité d'un noir précipice sur un énorme roc, qui lui fait l'effet de la colossale statue d'une divinité égyptienne ; la cascade en se brisant sur sa tête s'y divise en deux immenses plis d'écume imitant un voile du tissu le plus exquis. A Servoz, ils arrivent en face du mont Blanc :

Le Mont-Blanc était devant nous, écrit Shelley, les Alpes avec leurs innombrables glaciers tout autour. Mais il était couvert de nuages ; ou apercevait sa base, sillonnée d'ouvertures formidables. D s pinacles d'une neige d'un éclat intolérable, faisant partie de la chaîne du Mont-Blanc, étincelaient par intervalles à travers les nuages dans les hauteurs. L'immensité de ces sommets aériens, éclatant tout à coup à la vue, produisaient un sentiment d'étonnement extatique, qui touchait à la folie. Et songez que tout cela ne faisait qu'une seule scène, pour notre regard et notre imagination. Quoiqu'elle embrassât une vaste étendue d'espace, les pyramides de neiges qui s'élançaient dans le brillant bleu du ciel et qui semblaient suspendues sur notre chemin ; la ravine revêtue de pins gigantesques, dont les noires profondeurs s'enfonçaient si bas que le mugissement de l'Arve indomptable qui roulait au fond ne se faisait pas entendre où nous étions, — tout cela était à nous, comme si nous avions été les créateurs dans les esprits des autres des impressions qui remplissaient le nôtre. La nature était le poète, dont l'harmonie maintenait nos esprits haletants comme celle du poète le plus divin.

La vue des glaciers du Montanvert et des Bossons jette le poète dans un indicible ravissement ; la blancheur éblouissante de leurs précipices et de leurs pinacles, qui ressemblent à des aiguilles de cristal, re-

couvertes d'un réseau d'argent glacé ; les masses de glace qui s'en détachent et se résolvant en poudre imitent en tombant sur les rochers la chute des cascades, le mouvement lent et incessant des glaciers, envahissant dans leur progrès irrésistible les pâturages et les forêts qui les entourent, accomplissant avec les siècles l'œuvre destructrice qu'un torrent de lave opérerait en une heure, entraînant avec eux des sources d'où ils descendent toutes les ruines de la montagne, rocs énormes, monceaux de sables et de pierres ; ces spectacles de ravissement et de désolation émeuvent son âme, et élèvent sa pensée à des considérations philosophiques sur les destinées de notre globe ; il se demande s'il faut accepter la sublime, mais sombre théorie de Buffon, que ce globe, à une certaine période, sera transformé en une masse glacée par les empiètements des glaces polaires, et de celles qui se produisent sur les points les plus élevés de la terre.

Croyez- le, s'écrie-t-il dans un mouvement de poétique éloquence, vous qui affirmez la suprématie d'Ahriman ; imaginez-le trônant au milieu de ces neiges désolées, au milieu de ces palais de mort et de glace, ainsi sculpté dans leur terrible magnificence par la main de diamant de la nécessité, jetant autour de lui, comme les premiers essais de son usurpation finale, avalanches, torrents, rocs et tonnerres, et par dessus tout ces terribles glaciers, à la fois la preuve et le symbole de son règne ; ajoutez-y la dégradation de l'espèce humaine, qui dans ces régions est à moitié difforme et idiote, et dont la plus grande partie est privée de tout ce qui peut exciter l'intérêt ou l'admiration. C'est là un côté du sujet plus lugubre et moins sublime, mais que ni le poète ni le

philosophe ne doivent dédaigner. Ailleurs il compare le Mont-Blanc au Dieu des stoïciens, un vaste animal, dont le sang glacé circule pour toujours à travers ses veines de pierre.

C'est en face même de ce géant des montagnes, que Shelley composa son poème intitulé *Mont Blanc* [1], « sous l'impression immédiate, dit-il lui-même, des puissants et profonds sentiments excités par les objets qu'il décrit, *un débordement sans règle de l'âme*, essayant d imiter l'indomptable horreur et l'inaccessible solennité d'où sont nés ces sentiments. » Nous retrouvons dans cet admirable poème, où Shelley en effet essaie de lutter avec la nature en horreur et en beauté, son idée d'Ahriman, transformé dans la personnification de l'antique *Démon du tremblement de terre* formant à ses terribles jeux sa jeune progéniture la *Ruine*. Comme dans la lettre que nous venons de citer, il interroge ces déserts, ce splendide et funèbre chaos. A d'autres, ils répondent par le doute et la mort; pour Shelley la voix de la grande montagne enseigne une foi si douce, si solennelle, si sereine, que son amour seul peut réconcilier l'homme avec la nature. C'est dans cette réconciliation, cette union de l'esprit humain avec la grande âme de la nature qu'il trouvera le moyen de s'élever au-dessus de toutes les mortelles passions et des misères de l'humanité. « Tu as une voix, grande Montagne, capable d'abroger les larges codes du mensonge et de la souffrance!... » Et Shelley contemple dans le Mont

1. T. III, p. 17.

Blanc perçant le ciel infini, dominant de sa tête étincelante cet horrible amoncellement de formes, nues, déchiquetées et balafrées comme des spectres, l'image du pouvoir de la Nature, résidant à l'écart dans son immuable sérénité, la source silencieuse de tous les esprits, de toutes les formes de la vie et de la mort, la force secrète des choses, qui gouverne la pensée, tout en étant créée par la pensée, sans laquelle Mont Blanc, et terre, et étoiles et mer ne seraient que silence, solitude et vide [1].

On voit par cette dernière pensée du poème, qui reviendra souvent dans l'œuvre de Shelley, que son Panthéisme est en somme du plus pur idéalisme. On ne saurait en douter, après avoir lu l'*Hymne à la Beauté intellectuelle* [2], écrit aussi pendant son séjour en Suisse ; cet hymne, au point de vue du développement de sa pensée comme pour la beauté de la forme, est un des points culminants dans la poésie de Shelley : c'est l'invocation à sa véritable Muse « cette puissance invisible, cet Esprit de beauté, qu'on l'appelle génie, esprit ou ciel, amour ou espérance, qui seul peut donner grâce et vérité au rêve inquiet de la vie. » Tout Shelley est dans ces admirables strophes.

---

1. En quittant Montanvert, Shelley avait écrit sur l'album des voyageurs ces deux beaux vers :

« Dieu ! Que la voix des torrents, comme un cri des nations, réponde, et que l'écho des plaines de glace répète : Dieu ! »

La même main qui écrivit ces vers laissa, dit-on, sur un autre album ces mots qu'aurait effacés Byron :

Εἰμὶ φιλάνθρωπος, δημοκράτικος τ' ἄθεος τε.

2. T. III, p. 14.

Nous voyons apparaître dans l'entourage de Shelley à cette époque une autre figure originale et aimée du poète, celle de Lewis, l'auteur du *Moine*.

Ce fut dans un de leurs entretiens que Lewis joignit à son testament un codicille, signé par les trois amis, enjoignant aux héritiers de Lewis de faire tous les trois ans un voyage à la Jamaïque, afin d'y maintenir les droits précédemment conférés aux esclaves dont ces héritiers seront devenus propriétaires [1].

Cependant, au milieu des jouissances du voyage et des ennuis « et préoccupations pécuniaires » qui en sont inséparables, Shelley jetait un regard de regret sur cette Angleterre, où il avait passé de si doux instants et ne songeait qu'à y rentrer le plus tôt possible ; il écrivait à Peacock le 15 mai 1816.

Vous vivez près des bords d'un fleuve tranquille, au milieu de collines humbles et boisées. Vous vivez dans un pays libre, où vous pouvez agir à votre fantaisie, et jouir en sécurité de tout ce que vous possédez, et tant que le nom de pays et les conceptions égoïstes qu'il renferme subsisteront, l'Angleterre, j'en suis convaincu, restera le plus libre et le plus raffiné. Peut-être avez-vous pris le parti le plus sage ; mais si je retourne en Angleterre pour y suivre votre exemple, ce ne sera pas avec le regret d'avoir vu d'autres choses. Sans doute il y a beaucoup de mal et beaucoup de bien, beaucoup de choses faites pour dégoûter et beaucoup pour élever, que ne peut avoir senties ou connues celui qui n'a pas dépassé les limites de sa terre natale.

---

1. Forgues : *Originaux et beaux esprits de l'Angleterre*, t. I, G. M. Lewis. Lewis revenait précisément de la Jamaïque, où l'avait absorbé sa sollicitude pour l'amélioration du sort des nombreux esclaves qui cultivaient ses possessions.

Aussi longtemps que l'homme sera ce qu'il est aujourd'hui, l'expérience dont je parle ne lui apprendra jamais à mépriser le pays qui lui a donné le jour ; bien plus, au contraire, comme Wordsworth, il ne saura jamais quel amour il y a entre ce pays et lui, tant que l'absence n'aura pas rendu sa beauté plus sensible à son cœur ; nos poètes et nos philosophes, nos montagnes et nos lacs, les campagnes et les champs qui sont si particulièrement nôtres, sont des liens, qui jusqu'au jour où je serai complètement insensible, ne pourront jamais se briser. eCs objets et leur souvenir, les affections de l'âme, qui une fois unies à elle en sont inséparables, rendront le nom de l'Angleterre pour toujours cher à mon cœur, quand même je ne devrais plus y retourner... Mon intention en ce moment est de retourner en Angleterre, et de faire de la plus excellente des nations mon perpétuel séjour.

Avant de retourner en Angleterre, pour s'y fixer à jamais, il veut cependant voir encore du pays :

S'il est possible, (lettre du 17 juillet à Peacock) nous avons le projet de descendre le Danube, de visiter Constantinople et Athènes, Rome et la Toscane, et de revenir par le sud de la France, en suivant toujours les grandes rivières ; le Danube, le Pô, le Rhône et la Garonne ; les rivières ne sont pas, comme les routes, l'œuvre des mains de l'homme ; elles sont une image de l'esprit, qui erre à sa guise à travers des déserts sans chemins, et coule au milieu des plus adorables retraites de la nature, qui sont inaccessibles à toute autre chose. Ce plan de voyage oriental vient de s'emparer de nos imaginations. Je crains que les détails de l'exécution ne le fassent évanouir, comme toutes les autres belles et fantastiques visions... Donnez-moi des nouvelles de l'Angleterre. Que devient mon poème ? (l'*Alastor*). J'espère qu'il s'est déjà abrité dans le sein de sa mère (*Oblivion*), l'oubli ; et personne ne pourrait être assez barbare pour le tirer de ses bras, ex-

cepté moi. Parlez-moi de l'état politique de l'Angleterre, de sa littérature, (et quand je parle de littérature, j'ai Coleridge dans ma pensée) ; de vous-même, de vos occupations, de vos travaux historiques.

Vous devrez abriter mes pénates sans toit, leur dédier un nouveau temple, et faire les fonctions de prêtre en mon absence. Ce sont d'innocentes divinités, et leur culte n'est ni sanglant ni absurde. Laissez Mammon et Jehovah à ceux qui trouvent leur bonheur dans la perversité et l'esclavage ; leurs autels sont tachés de sang, ou souillés par l'or, le prix du sang, mais les sanctuaires des pénates sont de bons foyers de bois, ou des fenêtres treillissées de plantes grimpantes ; leurs hymnes, le ron-ron des petits chats, le sifflement de la bouilloire, les longs entretiens sur le passé et les morts, l'éclat de rire des enfants, le vent chaud de l'été remplissant la maison tranquille, et l' ouragan de l'hiver qni frappe et rugit en vain pour entrer.

Je vous laisse complètement maître du choix de la maison. Certainement la forêt a ma préférence, à cause de sa nature agreste, et des bêtes dont elle est pleine. Mais je ne suis pas insensible aux beautés de la Tamise.... Rappelez-vous que nous choisissons maintenant une demeure fixe, solide, éternelle, et dont les qualités intérieures auront sur nous une plus constante influence que celles du site environnant, qui, quel qu'il puisse être d'abord, n'aura bientôt plus que les couleurs dont nos propres habitudes le revêtiront.

Ce séjour fixe et éternel que se promettait Shelley en Angleterre devait durer à peine deux ans.

## CHAPITRE XIV

SHELLEY A BATH
SUICIDE D'HARRIET ET MARIAGE DE SHELLEY
L'ERMITE DE MARLOW
LAON ET CYTHNA, PRINCE ATHANASE,
ADRESSE AU PEUPLE ANGLAIS
1816-1818

En retournant à Londres, 7 séptembre 1816, Shelley n'eut rien de plus pressé que de rejoindre son ami Peacock, avec qui il passa une quinzaine de jours à Marlow ; il résolut même de s'y fixer, et en attendant que le temple de ses pénates fût prêt, il séjourna quelque temps à Bath.

Le 9 octobre, Mary recevait une lettre alarmante ; aussitôt après l'avoir lue, Shelley partait en toute hâte pour Bristol et Swansea. La veille de son arrivée, (10 octobre) la pauvre Fanny Imlay s'était suicidée dans une chambre d'auberge ; on trouva sur sa table, à côté d'une bouteille de laudanum, un billet ainsi conçu :

« J'ai longtemps hésité avant de conclure que la meilleure chose que j'avais à faire était de mettre fin à l'existence d'un être, dont la naissance avait été infortunée, et dont la vie n'a été qu'une série de peines pour ceux qui ont essayé de la rendre heureuse. Peut-être la nouvelle de ma mort vous causera-t-elle quelque peine ; mais vous aurez bientôt la consolation d'oublier qu'une telle créature a jamais existé... » Shelley, en lisant ces mélancoliques adieux, se souvint de son départ précipité de Londres, de sa dernière entrevue avec Fanny, et écrivit ces vers touchants et pleins de la plus vive émotion : « Sa voix tremblait quand nous nous séparâmes ; et cependant je ne savais pas que le cœur d'où elle sortait était brisé, et je la quittai, sans faire attention aux paroles qu'alors elle prononça. — Misère! Oh! misère! ce monde est trop grand pour toi [1]! »

Cet événement tragique fut bientôt suivi d'une autre catastrophe plus sensible encore au cœur de Shelley : le 14 décembre, il apprit par une lettre d'Hookham que l'on venait de retirer de la Serpentine le corps noyé de Harriet Westbrook. Elle avait vingt-deux ans. La vie qu'avait menée la pauvre

1. M. Dowden a parfaitement établi qu'il est impossible d'attribuer la mort de cette touchante Fanny à une passion désespérée pour Shelley, comme le laisserait croire l'assertion de Claire ; il suffit de lire les lettres que M. Dowden nous a données d'elle, pour ne voir dans ce suicide que le dénouement trop naturel d'une mélancolie poussée à l'excès et qui s'explique par le caractère de Fanny et les amertumes de sa situation dans le triste intérieur de Skinner Street.

Harriet depuis sa séparation d'avec Shelley est assez obscure. Thornton Hunt affirme qu'elle fut abandonnée par un amant auquel elle s'était donnée (un capitaine de l'armée, selon Trelawny,) et qu'abandonnée à la prostitution, maltraitée par son père et sa sœur, chassée même de la maison paternelle, se sentant délaissée de tout l'univers, elle songea alors à réaliser la pensée qui l'avait hantée depuis son enfance, à se réfugier dans la mort. Shelley, qui n'avait cessé de s'intéresser à elle depuis leur séparation et de pourvoir à ses besoins, l'avait perdue de vue depuis quelques semaines, et la cherchait en vain.

A peine eut-il reçu la nouvelle, qu'il courut à Londres réclamer ses enfants ; rien ne peut donner une plus juste idée de son état d'esprit sous le coup de la catastrophe que la lettre qu'il écrivit le lendemain même à Mary :

J'ai passé, ma bien-aimée, une journée de véritable agonie, telle que la peut produire la contemplation d'un vice, d'une folie, d'une dureté de cœur qui passe toute conception. Leigh Hunt a été avec moi toute cette journée, et ses délicates et tendres attentions pour moi, son affectueux langage en me parlant de vous, m'ont soutenu contre l'accablement de l'horreur de cet événement. Je n'ai pu obtenir les enfants. J'ai vu Longdill, qui recommande de procéder avec la dernière précaution et résolution. Je lui ai dit que j'allais contracter mariage avec vous, et dans cette hypothèse il pense que toute prétention à garder les enfants doit cesser. Hunt m'a dit fort délicatement que ce serait pour vous une douce satisfaction. Oui, ma seule espérance, mon cher amour, ce sera un des innombrables bienfaits que je vous devrai, inférieur cepen-

dant au plus grand de tous, qui est vous-même. Ce n'est que grâce à vous que je puis entretenir sans désespoir la pensée des horreurs de l'inexprimable abjection qui a conduit à ce sombre, à ce terrible trépas...

Tout tend à prouver qu'à part le contre-coup d'une si hideuse catastrophe tombée sur un être humain qui me tenait de si près, il y aurait en tout cas peu de chose à regretter. Hookham, Longdill, tout le monde me rend pleine justice, et rend témoignage à la droiture et à la liberalité de ma conduite à son égard. Il n'y a qu'une voix pour condamner les détestables Westbrook. S'ils osaient porter l'affaire en chancellerie, la scène d'horreur qui se déroulerait alors les couvrirait de mépris et de honte... Vous, ma très chère, cherchez le bonheur — où il doit être — dans votre propre sein pur et parfait; dans la satisfaction de penser combien vous m'êtes chère et bonne; à quelle sagesse, à quel bien vous êtes peut-être destinée. Souvenez-vous de mes pauvres *babies*, Ianthe et Charles. Quelle tendre et chère mère ils vont trouver en vous, et ce cher William, aussi! Mes yeux débordent de larmes. A demain une nouvelle lettre.

Rien de plus tendre et de plus amoureux que la réponse de Mary à cette lettre; la pensée du triste sort de la pauvre Fanny fait trembler sa main :

Pauvre chère Fanny, si elle avait pu vivre encore un peu, elle eût été sauvée, car ma maison eût été son asile... Que je serai heureuse de posséder ces chers trésors (Ianthe et Charles) qui sont les vôtres! Il y aura alors un doux frère et une douce sœur pour mon William, qui perdra sa prééminence d'aîné...

Le suicide de Harriet, suivant celui de Fanny, fut pour Shelley un coup de foudre; l'impression qu'il en éprouva fut si forte et si profonde, qu'elle changea son caractère et l'obséda jusqu'à sa mort :

« Je sais de source certaine, dit Thornton Hunt, qu'il n'a

cessé d'être hanté à ce sujet de certains souvenirs, en partie réels, en partie imaginaires, qui le poursuivirent comme un Oreste. » Si à l'extérieur il paraissait prendre philosophiquement cette aventure, c'est que chez lui le sentiment était aussi peu démonstratif que profond, et qu'à toutes les époques de sa vie, comme l'a observé De Quincey, « il fut remarquablement libre de toute sentimentalité maladive. »

Par esprit de convenance et de délicatesse, Shelley hésitait à se marier immédiatement avec Mary. Sur le conseil de son ami Peacock, et d'un homme reconnu publiquement comme un juge infaillible en fait d'honneur, sir Lumley Skeffington, auteur d'une comédie *la Parole d'Honneur*, il se soumit sans retard aux cérémonies du *mariage formel*. Il n'avait besoin pour cela, ni des intimations de Godwin, ni surtout, comme l'insinue M. Jeaffreson, du désir d'irriter son père. Le 30 décembre 1816, le mariage eut lieu à Londres, dans l'église de Saint-Mildred, en présence de Godwin et de sa femme.

Au milieu de ces lugubres événements, Shelley avait trouvé quelque consolation dans une amitié nouvelle, et désormais inébranlable, celle de Leigh Hunt. Jusqu'à l'automne de 1816, ils ne s'étaient vus que de loin; Shelley s'était intéressé à Hunt comme à une victime de l'intolérance et de la tyrannie [1].

1. Comme il lui avait témoigné sa sympathie au moment de son incarcération, il voulut chanter aussi sa délivrance; c'est probablement en l'honneur de Hunt sortant de prison qu'il composa ces vers :

« Pour moi, mon ami, malgré les larmes qui tremblent dans mes yeux épuisés, et les battements précipités de mon cœur

Hunt avait d'abord dédaigné les vers du jeune poète. Ce ne fut qu'après la lecture d'*Alastor* et de l'*Hymne à la beauté intellectuelle* qu'il lui fit amende honorable dans un article publié par l'*Examiner*, où il le signalait comme « l'un des jeunes poètes qui semblaient promettre d'ajouter un nouvel éclat à la jeune école. » « Si le reste, ajoutait-il, répond à ce que nous avons vu, nous n'hésitons pas à annoncer en lui un penseur original de premier ordre. » La glace était rompue.

Shelley profita d'un séjour à Marlow dans les premiers jours de novembre, pour rendre visite à son nouvel ami dans son charmant séjour d'Hampstead, voisin de Marlow.

En janvier 1817, le procès intenté devant la Chancellerie au sujet des enfants de Harriet ramena Shelley à Londres. Il s'agissait pour lui de déjouer les plans des Westbrook, qui le dénonçaient au Chancelier comme l'auteur de la *Reine Mab*, un athée et républicain, et de préparer sa défense. Shelley en effet pouvait craindre qu'en ces jours de réaction et d'intolérance qui forçaient Cobbett de s'enfuir en Amérique, on lui appliquât la terrible loi du Libelle et qu'on lui réservât le sort d'Eaton, la prison et le

---

sous l'empire de sentiments qui font ressembler l'extase à une peine, cependant quand ta voix fait tressaillir et blémir le mensonge, je te remercie. Que le tyran garde ses chaînes et ses larmes, oui, qu'il pleure de rage de te voir nouvellement, ainsi qu'une force qui sort du sommeil, sorti de la prison, où il espérait en vain enchaîner l'âme qui doit faire sa proie des chaînes qui enserrent l'humanité... »

pilori. Mary, toujours inquiète et aimante, le rejoignit bientôt à Londres.

Ses relations littéraires avec Hunt et son cercle, dont l'*Examiner* était le centre et le lien, apportèrent une heureuse diversion aux anxiétés et aux alarmes de Shelley. Mary de son côté se liait étroitement avec la femme de Hunt, cette Marianne, dont le nom vit à jamais dans les vers du poète.

Ce fut une soirée mémorable, (5 février 1817) dit M. Dowden, que celle où les trois jeunes poètes, signalés dans l'article de l'*Examiner*, Reynolds, Keats et Shelley, soupèrent ensemble à Hampstead avec leur généreux Aristarque. Keats, nous apprend Leigh Hunt, ne se montra pas aussi affectueux pour Shelley que Shelley pour lui. Keats, très préoccupé de son origine, se sentait incliné à voir dans tous les hommes de noble race, comme une sorte d'ennemis naturels. A la table de Hunt, Shelley rencontra aussi Charles Lamb, qu'il regretta de voir s'éloigner de lui ; Hazlitt avec qui il discute sur la politique jusqu'à trois heures du matin. Par l'entremise du même Hunt, il fit connaissance avec le terrible rédacteur de l'*Edinburgh Review*, le défenseur de l'*Examiner* persécuté, Brougham, qui l'aida de ses conseils dans son procès en chancellerie ; il trouva surtout un ami sage et dévoué dans cet Horace Smith, chez qui l'ardeur du poète et le zèle du réformateur politique se mêlaient au sens rassis de l'homme d'affaires, celui dont il a fait lui même ce piquant éloge : « N'est-il pas singulier que le seul homme vraiment généreux que j'aie jamais connu, ait été un agent

de change ? il écrit des vers et des pastorales, et cependant il sait comment faire de l'argent, il en fait, et il est toujours généreux; » et ailleurs dans sa lettre à Mrs Gisborne : « Esprit et raison, vertu et science humaine, tout ce qui peut faire de ce stupide monde une source de délices, vous trouverez tout cela réuni dans Horace Smith. »

Au mois de mars, Shelley put enfin installer à Marlow ses paisibles pénates dans une large et spacieuse maison, (Albion house) à peu de distance de la Tamise, entourée d'un grand jardin, au delà duquel s'étendaient de verdoyantes prairies terminées par des pentes boisées. Huit fenêtres dormantes donnaient à la façade une apparence gothique. De la plus grande chambre, une chambre qui aurait pu servir de salle de bal, humide et froide, Shelley fit sa bibliothèque. Sa table de travail se trouvait entre deux plâtres de grandeur naturelle représentant Apollon et Uranie. Le personnel de la maison se composait de Shelley, de sa femme, du petit William, de Claire et de la petite Alba [1], d'une nourrice suisse, Elise, d'un cuisinier végétarien, et d'un domestique, Harry, qui faisait l'office d'homme de peine et de jardinier.

Shelley et Mary se trouvaient au comble de leurs vœux; Mary lisait, étudiait et achevait son *Frankenstein* [2]; Claire écrivait aussi, mais surtout elle

1. Alba ou Allegra, fille de Byron et de Claire, née le 12 janvier 1817 à Bath; on la fit passer à Marlow pour la fille d'un ami de Londres, envoyée à la campagne pour sa santé.

2. *Frankenstein, ou le Prométhée moderne*, 1818, 3 v. Le plus

chantait, en s'accompagnant au piano, de cette voix que son premier maître de musique, Corri, comparait à un égrènement de perles, et qui savait si bien trouver le chemin du cœur de Shelley, et transporter son âme jusqu'à l'extase, jusqu'à la défaillance [1].

Si l'ermitage de Marlow était le temple de la poésie, il était aussi celui de l'amitié. Les amis de Shelley profitaient sans scrupule de la généreuse hospitalité qui leur y était offerte. Ces amis, toujours les bienvenus, c'étaient Godwin, Peacock, Hogg, les Hunt, et Horace Smith. Quant aux vulgaires relations de voisinage, le poète en avait horreur.

Une des grandes distractions de Shelley à Marlow fut la navigation sur la Tamise. Il ne se contentait plus des innocents plaisirs des flottilles de papier; il avait alors un véritable bateau à rames et à voiles auquel il avait donné le nom de *Vaga*, (ses amis en jouant y ajoutaient la syllabe *bond*.) Leigh Hunt dépeint ainsi la vie journalière de l'ermite de Marlow :

« Il se levait de bon matin; se promenait et lisait avant le déjeuner ; déjeunait très frugalement ; écrivait et étudiait la plus grande partie de la matinée ; faisait une nouvelle promenade en lisant; dînait de végétaux, (car il ne touchait ni viandes ni vin); conversait avec ses amis, à qui sa porte était toujours ouverte; se promenait encore, et finissait ordinairement la journée en lisant avec sa femme jusqu'à dix heures, heure de son coucher. Les livres étaient généralement Platon ou Homère, ou l'un des

---

remarquable des ouvrages de Mary, et dont Shelley a écrit la préface. (Traduit par Saladin 1821, 3 v., in-12.)

1. On peut voir dans le t. III de notre traduction plusieurs petites pièces, adressées à Claire sous le nom de Constantia.

tragiques grecs, ou la Bible, à laquelle il prenait un vif intérêt [1]. »

C'est au milieu de cette vie consacrée à l'étude et à l'amitié que le coup le plus terrible pour l'âme du père, et qui devait décider de sa vie, vint le frapper.

La pétition adressée par le Juif Westbrook à la cour de la Chancellerie, tendant à enlever à Shelley tout droit sur l'éducation de ses enfants, vint en cause en mars 1817, et le 27 de ce mois, le lord chancelier Eldon prononçait en faveur du pétitionnaire un jugement qui mettait formellement les enfants de Harriet sous la garde de leur grand-père et du Dr Hume, un clergyman de l'Eglise anglicane.

Les considérants allégués par le sieur Westbrook étaient : que Shelley avait abandonné sa femme, qu'il professait l'athéisme, et était disposé à élever ses enfants selon ses principes. La *Reine Mab* était citée en preuve des opinions de Shelley sur Dieu et sur le mariage ; on y avait joint aussi la *Lettre à lord Ellenborough*.

Malgré l'habile défense de Shelley, lord Eldon qui s'était réservé d'examiner la cause à loisir, prononça contre lui. Laissant de côté à dessein le grief d'athéisme, il s'attacha surtout à celui de l'immoralité des doctrines de Shelley sur le mariage et de sa conduite conforme à ses principes.

---

1. Il disait un jour à Trelawny, que s'il avait à sauver un seul livre de la ruine totale des livres, il choisirait l'Ancien Testament.

Il n'y a pour moi, disait-il dans ses considérants, aucune évidence qui m'autorise à penser que ce gentilhomme a modifié, avant l'âge de vingt-cinq ans, les principes qu'il professait à dix-neuf: il y a au contraire ample évidence, par ses écrits et sa conduite, qu'un tel changement n'a pas eu lieu... C'est un cas où il me semble qu'on ne peut prendre le change sur les principes du père, et où sa conduite, que je ne peux considérer que comme hautement immorale, est évidemment l'effet de ses principes, conduite qu'il propose néanmoins aux autres comme une conduite recommandable, praticable et digne d'approbation, conduite que la loi flétrit comme inconciliable avec les devoirs paternels, et qu'elle considère comme portant une grave atteinte aux intérêts des personnes et à ceux de la communauté.

En conséquence, il était interdit à Shelley de prendre possession des enfants, et de s'occuper d'eux jusqu'à nouvel ordre.

Shelley ne jugea pas à propos d'en appeler de ce jugement à la chambre des Lords; il ne désespérait pas cependant, la situation politique changeant, d'obtenir justice et de faire casser cette odieuse sentence; dans une lettre écrite de Naples à Peacock en 1819 il lui dit : « On parle ici de changements dans le ministère anglais. Qu'en est-il? car, à part l'intérêt national que j'y prends, j'attends l'occasion de revendiquer mes droits les plus sacrés, violés par la cour de la Chancellerie. »

En attendant, le poète vengea le père, et lord Eldon acquit dans les vers irrités de Shelley une immortalité qu'il eût vainement attendue de sa prose judiciaire.

Il faut lire dans les poèmes de 1817 [1] la terrible malédiction que ce père, outragé dans ce qu'il a de plus cher, vomit contre celui qu'il appelle la « sombre crête de ce ver hideux aux mille têtes, la peste sacerdotale ! », au nom de tous les nobles et beaux sentiments que cet esclave de l'hypocrisie est incapable d'éprouver jamais ;

« Au nom des bégaiements d'un jeune langage, qu'un père songeait à former aux sublimes enseignements que professent les sages. Et c'est toi maintenant qui vas toucher la lyre de l'esprit ! O douleur ! ô honte ! »

Shelley ne manquera pas une occasion de flétrir et de maudire celui qui lui a ravi ses enfants : dans sa *Mascarade de l'Anarchie* [2] (1819) il peindra la *Fraude* sous les traits de lord Eldon, vêtue, comme lui d'un manteau d'hermine, pleurant de ses gros yeux (car il sait bien pleurer) des larmes qui se changent en pierres de moulin, faisant sauter la cervelle aux petits enfants qui, jouant autour de lui, les prennent pour des diamants. Eldon, le pleureur, deviendra dans l'*Œdipe tyran*, Dacry, ministre sorcier de Swellfoot.

Des enfants qu'on lui a volés, Shelley reporte ses yeux sur celui qu'il a encore, sur ce petit William, qu'une main sacrilège pourrait aussi lui ravir au nom de la religion et de la morale, et songe à l'emporter bien loin de cette terre impie à travers les

1. T. III, p. 30.
2. T. III, p. 77.

mers, vers les rivages ensoleillés de l'Italie ou de la Grèce [1].

Désormais ses beaux rêves de séjour éternel dans la libre Angleterre sont évanouis ; sa santé, violemment ébranlée par ces rudes secousses, demande un climat plus doux et plus chaud ; il doit vivre pour ceux qui lui restent, ceux pour qui « sa vie peut être une source de bonheur, d'utilité, de sécurité et d'honneur, tandis que sa mort les priverait de tous ces biens [2]. »

On croirait que sous ces coups répétés du malheur l'esprit du poète dût fléchir et sombrer. Tout au contraire, il semble en recevoir une nouvelle force, un nouvel élan. Pendant qu'il attend avec anxiété l'issue du procès de la chancellerie, il compose son plus long poème. Pendant que les articles de la loi le mettent au ban de l'opinion publique, comme l'homme le plus incapable de remplir les plus simples devoirs de la morale sociale, il s'insurge avec plus d'éclat encore contre tous les principes au nom desquels on l'accable, et n'en poursuit qu'avec plus de confiance et d'enthousiasme l'idéal moral et social dont il s'est fait l'apôtre et dont il est déjà le martyr : il écrit *Laon et Cythna*.

Il écrivit ce poème, dit Mary, dans son bateau, flottant sous les bosquets de hêtres de Bisham, ou pendant qu'il errait dans les environs au milieu de sites d'une beauté particulière. Les collines de craie se brisent en fa-

1. T. III, p. 32.
2. Lettre à Godwin, 7 décembre 1817.

laises qui dominent la Tamise, ou forment des vallées revêtues de hêtres; la partie la plus sauvage du pays offre une végétation luxuriante, et la partie cultivée est particulièrement fertile. Avec toute cette richesse de nature qui, sous la forme de parcs de plaisance ou de terres consacrées à la culture, fleurit dans les environs, Marlow était habité par la plus pauvre population. Les femmes y fabriquaient des dentelles, et perdaient leur santé à un travail sédentaire, qui était fort mal rétribué. Les lois des pauvres accablaient non seulement les pauvres, mais ceux même qui avaient pu se soustraire à cet état, et étaient obligés de payer les taxes des pauvres. Shelley apporta à ces misères tout le soulagement qu'il put[1]. Dans l'hiver, pendant qu'il travaillait à son poème, il eut une grave attaque d'ophthalmie, qu'il gagna en visitant les pauvres cottages. Je mentionne ces détails, car cette active et minutieuse sympathie pour ses semblables donne mille fois plus d'intérêt à ses spéculations, et imprime le caractère de la réalité à ses plaidoyers en faveur de la race humaine.

---

1. Son séjour à Marlow ne fut qu'un continuel exercice de bienfaisance; il faudrait de nombreuses pages pour relater tous les traits de charité racontés par ses biographes, et qui font ressembler cette partie de sa biographie à l'histoire des saints. Une de ses voisines et amies, Mrs Madocks, chargée de distribuer les aumônes en l'absence de l'ermite de Marlow, lui rend ce témoignage, en 1859 : « Chaque endroit qu'il a visité est sacré ; il portait rarement de l'argent sur lui, et nous recevions de nombreux petits billets, écrits quelquefois sur les feuilles d'un livre, qui nous invitaient à payer au porteur la somme mentionnée, quelquefois jusqu'à plus d'une demi-couronne; un jour il rentra à la maison sans souliers; n'ayant pas de papier, il les avait donnés à un pauvre. » — Sa charité, comme celle de saint François, s'étendait jusqu'aux animaux. Rencontrait-il dans les rues un marchand d'écrevisses, il lui achetait son panier, et ordonnait à Harry de les rendre à leurs retraites de la Tamise.

cessé d'être hanté à ce sujet de certains souvenirs, en partie réels, en partie imaginaires, qui le poursuivirent comme un Oreste. » Si à l'extérieur il paraissait prendre philosophiquement cette aventure, c'est que chez lui le sentiment était aussi peu démonstratif que profond, et qu'à toutes les époques de sa vie, comme l'a observé De Quincey, « il fut remarquablement libre de toute sentimentalité maladive. »

Par esprit de convenance et de délicatesse, Shelley hésitait à se marier immédiatement avec Mary. Sur le conseil de son ami Peacock, et d'un homme reconnu publiquement comme un juge infaillible en fait d'honneur, sir Lumley Skeffington, auteur d'une comédie *la Parole d'Honneur*, il se soumit sans retard aux cérémonies du *mariage formel*. Il n'avait besoin pour cela, ni des intimations de Godwin, ni surtout, comme l'insinue M. Jeaffreson, du désir d'irriter son père. Le 30 décembre 1816, le mariage eut lieu à Londres, dans l'église de Saint-Mildred, en présence de Godwin et de sa femme.

Au milieu de ces lugubres événements, Shelley avait trouvé quelque consolation dans une amitié nouvelle, et désormais inébranlable, celle de Leigh Hunt. Jusqu'à l'automne de 1816, ils ne s'étaient vus que de loin; Shelley s'était intéressé à Hunt comme à une victime de l'intolérance et de la tyrannie [1].

---

1. Comme il lui avait témoigné sa sympathie au moment de son incarcération, il voulut chanter aussi sa délivrance; c'est probablement en l'honneur de Hunt sortant de prison qu'il composa ces vers :

« Pour moi, mon ami, malgré les larmes qui tremblent dans mes yeux épuisés, et les battements précipités de mon cœur

Hunt avait d'abord dédaigné les vers du jeune poète. Ce ne fut qu'après la lecture d'*Alastor* et de l'*Hymne à la beauté intellectuelle* qu'il lui fit amende honorable dans un article publié par l'*Examiner*, où il le signalait comme « l'un des jeunes poètes qui semblaient promettre d'ajouter un nouvel éclat à la jeune école. » « Si le reste, ajoutait-il, répond à ce que nous avons vu, nous n'hésitons pas à annoncer en lui un penseur original de premier ordre. » La glace était rompue.

Shelley profita d'un séjour à Marlow dans les premiers jours de novembre, pour rendre visite à son nouvel ami dans son charmant séjour d'Hampstead, voisin de Marlow.

En janvier 1817, le procès intenté devant la Chancellerie au sujet des enfants de Harriet ramena Shelley à Londres. Il s'agissait pour lui de déjouer les plans des Westbrook, qui le dénonçaient au Chancelier comme l'auteur de la *Reine Mab*, un athée et républicain, et de préparer sa défense. Shelley en effet pouvait craindre qu'en ces jours de réaction et d'intolérance qui forçaient Cobbett de s'enfuir en Amérique, on lui appliquât la terrible loi du Libelle et qu'on lui réservât le sort d'Eaton, la prison et le

---

sous l'empire de sentiments qui font ressembler l'extase à une peine, cependant quand ta voix fait tressaillir et blémir le mensonge, je te remercie. Que le tyran garde ses chaînes et ses larmes, oui, qu'il pleure de rage de te voir nouvellement, ainsi qu'une force qui sort du sommeil, sorti de la prison, où il espérait en vain enchaîner l'âme qui doit faire sa proie des chaînes qui enserrent l'humanité... »

Wolistonecraft, depuis qu'il était uni par l'amour à une fille de son sang, a voulu faire de Cythna la prophétesse et l'apôtre de la régénératon de son sexe· Si Laon allume en Cythna l'amour de la liberté, Cythna éveille en Laon l'amour de la pureté ; elle hait instinctivement ce sensualisme sans joie dont les femmes sont les victimes, et qui jette leur grâce et leur charme en proie à la *hyène luxure*. Elle veut donner à la femme l'égalité, la liberté, la justice et la dignité, la venger des outrages et des souillures qu'elle a trop longtemps subies. Son doux martyre est plus puissant contre la tyrannie que la résistance armée de Laon ; elle convertit ses bourreaux. C'est tout le livre de la *Revendication des Droits de la femme* de Mary Wollstonecraft, plus la suave, la passionnée, la divine musique de Shelley [1].

Si jamais la révolution française a rencontré un poète digne d'elle, c'est dans le chantre de la *Révolution de la Cité d'or*, sujet assurément, quoi qu'on en ait dit, aussi capable d'inspirer un poète que la délivrance du tombeau du Christ, ou la découverte d'un nouveau monde.

Michelet, retraçant dans son histoire de la Révolution l'émouvant épisode des Fédérations, s'écrie : « J'ai tenu un moment dans mes mains le cœur ouvert de

1. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire l'éloge enthousiaste que le poète fait de Mary Wollstonecraft dans la *Dédicace* adressée à sa femme, vol. I, p. 116. Il fait aussi allusion, ch. II, st. XLIV et suiv. à l'enthousiasme révolutionnaire de Mary, et à son séjour à Paris pendant les premières années de la Révolution.

la France, sur l'autel des Fédérations; je le voyais, ce cœur héroïque, battre au premier rayon de la foi de l'avenir. Comment aurais-je adoré les petits dieux de ce monde ? Je venais d'entrevoir Dieu. Puisse cette vision sublime que nous eûmes de lui un moment dans l'acte solemnel de la fraternité française nous relever tous des misères morales du temps, nous rendre une étincelle héroïque d'un feu qui brûla le cœur de nos pères ! » La grande âme de Shelley a deviné les documents qui faisaient pleurer Michelet d'admiration et d'amour, et il est difficile de lire l'épisode de la Fédération sans ressentir le contact de cette étincelle héroïque dont parle Michelet. (Chant V.)

Shelley était logiquement amené par ses idées sur l'essence des lois morales et l'arbitraire des institutions humaines à cette conclusion, que les empêchements au mariage inventés par les hommes et sanctionnés par la religion sont aussi artificiels, aussi immoraux que la loi même de son indissolubilité. Pour rendre cette conclusion plus sensible, il imagina de faire de ses deux héros, Laon et Cythna, un frère et une sœur, enchaînés dans la plus parfaite union par les doubles liens du sang et de l'amour.

Il fallait toute l'ingénuité de Shelley pour s'imaginer que de pareilles doctrines pussent s'imprimer et se publier dans la pudibonde Angleterre. Et cependant elles le furent. Quelques exemplaires d'une première édition furent mis en circulation ; mais l'impression produite en fut si défavorable que les éditeurs effrayés des conséquences de leur audace, interrompirent aussitôt la publication, et demandè-

rent à Shelley un remaniement de son poème. Il fut donc obligé de faire disparaître toute trace de fraternité entre Laon et Cythna, et aussi d'adoucir plusieurs passages qui sentaient trop l'athéisme et le fagot. *Laon et Cythna*, corrigé, purifié, édulcoré, parut sous le titre de *Révolte de l'Islam* [1].

Ces concessions aux exigences de l'opinion ne désarmèrent point la critique. En se promettant de voir le public accueillir avec faveur et sans prévention son nouvel ouvrage, Shelley se faisait illusion. Hué, raillé, stigmatisé, *Laon et Cythna* ne servit guère qu'à fortifier contre l'auteur les préjugés qu'avait fait naître la *Reine Mab*.

La peinture fidèle de son propre esprit, que Shelley reconnaît comme un des principaux mérites de *Laon et Cythna*, il l'avait essayée cette année-là même dans une œuvre plus personnelle encore et qui est restée à l'état de fragment et d'ébauche, le *Prince Athanase*. Il n'y a pas dans l'œuvre du poète d'analyse psychologique plus profonde, plus subtile ; et si l'on veut connaître tout le raffinement de la pensée de Shelley s'étudiant et se décomposant dans ses formes les plus fugitives, dans ses nuances les plus délicates, c'est là qu'il faut le chercher. C'est le pur esprit s'analysant et s'anatomisant lui-même, pour découvrir la cause introuvable du malaise infini qui le ronge. Il vint un moment où le poète, perdant pied dans ce monde d'abstractions quintessenciées,

1. Nous avons suivi dans notre traduction la première version de Shelley, en indiquant les corrections qui lui furent imposées par ses scrupuleux éditeurs.

abandonna la partie, de peur de tomber dans une contemplation morbide, où ne pourrait pas le suivre l'attention du lecteur le mieux disposé. Tel qu'il est, ce fragment est de la plus grande importance pour ce que j'appellerai l'autobiographie psychologique du poète. Il devait faire partie d'une grande épopée que Shelley avait intitulée *Pandemos et Urania*. Athanase, comme le héros d'*Alastor*, cherche dans le monde un être humain qu'il puisse aimer. Il rencontre dans le vaisseau où il s'embarque une dame, en qui il croit trouver réalisé son idéal d'amour et de beauté. Mais il s'aperçoit bientôt que cette femme n'est que *Pandemos*, la Vénus inférieure et terrestre : celle-ci après l'avoir enchanté, l'abandonne. Athanase, écrasé par le chagrin, meurt de douleur. A son lit de mort, celle qui seule peut remplir et satisfaire son âme, Urania, vient déposer un baiser sur ses lèvres. Il ne nous reste de ce vaste plan, que quelques vers du fragment final, où Shelley dépeint Uranie sous les traits de Mary, et cette admirable apostrophe à l'*Amour uranien*, « ce vin dont l'ivresse comble les désirs de l'âme, » et dont Shelley voudrait enivrer l'humanité [1].

Mis en verve par la composition de *Laon et Cythna*, les projets les plus divers se succèdent dans son imagination surexcitée ; au sortir de la lecture des pages de Tacite sur Othon, il songe à écrire un poème sur ce grand et mélancolique empereur, « qui à la fois tyran et tyrannicide, a sanctifié l'épée ro-

1. T. III, p. 222.

maine en la trempant dans son propre sang [1]. » Mais au milieu de la variété de ses desseins, il ramène toutes ses inspirations à un seul objet, à un seul type, qui n'est que l'incarnation de son propre esprit, de son propre amour ; type qui depuis la *Reine Mab* va toujours s'élevant, s'épurant, s'idéalisant en passant par le poète d'*Alastor*, le *Prince Athanase*, le *Laon* de la *Révolte de l'Islam*, pour aboutir à la conception définitive du *Prométhée*.

Cette incubation laborieuse de l'idée maîtresse qui domine et pénètre toute son œuvre, les progrès continus et imparfaits à son gré de cet enfantement qui ne lui laisse point de repos, le désespoir de voir le monde sourd à la voix de la vérité et de l'amour, accablent son âme, bien plus que toutes les épreuves extérieures de sa vie, d'une âpre et incurable mélancolie qui s'exhale en accents douloureux et déchirants : il déplore amèrement l'impuissance de ses pensées qui se lèvent et se couchent dans la solitude, les vains efforts de son imagination pour n'arriver qu'à posséder « la moitié de l'ombre qu'elle crée ». « Encore une fois, s'écrie-t-il après *Laon et Cythna*, les ombres de mon âme descendent sur l'humanité ; car pour ces cœurs avec lesquels elles ne se marient pas, les pensées ne sont que des ombres que l'esprit humain, des rapides nuages qui suivent à la trace son vol de feu, jette sur le monde obscur qu'il laisse derrière lui. » Il envie de voler « sur un char de nuées, sur les vagues du vent houleux vers le pic montagneux ou vers le lac ceint de rochers, »

1. T. III, p. 232.

dans les régions inaccessibles au commun des mortels, région dont il a appris le chemin à l'auteur de Childe-Harold, quand, écho de Shelley, Byron écrit cette belle strophe [1], que Shelley aimait à s'appliquer :

« Sur la mer les plus hardis ne tournent leur voile que vers les lieux où les ports les appellent; mais il est des pèlerins errants sur la mer de l'Eternité, dont la barque avance toujours, et pour qui il n'y aura jamais d'ancre. »

Cette recherche désespérée de l'idéal n'empêche pas Shelley de suivre avec une ardente anxiété les mouvements et la marche de la politique de son pays, et de profiter des événements saillants qui émeuvent l'opinion pour émettre ses propres idées, exposer ses vues sur le gouvernement et interpréter à la lumière de ses théories les grandes leçons des faits contemporains.

L'année 1817 vit s'agiter en Angleterre la grande question de la représentation du peuple à la Chambre des Communes. Shelley voulut dire son mot dans une question qui touchait de si près aux droits du peuple et publia à ce sujet un pamphlet politique intitulé : *Proposition de Réforme du vote dans le royaume, par l'Ermite de Marlow*. Pour lui toute la question théorique à résoudre est celle-ci : le peuple doit-il légiférer par lui-même, ou être gouverné par les lois d'une assemblée qui ne représente pas même la millième partie de la communauté? On devine sa réponse; elle est déjà dans ses pamphlets

1. Strophe 70me du 3me chant.

irlandais : non, le peuple ne peut être gouverné par une telle assemblée. La constitution actuelle du Parlement lui semble le spectacle le plus digne d'indignation et d'horreur.

Il n'y a qu'un hôpital de lunatiques qui puisse être le théâtre d'une comédie aussi lugubre que celle que nous offre cette puissante nation. Les prérogatives du parlement constituent une souveraineté qui s'exerce au mépris du peuple, pour sa misère et sa ruine. L'objet de la réforme est donc de rendre au peuple la souveraineté qui lui appartient, en faisant de la chambre des communes une représentation complète de sa volonté.

Pour arriver à ce résultat, Shelley conseillait un meeting permanent où se formulerait la volonté du peuple au sujet de la réforme à opérer dans le Parlement, et s'inscrivait pour cent livres par an, la dixième partie de son revenu, sur la liste de souscription qui devait couvrir les frais de ce meeting. Quant aux réformes à opérer, Shelley voulait avec Cobbett un Parlement renouvelé tous les ans ; il repoussait, pour le moment du moins, le *Suffrage universel*, pour lequel il ne trouvait pas la nation anglaise assez mûre :

Les conséquences de l'extension immédiate, disait-il très sagement, des droits électifs à tout adulte, mettraient le pouvoir dans les mains d'hommes que des siècles d'esclavage ont abrutis et rendus inertes et féroces. J'avoue que les arguments du major Cartwright sont irréfragables; abstractivement tout être humain a le droit d'avoir une part dans le gouvernement. Mais les arguments de M. Paine sont aussi sans réplique; une pure république

doit être le système d'ordre social le mieux fait pour produire le bonheur et concourir au progrès de l'éminence naturelle de l'homme. Or, rien n'est plus opposé à la raison, rien ne laisserait moins attendre un résultat bienfaisant, que le plan qui abolirait l'élément monarchiste et aristocratique de notre constitution, avant que l'esprit public, graduellement amélioré, ne soit arrivé à la maturité qui lui permettra de dédaigner ces symboles de son enfance.

La réforme modérée appelée par Shelley ne devait être opérée que plus d'un demi-siècle après par Gladstone.

Le 6 novembre 1817, mourait prématurément une jeune princesse, l'amour et l'admiration des Anglais de sa génération, la princesse Charlotte, fille de George IV et de Caroline. Brusquement arrachée aux joies d'un mariage selon son cœur qui l'avait consolée de sa triste jeunesse, cette « innocente et belle » princesse emportait les regrets universels de l'Angleterre. Ce deuil d'une nation ayant pour objet une femme, intéressante sans doute par ses malheurs et sa mort prématurée, mais avant tout une princesse, une future reine de l'Angleterre, scandalisa Shelley; il voyait dans cette douleur si publiquement et si solennellement affichée un symptôme de bassesse et de servitude. L'ermite de Marlow écrivit alors une *Adresse au peuple anglais*, avec cette devise : « Nous avons pitié du plumage, mais nous oublions l'oiseau mourant. »

Cet oiseau mourant, que le peuple anglais oubliait pour ne s'apitoyer que sur la perte du plumage,

c'étaient les communes et secrètes misères de l'humanité souffrante, les misères du peuple dont la destinée de la triste Charlotte n'était qu'une bien faible part :

Shelley comprend le deuil public des Athéniens célébrant la mort de ceux dont la valeur, l'intelligence et le génie ont illustré la république ; il comprend que l'Angleterre tout entière « se soit revêtue de noir pour pleurer le grand Milton, » que la France ait décrété un deuil national à la mort de Rousseau et de Voltaire ; il comprend surtout que les hommes pleurent, lorsqu'une calamité publique s'abat sur un pays, et resserrent ainsi par une commune douleur les liens qui existent entre tous les membres de la grande famille humaine ; qu'il y ait des lamentations publiques pour déplorer les malheurs qui font pleurer les hommes de bien dans leurs cœurs, — la tyrannie étrangère ou domestique, l'abus de la confiance publique, le meurtre des innocents, l'insécurité de tous ceux qui nourrissent un invincible enthousiasme pour le bien général ; il comprend que, le jour où la République française a été étouffée, le monde aurait dû en prendre le deuil. Dans un éloquent parallèle, il rapproche de la mort de cette jeune, aimable et intéressante princesse, « la dernière et la meilleure de sa race, » celle de trois hommes exécutés le jour même de sa mort comme coupables de haute trahison politique, Brandreth, Ludlam et Turner, « dont l'affreux supplice, la pendaison et la décapitation, constitue une calamité que la nation anglaise devrait pleurer avec une douleur inconso-

lable [1]. » Il termine par cette éloquente péroraison qu'il faut citer tout entière :

« Pleure donc, peuple d'Angleterre! Revêts un deuil solennel. Fais sonner les cloches. Pense à la mortalité et au changement. Couvre-toi du linceul dans la solitude et l'obscurité d'un chagrin sacré. N'épargne aucun symbole de la douleur universelle. Pleure, gémis, lamente-toi! Remplis la grande cité, remplis tes champs sans bornes de tes lamentations et de l'écho de tes plaintes! Une belle princesse est morte! Une princesse qui devait être la reine de sa nation bien-aimée, et dont la postérité eût régné sur elle à jamais. Elle aimait les affections domestiques, et chérissait les arts qui embellissent et la valeur qui défend. Elle était aimable et fût devenue sage; mais elle était jeune, et dans la fleur de sa jeunesse le temps l'a moissonnée. La LIBERTÉ est morte! Esclave, ne viens pas troubler la profondeur et la solennité de notre chagrin par une moindre douleur. S'il est mort une femme qui ressemblait à celle qui devrait régner sur cette terre, à la Liberté, — comme elle, jeune, innocente et belle, — sache que le pouvoir qui l'a fait périr est Dieu, et que c'est un chagrin privé!

Mais l'homme a assassiné la Liberté, et pendant que la vie s'écoulait de sa blessure, sur les têtes et sur les cœurs de tout être humain descendait la sympathie d'un fléau et d'une malédiction universels. Des chaînes plus lourdes que le fer pèsent sur nous, parce qu'elles enchaînent nos âmes. Nous nous agitons dans un cachot plus pestilentiel que d'humides et étroites murailles, parce que la terre est son plancher, et les cieux sa voûte. Suivons le cadavre de la Liberté anglaise lentement et respectueusement à son tombeau; et si quelque glorieux fantôme devait apparaître,

1. Shelley s'élève avec énergie à ce sujet contre la peine de mort : « Il n'y a rien de plus horrible que de voir l'homme répandre pour quelque cause que ce soit le sang de l'homme. »

et faire son trône des débris des épées brisées, des sceptres et des couronnes royales réduites en poussière, disons que le Génie de la Liberté est sorti de son tombeau en y laissant tout ce qui était grossier et mortel; agenouillons-nous et adorons-la comme notre reine!

Ces lignes deviendront le thème du *God save the Queen* de Shelley [1]. Dieu! sauve la Liberté!

---

1. T. III, p. 91. On peut rapprocher aussi de ces lignes le sonnet sur l'Angleterre en 1819, t. III, p. 90.

## CHAPITRE XV

SHELLEY EN ITALIE
MILAN, LIVOURNE, LUCQUES, VENISE,
I CAPPUCINI, FLORENCE ET PADOUE
ROSALINDE ET HÉLÈNE, JULIAN ET MADDALO
1818

Dans les premiers jours de février 1818, Shelley impatient d'aller chercher en Italie un climat plus favorable à sa santé de plus en plus altérée, dit adieu à Marlow, non sans un profond regret de quitter ces lieux, associés maintenant aux voluptés intellectuelles qu'il y avait goûtées dans la composition de *Laon et Cythna*. « Mes pensées, écrira-t-il plus tard d'Italie, sont pour toujours attachées à la forêt de Windsor et aux ombrages de Marlow, de même que les nuages, suspendus sur les bois de la montagne, laissent en partant la meilleur de leur rosée là où ils se sont évanouis. » Le 9 mars, William Shelley et Clara Everina Shelley [1], ainsi que Clara Allegra, la

1. Née le 3 septembre 1817 à Marlow, « tout le portrait de

fille de Byron, furent régulièrement baptisés à l'Eglise de Saint-Giles-in-the-Field, et le 11, Shelley voyait pour la dernière fois la terre d'Angleterre.

Une autre vie va commencer pour Shelley. Sous le ciel radieux de l'Italie, « ce paradis des exilés et des parias, » comme il l'appelle, son génie, affranchi de toutes les haines et de tous les ressentiments, va prendre son vol hardi et libre dans les sphères sereines du pur idéal; en perdant de vue les rivages d'Angleterre, Shelley semble perdre de vue la terre; au contact journalier des chefs-d'œuvre de l'Italie, son goût s'affine, ses conceptions s'élèvent et s'épurent; il devient beau et grand comme l'antique, dont il se pénètre dans la contemplation des ruines, dans le commerce assidu de la statuaire, dans l'étude approfondie de Platon et d'Eschyle, dans le culte amoureux de tous les arts. Ses facultés vont s'épanouir avec ses sens et son corps sous les chaudes effluves de cette lumière ensoleillée; nous aurons alors le poète incomparable du *Prométhée*, de l'*Epipsychidion*, de l'*Adonaïs* et de l'*Hellas*.

Il a raconté lui-même cette transformation, cette éclosion de son génie poétique dans ses *Lettres d'Italie*. Ces lettres, dont nous voudrions pouvoir donner des extraits plus étendus, occupent, de l'avis des meilleurs juges, une place à part dans la littérature épistolaire du siècle. Si elles n'ont pas le brillant, la pétulance, l'humour et la verve endiablée de celles de

---

son papa, » dit miss Rose dans ses Souvenirs de Marlow.

Byron, elles offrent en retour des qualités plus sérieuses et plus solides, une passion plus profonde, un enthousiasme plus sincère, une franchise absolue de sentiment et de pensée. « Elles nous représentent exactement, dit très bien M. Garnett [1], la façon dont le poète, comme poète, contemple la vie et la nature. Une grande partie du plaisir qu'elles produisent vient de leur accord intime avec les œuvres poétiques dont elles sont le commentaire involontaire. Elles prouvent que le monde idéal de Shelley était un monde réel pour lui, et que le niveau habituel de la vie de l'homme n'était pas au-dessous de celui du poète. »

Le 12 mars 1818, Shelley s'embarquait sur le *Lady Castlereagh* pour Calais. Il emmenait avec lui sa femme, miss Clairmont, Elise la Suissesse, Milly, une jeune servante de Marlow, ses deux enfants, William âgé de deux ans, et Clara de six mois, et la petite Allegra, âgée d'un an et deux mois. Il espérait par cette enfant, ramener Byron à se réconcilier avec la mère. De Calais, la caravane traversa la France par Reims, Langres, Dijon et Lyon, Shelley lisant tout haut Schlegel et *Foliage*, un poème nouveau de Hunt.

Le 26 mars, Shelley traversait le pittoresque passage des Echelles, et entrait dans les vallées des Alpes.

La route tournante taillée dans les rocs escarpés

---

1. *Lettres choisies de Shelley*, Londres, 1882. Nous espérons publier prochainement la traduction des *Lettres d'Italie*, complément nécessaire de notre étude sur Shelley.

de la montagne qui mène à Chambéry, lui cause une vive impression : « ces rocs qui n'ont pas moins de mille pieds de hauteur verticale, se suspendent de temps en temps de chaque côté sur la route, et dérobent presque la vue du ciel. Le site ressemble à celui qui est décrit dans le *Promethée* d'Eschyle : vastes crevasses et cavernes dans des précipices de granit; montagnes dénudées couronnées de neiges et de glace; le bruit retentissant d'eaux invisibles dans l'intérieur des cavités; murailles de rocs dégringolants, qui ne peuvent être escaladés, comme il les décrit, que par le char ailé des Nymphes de l'Océan. »

Si le poète, déjà préoccupé de son *Prométhée*, cherche dans la grande nature alpestre des images proportionnées à son sujet, le philosophe humanitaire ne peut voir sans un profond sentiment de pitié la pauvreté et la misère des habitants de ces fertiles vallées; il lit « taillées dans le roc les histoires de cette misère. On aperçoit de temps en temps un vieillard boiteux et aveugle rampant hors d'un trou pratiqué dans la montagne, tout dégouttant de la fonte perpétuelle des neiges supérieures, comme au sortir d'une averse. » Ce contraste des hommes avec la nature, Shelley ne cessera de le remarquer sur son passage en Italie, tout disposé à l'exagérer ingénument, afin de pouvoir flétrir avec plus de raison et de liberté ce qui à ses yeux en est la seule cause véritable, la tyrannie des gouvernements. Mais les enchantements de la nature alpestre ont bientôt dissipé ces mélancoliques impressions; pendant que la

caravane gravit le Mont-Cenis, Shelley ne se sent pas de joie, il chante tout le long du chemin :

« Combien le ciel est négligé des hommes, et les Dieux sont pendus à chaque arbre! Mais pour les perdre, ce beau monde n'en sera pas plus malheureux! » et se laissant aller à sa veine humoristique, il appelle les montagnes le *corps de ballet* des Dieux, et la Jungfrau, leur mademoiselle Milanie [1].

A sa descente des Alpes sa poitrine se dilate, ses sensations s'aiguisent et s'exaltent sous l'influence de la beauté du pays et de la sérénité du ciel; mieux que jamais il sent qu'il dépend de ces choses pour la vie; avec quelles délices il entend à Suse pour la première fois sortir de la bouche d'une jolie femme Italienne « le clair, le parfait langage d'Italie, après cette cacophonie nasale et abrégée des Français! » Les premiers objets qu'il rencontre sur cette terre bénie le charment et l'enchantent : c'est l'arc d'Auguste, à Suse, qui est comme la porte de l'Italie : « un arc en ruines de proportions magnifiques, dans le goût grec, debout sur un chemin revêtu de gazon vert parsemé de violettes et de primevères, au milieu de montagnes gigantesques, — et une femme *blonde*, aux manières légères et gracieuses, quelque chose dans le style de l'Eve de Fuseli. »

Arrivé à Milan le 4 avril, Shelley y séjourna un mois; deux choses surtout l'y frappent: la cathédrale et l'Opéra. Mais le lac de Como a pour Shelley une bien plus vive attraction. Les beautés de ses bords,

1. Fameuse danseuse de Londres, fort admirée de Shelley.

ses villas merveilleuses, Lanzi, Tremezzina, Sommariva, Pliniana, lui causent une impression qui n'est surpassée, dit-il, que par celle des lacs de Kilarnely ; il voudrait s'établir pour toujours dans un de ces lieux enchantés, la Pliniana, une villa à moitié en ruines, et où, des lauriers vraiment Cythiens de ses terrasses, on domine le plus beau paysage qu'il ait jamais rencontré. Il dut renoncer à son désir pour complaire à Mary, qui ne goûtait pas aussi bien que lui « cette divine solitude de Como, » et dirigea ses pas vers Pise où le voisinage de la mer l'attirait.

Il quitta donc Milan bien à regret et traversa les Apennins, qui lui parurent beaucoup moins beaux que les Alpes, « une scène immense et indéterminée, où l'imagination ne peut trouver un abri [1]. » En revanche les plaines de Parme lui offrirent l'aspect d'un véritable jardin, « d'un désert cultivé, où le blé et l'herbe des prairies croissent sous de hauts et épais arbres reliés l'un à l'autre par de réguliers festons de vignes. »

Après s'être arrêté seulement trois ou quatre jours à Pise, « une large et désagréable ville presque sans habitants, » il arriva autour du 10 mai à Livourne, où le retint pendant un mois la société de nouveaux amis auxquels il était recommandé par Godwin, les Gisborne. Mistress Gisborne surtout était faite pour charmer et enchaîner Shelley. Elle avait mené dès son enfance une vie assez

1. Shelley a rendu quelques-unes de ses impressions sur les Apennins dans la pièce qu'on peut lire vol. III, p. 36.

aventureuse. Née en 1770, fille d'un marchand anglais de Constantinople, elle avait été à l'âge de huit ans séparée de sa mère, et élevée par son père avec le plus grand soin, dans la libre société des marchands et des diplomates anglais de Constantinople. En 1785, Jeremy Bentham, visitant le Bosphore, avait remarqué cette jeune fille de quinze ans, femme déjà faite, et manifestant des dispositions extraordinaires pour les arts. Il avait joué avec elle les sonates d'Eichner pour piano forte et violon. Peu de temps après, nous la retrouvons à Rome avec son père, prenant des leçons de peinture d'Angelica Kaufmann. Le peintre anglais Barry fut si frappé de quelques-unes de ses esquisses, qu'il la pressa vivement de s'adonner exclusivement à la peinture. A Rome, elle épousa l'architecte Willey Reveley, qui l'emmena à Londres. Partageant les idées libérales de son mari, elle se lia à Londres avec tous les esprits avancés d'alors, et se mit avec enthousiasme sous la direction philosophique de Godwin et de Mary Wollstonecraft. A la naissance de Mary, elle la prit chez elle, et la soigna comme sa fille. Bientôt devenue veuve, elle repoussa les offres de mariage de Godwin, et épousa en 1800 M. John Gisborne, puis se retira avec son nouveau mari et le fils qu'elle avait de son premier mariage, en Italie. M. Gisborne fit donner au fils de sa femme une brillante éducation scientifique; à l'époque où Shelley trouvait la famille Gisborne installée à Livourne, Henry Reveley était un ingénieur de grand espoir, passionné pour les nouvelles applications de la science, et surtout de la mécanique.

L'histoire de Maria Gisborne, ses relations avec Mary Wollstonecraft, sa beauté, son caractère, et surtout son indépendance de tous les préjugés religieux ou mondains ne pouvaient manquer de séduire l'âme inflammable du poète. Quant au mari, c'était un excellent homme, la placidité même, peu propre aux affaires dans lesquelles il n'avait jamais réussi, un curieux, un érudit, un lettré, capable de s'intéresser aux choses de la poésie, un enthousiaste de Caldéron. Il avait initié sa femme aux beautés du *Magico prodigioso* et des *Autos*; à leur école Shelley apprit à aimer cet autre Shakespeare, avec qui plus d'une fois il s'était rencontré sans le connaître, et qui va désormais partager le culte voué par lui à l'auteur de *Macbeth* et du *Roi Lear*.

Ces attachantes relations, devenues bien vite une vive amitié, une étroite intimité, firent oublier à Shelley les ennuis de cette grande ville de commerce, la plus *indocte* et la plus *inattractive* des cités d'Italie; en quittant Livourne, il emportait, avec les plus agréables souvenirs, le regret de se séparer de cette femme *accomplie*, qui lui inspirera une de ses poésies les plus originales, les plus en dehors de ses procédés ordinaires, un chef-d'œuvre d'*humour* et de grâce, la *Lettre à Maria Gisborne* [1].

Aux bains de Lucques, où il ne trouva que des Anglais, Shelley put en toute liberté s'abandonner à ses goûts studieux, et poursuivre l'exécution de ses plans poétiques. Il retrouve avec bonheur le silence

1. T. III, p. 137.

et ses livres, « cette société de choix de tous les âges qu'il a pris soin d'empaqueter dans une large malle avant de quitter l'Angleterre, et qui est venue le rejoindre à Lucques ; » les promenades pittoresques dans les bois de châtaigniers, sur le bord de la rivière ou à travers les montagnes. Il se croit encore à Marlow, où une promenade sur la Tamise ou un voyage à Londres faisait époque, et dont les souvenirs le poursuivent pour se venger de sa désertion. Au milieu d'un paysage grandiose, entouré de montagnes boisées au-dessus desquelles apparaît de temps en temps le crâne dénudé de quelque lointain Apennin, il habite une maisonnette repeinte et mise à neuf, égayée d'un petit jardin, au bout duquel est un bosquet de lauriers si épais que le soleil ne peut le percer. Quelques promenades, en compagnie de Mary, dans les environs, de longues excursions à cheval au *Prato fiorito*, une prairie en fleurs au sommet de l'un des Apennins voisins, ou au sanctuaire du *Monte Pelerino*, la plus élevée de ces montagnes, l'observation attentive des moindres perturbations de l'atmosphère qu'il recueille pour les peindre, la contemplation des beaux soirs d'Italie éclairés par les lucioles ou la planète Jupiter [1], ou le pâle éclair de l'été, la lecture des grands poètes italiens, l'Arioste, Pétrarque, le Tasse, la lecture et la traduc-

1. « Nos lucioles s'éteignent vite, écrit Shelley ; mais la planète Jupiter s'élève majestueusement au-dessus de la déchirure des montagnes couvertes de forêts vers le sud. Sans doute, la Providence a arrangé ainsi les choses, afin que, quand les lucioles s'éteignent, le hibou au vol bas puisse voir son chemin en retournant à son gîte. »

tion de Platon font pour lui de ces jours heureux de Lucques un véritable enchantement.

L'admirable traduction du *Banquet* de Platon, qui date de cette époque, fut l'œuvre de dix matinées. Quoiqu'elle lui parût bien insuffisante à rendre en anglais les grâces inimitables de l'original, « une ombre imparfaite de la langue et des sentiments de cette merveilleuse production, » on peut dire que, depuis la Renaissance, Platon n'avait pas encore trouvé un interprète aussi enthousiaste, aussi apte à le comprendre et à traduire tout le charme et la poésie de son divin langage.

Aussi mistress Shelley a-t-elle pu dire en toute vérité que cette traduction a pour la première fois introduit l'athénien auprès des lecteurs anglais dans un style digne de lui.

En traduisant le *Banquet* de Platon, Shelley se proposait aussi de donner à Mary une idée des sentiments et des mœurs des Athéniens. Il commença dans ce but un *Essai* qui devait servir de préface à sa traduction, *sur la littérature, les arts et les mœurs des Athéniens*. Nous n'avons qu'un fragment de cet Essai intitulé : *Discours sur les mœurs des anciens relativement au sujet de l'amour*. Pénétré de la grandeur sans rivale de cette époque unique dans l'histoire de l'esprit humain, Shelley pensait que jusqu'alors personne n'avait encore tracé de la vie et des mœurs des Grecs un portrait exact et fidèle, et songeait à remplir cette lacune. Pour y atteindre, il fallait, selon lui, se dépouiller de tous les préjugés et de toutes les préoccupations modernes : il fallait se

faire tout à fait payen, tout à fait Grec. L'abbé Barthélemy, dans son estimable *Voyage du jeune Anacharsis*, a le tort de n'oublier jamais qu'il est chrétien et français; et si Wieland, dans ses exquises *Nouvelles*, fait un payen tolérable, il a encore trop de préjugés politiques; il a trop peur de diminuer l'intérêt de son récit en peignant des sentiments avec lesquels un Européen moderne ne saurait sympathiser. Tous les livres écrits sur les Grecs semblent à Shelley écrits pour des enfants, et d'après des principes de pruderie timide incompatibles avec la vérité.

Entamer l'œuvre par l'exposition des idées grecques sur l'amour, c'était prendre le taureau par les cornes, et personne mieux que Shelley n'était à même de réaliser les conditions qu'il imposait à quiconque essayait de faire revivre les vraies traditions de l'antiquité grecque sur ce sujet si obscur et si délicat. Il est profondément regrettable que, rebuté peut-être par la délicatesse même du sujet, il n'ait qu'ébauché le tableau; mais telle qu'elle est, son ébauche est riche d'idées fécondes et d'aperçus originaux. On ne saurait se faire une idée plus juste de la situation de la femme dans les temps antiques, des causes de son infériorité et de sa dégradation. Tout en rendant justice aux progrès accomplis dans les relations entre les deux sexes par le christianisme et la chevalerie, Shelley ne veut pas, et avec raison, qu'on exagère le mérite de cette révolution, et qu'on aille jusqu'à prétendre que les Grecs ne connaissaient pas l'amour sentimental ou idéal, et à faire de cette pas-

sion le produit exclusif des idées chrétiennes ou chevaleresques.

Grâce aux charmes de la solitude, au calme de son esprit retrempé aux sources vives de la nature et de Platon, Shelley avait retrouvé l'inspiration. Au milieu d'août (1818) sur les instances de Mary, il termina son poème de *Rosalind et Helen*, commencé à Marlow [1], une des rares œuvres où Shelley, descendant de la hauteur de ses rêves, touche à la vie ordinaire, et consent à peindre des passions purement humaines: « ce poème, dit mistress Shelley, fut terminé à ma requête; Shelley ne faisait aucun cas des poésies qui ne découlaient pas des profondeurs de son esprit, et ne développaient pas quelque vérité sublime ou mystérieuse. Et cependant quand il touche à la vie humaine et au cœur humain, il n'y a pas de peintre plus fidèle, plus délicat, plus subtil, plus pathétique. Les traits dont il y peint la passion et l'émotion font vibrer les cordes les plus délicates de notre nature. »

*Rosalind et Helen* avait pour Mary un intérêt tout particulier. Pour peu qu'on connaisse l'histoire de Shelley, il est facile d'y découvrir sous les noms de Rosalind et d'Helen, Claire et Mary, un instant séparées et ennemies, et sous celui de Lionel, Shelley lui-même. Il écrivit ce récit dans l'espérance de cimenter l'amitié des deux jeunes femmes maintenant réu-

1. *Rosalind et Helen* fut publié par Ollier au printemps de 1819 avec les *Vers écrits au milieu des monts Euganéens*, l'*Hymne à la beauté intellectuelle* et le sonnet *Ozymandias*. (V. ces pièces, t. III.)

nies sous son toit. En effet, à partir de 1818, cette amitié, resserrée par les vers du poète, ne fut plus guère troublée. Shelley, en envoyant ce poème à Peacock pour l'impression, lui écrivait : « J'ai terminé, en profitant du petit nombre de jours d'inspiration que les Muses dans ces derniers temps m'ont si tardivement accordés, le petit poème que j'avais commencé en Angleterre. La structure en est légère et aérienne, le sujet idéal. Le mètre correspond à l'esprit du poème, et varie avec le courant du sentiment. »

Le lendemain de cette lettre, 17 août, Shelley, laissant Mary à Lucques, allait à Venise, accompagné de Claire, rendre visite à lord Byron. La pauvre mère espérait que Shelley attendrirait Albè, et qu'il lui serait permis de revoir sa fille.

A Padoue, Shelley prend la gondole, et par un singulier hasard, tombe sur un ancien gondolier de lord Byron ; celui-ci ne tarit pas sur le *giovinotto Inglese*, qui porte un nom extravagant, qui vit très somptueusement et dépense beaucoup d'argent. Il arrive devant Venise à minuit. En passant la lagune, la gondole est accueillie par un violent ouragan de vent, de pluie et d'éclairs. A la surface de la mer presque calme au milieu de cette convulsion brillent des étincelles comme des étoiles. Venise tantôt cachée, tantôt découverte par les mouvements de la rafale, luit obscurément dans la nuit.

Le lendemain de son arrivée, Shelley, après avoir déposé Claire chez les Hoppner [1], court chez Byron.

1. M. Hoppner était alors consul d'Angleterre à Venise ; mistress Hoppner s'était chargée de la petite Allègra.

La conversation s'engage sur le sujet scabreux qui tient tant au cœur de Shelley; il lui semble qu'il a gagné sur lui quelques points dans l'aménité et la bonne humeur de l'entretien. Byron paraît même disposé à abandonner l'enfant à Claire.

Il me prit dans sa gondole, écrit Shelley à sa femme (23 août) contre ma volonté, car je désirais retourner chez les Hoppner, et me fit traverser la lagune jusqu'à une longue île de sable qui protège Venise de l'Adriatique. Quand nous fûmes descendus, nous trouvâmes ses chevaux qui nous attendaient, et nous nous promenâmes le long du sable de la mer, en causant. Notre conversation se passa en confidences de ses sentiments blessés, en questions sur mes propres affaires, et en grandes protestations d'amitié et d'estime pour moi. Il me dit que s'il avait été en Angleterre, au moment de l'affaire de la chancellerie, il aurait remué ciel et terre pour prévenir une pareille décision. Nous causâmes ensuite de matières littéraires, de son quatrième chant de Childe-Harold, qu'il dit être très bon; et en effet il m'en récita quelques stances d'une grande énergie; puis de *Foliage* (de Leigh Hunt) qu'il persifle à outrance.

Cette promenade au Lido des deux poètes se renouvela plus d'une fois pendant le séjour de Shelley à Venise; elle nous a valu le poème de *Julian et Maddalo* [1], dont M. Rossetti fait cet éloge : « Ce poème suffirait à lui seul pour justifier le nom de Shelley, tel qu'il est aujourd'hui, et tel qu'il restera

1. Shelley envoya *Julian et Maddalo* à Hunt en 1819 pour l'imprimer anonymement. Hunt, le trouvant sans doute trop personnel, ne le publia pas, et le poème ne parut qu'en 1824, deux ans après la mort de Shelley.

jusqu'à l'extinction de la langue anglaise. Avec le *Prométhée délivré* et les *Cenci* il me semble compléter la suprême trinité du génie de Shelley; je ne sais si jamais pareille chose a été essayée avant lui, ou aussi parfaitement exécutée depuis, au moins en Angleterre. »

Le lecteur reconnaîtra facilement sous les noms de Julian et de Maddalo les deux poètes amis, Shelley et Byron. Il est difficile de mieux caractériser deux natures si différentes que le fait Shelley dans sa préface, et de dire la vérité tout entière avec plus de tact et de délicatesse. Dans ses lettres à ses amis il est plus âpre et plus caustique ; c'est là qu'il faut aller chercher le fond de sa pensée sur le génie et le caractère de l'auteur de *Don Juan*. Il écrit le 8 octobre à Peacock :

J'ai vu lord Byron, et c'est à peine si je l'ai reconnu, tant il est changé ; c'est l'homme le plus vivant, le plus heureux en apparence que j'aie jamais rencontré. Il m'a lu le premier chant de son *Don Juan*, quelque chose dans le style de *Beppo*, mais infiniment meilleur.

Et le 22 décembre : « Lord Byron s'est familiarisé avec la plus basse espèce de ces femmes que ses gondoliers ramassent dans les rues... Il dit qu'il les désapprouve, mais il les endure. Il est profondément et cordialement mécontent de lui-même ; et quand il contemple dans le miroir déformé de ses propres pensées la nature et la destinée de l'homme, que peut-il y voir que des objets de mépris et de désespoir ? Qu'il soit un grand poète, rien que son apostrophe à l'Océan le prouve. Il a un certain degré de candeur quand vous causez avec lui ; mais malheureusement cette candeur ne subsiste pas après votre départ. Je n'en doute pas, et pour l'amour de lui,

je l'espère, sa présente carrière doit finir bientôt dans quelque violente crise. »

Byron, désirant jouir du voisinage de Shelley, lui offrit, pour s'y installer avec sa famille, sa villa des Capucins, près d'Este. Shelley accepta, et pressa sa femme de l'y rejoindre. Fort préoccupé des inquiétudes que son absence pouvait lui causer, il lui avait écrit depuis son départ de nombreuses lettres empreintes de toute la tendresse d'un cœur aimant, et où se trahissait aussi la plus touchante sollicitude paternelle. En rappelant sa femme près de lui, il lui trace dans le plus minutieux détail l'itinéraire qu'elle doit suivre sous la direction de l'habile Paolo; celui-ci doit éviter soigneusement les mauvais gîtes, et en particulier, à Bologne, certain hôtel des Trois Maures « où il y a dans les lits des choses inexprimables. »

Dans une de ces lettres, il lui adressait ces jolis vers :

A MARY SHELLEY.

O chère Mary, que n'êtes-vous ici ! avec vos yeux noirs brillants et clairs, avec votre douce voix, semblable à celle d'un oiseau chantant l'amour à sa compagne solitaire, inconsolable dans son berceau de lierre, voix la plus douce que j'aie jamais entendue — avec votre front plus pur que l'azur de ce ciel d'Italie... Chère Mary, revenez bien vite vers moi ! Je ne suis pas bien quand vous êtes loin. Ce qu'est le coucher du soleil au globe lunaire, ce qu'est le crépuscule à l'étoile du soir, ma bien-aimée, tu l'es pour moi. — O chère Mary, que n'êtes-vous ici ! L'écho du château murmure : « Ici ! »

Mary, impatiente de rejoindre son mari, se hâta

d'accourir à Este. La villa des Capucins, antique résidence des Médicis, était située dans les environs de cette ville sur l'emplacement d'un couvent démoli par les Français, au sommet d'une petite colline surmontée de plusieurs autres collines plus élevées. La maison était agréable et plaisante ; une promenade de vignes treillissées, une Pergola, comme l'appellent les Italiens, conduisait de la maison au fond du jardin, à un pavillon d'été, dont Shelley fit son cabinet de travail. C'est dans ce cabinet qu'il écrivit *Julian et Maddalo*, et commença le *Prométhée*. Un petit ravin au fond duquel serpentait une route séparait le jardin de la colline, sur laquelle s'élevaient les ruines de l'ancien château d'Este, dont les murs sombres et massifs étaient remplis d'échos, et où, des crevasses ruinées, s'envolaient à la nuit les hiboux et les chauves-souris, pendant que le croissant de la lune disparaissait derrière les noires et lourdes murailles. « Du jardin, nous avions vue sur l'immense plaine de la Lombardie bornée à l'ouest par les lointains Apennins, tandis qu'à l'est l'horizon se perdait dans les brumes de l'espace. Après la vue pittoresque, mais limitée de la montagne, du ravin et du bois de châtaigniers des Bains de Lucques, il y avait quelque chose d'infiniment agréable pour les yeux dans cette immense perspective sur laquelle s'ouvrait notre nouveau séjour. »

Un lugubre événement vint attrister les beaux jours de la villa des Capucins : la mort de la petite Clara atteinte de dyssenterie pendant le voyage. « Nous la transportions malade d'Este à Venise (24 septembre,

dit mistress Shelley, quand arrivés à Fusina, nous nous aperçûmes que nous avions oublié nos passeports. Les soldats, obéissant à leur consigne, essayèrent de nous empêcher de passer la lagune ; mais ils ne purent résister à l'impétuosité de Shelley en un tel moment ; nous étions à peine arrivés à Venise que la pauvre petite malade était morte ; nous retournâmes à Este pleurer notre malheur. »

La vue de la belle Venise, avec « ses rues silencieuses pavées d'eau, » et ses gondoles « semblables à des phalènes dont un sépulcre aurait été la chrysalide » fut pour Shelley un spectacle amer et lugubre. Il n'y voit guère que les cachots, les plombs et les puits, une ville esclave, du jour où l'oligarchie a usurpé les droits du peuple, mais bien plus dégradée encore, depuis qu'elle a subi le joug français et surtout autrichien : « je n'avais pas idée, écrit-il, de l'excès où peuvent être portées l'avarice, la couardise, la superstition, l'ignorance, la débauche sans passion, et toutes les indicibles brutalités qui dégradent la nature humaine, avant d'avoir vu Venise ! »

Aucun voyageur en Italie n'a ressenti du reste aussi vivement que Shelley le malheur de ce beau pays en proie à l'étranger ; aucun poète n'a déploré avec autant d'amertume les hontes et les tristesses de sa servitude, ni chanté avec autant d'éclat ses espérances de réveil national ; aucun ne s'est associé avec le même enthousiasme à toutes ses tentatives d'affranchissement et de liberté.

La maison et le tombeau de Pétrarque religieusement conservés à Arqua l'attirent dans les montagnes

Euganéennes ; mais au profond sentiment de la nature, aux émotions du disciple de l'amant de Laure se mêle pathétiquement le sentiment plus profond encore de la liberté, en face de cette Padoue « où la lampe du savoir ne brûle plus, ou n'est plus qu'un perfide météore qui a perdu son chemin sur le tombeau du jour [1]. »

Il voit dans les ruines de Florence le châtiment d'un crime inexpiable, le mensonge, la trahison, l'attentat contre la liberté de Pise, et au sortir d'une lecture des *Républiques italiennes* de Sismondi, il chante l'héroïque légende de ce Marenghi [2] qui se venge de Florence qui l'a banni, en brûlant un navire des Pisans.

L'hiver approchant, Shelley quitta les Capucins le 5 novembre 1818, pour gagner le sud de l'Italie. Après deux jours d'un voyage pénible par de très mauvais chemins, il arriva à Ferrare, à travers « un pays plat, coupé par des lignes de bois, treillissé de vignes aux larges feuilles colorées de la rougeur de leur déclin. On voit partout des gens occupés aux travaux d'agriculture : la charrue, la herse, les charrettes, traînées par de longs attelages de bœufs blancs comme du lait d'une immense taille et d'une beauté exquise. Ce doit être, en vérité, le pays de Pasiphaë [3]. »

1. Voir la pièce : *Vers écrits au milieu des montagnes Euganéennes*, vol. I, p. 361.

2. Voir l'admirable fragment de *Marenghi*, vol. III, p. 237.

3. Shelley se souviendra des beaux bœufs blancs comme du lait de la plaine de Ferrare dans son drame satirique d'*Œdipe tyran*, où il met en scène la royale Pasiphaë anglaise, vol. III.

Ferrare, à l'époque où la vit Shelley, n'était plus l'aventureuse cité de l'Arioste, la grande dame du Pô de Tassoni ; « où sont allées les dames, les cavaliers, les armures, les amours, les courtoisies, les aventures [1] ? » Triste et déserte, Ferrare avait cependant conservé un air de grandeur, de magnificence et de féerie, qui rappelait ses poétiques souvenirs. Shelley y visite la cathédrale, d'où le chasse l'importunité des mendiants, sans lui laisser le temps de découvrir si la fresque du *Jugement dernier*, conservée dans cette basilique, est une copie ou un original de Michel-Ange [2] ; la fameuse bibliothèque publique, contenant 160,000 volumes, si riche en manuscrits et en miniatures, « dont les couleurs sont aussi fraîches que si elles dataient d'hier. » Le grand attrait de Ferrare pour le poète, ce sont les souvenirs de ses frères en poésie, l'Arioste et le Tasse. Il s'arrête dans une contemplation émue devant la tombe de l'Arioste qui occupe le fond d'une des salles de la bibliothèque, surmontée d'un buste expressif du poète, devant sa chaire à bras, un meuble grossier en bois de noyer, où il se figure l'Arioste encore assis, le manuscrit des satires ouvert tout auprès et son vieil encrier de bronze aidant à l'illusion. Mais rien ne l'intéresse comme les manuscrits autographes des deux poètes : les satires de l'Arioste et un manuscrit de la *Jérusalem délivrée*, et de quelques sonnets du Tasse à son persécuteur. Son esprit, toujours en quête de quelque manifestation au delà de

1. Sonnet d'Alfieri.
2. Superbe inspiration du Bastianino d'après Michel-Ange.

l'objet présent et tangible, cherche à deviner dans ces muets caractères le symbole de leur âme et de leur génie :

L'écriture de l'Arioste est petite, ferme, pointue, exprimant la force et la pénétration de l'esprit, mais une force et une pénétration circonscrites ; celle du Tasse est large, libre et flottante ; mais il y a comme des arrêts au milieu de ce courant, et les lettres se resserrent dans un plus petit espace que ne le ferait attendre le commencement du mot. C'est le symbole d'un esprit intense et ardent, qui va quelquefois au delà de sa propre profondeur, qui s'avance trop loin, et se sent averti de retourner en arrière par la froideur des eaux de l'oubli qui arrête ses pas aventureux.

Il parcourt ces sonnets du Tasse écrits dans sa prison ; ce sont des éloges à son bourreau. Shelley est saisi d'une profonde pitié devant cette faiblesse de la touchante victime ; il comprend et pardonne :

Le Tasse sous la main d'Alphonse, est semblable à un bigot qui prie et flatte son Dieu, qu'il sait être le plus inaccessible au remords, le plus capricieux et le plus inflexible des tyrans, mais dont il connaît aussi la toute-puissance.

Shelley ne manque pas d'aller visiter à l'hôpital Sainte-Anne la prison, « qui pendant sept ans et trois mois sépara cet être glorieux de l'air et de la lumière, où s'étaient nourries en lui ces influences poétiques qu'il a communiquées à des milliers de lecteurs. » Il y voit dans le coin le plus sombre « la marque des chaînes scellées au mur, qui enchaînaient ses mains et ses pieds ; » l'infortuné poète lui apparaît les yeux fixés sur cette fenêtre grillée, suivant du regard l'ombre aimée d'Eléonore s'enfuyant vers

la tour du palais qu'on aperçoit dans le lointain [1]. Il détache pieusement une parcelle du bois de la vraie porte de ce cachot sombre et malsain, pour l'envoyer à son ami Peacock. Shelley ne doute pas un instant de l'authenticité de cet affreux repaire ; il n'est pas, comme Gœthe [2], un voyageur critique et sceptique, qui ne voit dans la prison du Tasse qu'une charbonnière, où assurément il ne fut jamais enfermé, et rappelle à son occasion la fameuse tache d'encre de Luther à la Wartbourg que le châtelain renouvelle de temps en temps pour la satisfaction des touristes.

De Ferrare, Shelley gagna Bologne, où il arriva le 8 novembre. Ici, pour la première fois, Shelley s'aventure sur le terrain de la critique des tableaux. Jusqu'à son voyage en Italie, il avait été assez indifférent aux beaux arts, excepté à celui de la sculpture ; mais son esprit était trop profondément préoccupé de la recherche du beau pour qu'il pût négliger longtemps de le poursuivre dans toutes ses formes ; les musées d'Italie devaient éveiller en lui cette insatiable curiosité qui lui faisait observer dans la peinture comme dans la statuaire « les lois selon lesquelles cette beauté idéale dont nous avons en nous une perception si intense et cependant si obscure se réalise dans les formes extérieures. » Il ne faut pas chercher en lui un amateur de métier ; ce n'est pas un connaisseur érudit ; mais, ce qui vaut mieux que l'érudition et le savoir technique, il a le goût naturel

1. Chant du Tasse, t. III, p. 235.
2. Gœthe, *Voyage en Italie*, 1786, de Ferrare à Rome.

et l'amour du beau, qui en est le principe et la règle; il sent vivement et délicatement, et exprime naïvement ce qu'il sent; il y a dans toutes ses descriptions de tableaux, une fraîcheur et une grâce de sentiment, une sincérité et une vérité d'impressions qui rendent merveilleusement l'effet du chef-d'œuvre, et le mettent en quelque sorte sous les yeux. Il se rapproche, pour le ton, la finesse et l'originalité des aperçus, du grand maître en ce genre, notre Diderot.

Les deux peintres qui le frappent le plus, dans cette merveilleuse galerie de Bologne, sont le Corrège et le Guide. Il admire du premier un tableau représentant *Quatre saints* « d'une exécution exquise, » et surtout un *Christ béatifié* « d'une inexprimable beauté, » qui lui donne la plus haute idée de son génie, et où en dehors de l'expression idéale du Christ, dont tous les traits s'harmonisent dans la majesté et la douceur, il admire surtout cette lumière vaporeuse et fluide dont chaque objet semble absorbé et comme pénétré. Comme Gœthe, il se passionne pour le divin génie du Guide, « qui n'aurait dû peindre, dit celui-ci, que ce qu'on peut voir de plus parfait, au lieu de ces sujets affreusement stupides, que toutes les injures du monde ne sauraient assez ravaler. » Shelley sur ce point pense un peu comme Gœthe, et il dirait volontiers avec le grand païen allemand : « si la foi a ressuscité les arts, la superstition s'en est emparée et les a tués de nouveau. » Ce qui l'attache le plus dans les chefs-d'œuvre italiens, ce sont les sujets païens ou allégoriques. Il se souvient avec amour d'une peinture du Guide, l'*En-*

*lèvement de Proserpine*, « où Proserpine laisse tomber un regard languissant et à moitié résigné sur les fleurs qu'elle abandonne dans les champs d'Enna. » Il essaye de traduire en vers cette suave impression [1]. Le *Samson victorieux* du même lui offre quelque chose de l'Apollon « plein de force et d'élégance ; » le tableau de *la Fortune* lui paraît « une pièce d'une vraie beauté. » Il admire aussi *le Massacre des Innocents* et *le Christ agonisant* ; mais le premier de ces tableaux lui semble rendre faiblement un sujet aussi horrible, et le second « très beau » lui inspire cette réflexion : « On se fatigue, quelle que soit la conception et l'exécution du sujet, de voir cette forme agonisante et monotone éternellement stéréotypée dans une attitude de torture prescrite. » Il éprouve un sentiment analogue devant une peinture du Guerchin, son *Saint Bruno ;* c'est pour lui le sublime de l'horreur mystique.

Je n'ai jamais vu une pareille figure. La face est ridée comme la peau desséchée d'un serpent, sillonnée de longues et dures lignes ; il a l'air d'une momie animée. Il est vêtu d'une longue robe de laine d'une couleur sépulcrale, semblable à celle d'un linceul qui aurait enveloppé un cadavre un mois ou deux. Cette teinte jaune, livide, spectrale, se répand sur tous les objets d'alentour, et jette sur les mains et la figure du Chartreux et de son compagnon un reflet jaune et sépulcral. A quoi bon écrire des livres contre la religion, quand on peut exposer de pareils tableaux? Mais le monde ne veut ou ne peut pas voir.

Il ne peut goûter le faire maniéré et violent du

1. Voir vol. III, p. 178.

Guerchin ; « la violence et la complication de ses figures lui font tourner la tête. »

Un élève remarquable du Guide, le Bolonais Franceschini [1] attire particulièrement son attention ; il en admire les œuvres qui couvrent une église tout entière, l'église de Sainte-Catherine. « Sa couleur est moins chaude que celle du Guide ; mais il ne se peut rien de plus limpide et de plus délicat ; on dirait qu'il a trempé son pinceau dans les couleurs de quelque crépuscule serein et resplendissant d'étoiles. Les formes ont la même délicatesse et la même beauté aérienne ; leurs yeux étincellent d'innocence et d'amour ; leurs lèvres sont à peine entr'ouvertes par quelque suave et douce émotion. Les enfants ailés sont les plus belles créatures idéales sorties de l'esprit humain. Ces enfants, à titre de Chérubins ou de Cupidons, sont généralement des accessoires pour le reste du tableau ; mais il y a dans leurs jeux enfantins et gracieux quelque chose qui approche du pathétique, à cause de l'excès de leur simple beauté. Un de ses meilleurs tableaux est une *Annonciation de la Vierge* ; l'ange rayonne de beauté ! la Vierge est douce, modeste et simple. »

Mais rien, au milieu de tous ces chefs-d'œuvre, ne ravit et n'enthousiasme Shelley, comme la *Sainte-Cécile* de Raphaël :

On oublie, dit-il, qu'on a une peinture sous les yeux ; et cependant elle ne ressemble en rien aux choses que nous appelons réalités. C'est quelque chose d'inspiré et d'idéal,

1. 1648-1729 : histoire et portrait ; fresques.

qui semble conçu et exécuté dans un état de sentiment analogue à celui qui a produit chez les anciens ces spécimens achevés de poésie, de peinture et de sculpture, modèles qui défient les générations à venir. Il y a là une unité et une perfection inimitables. La figure centrale, Sainte-Cécile, semble ravie dans une inspiration semblable à celle qui a produit son image dans l'esprit du peintre ; ses yeux profonds, noirs, éloquents, sont levés au ciel ; ses cheveux châtains flottent rejetés du front en arrière ; elle tient l'orgue dans ses mains, le visage calmé, pour ainsi dire, par la profondeur de sa passion et de son extase, et pénétré de la chaude et radieuse lumière de la vie. Elle écoute la musique du ciel, et, j'imagine, vient de cesser son chant ; car les quatre figures qui l'entourent convergent, comme l'indiquent leurs attitudes, vers elle ; particulièrement saint Jean, qui, avec un geste tendre et cependant passionné, se penche vers la sainte, tout alangui de la profondeur de son émotion. A ses pieds gisent divers instruments de musique, brisés et sans cordes. Je ne parle pas de la couleur ; elle éclipse la nature, et cependant elle en a toute la vérité et le charme.

A la façon dont Shelley exalte la grâce et le charme pénétrants de Raphaël, du Corrège et du Guide, on ne sera pas trop surpris du jugement qu'il porte sur la mâle, grande et sévère peinture de Michel-Ange, qu'il appelle à propos de son *Jugement dernier* le Titus Andronicus de la peinture.

Quant à Michel-Ange, écrit-il à Hunt, 3 septembre 1819, je ne peux me ranger à l'opinion commune qui l'égale à Raphaël, et sous certains rapports le met au dessus de lui. Il me semble qu'il n'a aucun sentiment de la dignité morale et de la beauté ; et la force, qui l'a tant fait apprécier, m'apparaît comme une qualité vulgaire, extérieure et mécanique, en comparaison de celles qui distinguent Ra-

phaël ou d'autres artistes inférieurs. Les fameuses peintures de la Chapelle Sixtine me semblent manquer de beauté et de majesté, tant dans la conception que dans l'exécution. On l'a appelé le Dante de la peinture ; mais si nous trouvons dans Michel-Ange quelques-uns des traits grossiers et rudes qui se rencontrent dans les plus repoussants endroits de l'*Enfer*, où trouverons-nous *votre Francesca*, où trouverons-nous l'esprit qui vient sur la mer dans un bateau, comme Mars s'élançant des vapeurs de l'horizon, où trouverons-nous Matilda cueillant des fleurs, et toute l'exquise tendresse, l'exquise sensibilité, la beauté idéale par où Dante a surpassé tous les poètes excepté Shakespeare ?

Shelley appliquait à l'art son axiome moral : *doux et fort*. Pour Shelley, Michel-Ange était le type de la force ou de l'horreur non tempérée par la grâce ; il ne concevait la force qu'en contraste et en union avec le charme, comme dans la *Méduse* de Léonard de Vinci, qui lui a inspiré ces belles strophes, qui commencent ainsi : « Son horreur et sa beauté sont divines » [1]... Nous trouvons dans un passage d'un curieux pamphlet de Shelley sur le *Diable*, un essai d'explication morale de cette préférence marquée qu'il affecte pour les peintres et les poètes qui se sont plus attachés à la beauté qu'à l'horreur, à la grâce qu'à la force.

La misère et l'injustice contribuent à produire des effets vraiment poétiques, parce que l'excellence de la poésie consiste à éveiller la sympathie des hommes, sympathie, qui dans un monde influencé par une abjecte et sombre superstition, est plus facilement provoquée par les ima-

1. Voir t. III, p. 243.

ges de la laideur que par celles de la beauté. Il faut souvent un plus haut degré d'habileté dans un poète pour rendre la beauté, la vertu et l'harmonie poétiques, c'est-à-dire, pour leur donner une analogie idéalisée et rythmique avec les émotions prédominantes de ses lecteurs, que pour rendre poétiques l'injustice, la laideur et la discorde. *Il y a moins de Raphaëls que de Michel-Anges* ; on a écrit de meilleurs vers sur l'Enfer que sur le Paradis. Combien peu lisent le *Purgatoire* ou le *Paradis* de Dante, en comparaison de ceux qui connaissent son *Enfer* [1] !

D'un autre côté, Michel-Ange ne lui semblait pas réaliser au même degré que Raphaël l'idéal de la beauté grecque, auquel il ramène toutes les conceptions de l'art.

Le souvenir des peintures grecques disparues, la vue des mutilations qu'ont subies les chefs-d'œuvre des peintres modernes, par suite du vandalisme des restaurations ou des baïonnettes françaises, le jette dans des réflexions mélancoliques sur la fragilité et la mortalité de cet art fugitif :

La sculpture garde sa fraîcheur pendant vingt siècles: l'Apollon et la Vénus sont ce qu'ils étaient. Les livres sont peut-être les seules productions de l'homme contemporaines de la race humaine. Sophocle et Shakespeare peuvent se reproduire éternellement. Mais les peintures de Zeuxis et d'Apelles ne sont plus, et peut-être sont elles à Homère et à Eschyle ce que celles du Guide et de Raphaël sont à Dante et à Pétrarque.

De Bologne, Shelley s'achemine à petites journées vers Rome, en suivant par Rimini, Fano, Foligno et

1. *Sur le Diable et les Diables.* Un essai fort amusant à la manière de Lucien, où il critique les diverses opinions sur la nature, le caractère et le lieu de séjour du Diable.

Terni, la via Flaminia. Il longe le Métaure, témoin de la défaite d'Asdrubal et remarque avec étonnement dans la montagne les traces des ciseaux des légionnaires romains. Il s'extasie dans la romantique cité de Spoleto devant un aqueduc gigantesque, et un château bâti par Bélisaire ou Narsès ; à Terni la fameuse cataracte du Velino lui semble le plus grandiose spectacle qu'il ait vu, après les glaciers du Montanvert et la source de l'Arveiron. Enfin, il débouche dans la célèbre campagne romaine ; il a sous les yeux d'un côté les Apennins, de l'autre Saint-Pierre et Rome, « Rome, la capitale d'un monde évanoui ! »

# CHAPITRE XVI

## SHELLEY EN ITALIE : ROME ET NAPLES
## 1818-1819

Shelley arriva à Rome le 20 novembre 1818, il ne fit cette fois qu'entrevoir la ville éternelle ; mais cette vue superficielle des miracles de l'art ancien et moderne produit sur lui une impression « qui dépasse, dit-il, tout ce qu'il a jamais éprouvé dans ses voyages. » Il ne voit guère de la Rome moderne ; il court de préférence aux ruines du Colisée, qui lui paraît aussi sublime et aussi frappant dans son état actuel qu'aux jours où il était incrusté de marbres doriens et orné de colonnes de granit égyptien ; à l'arc de Titus devenu l'arc de Constantin, « ce reptile chrétien qui rampa à travers le sang de sa famille égorgée au suprême pouvoir » ; il erre dans le désert de ruines du Forum où s'élèvent les débris de tant de temples dédiés jadis par une grande nation aux abstractions de l'esprit ; il aime à

se reposer dans ce petit coin de terre verdoyant sous la tombe pyramidale de Cestius qu'on appelle le cimetière anglais, où bientôt reposeront ses cendres :

C'est à mon avis, écrit-il comme s'il en avait le pressentiment, le cimetière le plus beau et le plus solennel que j'aie rencontré. A voir le soleil luire sur l'herbe brillante et fraîche, lors de notre première visite, de la rosée d'automne ; à entendre le murmure du vent dans le feuillage des arbres qui ont poussé sur la tombe de Cestius, et les palpitations du sol dans le sein de la terre réchauffée par le soleil ; à contempler ces tombes, la plupart de femmes et d'enfants, on pourrait, s'il fallait mourir, désirer le sommeil qu'ils semblent dormir. Tel est l'esprit humain, il peuple de ses désirs le vide et l'oubli.

La vue du Colisée ébranle son imagination, et pendant que Mary esquisse les gradins et les portiques ruinés, le petit William jouant près d'elle, il écrit le commencement d'un roman historique et philosophique, dont le Colisée doit être le centre et le lien [1].

Après une semaine d'enchantements à Rome, Shelley prit les devants du côté de Naples pour y présider à l'installation d'hiver. Durant le voyage, il s'amuse fort des terreurs comiques d'un marchand lombard et d'un prêtre napolitain, ses compagnons, qui tremblent d'être assassinés en traversant de nuit les marais Pontins, et ne peuvent voir sans frémir le pistolet et l'intrépidité du poète. La pre-

1. Il nous reste de ce Roman un remarquable fragment publié par M. Forman, où Shelley s'est peint lui-même.

mière chose qui frappe ses yeux en arrivant à Naples, c'est un assassinat ; mais les beautés de la nature, les spectacles merveilleux qui se succèdent sous ses regards lui font bientôt oublier la laideur et la dégradation de l'homme.

Nous avons, écrit-il à Peacock (22 décembre), une habitation séparée de la mer par les jardins royaux, et de nos fenêtres nous avons perpétuellement sous les yeux les eaux bleues de la baie, toujours changeantes, et cependant toujours les mêmes ; bornées par l'île montagneuse de Caprée, les pics élevés qui dominent Salerne, et la hauteur boisée du Pausilippe, dont les promontoires nous cachent Misène et l'île élevée d'Inarime (Ischia), qui avec ses sommets divisés, forme la corne opposée de la baie. Des agréables promenades du jardin nous voyons le Vésuve; de la fumée le jour et du feu la nuit s'aperçoivent sur son sommet, et la mer limpide reflète tour à tour sa lumière ou son ombre. Le climat est délicieux. Nous restons sans feu, les fenêtres ouvertes, et nous jouissons de toutes les productions de l'été en Angleterre. Le temps ordinairement ressemble à ce que Wordsworth appelle « le premier beau jour de mars »; quelquefois il est beaucoup plus chaud, quoique peut-être il y manque « chacune de ces minutes plus douce que la précédente », qui en Angleterre, donne un charme fascinateur au réveil de la terre de son profond sommeil d'hiver.

En fait de guides, on lisait la *Corinne* de madame de Stael, Tite-Live et Winckelmann.

Les premières excursions furent celles de Baïes et du Vésuve. Le 8 décembre, Shelley visite avec une émotion poétique ces poétiques rivages, que Virgile appelait *Puteolana et Cumana regna*, Pausilippe, la baie de Pouzzoles, avec ses rochers et ses

ilots rocailleux, ses arbres et ses portails de précipices, et ses énormes cavernes dont l'écho mourant répète le murmure de la marée languissante, la Mer Morte, l'avenue et la caverne de la Sibylle, toute la scène du sixième livre de l'Enéide. Il est un peu désappointé cependant devant ces lieux si déchus de leur beauté mythologique et virgilienne ; les Champs-Elysées sont devenus un bon vignoble ; l'avernue a perdu ses pestilentielles et mortelles vapeurs, et l'avare Achéron, sous le nom de Fusaro, sert à rouir le chanvre et à parquer d'excellentes huîtres. La terre n'offre plus que des tombeaux et des ruines. Tout l'attrait de ces lieux est dû à la mer et à l'air : « les couleurs de l'eau et l'air y exhalent sur toutes choses le rayonnement de leur propre beauté. » Cependant il admire sur le lac Averne la grotte de la Sibylle, qui n'est pas celle de Virgile, les ruines d'un temple de Pluton se réfléchissant dans le calme miroir d'un bassin, entouré de sombres collines boisées et profondément solitaire ; et à Pouzzoles les colonnes ruinées du temple de Sérapis.

Le Vésuve est, après les glaciers, la manifestation la plus imposante des énergies de la nature qu'ait rencontrées Shelley. Il faut citer cette belle description digne d'être lue après celles de Gœthe et de Chateaubriand.

Il n'a pas, écrit-il à Peacock, la grandeur démesurée, la magnificence écrasante, ni surtout la radieuse beauté des glaciers; mais il a par dessus tout le caractère de force terrifiante et irrésistible. De Resina à l'ermitage on tourne

la montagne, et on traverse un torrent de lave durcie, image réalisée des vagues de la mer, changées par enchantement en un bloc dur et noir. Les lignes du courant bouillonnant semblent pendre dans l'air, et on a peine à croire que ces vagues qui semblent se précipiter sur vous ne sont pas réellement en mouvement. Cette plaine était jadis une mer de feu liquide. De l'ermitage nous croisons un autre torrent de lave, et arrivons au pied du cône; c'est la seule partie de l'ascension qui offre quelque difficulté, et cette difficulté a été beaucoup exagérée. Ce cône se compose de rocs de lave, et de pentes de cendres : en montant le premier, et descendant le dernier, on éprouve moins de fatigue. Au sommet se trouve une espèce de plaine irrégulière, le plus horrible chaos qu'on puisse imaginer, où s'ouvrent des crevasses spectrales, et s'amoncellent des tumuli de grandes pierres et de braises, et d'énormes rocs noircis et calcinés, jetés l'un sur l'autre par le volcan dans une terrible confusion. Au milieu se dresse le sommet conique d'où s'échappent des masses de fumée et roulent éternellement des sources de feu liquide. La montagne est en ce moment en état d'éruption calme; une mince et lourde fumée blanche ondule perpétuellement au dehors, interrompue par d'énormes colonnes d'une vapeur bitumineuse noire et impénétrable, qui se précipite, exhalaison par exhalaison, dans le ciel avec un bruit sourd et profond ; du fond de ses ténèbres elle fait pleuvoir des pierres embrasées, et une noire averse de cendres vient tomber jusqu'à l'endroit où nous sommes. La lave, comme le glacier, rampe continuellement avec des craquements, comme un bruit de feu étouffé. Il y a plusieurs sources de lave; dans un endroit elle sort avec impétuosité sur un escarpement élevé, roulant des rocs à moitié fondus avec ses vagues suspendues; une cataracte de feu frissonnant. Nous approchâmes de l'extrémité de l'une de ces rivières de lave, ayant environ vingt pieds de large et dix de haut; comme elle coule sur une pente qui n'est pas rapide, son mouvement est extrêmement lent. Nous

vîmes les masses de sa noire surface se détacher elles-mêmes en roulant, et mettre à nu la profondeur de la flamme liquide. Pendant le jour le feu se voit très peu; on n'aperçoit qu'un tremblement dans l'air, des courants et des sources de blanche fumée sulfureuse.

A la fin, nous vîmes le soleil sombrer entre Caprée et Inarime, et à mesure que les ténèbres grandissaient, l'effet du feu devint plus beau. Nous étions, pour ainsi dire, entourés de torrents et de cataractes de feu rouge et étincelant; et au milieu, de la colonne de fumée bitumineuse lancée en l'air tombaient de vastes masses de rocs, blanchis par la lumière de leur intense chaleur, laissant derrière eux à travers la noire vapeur des traînées de splendeur. Nous descendîmes à la clarté des torches, et j'aurais joui du spectacle du retour, si on ne m'avait conduit, je ne sais comment, à l'ermitage dans un état de violente souffrance corporelle, dont l'effet le plus grave fut d'enlever tout plaisir à Mary et à Claire. Nos guides en cette occasion furent tout à fait sauvages. Vous n'avez pas d'idée des horribles cris qu'ils se mirent à pousser, sans savoir pourquoi; ce furent des clameurs, des vociférations, un vrai tumulte. Claire dans son palanquin en souffrit le plus; quand je fus parti devant, ils menacèrent de la laisser au beau milieu du chemin, ce qu'ils auraient fait, si mon domestique italien ne les avait menacés du bâton, après quoi ils demeurèrent tranquilles. Il ne se peut rien toutefois de plus pittoresque que les gestes et les physionomies de ces sauvages. Et quand, au milieu des ténèbres de la nuit, sans qu'on s'y attende, ils se mettent à chanter en chœur quelque morceau de leur sauvage et douce musique nationale, l'effet est extrêmement beau.

Dans les intervalles de ses excursions, Shelley visite les Musées de Naples, celui des statues surtout, « car le musée de peinture, dit-il, est misérable [1].

1. Shelley exceptait cependant de cet anathème les études

Mais quelles statues ! Il y a une Vénus [1], la forme idéale de la plus enivrante beauté ; un Bacchus [2], plus sublime que tout être vivant ; un Satyre, qui fait l'amour à une jeune fille, où l'expression vivante de la sculpture, et l'inconcevable beauté de la jeune fille font tout à fait oublier l'inconvenance du sujet. »

On devine quelle impression dut produire sur Shelley la vue des ruines de Pompéï ; il en fut émerveillé ; il ne s'attendait pas à quelque chose d'aussi parfait. De la contemplation des tombes, des pierres et des peintures, son esprit s'élève de suite à la vie humaine qui autrefois animait ce désert de ruines ; il reconstruit à l'aide des monuments l'esprit et l'âme de la cité antique.

Les maisons, dit-il, n'ont qu'un étage, et les appartements, quoique étroits, sont très élevés. Il résulte de là un grand avantage, inconnu dans nos villes. Les édifices publics, dont les ruines sont aujourd'hui des forêts de blanches colonnes, étaient vus de tous côtés par-dessus le toit des maisons. C'était là l'excellence des anciens. Leurs dépenses privées étaient comparativement modérées ; la demeure d'un des principaux sénateurs de Pompéï est sans doute élégante, et ornée des plus beaux spécimens de l'art ; mais elle est petite : tandis que leurs édi-

---

du *Jugement Dernier* de Michel-Ange, quelques tableaux de Raphaël et de ses élèves, la *Danaë* du Titien, une *Magdeleine*, du Guide, et quelques excellentes peintures au point de vue de l'exécution, d'Annibal Carrache ; le reste, dit-il, ne mérite pas d'être regardé deux fois.

1. Probablement la Vénus de Capoue, attribuée à Praxitèle, l'original, dit-on, de notre Vénus de Milo.

2. Probablement le Bacchus hermaphrodite.

fices publics sont partout marqués du sceau des grands et audacieux desseins d'une magnificence qui ne sait rien épargner. Dans une petite ville comme Pompéi, (20000 habitants à peu près) on est émerveillé de voir le nombre et la grandeur des édifices publics. Un autre avantage encore, c'est que la glorieuse scène environnante n'était pas dérobée aux yeux, et que, contrairement aux habitants des ravines cimmériennes de nos cités modernes, les anciens Pompéiens pouvaient contempler les nuages et les flambeaux du ciel; ils pouvaient voir la lune se lever au-dessus du Vésuve, et le soleil se coucher dans la mer, tremblant dans une atmosphère de vapeur d'or, entre Inarime et Misenum.

A l'extrémité supérieure, sur une plate-forme élevée, se dresse le temple de Jupiter. Nous nous assîmes sous la colonnade de son portique, tirâmes nos oranges, nos figues, notre pain et nos nèfles (triste régal, direz-vous) et nous mîmes à manger. Nous avions devant nous un magnifique spectacle. Par dessus et entre les nombreuses déchirures des colonnes rayonnantes comme le soleil, nous voyions la mer, réfléchissant le ciel de midi empourpré, et supportant, pour ainsi dire, sur sa surface les sombres et hautes montagnes de Sorrente, d'un bleu d'une profondeur inexprimable, et teintes à leurs sommets des raies de la neige nouvellement tombée. Dans l'intervalle on apercevait une petite île verte. A droite, Caprée, Inarime, Prochyta, (Procida) et Misenum. Derrière nous s'élevait le sommet isolé du Vésuve, roulant dans l'air des colonnes de fumée mince et blanche qui semblables à de l'écume étaient lancées dans le ciel clair-sombre, et tombaient en petites traînées au souffle du vent. Entre le Vésuve et les montagnes les plus rapprochées, on voyait vers l'est la ligne principale des plus hauts Apennins. Le jour était radieux et chaud. A chaque instant on entendait le tonnerre souterrain du Vésuve; ses détonations lointaines et profondes semblaient ébranler l'air même et la lumière du jour, qui nous pénétraient tout entiers du sourd et terrible retentis-

sement. C'était la scène que voyaient les Grecs (Pompéï, vous le savez, était une cité grecque). Ils vivaient en harmonie avec la nature ; les interstices de leurs incomparables colonnes étaient des portails, par où entrait, pour ainsi dire, l'esprit de la beauté qui anime ce glorieux univers pour visiter ceux qu'il inspirait. Si telle était Pompéï, qu'était-ce d'Athènes! Quel spectacle s'offrait de l'Acropolis, du Parthénon, des temples d'Hercule, de Thésée et des Vents! Les îles de la mer Ægée, les montagnes de l'Argolide, les sommets du Pinde et de l'Olympe, au milieu des sombres forêts de la Béotie!

Shelley trouve d'aussi graves enseignements dans les tombeaux qui s'élèvent de chaque côté de la route consulaire, et « ressemblent moins à des abris destinés à cacher ce qui doit se décomposer, qu'à de voluptueuses retraites, faites pour des esprits immortels. »

Ces tombes, écrit-il, produisent les plus vives impressions. Des bois sauvages les entourent de chaque côté, et le long des larges pierres de la route pavée qui les sépare, on entend les dernières feuilles de l'automne pleuvoir et bruire dans le courant du vent inconstant, comme des pas de spectres. L'éclat et la magnificence de ces demeures des morts, la blanche fraîcheur du marbre à peine terminé, la vie calme et idéale des figures qui les parent, contrastent étrangement avec la simplicité des maisons de ceux qui vivaient quand le Vésuve les engloutit.

J'ai oublié l'amphithéâtre, qui est d'une belle grandeur, quoique fort inférieur au Colisée. Je comprends maintenant pourquoi les Grecs étaient de si grand poètes; et surtout, je puis, ce me semble, me rendre compte de l'harmonie, de l'unité, de la perfection, de l'excellence uniforme de toutes leurs œuvres d'art. Ils vivaient en perpétuel commerce avec la nature extérieure et se nourris-

saient de l'esprit de ses formes. Leurs théâtres étaient tous ouverts aux montagnes et au ciel. Leurs colonnes, les types idéaux de la forêt sacrée, avec le réseau entrelacé de leur toiture, recevaient la lumière et le vent; les parfums et la fraîcheur de la campagne pénétraient les cités. Leurs temples étaient le plus souvent à ciel ouvert, et l'on apercevait au-dessus les nuages volants, les étoiles et le ciel profond. Oh! sans cette série de misérables guerres, qui aboutirent à la conquête romaine du monde; sans le Christianisme, qui donna le dernier coup au vieux système; sans ces changements qui conduisirent Athènes à sa ruine, à quelle hauteur aurait pu arriver notre humanité!

Au milieu de toutes ces émotions, sous les morsures d'un climat si nouveau pour lui, Shelley se sent bientôt épuisé. Les forces lui manquent pour poursuivre ses travaux poétiques : « Oh! s'écrie-t-il dans une lettre à Peacock, 26 janvier 1819, si j'avais la santé et la force et l'égalité d'esprit, quel progrès intellectuel sans bornes ne pourrais-je pas atteindre dans cette merveilleuse contrée! » Il écrit peu. Tout en achevant son premier acte du *Prométhée*, il rêve à d'autres travaux, il conçoit le plan d'un grand ouvrage moral et politique, où il réunira les découvertes de tous les âges, et cherchera à harmoniser les croyances opposées qui ont gouverné l'humanité. Sa pensée, sous ce ciel de feu, le dévore et l'accable; il sent, avec désespoir, l'impuissance de ses efforts et de ses rêves; il tombe dans un abattement physique et moral d'autant plus douloureux pour son âme sensible et malade qu'il n'a personne en qui épancher le trop-plein de son cœur. C'est l'époque de

ces pièces si pleines d'une mélancolie intense et sombre, où il demande à la poésie le remède et l'oubli, des lignes sur une *Violette morte* [1], du *Sonnet* [2] désespéré, où, se rappelant avec quel enthousiasme et quelles déceptions il a essayé de soulever le voile peint et mensonger de la vie, n'ayant rien trouvé à aimer, rien dans le monde qui pût le satisfaire, il se compare à « une splendeur au milieu des ombres, foyer de lumière sur cette scène obscure; esprit luttant pour la vérité, et, comme le prêcheur, ne la trouvant pas. » Pour se faire une idée de ce trouble, de ce découragement, de cette mortelle défaillance, il faut lire surtout la pièce intitulée : *Stances écrites dans l'abattement près de Naples* [3]. Cependant chez Shelley le désespoir n'est jamais amer, mais toujours mêlé de résignation et de calme; il y a un sourire jusque dans ses larmes ; il ne peut ni maudire ni haïr. Il n'a point de colère pour la destinée qui lui a versé cette coupe amère; il trouve de la douceur dans son chagrin même, et, comme un enfant qui se couche fatigué, il attend que la mort comme un sommeil vienne le surprendre; il portera sa vie d'angoisses jusqu'au moment où il sentira sous l'air chaud se refroidir sa joue, et la mer exhaler sur sa cervelle mourante sa dernière monotonie. On ne peut se défendre, en lisant ces stances poignantes, de songer au Jardin des Oliviers et à la sanglante agonie du Christ. Ce qui console

1. Voir vol. III de notre traduction, p. 36.
2. Ibid. p. 37.
3. Ibid. p. 38.

Shelley, c'est la pensée que les hommes pourront pleurer sa mort « car, dit-il, il est un de ceux que les hommes n'aiment pas, mais cependant regrettent. » Quoi de plus touchant que ce mot du poète humanitaire, pardonnant aux hommes de ne l'avoir pas aimé pendant sa vie, parce qu'il espère qu'ils le regretteront quand il ne sera plus ! C'est aussi beau que le cri de Jésus : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

On ne peut comparer à ce morceau que celui qui le suit, et qui est dû à la même inspiration : *Misère* [1]. Dans un fragment antérieur sur *la Mort* [2], Shelley faisait asseoir la Misère près d'une tombe ouverte, et invitait *sa très douce amie* à sécher ses pleurs et à se consoler ; ici il reprend et développe le même thème. La Misère n'est plus seulement sa très douce amie, mais sa sœur, sa fiancée, qu'il convie au lit nuptial sous la tombe, à des étreintes, à des transports formidables qui s'évanouiront comme une vapeur dans le sommeil qui dure toujours.

Shelley dérobait avec soin ces effusions de sa mélancolie à celle qui partageait ses travaux et ses plaisirs ; mais malgré lui elles débordaient et se faisaient jour. Il s'accusait de trahir ainsi les souffrances et les amertumes de son âme, et de blesser injustement le cœur de cette chère amie, qui seule cependant, disait-il délicatement, aurait le droit de se plaindre de n'être pas capable d'éteindre en lui jusqu'à la faculté de peindre la tristesse. Mary ne

1. Ibid. p. 39.
2. Ibid. p. 28.

se plaignait pas; mais elle souffrait et devinait la plaie secrète qu'essayait de lui cacher la délicatesse du poète. Elle se reprochera plus tard de n'avoir pas fait plus pour le consoler, le calmer et le guérir : « Il y a une femme, écrit-elle dans ses *Notes Biographiques*, qui regarde en arrière avec un regret inexprimable et un remords rongeur, au souvenir de ces moments; elle imagine que si elle avait été plus attentive au caractère de ses sentiments, plus soucieuse de les calmer, ces moments n'auraient pas existé; et cependant, jouissant comme il semblait le faire, des douces influences de la terre et du ciel, il était difficile de croire que sa mélancolie fût autre chose que l'effet des souffrances continuelles qui faisaient de lui un martyr. »

Un tel abattement, un tel désespoir, des paroles aussi formelles que celles qui se lisent dans la 3e strophe des *Stances* : « je n'ai ni espérance ni santé, ni paix au dedans, ni calme autour de moi, ni renommée, ni *amour*... » peuvent difficilement s'expliquer, comme nous l'avons insinué plus haut, sans admettre quelque cause morale extraordinaire, telle que celle à laquelle Shelley les attribue lui-même dans le récit fait par Medwin de ses mystérieuses relations avec cette belle et touchante inconnue qui l'avait suivi à Naples et qui y mourut.

Après avoir visité le Lago d'Aniano et la trop fameuse grotte du Chien, où Shelley ne permit pas qu'on exhibât à sa curiosité les tortures du pauvre animal destiné à prouver la funeste influence de ce lieu, Salerne et son magnifique paysage, Pœstum et

les sublimes colonnades de ses temples ruinés, qui lui apparurent comme dans l'ombre d'un rêve.

Shelley quitta Naples à la fin de février 1819, pour retourner à Rome.

Il s'y achemina à petites journées, s'arrêtant à Mola di Gaëta, à la villa dite de Cicéron, élevée sur les ruines de la villa primitive au milieu de bosquets d'orangers et de citronniers ; à Terracine, où il admire les hauts sommets coniques, les rochers d'Anxur chantés par Horace. A Albano, on sent qu'on approche de la ville éternelle. « Arches après arches en lignes infinies se déployant dans la solitude du désert, entre lesquelles on voit se détacher la ligne bleue des montagnes ; masses de ruines sans nom qui se dressent comme des rocs sur la plaine ; et la plaine elle-même avec les vagues ondoyantes de sa surface inégale, tout annonce le voisinage de Rome. »

Shelley retrouve à Rome son premier enthousiasme pour les grandes ruines de cette immense nécropole. Il ne se lasse pas de revoir le Colisée, les monuments du Forum, les statues colossales de Castor et de Pollux, l'arc de Constantin, dont les bas-reliefs gigantesques « exprimant ce mélange de force et de crime qu'on appelle un *Triomphe* » lui donnent l'idée de son poème le *Triomphe de la Vie*, que la mort viendra interrompre. Les ruines qu'il décrit avec le plus de complaisance, parce qu'elles sont journellement le témoin de sa pensée et en grande partie la source de son inspiration, ce sont les Thermes de Caracalla. C'est là qu'il a composé la plus grande partie de son *Prométhée délivré* « parmi les clairiè-

res en fleur, les bosquets d'arbres à la floraison odoriférante, qui couvrent les labyrinthes tortueux de cette immense plate-forme, et les arches suspendues dans l'air qui donnent le vertige. »

La Rome moderne est loin d'offrir à Shelley le même intérêt que la Rome antique. L'Italie qu'il a sous les yeux disparaîtrait sans lui laisser beaucoup de regrets ; il ne cesse d'être douloureusement frappé du contraste de la dégradation morale des habitants avec la beauté glorieuse de la nature et des arts. Saint-Pierre disparaît devant lui en face des forçats à la chaîne et revêtus d'habits bariolés occupés à arracher les herbes qui croissent entre les pierres du pavé.

Près d'eux sont assis ou flânent des groupes de soldats armés de mousquets chargés. Le bruit discordant du fer de ces innombrables chaînes retentit dans l'air sonore, et produit, par son contraste avec la musique des fontaines jaillissantes, la profonde beauté d'azur du ciel, et la magnificence architecturale qui les entoure, un conflit de sensations qui touche à la folie.

Il faut joindre à ce bruit sinistre des chaînes celui des acclamations bruyantes de vive Napoléon! qui accueillent l'Empereur d'Autriche et Marie Louise. Voilà l'emblème de l'Italie! Idiots et esclaves! Cependant les Romains, et surtout les Romaines ne déplaisent pas à Shelley ; il les met à part dans le jugement si défavorable et si prévenu qu'il a porté des Italiens.

Les Romaines, quoique totalement dépourvues d'éducation, de culture d'imagination, de sentiment ou d'intelli-

gence, et sous ce rapport une espèce d'aimables sauvages, arrivent cependant à se rendre intéressantes. Leur extrême innocence et leur naïveté, la liberté et la gentillesse de leurs manières, l'absence totale d'affectation rendent les relations avec elles absolument semblables à celles que l'on aurait avec de candides et purs enfants, auxquels elles ressemblent en amabilité comme en simplicité. J'ai vu dans la société deux femmes de la plus haute beauté ; leur front et leurs lèvres, les traits de leur figure moulés avec une correction sculpturale, leur noire et luxuriante chevelure flottant sur leur beau teint! et leurs lèvres! Il faut entendre les lieux communs qui en sortent pour qu'elles cessent d'être dangereuses. La seule partie inférieure, ce sont les yeux, qui, quoique bons et gracieux, manquent de cette profondeur mystérieuse de couleur énigmatique qui chez les femmes intelligentes d'Angleterre ou d'Allemagne égare le cœur dans leurs labyrinthes tissus d'âme.

Ce sentiment de dédain que lui inspirait l'Italie moderne se traduit dans les lettres de Shelley par de curieux jugements sur les monuments de l'art chrétien et papal. Ainsi Saint-Pierre lui semble fort inférieur en beauté architecturale à Saint-Paul de Londres ; et l'intérieur, une exhibition « de petitesses sur une grande échelle, en tout point opposée au goût antique [1]. » En revanche, le Panthéon, dans sa petitesse relative, est « l'image visible de l'Univers. L'idée de grandeur s'absorbe et se perd dans la perfection de ses proportions, pendant que

1. Il reconnaît cependant que l'ensemble de la façade avec la colonnade et le reste de la place Saint-Pierre forme « une combinaison architecturale qui n'a pas son égale dans le monde. »

vous contemplez le dôme incommensurable du ciel. »

Les cérémonies de la Semaine-Sainte, relevées encore cette année 1818 par la présence de l'empereur d'Autriche, le laissent assez indifférent. Cependant au retour d'une visite au Colisée, il assiste au fameux lavement des pieds, et à la distribution du macaroni par les cardinaux aux mendiants affamés. Le jour de Pâques, il admire les illuminations de la Coupole, et le feu d'artifice du château Saint-Ange, dont une pièce extraordinaire représente la restauration du mausolée d'Adrien.

Les relations de Shelley à Rome furent, comme partout, peu nombreuses. Les Italiens ne l'attiraient pas ; il n'est question dans les lettres de Mary que d'une seule Italienne, peintre, antiquaire et écrivain d'art, la signora Marianna Dionigi dont le salon était alors un centre de *conversazioni* lettrées et artistiques. En revanche, Shelley rencontra à Rome quelques Anglais distingués, lord Guilford, sir William Drummond, dont il prisait si hautement le mérite de penseur, miss Curran, la fille du Master of the Rolls, peintre distingué, qui devint l'amie de la maison, et fit les portraits de Shelley, de Mary, de Claire et du petit William. (Mai, 1819.)

Rome devait être à la fois pour Shelley, comme il l'appelle, « *le Paradis et le tombeau.* »

Les derniers moments de son séjour dans la ville éternelle furent profondément attristés par la mort de ce cher petit William brusquement emporté par une maladie de quelques jours. (7 juin.) Shelley l'avait veillé pendant soixante heures d'agonie, sans

fermer les yeux. « Nous eûmes à souffrir à Rome, dit Mary, une terrible douleur au sujet de notre fils aîné, qui par sa beauté et ses promesses méritait d'être l'idole de nos cœurs. Nous quittâmes la capitale du monde, impatients de quitter pour un temps un lieu trop étroitement uni avec sa présence et sa perte. » Père de cinq enfants, Shelley se trouvait ainsi sans enfants.

Il fut si frappé de ce coup qu'il désespéra de s'en relever et de recouvrer jamais quelque joie. Sa douleur s'exhala en strophes touchantes [1] sur l'enfant perdu qui n'est plus là pour « remplir la maison de ses sourires. » William fut enseveli dans ce cimetière protestant si poétiquement dépeint dans la lettre à Peacock, et où son père devait si tôt le rejoindre.

Le poète, dans sa douleur, songea aussitôt à quitter Rome, à quitter l'Italie, cette perfide Italie qui lui prenait ce qu'il avait de plus cher, à retourner en Angleterre ; cette mort ayant eu un contre-coup funeste sur sa santé, les docteurs voulaient l'envoyer en Afrique ou en Espagne ; il se décida à rester en Italie, et à aller chercher avec Mary quelque consolation auprès de ses bons amis de Livourne, les Gisborne.

Il emportait avec lui, comme le plus cher et le plus grand résultat de l'inspiration de Rome, les trois premiers actes du *Prométhée*.

---

1. *A William Shelley*, v. III, p. 244, *à Mary*, p. 344.

## CHAPITRE XVII

### SHELLEY EN ITALIE, LIVOURNE ET FLORENCE, LES CENCI, PETER BELL III, PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ. 1819

« L'année 1819, dit très bien M. Dowden, fut l'*annus mirabilis* de Shelley; dans une seule année avoir créé deux poèmes tels que le *Prométhée* et les *Cenci*, c'est là un tour de force sans parallèle dans la poésie anglaise depuis Shakespeare. »

Au mois de juin 1819, nous retrouvons Shelley installé entre Livourne et le Monte Nero à la villa Valsovano, une petite maison de campagne, au milieu d'un *podere* verdoyant. Une petite terrasse, voûtée et vitrée, au sommet de la maison, fut convertie par Shelley en cabinet d'étude :

J'ai ici, écrit-il à Peacock le 6 juillet, un cabinet d'étude dans une tour, quelque chose comme celle de Scythrop [1],

1. Scythrop est le héros du roman de Peacock, *Nigthmare*

où je commence à recouvrer mes facultés de lecture et de composition. Ma santé, dès qu'aucun Libecchio ne souffle, s'améliore. De ma tour je vois la mer avec ses îles, Gorgona, Capraïa, Elba et Corsica, d'un côté, et les Apennins de l'autre.

C'est dans cette tour que fut écrite en trois mois la tragédie des *Cenci*.

Shelley, écrit Mary, m'exhortait souvent à écrire une tragédie; il pensait que je possédais quelque talent dramatique, et se croyait fort à tort dénué lui-même de ce talent. Il s'imaginait que la première condition de ce genre était la capacité d'inventer et de suivre une histoire ou un plan, et qu'il manquait de cette partie de l'imagination, qui lui donnait cependant le plus grand plaisir dans les écrits des autres. Il prétendait qu'il était trop métaphysicien et trop abstrait, trop amoureux de la spéculation et de l'idéal, pour réussir comme écrivain dramatique.

Le sujet de tragédie qu'il m'avait suggéré était Charles I, et il m'écrivait : « n'oubliez pas Charles I; j'ai déjà songé à quelques scènes et à la manière de les conduire. Le second volume de Saint Léon [1] commence par cette pensée si fière et si vraie : il n'y a rien de ce que l'esprit humain peut concevoir, qu'il ne puisse exécuter. Shakespeare n'était qu'un être humain. » Il m'écrivait ces mots en 1818, et ne songeait pas alors combien il était près de produire un ouvrage qui serait le meilleur commentaire du passage qu'il me citait. Nous étions à Rome, en 1819, quand un de nos amis nous mit dans les mains le manuscrit de l'histoire des Cenci. Nous visitâmes les palais Colonna et Doria, où se trouvaient les portraits de Beatrice, et sa beauté jeta le reflet de sa grâce sur sa terri-

---

*Abbey*, que Shelley venait de recevoir, et qu'il lisait, comme palliatif à sa mélancolie.

1. Roman de Godwin, très estimé de Shelley.

fiante histoire. L'imagination de Shelley fut fortement excitée, et il me proposa le sujet, comme très propre à la tragédie. Plus que jamais je sentis mon incompétence; mais je l'engageai à le traiter lui-même; il s'y mit et avança très rapidement, poussé par une intense sympathie pour les souffrances des êtres humains, dont il fit revivre, avec les couleurs de son poétique langage, les passions depuis longtemps refroidies sous la tombe. Cette tragédie est le seul de ses ouvrages qu'il me communiqua pendant l'exécution. Nous causâmes ensemble de l'arrangement des scènes. Je vis bien vite combien il s'était mépris sur son génie... Il se livrait en même temps à l'étude de Calderon; il admirait à la fois sa poésie et son génie dramatique; mais son jugement et son originalité se montrèrent en ce que, profondément frappé de ses premières lectures du poète espagnol, il n'en fit rien passer dans la composition des Cenci; la seule trace de ces nouvelles études, c'est le passage, auquel il fait lui-même allusion, comme lui ayant été suggéré par le Purgatoire de Saint-Patrice [1].

Il désirait voir les Cenci joués. Il n'était pas un curieux de théâtre; son goût exigeant souffrait de voir si mal remplis les rôles secondaires. Quand nous nous préparions à quitter l'Angleterre, il vit plusieurs fois miss O'Neil; elle était alors au zénith de sa gloire, et Shelley fut profondément ému par le charme gracieux, la passion intense, et la sublime véhémence qu'elle déployait dans plusieurs de ses rôles. Il songea plus d'une fois à elle en écrivant sa tragédie, et quand il eut fini, il s'inquiéta de la faire jouer et d'obtenir que cette actrice accomplie remplît le rôle de l'héroïne.

En effet la tragédie des *Cenci* était de la part de Shelley un effort considérable pour sortir de la pure poésie métaphysique et abstraite où l'entraînait son

1. *Cenci*, t. II, p. 9 et 54.

génie, et prendre pied sur le terrain du drame véritablement humain et populaire. Y a-t-il réussi? Ce serait se faire la plus grossière illusion, de croire qu'il y a dans les *Cenci* une tragédie ordinaire qui rappelle en quoi que ce soit la tragédie classique ou le drame historique, tel qu'il est dans les dramaturges anglais prédécesseurs de Shelley. Son génie original ne pouvait s'astreindre à s'enfermer dans une forme convenue, et en abordant la scène, il devait y inaugurer une conception toute personnelle du genre dramatique, dans une œuvre qui n'a presque rien de commun avec celles qui l'ont précédée ou suivie [1]. Les *Cenci* sont dans l'histoire du théâtre un monument à part, qui n'a pas de modèle et encore moins d'imitateurs. C'est encore, malgré ses efforts pour s'oublier et ne songer qu'à l'effet à produire, Shelley lui-même, et Shelley tout entier, incarné dans Béatrice. « C'est, dit de Quincey, la lutte entre les ténèbres et la lumière qui a fasciné Shelley dans l'histoire des Cenci. » Les deux caractères principaux du drame, le père incestueux et sa fille, la douce et indomptable Béatrice, sont moins des personnages humains que des abstractions vivantes et agissantes, les personnifications idéales et surhumaines des deux forces que Shelley s'est plu à mettre aux prises dans toutes ses créations poétiques :

1. On lira avec intérêt le chapitre remarquable consacré à l'étude des *Cenci* dans le livre de M. Sarrazin, *Poètes modernes de l'Angleterre*, ainsi que la belle préface mise par M. Swinburne en tête de la traduction des Cenci par madame Tola Dorian.

d'un côté, dans le vieux Cenci, la force, la fatalité du mal ; de l'autre, dans Béatrice comme il l'avait déjà fait dans Cythna, ce qu'il y a de plus faible et de plus fragile, une âme de jeune fille résistant à cette fatalité et en triomphant par la mort et le martyre. La circonstance de l'inceste n'était aux yeux de Shelley qu'une circonstance accessoire que lui donnait l'histoire, et propre à faire ressortir avec plus d'horreur aux yeux des esprits prévenus contre cette incorrection sociale, les abus de la tyrannie domestique. La Bible, la Grèce avec son Œdipe, et Calderon l'autorisaient à mettre sur la scène, puni et expié par le meurtre, un désordre auquel Shelley dans sa pensée, n'attachait qu'une criminalité de convention et d'habitude et une valeur purement poétique. Il expose à ce sujet dans une de ses lettres une curieuse théorie, qui prouve que dans la composition des *Cenci*, il était plus préoccupé de Calderon que ne veut le dire Mary dans les lignes que nous venons de citer. Il dit à propos d'une des pièces de ce grand tragique, *les Cheveux d'Absalon,* « pièce pleine des plus profondes et des plus tendres touches de la nature :

La scène incestueuse d'Amon et de Tamar est tout à fait terrible [1]. L'inceste est, comme beaucoup d'autres choses incorrectes, une circonstance tout à fait poétique. Il peut être un excès d'amour ou de haine. Il peut être

1. On lira avec plaisir cette scène de Calderon, traduite pour la première fois par le vulgarisateur bien connu de tant de chefs-d'œuvre de la littérature espagnole, M. Savine, notre savant éditeur. Nous la donnons à l'appendice III.

une défiance de tout le reste pour l'amour d'un autre, s'enveloppant dans la gloire du plus haut héroïsme, ou bien il peut être cette rage cynique qui, confondant le bien et le mal dans les opinions existantes, s'y jette tête baissée pour donner un libre cours à l'égoïsme et à la haine. Calderon, suivant en cela les historiens juifs, a représenté l'action d'Amon au plus ignoble point de vue; Amon est un sauvage plein de préjugés, accomplissant ce qu'il abhorre, et abhorrant ce qu'il y a d'involontaire dans son crime.

Malgré les objections de Peacock, qui trouvait le sujet trop hardi, et renvoyait l'auteur à l'*Œdipe* de Dryden et à la *Mirra* d'Alfieri, Shelley, encouragé par ses amis de Livourne, lui envoya sa pièce imprimée en Italie à deux cent cinquante exemplaires, afin de l'offrir à M. Harris pour le théâtre de Covent Garden. Celui-ci la refusa, ne voulut pas même communiquer le rôle de Béatrice à miss O'Neil, et fit inviter l'auteur à écrire sur un autre sujet une tragédie qu'il accepterait volontiers.

Les *Cenci* imprimés eurent dans le public un succès de lecture auquel Shelley n'était pas accoutumé; deux éditions parurent de son vivant.

La société shelléienne a réparé avec éclat l'erreur d'Harris et de ses contemporains. Tout récemment, en 1886, elle faisait représenter les *Cenci* par les meilleurs acteurs de Londres, et toute l'élite de l'Angleterre littéraire applaudissait à cette tragédie à laquelle l'Angleterre de 1819 préférait, au scandale de Byron lui-même, *Marino Faliero*.

Les charmes de la tour de Scythrop n'empêchaient pas Shelley de jeter du côté de l'Angleterre un re-

gard de regret et d'envie. Il écrit à Peacock le 22 août 1819 :

J'ai le plus ardent désir de vivre près de Londres. Je ne crois pas que je doive m'établir dans un endroit aussi éloigné que Richmont ; et habiter quelque site intermédiaire sur la Tamise, ce serait m'exposer à l'humidité du fleuve. Mon inclination penche pour Hampstead ; mais je ne sais si je ne devrais pas songer à quelque chose de plus voisin de la ville. Que sont les montagnes, les arbres, les bruyères, et même le glorieux et toujours beau ciel, avec des couchers de soleil comme j'en ai vus à Hampstead, en comparaison des amis ? Les jouissances de la société, sous une forme ou une autre, sont l'alpha et l'oméga de l'existence. Tout ce que je vois en Italie, (et de la fenêtre de ma tour je vois les pics magnifiques des Apennins qui enferment à moitié la plaine), n'est rien ; tout cela s'évapore en fumée dans l'esprit, quand je pense à ces scènes familières, petites peut-être en elles-mêmes, mais sur lesquelles de vieux souvenirs ont jeté une délicieuse couleur. Combien nous prisons ce que nous dédaignions, quand il était présent ! C'est ainsi que les fantômes de nos relations mortes se lèvent et nous hantent, pour se venger de ce que nous les avons laissés périr d'inanition, et abandonnés à la mort...

J'ai été bien mieux ces trois dernières semaines. Ma pièce sur les Cenci, achevée en deux mois, a été un excellent antidote aux remèdes nerveux, et a dégagé je pense, ma douleur de côté, comme le menu bois dégage la flamme. Depuis lors, je me suis trouvé physiquement mieux. Je ne me promène pas assez... Maintenant je vais quelquefois à Livourne pour affaires, et cela me fait du bien...

J'ai lu Calderon en espagnol. Ce Calderon est une espèce de Shakespeare, et si je ne puis rien faire de mieux, je songe à traduire quelques-unes de ses pièces.

Cette affaire particulière qui conduisait plus souvent Shelley à Livourne, était le projet de construction d'un bateau à vapeur dont s'occupait alors fort activement Henry Reveley. Le poète nourrissait l'ambition d'être le premier à lancer sur la Méditerranée un *steamboat*, qui fît régulièrement la traversée de Livourne à Marseille. Il apporta à cette entreprise son enthousiasme et sa *furia* accoutumée; il suivait avec le plus vif intérêt les études et les travaux, avançait les sommes nécessaires; abandonnant au jeune ingénieur tous les bénéfices de l'entreprise, il ne s'en réservait que la gloire, ou la honte en cas d'insuccès.

Comment va la machine ? écrit-il le 28 octobre à H. Reveley, les chaudières, la quille et le cylindre, et tous les autres éléments de cette âme qui doit guider notre monstre de feu et d'eau ? Votre bateau sera pour l'océan des eaux ce que la terre est pour l'océan de l'éther, un heureux et rapide voyageur.

Malheureusement quelques mois après, le départ des Gisborne pour l'Angleterre vint interrompre l'exécution de ce séduisant projet. Shelley, pour toute consolation, fut réduit à contempler tristement le *steamboat* endormi sous les murs, « craignant, dit-il, de le réveiller, pour la même raison qu'il n'aurait pas voulu réveiller Ariane, après l'abandon de Thésée, à moins d'être Bacchus. »

Bientôt après (septembre 1819), Shelley quitta la villa Valsovano regretté de tous ses amis de Li-

vourne, d'Oscar même, le chien de la maison qui ne pouvait se consoler de son départ. Florence, la capitale des beaux-arts, l'attirait, et l'eût retenu davantage sans le vent qui soufflait des Apennins et lui en rendait le séjour pénible et insalubre. Une grande joie l'y attendait : la naissance d'un nouvel enfant (12 nov. 1819) qut fui baptisé le 25 janvier 1820, et reçut le nom de Percy Florence.

Pendant les quelques mois qu'il vécut à Florence, il ne passa guère de jours sans visiter les galeries, les sculptures surtout : « là, dit Medwin, il se reposait de ses plus sérieux travaux, au milieu des diverses créations de l'art grec. La Niobé, la Vénus Anadyomène, le groupe de Bacchus et Ampelus [1], étaient les objets de son insatiable admiration. Je l'ai entendu s'étendre sur ce sujet avec toute l'éloquence d'un poétique enthousiasme. Il avait pris d'amples notes sur les merveilleux chefs-d'œuvre de cette galerie, dont il me permit de prendre quelques extraits, qui surpassent en éloquence tout ce que Wincklmann a laissé sur ce sujet. »

Les lettres de Shelley à cette époque sont pleines de l'enthousiasme artistique avec lequel « il boit l'esprit de ces formes » merveilleuses de la statuaire antique.

Toutes les pensées et tous les soucis de ce monde, écrit-il, semblent s'évanouir devant les sublimes émotions que créent de pareils spectacles ; je me sens profon-

1. *Le Passant* a publié la traduction de quelques-uns de ces fragments dans ses nos du 5 et du 20 janvier 1887.

dément impressionné en songeant à la différence au point de vue du bonheur, qui existe entre ceux qui vivent loin de ces incarnations de tout ce que les plus rares esprits ont conçu en fait de beauté, et ceux qui peuvent jouir de leur compagnie et des plaisirs dont elles sont la source. Que serait-ce si nous étions privés de lire les grands écrivains dont les ouvrages nous sont parvenus ?

C'est au milieu de cet enivrement qu'un des premiers jours d'octobre, dans le cabinet de lecture de Delesert, il tomba sur un des derniers numéros de la *Quarterley Review* où se trouvait le fameux article qui lui avait été annoncé, et dont il se promettait de bien rire. En effet les anathèmes bouffons de la pudibonde Revue lui donnèrent un accès de folle gaîté. Cet article, critique sanglante de *Laon et Cythna*, que Shelley attribua d'abord à Southey, était de la main d'un de ses anciens condisciples d'Eton, John Taylor Coleridge. Passant de la critique de l'auteur à la censure de l'homme, il y disait:

Il est trop jeune, trop ignorant, trop vicieux pour essayer de réformer un autre monde que le petit monde de son propre cœur. Si nous pouvions soulever le voile de sa vie privée, et dire ce que nous en savons aujourd'hui, ce serait une peinture dégoûtante, mais en même temps le commentaire irréfutable de notre texte ; il n'est pas facile à ceux qui ne font que lire de concevoir comment le plus abject orgueil, le plus froid égoïsme, la plus inhumaine cruauté peuvent s'accorder avec les lois de l'*Amour universel et sans lois* [1].

1. Hunt prit chaleureusement la défense de son ami dans l'*Examiner*, et le célèbre Wilson écrivit en janvier 1819 dans le *Blackwood Magazine* un article fort élogieux, où il comparait

Cette bave immonde ne pouvait atteindre Shelley. Son âme, inaccessible aux blessures de l'amour-propre, réservait toutes ses angoisses et ses indignations pour les souffrances et les misères de ses semblables, de ses compatriotes.

Depuis qu'il était en Italie, il n'avait cessé de suivre attentivement la marche des affaires publiques et la politique de l'Angleterre. Les nouvelles du fameux massacre de Manchester (16 août 1819) « cette sanglante et meurtrière oppression des bourreaux de son pays » lui semblèrent comme le grondement lointain du tonnerre annonçant l'approche de l'orage révolutionnaire : « Voilà que les tyrans ont, comme dans la Révolution française, les premiers versé le sang. Puissent leurs exécrables leçons ne pas trouver des disciples trop dociles !.... Et cependant, il y a quelque chose à faire; quoi? je ne le sais pas. » Tout ce qu'il pouvait, c'était de prendre sa lyre et d'exhaler sur le mode pindarique ses indignations et ses fureurs patriotiques. Ce fut l'occasion de ces chants révolutionnaires qui se pressent à cette époque sous sa plume, tantôt sous la forme de stances enflammées et de visions vengeresses comme dans la *Mascarade de l'Anarchie*, l'*Ode aux Défenseurs de la Liberté*, le *God save the Queen*; tantôt sous le scelle de la satire politique la plus âpre, la plus flétris-

---

le Reviewer de la *Quarterley* à un âne qui en remontre à un homme de génie. « Il est impossible, disait-il, de lire une page de la *Révolte de l'Islam* sans s'apercevoir qu'en vigueur et en nerf de conception, l'auteur se rapproche plus qu'aucun autre de ses contemporains de Scott et de Byron. »

sante, la plus sanglante qui ait jamais flagellé peuples, rois et ministres, dans : l'admirable sonnet l'*Angleterre en* 1819, les *Vers écrits pendant l'administration de Castlereagh,* les *Comparaisons pour deux caractères politiques* (Castlereagh et Sidmouth), et surtout l'incomparable *Chant aux hommes d'Angleterre*, le plus éloquent, le plus pathétique commentaire qui ait été écrit par un poète du *Sic vos non vobis* de Virgile [1].

On ne saurait se faire une idée plus complète de toute la flexibilité du génie de Shelley qu'en rapprochant de ces diatribes d'une indignation et d'une âpreté plus que juvénalesques les chefs-d'œuvre de satire bouffonne et humoristique qui s'appellent *Peter Bell III* et *Swellfoot Tyran.* Avec les *Cenci*, nous étions bien près de l'*Œdipe Roi* de Sophocle ; ici nous touchons à Aristophane. C'est le seul nom qu'il faille citer pour caractériser cette satire à la fois littéraire et politique, esthétique et morale, si pleine de caprice et de fantaisie ailée, de grâce et d'humour, de verve mordante et fine, d'ironie élevée et sereine.

*Peter Bell III* est la satire idéale des apostats littéraires et en particulier celle de Wordsworth.

Wordsworth avait été, au début de la Révolution française, l'un de ceux que le réveil de la liberté avait remplis en Angleterre d'enthousiasme et de flamme.

Il avait rêvé d'inaugurer une poésie, jeune, hu-

1. Voir toutes ces pièces au t. III de notre traduction, Petits poèmes, année 1819.

maine et égalitaire qui mettrait fin au règne du convenu, du sublime emphatique et vide de la poésie traditionnelle et classique, qui ferait entrer de force la nature et la réalité la plus humble, la plus familière dans le moule du vers; une révolution dans l'art en même temps que dans la pensée analogue à celle que madame de Stael en 89 rêvait pour la France. Cette révolution, il y travailla toute sa vie, mais en s'écartant bientôt des généreuses passions qui la lui avaient inspirée et qui seules pouvaient le vivifier, l'échauffer et le soutenir. Il rentra en lui-même, se désintéressa de tous ses rêves humanitaires ; le triomphe du pouvoir despotique et de la réaction conservatrice le jeta dans le camp des champions les plus déterminés des institutions établies ; dès 1809 il était devenu le transfuge éhonté qui écrivait le *Pamphlet sur la Capitulation de Cintra*, où il reprochait à Pitt de ne pas pousser avec assez de vigueur la guerre contre la France.

En 1818, devenu le barde de l'Eglise établie, Wordsworth venait de publier en faveur des conservateurs deux adresses anti-libérales aux libéraux du Westmoreland, gagnant ainsi, à force de flatteries et de servilités à l'égard du pouvoir, ses titres à sa dignité future de poète lauréat, dans laquelle il devait succéder à Southey en 1843.

Shelley s'était pris dès ses plus jeunes années d'une belle passion pour Wordsworth ; bien des liens intellectuels et littéraires le rattachaient à cette poésie si personnelle, si pleine de sentimentalisme humain et rêveur, si pénétrée du besoin de donner une âme

à tous les phénomènes de l'univers ; il pardonnait à Wordsworth ce que Byron appelait en lui le *somnolent* et le *ranci* (drowsy aand frowzy), ses inventions puériles, ses longueurs arides et ternes, en faveur de cet idéalisme moral et doucement ému à travers lequel le solitaire du Mont Rydal contemplait et vivifiait la nature. On découvrirait dans ses œuvres plus d'une trace de l'influence exercée sur lui par le poète, chez qui « les plus humbles fleurs, le brin d'herbe remuait des sentiments trop profonds pour se répandre en larmes [1]. »

Il avait de bonne heure essayé de lutter avec lui sur son propre terrain, en traitant avec sa simplicité et sa naïveté quelques-uns de ses sujets favoris ; il était parvenu pendant son séjour à Genève à faire goûter à Byron le charme intime et profond de celui que le dédaigneux auteur des *Bardes anglais* appelait « le plus plat de tout ce groupe rampant des Lakistes », si bien que Wordsworth se reconnaissait tout entier dans le troisième chant de *Childe-Harold*.

Mais plus il l'aimait et l'admirait, plus il déplorait le rôle odieux à ses yeux que ce favori des Muses jouait dans la lutte des partis politiques. L'année précédente (juillet 1818), la publication des *Adresses aux libéraux du Westmoreland* lui inspirait, dans une lettre à Peacock, contre leur auteur cette virulente sortie : « J'ai appris la malheureuse issue des élections du Westmoreland. Dites-moi quelque chose du débordement d'infamie de ces apostats. Quel

1. Voir Alastor, t. I, p. 102.

vil et pitoyable débris que ce Wordsworth ! *Qu'un tel homme puisse être un tel poète* ! Je ne peux le comparer qu'à Simonides, ce flatteur des tyrans siciliens et en même temps le plus naturel et le plus tendre des poètes lyriques. »

Dès ce jour, la satire de *Peter Bell III* était conçue.

Shelley voulut prouver que le poète capable de renier les dieux de sa jeunesse, et de s'agenouiller lâchement davant le pouvoir et l'opinion, était condamné à voir se tarir les sources de son inspiration, et à tomber dans la platitude et le marasme (dulness).

Shelley, du reste, n'avait pas attendu ces derniers temps pour flétrir l'apostasie de son poète favori ; il avait pleuré dès 1815 en des vers émus et touchants la désertion de celui qu'il appelle le « Poète de la nature, celui qui était comme un être solitaire dont la lumière éclaire quelque barque fragile au milieu du rugissement de minuit de l'hiver ; un refuge bâti sur le roc dominant la multitude aveugle et guerroyante [1]. »

Les anathèmes de Shelley n'allaient pas jusqu'aux oreilles du dieu. Wordsworth, devenu verbeux, rendait des oracles, n'admettait rien après lui, et presque rien au dessus, se comparant à Milton. Il dédaignait les poètes ses contemporains, ceux surtout qui osaient s'écarter des sentiers nouveaux frayés par lui ; il ignorait Shelley.

Un jour Trelawny, avant de connaître personnellement l'auteur de la *Reine Mab,* rencontra à Ge-

1. A Wordsworth, t. III, p. 9.

nève un touriste anglais accompagné de sa femme et de sa sœur, se plaignant amèrement de voir la Suisse transformée en un pays civilisé et banal, où l'amant de la nature ne trouvait plus un coin solitaire pour y contempler à son aise les beautés sauvages du pays. « Hier, grommelait-il, au lever du jour je gravis la hauteur la plus escarpée que je pus trouver; elle semblait inaccessible : cette agréable illusion fut de courte durée, je fus brusquement tiré de ma profonde rêverie par le roulement d'une calèche, et des voix criardes qui assourdissaient la chute du torrent. »

Ce touriste grincheux, c'était Wordsworth. Trelawny l'accoste et lui adresse à brûle-pourpoint cette question : « Que pensez-vous de Shelley comme poète? » — « Rien, » répond brusquement Wordsworth. Puis, voyant la surprise de son interlocuteur : « quand un poète, ajoute-t-il, n'a pas produit un bon poème avant vingt-cinq ans, on peut conclure qu'il en est incapable et qu'il n'en produira jamais. » — « Mais les Cenci? » — « Jamais, vous dis-je, » ; et il partit en secouant la tête, suivi d'un terrier écossais à longs poils, et en criant : « ce compagnon chevelu est notre attrape-puces. » Il faut dire, en l'honneur de Wordsworth qu'il revint plus tard sur ses préventions à l'égard de Shelley et lui rendit enfin justice, malgré *Peter Bell III*[1].

1. Shelley appela son Peter Bell, *Peter Bell III*, parce qu'il vint après le *Peter Bell* de Wordsworth, et une parodie de ce même Peter Bell faite par un des trois jeunes poètes que nous avons vus patronnés par Hunt, J. Hamilton Reynolds. Cette parodie était particulièrement dirigée contre les prétendues puérilités de Wordsworth et sa fatuité littéraire. On peut la lire dans la belle édition de M. Forman.

Peter Bell III n'était pour Shelley qu'une légère satire, où, comme il le dit lui-même, il avait laissé aller les vers et le langage comme ils voulaient.

Il l'avait à peine terminé qu'un incident politique l'appelait sur un de ses terrains favoris, celui de la défense de la liberté de la Presse. La publication des œuvres du fameux révolutionnaire Thomas Paine, et en particulier celle de l'*Age de Raison* venait d'être encore une fois en Angleterre l'occasion d'une des plus odieuses persécutions auxquelles ait donné lieu l'application de la loi du libelle au commencement de ce siècle. Condamné pour ce fait à la prison, l'éditeur Carlyle ne cessa du fond de son cachot d'en appeler à l'opinion publique dans les colonnes du *Bon Républicain*. Shelley ne pouvait pas ne pas s'intéresser au sort d'une si courageuse victime ; il prit en main la cause de Carlyle, et se fit son avocat dans une éloquente lettre qu'il destinait à l'*Examiner*. Il y développe avec chaleur l'argument si souvent invoqué contre les restrictions capricieuses imposées à la presse, par un pouvoir anssi illusoire qu'arbitraire. Il se met lui-même en cause, au milieu d'une pléiade de grands hommes et de grands écrivains, que la loi, si elle était juste, devrait poursuivre avec plus de raison qu'un simple et pauvre libraire. Il réclame pour juger Carlyle et Paine un jury formé non plus de prétendus chrétiens, mais de leurs pairs, c'est-à-dire de ces philosophes et de ces déistes que leur célébrité ou leur haute position sociale met si injustement à l'abri d'une semblable persécution, un sir Villiam Drummond,

« le plus pénétrant critique métaphysique du siècle, homme d'un profond savoir, d'une intégrité de caractère reconnue, un adversaire du Christianisme aussi audacieux que Paine »; Godwin, l'auteur de *la Justice politique* et de l'*Enquirer*, « qui a traité le Christianisme comme une superstition condamnée et indigne, dans l'état actuel de la science, d'attirer l'attention du moraliste »; M. Burdon, « un gentilhomme de grande fortune, qui a publié un livre intitulé *Matériaux pour la pensée*, où il déclare nettement son incrédulité touchant l'autorité divine de la Bible ». Il démasque hardiment les juges eux-mêmes; « quelques-uns de ceux qui sont le plus acharnés à poursuivre les ennemis du Christianisme, je sais pertinemment qu'ils sont déistes; je pourrais citer les noms... Les tyrans, après tout, ne sont qu'une espèce de démagogues; ils doivent flatter le Monstre. » — Hunt, à qui cette lettre était adressée (3 novembre) ne jugea pas à propos de la publier, sans doute à cause de sa vivacité de ton et des personnalités en vue auxquelles Shelley s'attaquait. Le poète se résigna sans peine à la sage décision de son ami, il s'en consola en travaillant à un ouvrage politique moins agressif, où il se proposait d'embrasser théoriquement tout l'ensemble des réformes à opérer dans le gouvernement [1]. D'après la substantielle ana-

1. *Une vue philosophique de Réforme.* Cet ouvrage commencé en décembre 1819, et en grande partie achevé en mai 1820, est resté manuscrit. M. Forman n'en a publié que deux courts fragments. M. Dowden, qui a eu en main le manuscrit, assure qu'il exprime mieux qu'aucun autre écrit de Shelley pu-

lyse que nous en a donnée M. Dowden, Shelley, après avoir esquissé à grands traits les résultats déjà obtenus par la Réforme, le XVIII^e siècle et la Révolution française en vue de la réalisation de ce qu'il appelle « les espérances et les aspirations de la race humaine », y examine en détail les différentes réformes à opérer dans le gouvernement actuel de l'Angleterre, et les moyens possibles et désirables à employer pour les mener à bonne fin. Il voit dans l'éclosion libérale de la littérature de ce commencement de siècle en Angleterre le présage certain d'un changement prochain et décisif dans les institutions sociales et politiques de son pays [1]. Parmi les causes principales de la misère sociale de l'Angleterre, il signale en première ligne le système mensonger de crédit public qui engraisse aux dépens du pauvre des compagnies ou des banquiers ; le développement de l'industrie nationale que ce système a en vue n'aboutit qu'à augmenter les misères du travailleur, en accroissant le luxe des riches, « à faire travailler un ouvrier pendant soixante heures là où il n'en travaillait que huit ; à changer les enfants en machines exsangues à un âge où ils devraient jouer devant la porte du cottage de leurs parents ; à augmenter indéfiniment la proportion de ceux qui jouis-

---

blié ses théories et ses vues en politique. Il appartient à la société Shelleïenne de remplir cette lacune en publiant ces pages remarquables.

1. Le passage qui renferme cette vue prophétique se retrouve à la fin de la *Défense de la Poésie*, où on peut le lire, t. III de notre traduction, appendice, p. 359.

sent du travail des autres... à créer une nouvelle aristocratie d'attorneys, de directeurs, de pensionnaires du gouvernement, d'usuriers, d'agioteurs, de misérables enrichis qui ne savent que manger, boire et dormir, et dans l'intervalle, faire des courbettes et mentir, sans exercer jamais les véritables et nobles facultés de l'âme ;... pendant que le pauvre et le travailleur ne connaît que la peine et la misère dans le présent, et n'a dans l'avenir que ces lueurs d'espérance qui semblent lui parler de Paradis, uniquement, comme les flammes de l'Enfer de Milton, pour rendre les ténèbres visibles. »

La dette dite nationale n'est que la dette des classes privilégiées et de la tyrannie qui l'a contractée dans des guerres injustes et liberticides. L'argent qu'elle représente depuis le commencement de la guerre d'Amérique « s'il avait été dûment employé, aurait couvert le pays de monuments surpassant en somptuosité et en beauté ceux de l'Egypte ou d'Athènes ; il aurait pu faire de chaque cabane de paysan un petit paradis d'aisance et de confort — tables et chaises propres, bons lits, et une collection de livres utiles ; et notre flotte formée de marins bien payés et bien vêtus, aurait pu monter la garde autour de cette île glorieuse, pour la protéger des nations moins éclairées qui assurément auraient porté envie à sa prospérité. » Pour remédier à cet état de choses, Shelley voudrait que les classes privilégiées fussent seules responsables devant la loi de cette dette nationale qui est la leur, et que l'on créât des tribunaux spéciaux chargés de la liquidation.

Quant aux réformes à opérer dans le Parlement et la représentation de la Nation, Shelley dans cet écrit, propose les vues les plus modérées ; le suffrage universel, l'admission des femmes au droit de suffrage lui paraissent des mesures dangereuses et prématurées.

Plus il avançait dans la vie, plus il se sentait d'antipathie pour les moyens violents et les résolutions improvisées :

La grande chose à faire, disait-il, c'est de maintenir la balance entre l'impatience populaire et l'obstination tyrannique, d'inculquer avec ardeur à la fois le droit de résistance et le devoir de la patience. Vous savez que mes principes me portent en politique à prendre le meilleur côté des choses, tout en aspirant toujours à quelque chose de plus. Je suis un de ceux que rien ne peut pleinement satisfaire, mais qui sont prêts à se satisfaire partiellement de tout ce qui est praticable ... J'ai un anneau avec ces mots en italien : « Il buon tempo verrà. » Il y a dans les affaires politiques comme dans les affaires privées une marée qui attend à la fois les hommes et les nations.

Il se plaisait aussi à citer l'opinion de Rousseau, qu'il aimerait mieux voir se maintenir l'état de choses actuel que de voir verser une seule goutte de sang. Il croyait toujours au triomphe définitif de la réforme sociale, mais à un triomphe qui ne serait dû qu'à une révolution lente et calculée s'appuyant surtout sur la réforme morale de l'individu. C'est uniquement sur cette base humaine et philosophique qu'il fondait l'espérance de cette régénération universelle, de cette palingénésie de l'homme et du

monde qu'il chantait alors même avec un si poétique et si sublime enthousiasme dans son quatrième acte du *Prométhée délivré*.

Ce dernier acte suplémentaire, écrit à Florence en décembre 1819, est le point culminant du développement du génie de Shelley, comme poète lyrique. Nous pouvons maintenant embrasser dans son ensemble cette œuvre grandiose et unique en son genre, qui place d'emblée son auteur au dessus de tous les poètes lyrique du siècle.

Shelley avait conscience de la valeur de son *Prométhée*, et l'estimait en raison de la peine qu'il lui avait coûtée :

Mes amis, disait-il, prétendent que mon *Prométhée* est trop étrange, trop idéal, plein d'images obscures. Cela peut être ; il n'a aucune ressemblance avec le drame grec. Il est original, et m'a coûté un sévère travail d'esprit. Si ce n'est pas là de la poésie durable, à l'abri de la plus rigoureuse épreuve, je ne sais ce qui l'est. C'est un sujet élevé, dignement traité, et qui ne devrait point périr avec moi.

La postérité a confirmé le jugement de Shelley ; et quels que soient les défauts de détail de cette œuvre prodigieuse, elle nous apparaît comme un de ces sphinx gigantesques qui, dans le désert, défient le temps et les hommes. Nous ne pouvons que nous associer à ce bel éloge de M. Rossetti :

Il n'y a pas, je crois, de poème, dans la plus haute acception de ce mot, comparable au *Prométhée délivré*. L'immense étendue et le dessein sans bornes de sa conception ; la majesté sculpturale et les passions surhumai-

nes des personnages ; la sublimité de ses aspirations morales ; le rayonnement de beauté idéale et poétique qui éclate dans chaque phase du sujet, et le dérobe pour ainsi dire à la vue en le faisant passer des sens dans l'esprit ; le fleuve roulant de puissante sonorité et de ravissement lyrique ; tout cela forme un ensemble qui n'a point d'égal, et peut à peine trouver un terme de comparaison. Il y a encore dans ce poème une autre source de grandeur qui a son mérite ; c'est que le *Prométhée délivré*, quelque transcendant que soit son sujet, quelque irréalisable qu'en soit actuellement l'application, exprime en réalité la plus moderne des conceptions, la plus sublime spéculation d'un esprit qui a fait éclater comme un volcan toutes les croûtes de la coutume et de la prescription, et a tracé l'image d'un avenir où l'homme renouvelé serait le souverain et le rénovateur de sa planète. Ce qui, à mon avis, place clairement et sans conteste le *Prométhée* au sommet de toute poésie moderne, c'est ce fait qu'il incarne, sous les formes de la plus ravissante beauté, la passion dominante des intelligences supérieures de ce siècle, et celle en particulier de l'un des plus grands et des plus élevés de tous, l'auteur lui-même. C'est le poème idéal du progrès perpétuel et triomphant ; l'Atlantide de l'Homme Affranchi.

Mrs Shelley a exposé très nettement dans ses *Notes* l'esprit, la genèse et le développement de cette grande composition :

Durant tous ses voyages en Italie (1818-1819) Shelley médite le sujet de son drame. Tout en variant ses études, il concentrait sa pensée sur le *Prométhée*. A Rome, pendant un printemps merveilleux, il donna tout son temps à cette composition.

D'abord, il avait achevé son drame en trois actes. Ce ne fut que quelques mois après, à Florence, qu'il conçut comme quatrième acte devant compléter sa composition,

cette espèce d'hymne de joie qui célèbre l'accomplissement des prophéties regardant Prométhée.

Le trait proéminent de la théorie de Shelley sur les destinées de l'humanité était que le mal n'est pas inhérent au système de la création, mais un pur accident qui pouvait être éliminé. C'est là aussi une des vues du Christianisme; d'après lui, Dieu a fait la terre et l'homme parfaits, jusqu'au moment où celui-ci par sa faute

« a porté la mort dans le monde et toutes nos douleurs. »

Shelley pensait que l'humanité n'avait qu'à vouloir qu'il n'y eût plus de mal en ce monde, et qu'il n'y en aurait plus. Il soutenait cette opinion avec le plus fervent enthousiasme. L'homme pourrait se perfectionner assez pour être capable de chasser le mal de sa propre nature, et du reste de la création, tel était le point cardinal de son système.

Le sujet sur lequel il aimait surtout à insister, c'était l'image d'un être guerroyant avec le mauvais principe, opprimé non seulement par lui, mais encore par tout autre être, même bon, dominé par cette illusion qui fait considérer le mal comme l'apanage nécessaire de l'humanité ; une victime remplie de force et d'espérance, pleine de l'esprit de triomphe, émanant de la confiance dans l'omnipotence finale du Bien...

Tel il l'a peint dans son premier poème, quand il a fait *Laon* l'ennemi et la victime des tyrans. Ici il a présenté une image plus idéale du même sujet.

Il suivait certaines autorités classiques en figurant Saturne comme le bon principe, Jupiter l'usurpateur comme le mauvais, et Prométhée comme le régénérateur qui, incapable de rendre à l'espèce humaine sa primitive innocence, se servit de la science comme d'une arme pour vaincre le mal, en faisant passer les hommes de l'état d'impeccabilité par ignorance à l'état de vertu par sagesse. Jupiter punissait la témérité du Titan en l'enchaînant à un roc du Caucase, et en envoyant un vautour dévorer

son cœur toujours renaissant. Il y avait une prophétie ayant cours dans le ciel, annonçant la déchéance de Jupiter ; le secret qui devait la prévenir était connu du seul Prométhée, et le Dieu lui offrait la liberté en échange de ce secret. Selon l'histoire mythologique, ce secret se rapportait à un rejeton de Thétis, destiné à être plus grand que son père. Prométhée obtenait enfin le pardon de son crime par la révélation de la prophétie. Hercule tuait le vautour, délivrait Prométhée, et Thétis épousait Pelée, le père d'Achille.

Shelley a adapté le dénouement de cette histoire à ses vues particulières. Le fils, plus grand que son père, né des noces de Jupiter et de Thétis, devait détrôner le Mal, et inaugurer un règne plus heureux que celui même de Saturne. Prométhée défie le pouvoir de son ennemi, et endure des siècles de tortures jusqu'au jour où Jupiter, aveuglé sur la catastrophe réelle, mais conjecturant obscurément que quelque grand bien doit en résulter pour lui, épouse Thétis. Alors le Pouvoir primitif du monde (Démogorgon) le renverse de son trône usurpé, et la Force, dans la personne d'Hercule, délivre l'humanité, personnifiée en Prométhée. Asia, l'une des Océanides, est la femme de Prométhée. Elle était, selon d'autres interprétations mythologiques, la même que Vénus et la Nature. Quand le Bienfaiteur de l'Humanité est délivré, la Nature reprend sa beauté primitive, et est unie à son époux, l'emblème de la race humaine, dans une union parfaite et heureuse. Dans le 4e acte, le poète donne un essor plus élevé à son inspiration, et idéalise les formes de la création, telles que nous les connaissons, et non telles qu'elles apparaissaient aux Grecs. La Terre maternelle, la Mère toute-puissante, est remplacée par l'Esprit de la Terre — le guide de notre planète à travers les royaumes du ciel — tandis que son beau, mais plus faible compagnon et serviteur, l'Esprit de la Lune, reçoit sa part de félicité provenant de l'anéantissement du mal dans la sphère supérieure.

Shelley développe plus particulièrement dans la partie lyrique de ce drame ses théories profondes et imaginatives sur la Création. Il faut un esprit aussi subtil et aussi pénétrant que le sien pour comprendre les sens mystiques répandus dans son poème. Ces théories déroutent le lecteur ordinaire par leur abstraction et leur délicatesse ; mais elles sont loin d'être vagues. Il avait le dessein d'écrire en prose des essais métaphysiques sur la nature de l'homme, qui auraient servi à expliquer beaucoup de choses obscures de son poème : il ne reste qu'un petit nombre d'observations et de remarques. Il regardait ces vues philosophiques de l'esprit et de la nature comme l'objet instinctif des plus intenses facultés poétiques.

Les poètes les plus populaires ont revêtu l'idéal d'images familières et sensibles. Shelley aimait à idéaliser le réel, à prêter une âme et une voix au mécanisme de l'univers matériel, ainsi qu'aux plus délicates et aux plus abstraites émotions et pensées de l'esprit. Sophocle avait été son grand maître dans cette espèce d'imagination. En lisant les poésies de Shelley, nous rencontrons souvent des vers qui ressemblent, sans les imiter, à ceux des Grecs dans ce genre d'images. Car, tout en adoptant le style, il le revêtait d'une originalité de forme et de couleur, qui ne venait que de son propre génie.

Le ton de la composition est plus calme et plus majestueux, la poésie plus parfaite comme ensemble, et l'imagination qui y est déployée, plus belle et plus variée que dans ses précédents essais. Par tout le poème règne une sorte de paix et comme l'Esprit sacré de l'amour ; il calme les tortures du patient, il soutient son attente par l'espérance, jusqu'à ce que la Prophétie soit remplie, et que l'Amour, qui ne connaît pas le Mal, devienne la loi du monde.

Nul mythe de l'antiquité n'a éveillé, comme celui de Prométhée, dans l'âme humaine le désir de soulever un coin du voile profond qui enveloppe les ori-

gines du monde et de l'humanité. Soumis chez les Grecs mêmes à des interprétations aussi diverses que celles d'Hésiode et d'Eschyle, il est devenu dans le monde moderne un Sphinx redoutable que chaque esprit, hanté des mystères de la sagesse antique cachée sous les symboles, est venu consulter tour à tour, en lui faisant rendre des réponses différentes en harmonie avec ses propres préoccupations philosophiques ou celles de son siècle. De toutes ces interprétations si variées, une semble avoir prévalu, celle qui fait de Prométhée la personnification de la lutte du bien contre le mal, de l'esprit contre la force, de la liberté et du progrès contre la tyrannie et l'ignorance, — lutte éternelle qui semble la condition même de la vie et de l'être. Les Grecs, en délivrant Prométhée, mais pour le réconcilier avec Zeus, son éternel ennemi, n'avaient-ils pas quelque conception de cette nécessité inhérente aux choses, de ce que la science moderne appelle avec les Anglais le *struggle for life*, de la lutte même constituant la vie, de la discordance même produisant l'harmonie essentielle et finale du monde ? Nous serions tentés de le croire, et dès lors il faudrait chercher dans la troisième partie de la trilogie Eschylienne perdue pour nous le véritable sens philosophique et scientifique du mythe Prométhéen. La pensée de Shelley est tout autre. Exclusivement pénétré qu'il était de cette conviction, qu'il suffisait de faire disparaître Zeus et tout ce qui le représente dans le monde actuel pour ramener l'âge d'or sur la terre par la seule volonté et le seul effort de l'esprit humain, il ne

pouvait accepter un compromis auquel se résignait le sage tempérament de la Grèce, sauf à en tirer le meilleur parti à l'aide de ses facultés et de son génie. Le Christianisme et ses utopies ultra terrestres n'avaient pas passé impunément dans le cerveau du poète. Comme le Prométhée chrétien, la victime du Zeus judaïque, il rêvait aussi un Paradis éternel pour l'humanité, mais un paradis qu'elle devait trouver en ce monde, purifié et régénéré par l'amour. Les idées chrétiennes et bibliques lui suggéraient aussi la pensée d'étendre cette régénération non seulement au monde moral et humain, mais encore au monde entier des soleils et des sphères, dont la destinée, comme dans la genèse de Moïse, lui semblait ainsi attachée à celle de l'humanité même. Au moins ce rêve grandiose et tout en l'honneur de l'esprit, le seul Dieu de ce monde, nous a valu, dans le quatrième acte ou plutôt le quatrième chant du *Prométhée délivré*, l'hymne le plus sublime qui ait jamais été chanté à la gloire de l'harmonie éternelle de la nature, telle qu'elle peut être perçue par l'âme humaine en communion avec elle.

Michelet, dans son livre de *la Mer*, a parlé en poète de cette symphonie des mondes dont la science cherche à déchiffrer l'éternelle partition ; de ces rapports mathématiques des astres entre eux qui sont les rapports harmoniques de la musique céleste : « la terre, dit-il, par sa grande marée et par les marées partielles parle aux planètes ses sœurs. Répondent-elles ? On doit le penser. De leurs éléments fluides elles doivent aussi se soulever, sensi-

bles à l'élan de la terre. L'attraction mutuelle, la tendance de chaque astre à sortir de son égoïsme doit créer à travers les cieux de sublimes dialogues. Malheureusement, l'oreille humaine en entend la moindre partie. »

C'est un de ces dialogues qu'a entendu Shelley, et qu'il nous a merveilleusement traduit dans le quatrième acte de son *Prométhée*.

# CHAPITRE XVIII

SHELLEY EN ITALIE
PISE, LIVOURNE, LES BAINS DE SAINT-JULIEN,
LETTRE A MARIA GISBORNE, HYMNE A MERCURE,
LA MAGICIENNE DE L'ATLAS,
SHELLEY ET KEATS, ADONAIS
1820

Ce ne fut pas sans un vif regret que Shelley se vit forcé par « cet infernal froid de Florence » de quitter la « plus belle des cités sous le soleil, » d'abandonner ses chères statues, et les bois délicieux qui bordent l'Arno, où il lisait Dante, et composait son dernier chant du *Prométhée*. Contre les terribles vents qui soufflaient de l'Apennin, il se réfugie à Pise (26 janvier 1820), s'y promettant les délices du ciel, de l'eau et des montagnes : « je souffrirai encore, dit-il; mais je souffrirai moins dans un bateau que dans une voiture. »

En effet, le printemps de 1820 lui apporta sous le climat plus doux de Pise son soulagement ordinaire,

et les conseils du fameux docteur Vaccà aidant, il sentit sa santé s'améliorer. « N'étaient certaines causes morales », il se trouverait fort bien de son séjour en Italie.

Parmi ces causes morales auxquelles Shelley fait allusion, il faut faire entrer le départ des Gisborne pour l'Angleterre, l'insuccès définitif de son entreprise de bateau à vapeur, le refus de sa tragédie à Covent Garden, la nostalgie de l'Angleterre, et par dessus tout les ennuis qui lui venaient de la part de Godwin.

Ce n'était pas pour Shelley une médiocre peine de voir le philosophe, le sage Godwin, après les sacrifices qu'il avait faits pour lui, le traiter avec si peu d'égards et d'amitié. Menacé d'une ruine totale, celui-ci s'en prenait à son bienfaiteur du triste état de ses affaires et de sa propre incurie. Shelley se fatiguait de jeter de l'argent dans ce gouffre de Skinner Street :

Pour le profit que vous en avez tiré, lui écrivait-il, il eût autant valu le jeter dans la mer. Si j'avais gardé en mains ces 4 ou 5000 livres, pour les administrer à votre avantage, j'aurais été alors véritablement votre bienfaiteur... Sir Philippe Sidney, mourant et consumé par la soif, donna à un soldat blessé le casque rempli d'eau qui lui était destiné. Ce n'eût pas été de la générosité, mais de la folie, s'il l'avait versé sur le sol, comme vous voudriez que je fisse des débris de ma fortune. Si vous êtes sincère à ce sujet, au lieu de chercher à plonger un homme, déjà à moitié ruiné pour vous, dans une ruine plus complète, que ne vous procurez-vous ces 400 livres par vos propres moyens ? Un écrivain de votre valeur peut facilement obtenir d'un libraire pour la promesse

d'une Nouvelle une somme au moins équivalente. Votre *Réponse à Malthus* se vendrait au moins 400 livres.

Cependant quelques agréables relations nouées à Pise vinrent jeter un rayon au milieu de ces ombres et de cette mélancolie. C'était d'abord le professeur Vaccà, une des gloires de Pise, qui lui élèvera un tombeau par les mains de Torwaldsen dans le Campo Santo; Vaccà partageait en philosophie et en politique la plupart des vues de Shelley, et lui fut très utile en le déterminant à laisser de côté médecins et drogues, et à s'en remettre pour sa guérison à la nature.

Puis une femme supérieure, lady Mountcashell, plus de trente ans auparavant l'élève favorite de Mary Wollstonecraft, alors que celle-ci était gouvernante dans la maison de Lord Kingston, son père. En 1800, elle avait fait à Godwin les honneurs de l'Irlande. Elle avait conservé intacts les principes républicains et philosophiques de sa virile éducation; esprit cultivé, et respirant dans toute sa personne la douceur, la bienveillance, et une imperturbable sérénité. Séparée depuis longtemps de son mari, le comte Mountcashell, elle s'était retirée en Italie, où elle vivait maritalement sous le nom de Mrs Mason avec M. George William Tighe, un vrai gentilhomme qui, dégoûté du monde, n'avait de commerce qu'avec ses livres. Si nous en croyons Medwin, c'est Lady Mountcashell qui aurait inspiré à Shelley son ravissant poème de *la Sensitive* [1].

1. T. III, p. 147.

Mais quelque charme que pût trouver Shelley dans ces relations si appropriées aux dispositions de son esprit, son cœur était à Londres avec ses amis les Gisborne; le 26 mai 1820, il leur écrivait :

Je reviens d'une visite à Livourne, Casciano, et de votre vieille forteresse de Sant'Elmo. Tout semble parfaitement en ordre à la maison Ricci (Casciano), jardin, pigeons, tables, chaises et lits. Quelle glorieuse vue vous aviez des fenêtres de Sant'Almo ! L'énorme chaîne des Apennins avec ses crêtes aux mille replis, formant des îles dans le lointain brumeux de l'air; la mer, si éloignée, qui semble comme à vos pieds ; et la prodigieuse étendue de la plaine de Pise, et les marais vert-sombre, qui apparaissent comme des points sous la hauteur des montagnes bleues qui les surplombent ! Puis la prodigieuse et inépuisable fertilité du sol, et les bois de châtaigniers, dont le vivant feuillage fait pour le regard comme un lieu de repos avant de se porter sur l'horizon dentelé ! J'en ai été entièrement charmé. Mes nerfs m'ont laissé quelque répit, compensé par un violent refroidissement à la tête. Il y a à votre sujet une tradition à Sant'Elmo, on parle *d'une famille anglaise qui vivait ici du temps des Français.*

Nous allons aux Bains de San Giuliano le mois prochain ; je n'en attends pas un grand résultat ; mais c'est un calmant. Il me faut la paix de l'esprit, du loisir, de la tranquillité ; j'espère les trouver bientôt. Notre anxiété au sujet de Godwin est extrême, et les nouvelles que vous pourriez nous donner de l'issue de son procès un ou deux jours avant lui, seront pour nous un grand soulagement. Vos impressions sur Godwin. (je parle spécialement pour *Madonna mia*, qui l'a connu autrefois) m'intéresseront tout particulièrement. Vous savez que les années ne font qu'ajouter à mon admiration de ses facultés intellectuelles, et même des ressources morales de son caractère. Voir Hunt, c'est l'aimer. Connaître Hogg, si quelqu'un peut le

connaître, c'est connaître quelque chose de tout à fait original, et d'indiciblement supérieur à la grande masse des hommes.

Cette charmante lettre, écrite dans le cabinet de travail de l'ingénieur, peut servir de commentaire à l'admirable épître en vers que Shelley adressa bientôt après à Maria Gisborne, un des joyaux de sa poésie familière, où l'on ne sait qu'admirer davantage, ou le mérite achevé des descriptions, ou la délicatesse exquise des sentiments, ou l'esprit, l'*humour* incomparable, avec lequel le poète a su si merveilleusement tirer parti des plus insignifiants détails [1]. On y retrouvera tous ses amis de Londres, jugés avec une tendresse d'amitié qui n'exclut ni l'impartialité, ni la malice.

C'est encore dans un séjour à Casa-Ricci qu'errant un beau soir de juin avec Mary entre les haies de myrthe qui servaient de berceaux aux lucioles, il entendit ce chant de l'alouette, dont il traduisit aussitôt l'idéale impression dans un de ses petits poèmes les plus achevés, — son salut à l'oiseau ou plutôt à l'Esprit dédaigneux du sol, à qui il envie la claire et perçante gaieté de son chant, et demande des leçons pour répandre sur le monde l'harmonieuse folie de la joie [2].

A Pise les journées se passaient agréablement avec Mary, dans l'étude commune du latin et du grec. Il en sortit la belle traduction en *ottava rima* de l'*Hymne homérique de Mercure*. Le ton enjoué

1. *Lettre à Maria Girborne*, t. III, p. 137.
2. T. III, p. 175.

et badin de cette libre traduction ouvrait en lui une veine nouvelle d'inspiration légère et folâtre, qui allait produire cette merveilleuse fantaisie intitulée la *Magicienne de l'Atlas*. La chaleur du mois d'août l'ayant chassé de Livourne, il était depuis quelques jours installé aux bains de Saint-Julien, près de Lucques, quand au retour d'une pittoresque excursion solitaire au Monte San Pellegrino, il écrivit en trois jours ce poème, « tout de fantaisie, disait-il, et dont le mérite, s'il doit être mesuré au travail qu'il a coûté, n'est digne d'aucune estime. » Au fond, Shelley préférait sans doute cette improvisation fantaisiste à ses ouvrages les plus travaillés, tels que les *Cenci*. La *Magicienne* est un conte de fées, mais un conte de fées tel que pourraient s'en raconter de purs esprits, un conte de fées « enchanteur, comme dit M. Rossetti, et impérissable. » On peut essayer d'en donner la clef en remarquant avec le même M. Rossetti que cette Magicienne n'est autre chose que l'esprit de beauté, dont toutes les beautés du monde ne sont qu'une ombre, « dont les paroles, trop délicates pour une oreille mortelle, nous remplissent cependant de la soif de toute haute vérité; dont la présence, quoique invisible, excite en nous toute espérance, toute joie et tout amour [1]. » Mais il faut s'arrêter là, et ne pas essayer d'analyser l'inanalysable. Le pinceau seul, et un pinceau manié par un sylphe ou un Ariel pourrait traduire quelque chose de cette divine fantaisie. « Quel admirable sujet

1. M. Dowden, II, p. 340.

d'illustration pour Retzch, dit Medwin, un second *Songe d'une nuit d'été*! [1] »

On ne se douterait guère que le poète qui vient d'écrire la *Magicienne de l'Atlas* fût le même qui, les yeux fixés sur l'état politique de l'Europe, ne perdait alors aucune occasion de constater chez ses contemporains les symptômes de ce réveil de la liberté dont il pressentait le prochain triomphe. Cette année 1820 semblait répondre à ce pressentiment; le midi de l'Europe se réveillait à l'esprit révolutionnaire. L'Espagne la première donnait le signal, et l'incendie bientôt se communiquait au sud de l'Italie, à Naples et à la Sicile. Chacun de ces réveils trouvait dans le cœur du poète une éloquente sympathie : « La Sicile, comme Naples, s'écriait-il dans une lettre à Mary (23 juillet) est libre ! L'enthousiasme des habitants a été prodigieux, et l'on a vu les femmes se mêler au combat, et faire pleuvoir de leurs maisons l'huile bouillante sur les assaillants. » Et en septembre : « A Naples, le parti constitutionnel a déclaré au ministre autrichien que si l'empereur leur faisait la guerre, leur premier acte serait de mettre à mort tous les membres de la famille royale — mesure nécessaire et de toute justice, quand les forces des combattants, aussi bien que les mérites de leurs causes respectives, sont si inégales. Que les rois soient partout les otages de la liberté, rien de plus admirable ! » Sous l'empire de cet enthousiasme

---

2. *Retzch's Outlines to illustrate Shakespeare's Plays*. 8 v. in-4.

révolutionnaire, Shelley écrit successivement l'*Ode à la Liberté* et l'*Ode à Naples* [1].

Il y a peu de chants lyriques aussi entraînants, aussi haletants de passion, d'enthousiasme exalté et vibrant que cette *Ode à la Liberté*, où Shelley déroule devant nos yeux éblouis l'histoire palpitante des triomphes et des revers de cette « vierge chasseresse plus rapide que la lune, la terreur des loups de ce monde. » Athènes, Rome, Arminius, le Christianisme, la Barbarie, le saxon Alfred, Luther, Milton, la France de 93, Napoléon défilent successivement devant nous, laissant tour à tour le monde lumineux ou obscur, selon que la liberté verse sur lui ou lui refuse « l'ombre de son approche. » L'ode à Naples respire la même passion, vibre de la même éloquence. Le poète est encore tout plein des poétiques souvenirs de Pompéï et de Baïa, « des tombeaux inconnus des rois morts de la mélodie. » (Homère et Virgile.) Des splendeurs du rivage élyséen, sa pensée s'élève à la contemplation des destinées de Naples, des espérances de liberté qui brillent pour elle, signal impatiemment attendu par toute l'Italie.

De l'île de Circé aux Alpes glacées, l'éternelle Italie tressaille en entendant ton pœan de liberté ! La mer qui pave les rues désertes de Venise rit dans la lumière et la musique ; la pâle Gênes, devenue veuve, épèle, au clair de lune, les épitaphes de ses ancêtres en murmurant : où est Doria ? La belle Milan, dont les veines sentent depuis longtemps courir en elles le venin de la vipère qui les paralyse, lève son talon pour lui écraser la tête. Florence, la plus

1. T. III, p. 158 et 180.

belle des cités sous le soleil, rougit dans son berceau dans l'attente de la liberté ; des yeux de l'inextinguible espérance Rome arrache le bandeau sacerdotal, athlète nu prêt à courir pour gagner le prix sublime perdu sur le rivage de Philippes ! O Naples ! Si l'espérance et la vérité et la justice peuvent prévaloir, tu es le signal et le sceau de toutes ces espérances [1] !

Malheureusement les baïonnettes autrichiennes eurent bientôt raison de la Révolution Napolitaine. Shelley ressentit profondément ce désastre, et s'indigna de voir son ami Moore y applaudir dans des vers indignes d'un poète et d'un Irlandais.

Si jamais l'Italie élève un monument commémoratif de sa résurrection à la liberté et à la vie nationale, elle serait bien ingrate, si à côté des héros de son indépendance, elle n'inscrivait pas celui du poète qui a si glorieusement chanté ses espérances, et électrisé son patriotisme. Quand le lyrisme atteint cette hauteur et cette puissance, on peut dire qu'il est, comme le disait Shelley de la foi même qui l'inspirait, une prophétie et une cause.

En même temps que la veine sérieuse et éloquente de Shelley s'épanchait dans ce torrent de lyrisme, la tragi-comédie qui se jouait alors en Angleterre à propos de la reine Caroline lui fournissait l'occasion de développer en lui ce côté de son esprit qui s'était révélé d'une façon si inattendue dans le *Peter Bell III*, cette faculté d'ironie originale et puissante, cette verve de satire bouffonne, burlesque même et poétique à la fois, un mélange sans modèle jusqu'alors de

1. T. III, p. 180.

ce qu'il y a de plus incisif dans Swift, et de plus ailé dans Aristophane.

L'*Œdipus Tyrannus* ne fut comme *Peter Bell III* qu'un jeu, une légère improvisation, mais dans son genre, un jeu, une improvisation de génie.

Un jour, en parcourant des extraits du *Courrier Francais,* il tomba sur une étrange, une étourdissante nouvelle. Apprenant la mort de George III, la trop fameuse reine Caroline, l'épouse délaissée et déshonorée de ce roi grotesque qui s'appelait George IV, était accourue en Angleterre, pour revendiquer ses droits et prérogatives d'épouse et de reine. On connaît la suite, ce long et infâme procès qui remplit à lui seul les annales politiques de cette année 1820 en Angleterre. Jamais peuple n'avait donné au monde un spectacle aussi odieux, aussi répugnant, aussi ridicule. Il justifiait à lui seul tous les mépris, tous les anathèmes accumulés par Shelley sur la tête de la royauté.

Depuis longtemps l'opinion de Shelley était faite sur le compte de George IV ; elle était celle de tous les Anglais qui alors osaient penser, celle que Thackeray, dans ses *Quatre George,* a si énergiquement exprimée quand il a dit : « Je ne sache pas que l'on puisse faire une satire plus amère de la société anglaise à cette époque que de dire qu'elle a pu admirer George IV. »

Shelley, comme beaucoup d'autres, s'était laissé d'abord éblouir par la comédie de libéralisme que le prince de Galles avait jouée en se faisant l'ami et le disciple des Fox et des Shéridan ; il avait cru un ins-

tant aux espérances que pouvait inspirer un enfant qui criait : « Vive Wilkes et la liberté ! » Mais il n'avait pas tardé à percer le masque, et à deviner dans la conduite du régent ce que serait un jour le roi d'Angleterre.

Nous retrouvons dans Swellfoot Tyran le George IV trop historique des Mémoires du temps, le *base fellow*, l'ignoble sire dont parle Lady Stanhope, ce héros de la table et du dandysme, l'inventeur du punch au marasquin, [1] ce gros et gras dandy couronné, uniquement occupé à se parer, à manger et à boire ; ce prince uniquement préoccupé, au milieu des plus graves événements de l'Europe, de la coupe d'un habit ou de l'assaisonnement d'une volaille. Mais tous les détails, calqués sur l'histoire, revêtent dans le drame de Shelley des proportions et des formes gigantesques et héroïques. Par un procédé de grossissement poétique assez analogue à celui de notre Rabelais, George IV va devenir un dandy, un goinfre et un tyran idéal ; l'ami ingrat de Shéridan et de Brummel sera, sous le masque de *l'homme aux pieds gonflés* (Œdipe) « le pourvoyeur de modes (*man-milliner*) de la rouge Bellone » ; le gourmand délicat, l'ami de la bonne chère, se changera en un Gargantua homérique, absorbant dans une seule friandise de son cuisinier persan ce qui suffirait à nourrir un hiver ou deux une douzaine de familles ; le Don Juan sceptique et volage, qui n'a guère eu dans sa vie de passion profonde que la

1. V. Swellfoot Tyran, t. III, p. 132.

haine et le mépris de sa femme, fera place à un George Dandin tragique, victime de la divinité jalouse « qui fait onduler sur la couche des rois mariés la brûlante chevelure de la torche de la Discorde »; le fameux *sac vert* déposé sur la table de la Chambre des lords, et renfermant les preuves de l'adultère royal, se transformera en une terrible invention de l'enfer, un poison plus mortel que la mort, « scellé du large sceau du Mensonge qui est le lord chancelier du diable, » et baptisé par le primat de tous les enfers.

Pour idéaliser Caroline, tout en restant fidèle aux données de l'histoire, Shelley n'avait qu'à la peindre telle que la vit le peuple de Londres dans son affolement de crédulité et d'enthousiasme. Mais il n'était point dupe de la comédie politique qui se jouait autour de la reine ; il savait très bien que cette folle et écervelée princesse, qui semblait toute sa vie avoir pris à tâche de se suicider dans sa réputation et son honneur, n'avait jamais été entre les mains du parti Whig qu'un instrument méprisé, un mannequin d'opposition qu'il était tout prêt à briser au premier revirement de l'opinion publique. Il écrivait dans ce sens à son ami Peacock le 12 juillet :

Rien ne montre mieux la généreuse *jobarderie* de la nation anglaise que l'enthousiasme avec lequel elle a adopté sa *Sacrée Majesté* comme l'héroïne du jour, en dépit de tous ses préjugés et de sa bigoterie. Pour ma part, je ne lui désire aucun malheur, quand même, comme j'en suis convaincu, elle se serait amusée d'une façon tant soit peu inconvenante avec quelque courrier ou baron. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer,

comme une des absurdités attachées à la royauté, qu'une femme vulgaire, avec tous ces goûts abjects que le préjugé considère comme des vices, qu'une personne que ses habitudes et ses manières feraient fuir d'un chacun dans la vie privée, sans aucune vertu qui les compense, puisse être métamorphosée en héroïne, parce qu'elle est reine, ou, pour une raison collatérale, parce que son mari est roi, tandis qu'on fait de lui et de ses ministres des êtres aussi odieux que paraît admirable tout ce qui leur est opposé, quelque dégoûtant qu'il soit.

Il ajoutait volontiers foi au contenu du fameux sac vert :

Je me demande, écrivait-il au début de cet épisode tragi-comique, ce que la Reine a fait dans le monde. Je ne serais pas étonné, après les bruits que j'ai entendus, que le *sac vert* contînt la preuve évidente qu'elle a imité Pasiphaë, et que la commission d'enquête demandât au Parlement un *bill* qui exclût tous les Minotaures de la succession au trône. Quel misérable incident pour occuper une grande nation ! Je voudrais voir le roi et la reine, comme Punch et sa femme, vider en personne leur différend.

Ces quelques lignes renferment la première idée et le plan de *Swellfoot Tyran*. Iona Taurina, la reine, la nouvelle Pasiphaë, après un long vagabondage dans toutes les fabuleuses contrées qu'Eschyle fait parcourir à la malheureuse Io, piquée, harcelée par le même taon, reviendra à Thèbes, où les deux époux videront dans une solennelle et décisive épreuve leur édifiante querelle.

Comment naquit dans l'esprit de Shelley la conception du chœur aristophanesque qui représente le peu-

ple thébain, c'est-à-dire, le peuple anglais ? Le hasard la lui fournit.

Nous étions alors (août 1820) aux bains de Saint-Julien, raconte Mrs Shelley. Un ami était venu nous voir à l'occasion de la foire qui avait lieu sur la place, sous nos fenêtres. Shelley nous lisait son *Ode à la Liberté*, et sa lecture était bruyamment interrompue par le grognement d'une quantité de porcs amenés au marché de la foire. Il compara ce chœur à celui des grenouilles dans le drame satirique d'Aristophane ; ce fut pour nous une heure d'amusement, et, une association d'idées comiques en amenant une autre, il imagina un drame satirique sur les circonstances politiques du jour, où les cochons formeraient le chœur ; et Swellfoot fut commencé.

L'idée de représenter le peuple anglais sous la forme de l'animal le plus égoïste, le plus ami du confort et des aises dut sourire à Shelley. Comme il le fait dire à un de ses personnages, « quelle expression plus propre que celle de *piggishness* (cochonnerie) pourrait résumer tout ce qui fait le caractère de la nation anglaise : religion, morale, paix et abondance, tout ce qui fait d'elle une nation digne de morigéner les autres? » Burke, l'oracle du *Cant* anglican, n'avait-il pas dit que l'Anglais est avant tout « un animal religieux? » N'avait-il pas comparé les révolutionnaires à une poignée de sauterelles cachées sous la fougère, « *tandis que des milliers de beaux bestiaux reposent à l'ombre du chêne britannique, et ruminent en silence?* » Pour sauver ce qu'il y avait d'irrévérencieux dans son ingénieuse métamorphose, le poète en imagina une autre; ces cochons, aux castes et aux espèces si variées, vont

se transformer au dénouement en magnifiques taureaux, les *beaux bestiaux* de Burke, et par la plus fantaisiste des étymologies, le *Minotaure Ionien* deviendra la souche légendaire du peuple qui se glorifie de son surnom de *John Bull.*

Shelley ne pouvait manquer de grouper autour de George IV sous des masques hideux et grimaçants les conseillers et les ministres de ce règne néfaste, les Wellington, les Castlereagh, les Eldon et les Sidmouth; chacun de ces courtisans est marqué dans sa comédie d'un stigmate ineffaçable. Rien de plus comiquement étrange, de plus poétiquement comique que le contraste permanent qu'offrent dans la pièce ces personnages modernes, odieux et grotesques à la fois, affublés des costumes de l'ancienne Grèce et débitant dans le langage des dieux et des héros homériques les sophismes les plus ridicules, les plus délirantes insanités; rien de plus irrésistiblement drôle que ce mélange des mœurs et des travers de la moderne Angleterre, du John Bull d'Arbuthnot avec les traditions les plus gracieuses et les plus fantastiques de l'ancienne mythologie. Notre siècle qu'on pourrait appeler le siècle de la parodie, peut s'incliner devant Shelley, et reconnaître en lui le Shakespeare du genre.

En juillet 1820, une triste nouvelle vint affecter vivement le cœur de Shelley : le pauvre Jonh Keats, âgé de vingt-cinq ans, s'en allait de la poitrine; le 22 juin il avait été pris dans la maison de Hunt d'un crachement de sang, qui présageait sa fin prochaine.

A cette nouvelle, Shelley lui écrivit de Pise le 27 juillet 1820 :

Mon cher Keats,

J'apprends avec la peine la plus vive le dangereux accident qui vous est survenu, et M. Gisborne, qui m'en envoie le récit, ajoute que vous continuez à paraître atteint de consomption. Cette consomption est une maladie qui affectionne particulièrement ceux qui écrivent d'aussi bons vers que vous, et avec l'assistance d'un hiver anglais, elle peut quelquefois avoir à se féliciter de son choix. Je ne pense pas qu'un jeune et aimable poète doive se croire obligé de lui passer cette fantaisie ; il n'a pris avec les muses aucun engagement à cet effet. Mais sérieusement (car j'ai l'air de badiner sur un sujet qui me cause la plus véritable inquiétude), je pense que vous feriez bien de passer l'hiver en Italie afin de prévenir un si terrible accident, et si vous le jugez aussi nécessaire que moi, mistress Shelley s'unit à moi pour vous prier de venir vous établir ici avec nous, aussi longtemps que vous trouverez Pise ou son voisinage agréable pour vous. Vous pourriez venir par mer à Livourne (la France n'est pas digne d'être vue, et la mer est particulièrement bonne pour des poumons faibles) qui est à quelques milles de nous. En tout cas, vous devez voir l'Italie, et votre santé pourra être pour vous un prétexte. Je vous épargne toute espèce de déclamation touchant les statues, les peintures, es ruines, et surtout les montagnes et les torrents, les champs, les couleurs du ciel et le ciel lui-même.

J'ai relu dernièrement votre *Endymion*, et avec un nouveau sentiment des trésors de poésie qu'il renferme, trésors cependant répandus avec une indiscrète profusion. Le public en général n'aura pas la patience de vous lire, et c'est la cause du petit nombre relatif d'exemplaires qui ont été vendus. Je suis persuadé que vous êtes capable des plus grandes choses, si vous le voulez. Je re-

commande toujours à Ollier de vous envoyer un exemplaire de mes livres. Je pense que vous recevrez prochainement le *Prométhée délivré* avec cette lettre. J'espère que vous avez déjà reçu les *Cenci*, ouvrage laborieusement composé dans un différent style. En poésie j'ai cherché à éviter le système et le maniérisme. Je voudrais voir ceux qui me sont supérieurs en génie suivre le même plan. Que vous restiez en Angleterre, ou que vous voyagiez en Italie, croyez bien que vous portez avec vous mes souhaits inquiets pour votre santé, votre bonheur, et votre succès où que vous soyez, et quoi que vous entrepreniez, et que je suis,

bien sincèrement vôtre

P. B. Shelley.

Keats répondit à cette affectueuse invitation en ami et en poète.

Hampstead, 10 août 1820.

Mon cher Shelley,

Je suis très flatté que, dans un pays étranger, et avec un esprit presque surchargé d'occupations, vous m'ayez écrit une lettre telle que celle que j'ai devant moi. Il n'y a pas de doute qu'un hiver anglais n'amène ma fin, et cela d'une façon languissante et odieuse. Donc je dois me mettre en route pour l'Italie, comme un soldat marche au devant d'une batterie... Je suis heureux que vous trouviez quelque plaisir à mon pauvre poème que je me donnerais volontiers la peine d'effacer, si j'avais autant de souci de ma réputation que par le passé. J'ai reçu un exemplaire des *Cenci* de Hunt, de votre part. Il n'y a qu'une partie dont je sois juge, la poésie et l'effet dramatique que beaucoup d'esprits considèrent comme le Mammon du jour. Un ouvrage moderne, dit on, doit avoir le Dieu pour but. Un artiste doit servir Mammon; il doit se concentrer en lui-même, se faire égoïste. Vous me pardonnerez, j'en suis sûr, la sincérité avec laquelle

je remarque que vous pourriez réprimer votre magnanimité, devenir plus *artiste*, et bourrer de métal toutes les fissures de votre sujet. La pensée d'une pareille discipline doit tomber comme de froides chaînes sur vous, qui ne vous êtes peut-être jamais assis en repliant vos ailes pendant six mois de suite. Et n'est-ce pas là un langage extraordinaire pour l'auteur d'*Endymion*, dont l'esprit a toujours été comme un paquet de cartes éparpillées ? Je suis attaché et comme piqué à un point. Mon imagination est un monastère, et j'en suis le moine. J'attends *Prométhée* tous les jours. Si mon désir avait pu se réaliser, vous l'auriez encore en manuscrit, ou ne feriez que terminer le second acte. Je me souviens de l'avis que vous me donniez à Hampstead de ne pas publier mes premiers jets. Je vous retourne l'avis. La plupart des poèmes du volume que je vous envoie [1] ont été écrits il y a plus de deux ans, et n'auraient jamais été publiés sans l'espérance d'en tirer quelque profit ; vous voyez donc que je suis assez porté à profiter maintenant de votre avis. Agréez une fois de plus l'expression de ma reconnaissance pour votre bonté, et mes sincères remerciements et respects pour mistress Shelley. Dans l'espérance de vous voir bientôt,

Je reste bien sincèrement vôtre

John Keats.

N'est-il pas touchant de voir ces deux rivaux en poésie se communiquer avec tant d'ingénuité leurs impressions et leurs critiques, plus jaloux presque de la gloire l'un de l'autre que de la leur propre? L'ardeur et la fougue de pensée et de conception dans Shelley ne lui permettaient pas de suivre les sages avis de son laborieux et méticuleux ami; c'était un

1. *Lamia, Isabella, Hyperion,* etc. 1820.

fondeur en grand, un peintre à fresque, non un ciseleur, un miniaturiste. Il ne comprenait pas le *Persée* de Benvenuto Cellini; le travail du poète ou de l'artiste à ses yeux ne devait pas dépasser le moment précis de l'inspiration ; le *polissez et repolissez* de Boileau, le « slow dull care » de Keats lui paraissait une absurdité. Le patient labeur de la lime lui semblait incompatible avec la force, le naturel et l'effet.

Le nouveau recueil de poésies que Keats annonçait à Shelley réalisa jusqu'à un certain point les espérances que l'*Endymion* lui avait fait concevoir. A peine l'a-t-il lu, qu'il écrit à son ami Peacok (8 novembre 1820) :

Parmi les choses modernes que j'ai reçues est un volume de poèmes par Keats ; assez insignifiant sous d'autres rapports, mais contenant le fragment d'un poème appelé *Hypérion*. Sans doute vous n'avez pas le temps de le lire ; mais c'est assurément un morceau étonnant, et il me donne de Keats une idée que, je l'avoue, je n'avais pas jusqu'ici.

Dans l'enthousiasme de cet étonnant fragment, outré des amères et injustes critiques dont la *Quarterley* de Gifford avait accueilli les premiers poèmes de son ami, et exagérant l'effet que ces critiques avaient dû produire sur cette âme sensible et délicate, il écrit à l'éditeur de l'ignominieux article :

Le misérable qui l'a écrit a sans doute la récompense de sa propre conscience à ajouter aux trente guinées, ou telle autre somme que vous lui payez la page... Je n'ai pas l'habitude de me laisser troubler par ce qu'on peut dire ou écrire de moi, quoique, à vrai dire, je

puisse être souvent condamné assez justement. Le cas est différent avec le malheureux auteur d'*Endymion*, et je suis persuadé que lorsque j'en appelle à l'humanité et à la justice, M. Gifford voudra bien reconnaître le *fas ab hoste doceri*.

Cette Revue a mis l'esprit du pauvre Keats dans un état terrible, quoique, j'en suis persuadé, elle n'ait pas été écrite dans l'intention de produire cet effet, auquel elle a, au moins, grandement contribué, d'empoisonner son existence et de déterminer une crise, dont il y a peu d'espoir de le voir se remettre. Les premiers effets, me dit-on, qu'il en a ressentis furent une espèce d'hébètement, et ce ne fut que par une sollicitude de tous les instants qu'on put l'empêcher d'exécuter ses desseins de suicide. L'agonie de sa souffrance a enfin amené la rupture d'un vaisseau sanguin dans les poumons, et les symptômes ordinaires de la consomption apparurent. Il vient me rendre visite en Italie ; mais j'ai bien peur, qu'à moins d'une complète tranquillité d'esprit, il y ait peu à espérer de la pure influence du climat.

Mais je ne veux rien arracher à votre pitié. Je viens de lire un second volume, qu'il a publié évidemment dans l'insouciance du désespoir. Permettez-moi d'attirer votre attention spéciale sur le fragment intitulé *Hypérion*, composition interrompue par la Revue en question. La plus grande partie de cette pièce est assurément écrite dans le plus haut style de la poésie [1]. Je parle avec impartialité, car les règles de goût que Keats a suivies dans

1. Byron qui ne pardonnait pas à Keats d'avoir déprécié Pope et de s'être érigé en législateur du Parnasse alors même qu'il n'était qu'un écolier-poète, et qui l'appelait en 1820 « un petit crapaud, une grenouillette des Lacs » fit amende honorable après la mort du poète ; son jugement est inspiré de celui de Shelley : « Malgré toute la bizarre affectation de son style, dit-il, son génie promettait assurément beaucoup. Son fragment d'*Hypérion* semble inspiré directement par les Titans, et est aussi sublime qu'Eschyle. »

ses autres compositions sont précisément l'inverse des miennes. Je vous laisse votre propre juge ; ce serait une nsulte pour vous de supposer que pour un motif, quelque honorable qu'il soit, vous vouliez vous prêter à tromper le public.

On le voit, Shelley ne se faisait point illusion sur l'état du pauvre Keats, et ce fut sans étonnement, mais non sans une vive douleur, que quelques mois après, avant d'avoir pu lui serrer la main, il apprit sa mort. L'auteur d'*Hypérion* mourut à Rome le 23 février 1821, entre les bras d'un ami dévoué, le peintre Severn, qui veilla sur lui avec la tendresse d'une mère jusqu'à son dernier soupir. Shelley regretta d'avoir appris trop tard ce touchant dévouement pour y faire allusion dans l'élégie qu'il consacra à la mémoire de son jeune ami. Cette élégie, intitulée *Adonaïs* [1] suffirait à elle seule pour faire vivre éternellement ces deux noms désormais inséparables, Shelley, Keats! On ne peut la lire, sans être profondément touché du sentiment mélancolique avec lequel Shelley y prophétise sa propre destinée, et semble pressentir la prochaine catastrophe qui doit le réunir à son ami.

Vers la fin d'octobre de cette année 1820, Shelley, chassé des Bains de San Giuliano par une inondation du canal unissant le Serchio à l'Arno, qui envahit son habitation, rentra à Pise prendre ses quartiers d'hiver, Casa Galetti, en compagnie de son ami Medwin, qu'il n'avait pas revu depuis 1813. Celui-ci,

1. Vol. II, p. 281. Adonaïs ne fut terminé qu'au mois de juin 1821.

après de nombreux voyages, un entre autres à Bombay, où il avait acheté au prix du papier un exemplaire de *Laon et Cythna*, avait rejoint son ami en Italie. Il nous a laissé sur ce séjour de Shelley à Pise pendant l'hiver de 1820-21 les plus intéressants détails au point de vue de la vie littéraire du poète. Il nous le montre faisant toujours force plans poétiques, commençant avec lui l'étude de l'arabe, en vue d'un grand voyage en Syrie et en Egypte, se délectant de plus en plus dans les Grecs et les Espagnols, improvisant pour lui une traduction du *Prométhée* d'Eschyle, « se baignant dans la lumière et le parfum de ces *Autos* d'or et étoilés de Calderon », songeant à faire une traduction en *terza rima* de l'Epopée de Dante, lisant avec une vive admiration les *Fiancés* de Manzoni, où la description de la Peste de Milan lui semblait bien supérieure à celles de De Foë et de Thucydide, ou la *Pucelle d'Orléans* de Schiller, dont le plus grand mérite à ses yeux était d'avoir traité la religion chrétienne comme une mythologie; succombant quelquefois, au milieu de ces pures jouissances, à une sombre mélancolie, « trop sacrée, dit Medwin, pour en révéler le secret, et qu'aucun effort n'aurait pu dissiper. » D'autres fois, quand ses traits portaient l'empreinte de la souffrance, son esprit, perdu dans la rêverie, s'absorbait dans la contemplation du monde extérieur, et semblait se fondre avec la nature.

Plus d'une fois, continue Medwin, j'ai remarqué ce phénomène en Shelley, quand nous regardions ensemble de ma fenêtre ouverte les merveilleux couchers de soleil

de Pise : alors que les eaux, le ciel et les palais de marbre qui bordent ce magnifique croissant du Long Arno, étincelaient d'une lumière cramoisie, que la rivière semblait une inondation d'or fondu ; il me semble encore suivre sa course vers Ponte-al-Mare, jusqu'à ce que l'œil s'arrêtât sur la *Torre del fame,* se détachant en un noir relief sur l'horizon. Alors, après une de ces rêveries, il s'oubliait lui-même, perdu dans l'admiration et s'écriait : « Quel glorieux monde ! Il y a, après tout, quelque chose qui mérite la peine de vivre pour en jouir. Ce spectacle me fait rétracter le désir de n'être jamais né. »

Il oubliait alors ces amères pensées qui lui faisaient dire : « Tous ceux qui me connaissent ou ont entendu parler de moi, excepté en tout cinq individus, me regardent comme un rare prodige de crime et de pollution, dont le regard communique la peste. Cinq, c'est beaucoup dire, et peut-être n'en pourrais-je nommer que trois. » Même en Italie, ses excellents compatriotes ne manquaient aucune occasion de rouvrir cette blessure dans l'âme du poète. On raconte qu'à Pise, au Post-Office, un officier anglais l'apostropha ainsi : « C'est vous qui êtes le damné athée Shelley? » et le frappa de sa canne.

Les relations variées et attachantes que Shelley trouva dans ce second séjour à Pise le consolèrent des mépris et des violences de ses compatriotes. Nous voyons se former autour de lui, Casa Galetti, comme une petite cour d'esprits distingués et d'originaux de mérite, Pacchiani, Emilia Viviani, Mavrocordato, la princesse Argiropoli, l'improvisateur Sgricci, l'Irlandais Taaffe, le traducteur et commentateur de Dante ; il put alors goûter pour la première

fois les charmes d'une société de choix, charmes auxquels il était si sensible. Nous devons à ces relations deux des chefs-d'œuvre du poète : l'*Epipsychidion* et l'*Hellas*.

# CHAPITRE XIX

## SHELLEY EN ITALIE, PISE ET RAVENNE, ÉMILIA VIVIANI ET L'EPIPSYCHIDION, DÉFENSE DE LA POÉSIE, HELLAS, CHARLES I. 1821

Le 21 mars 1821, Shelley écrivait à Peacock : « J'ai fait connaissance dans un obscur couvent de Pise avec la seule Italienne, pour laquelle j'aie jamais ressenti quelque intérêt. »

Cette Italienne était la jeune et belle comtesse Emilia Viviani, l'inspiratrice de l'*Epipsychidion*. Dès l'automne de l'année précédente, Shelley avait été en relations très intimes avec un certain abbé Pacchiani, professeur à l'Université de Pise et confesseur dans la famille du comte Viviani.

Ce Pacchiani était un véritable abbé du XVIII^e siècle, digne de donner la réplique à Voltaire ou à Diderot. Medwin nous a tracé de cet original un piquant portrait.

Pacchiani avait à peu près cinquante ans; d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une figure osseuse et angulaire, il n'était pas plus en chair qu'un boxeur. Sa face était aussi noire que celle d'un Maure, ses traits marqués et réguliers, ses yeux noirs et brillants. Il me rappelait un portrait du Titien (sa famille était d'origine vénitienne) descendu de son cadre. Au temps où Venise était gouvernée par les Trois, il aurait fait un Loredano, ou aurait pu poser devant Anne Radcliffe pour un Schedoni; à une époque plus moderne sous le despotisme de l'Autriche, il aurait admirablement joué le rôle d'un espion ou d'un Calderaio; peut-être bien l'était-il: *chi lo sa?* Ce qu'il y a de certain, c'est que la nature ne l'avait jamais destiné à être prêtre. Quant à sa religion, elle faisait la paire avec celle de l'abbé Casti (Casti de *non casto*, comme *lucus* de *non lucendo*), dont il fut un digne successeur, à Florence sa ville natale. Mais à Pise, *Signor professore* était le titre sous lequel il était généralement connu; un professeur comme tant d'autres au moins en Italie, faisant de son office une sinécure, celle des *belles lettres*; il n'était monté qu'une fois en chaire durant les nombreures années qu'il toucha ses maigres émoluments; car les universités transalpines sont loin d'être aussi richement dotées que les nôtres. Cette négligence de ses devoirs ne l'empêchait pas d'être payé; et s'il perdit sa place, il le dut à un *bon mot*. Pendant une de ses orgies nocturnes, auxquelles il avait l'habitude de se livrer en compagnie des plus dissolus des étudiants, il fut arrêté dans les rues de Pise par la patrouille, qui lui demanda qui il était et ce qu'il faisait; à quoi il répondit : « Je suis un homme public, sur une voie publique, avec une femme publique. » Cette aventure le priva de sa chaire. Mais elle lui donna de l'*éclat*, sans lui enlever ses amis, ni le faire exclure des maisons où il était reçu comme guide spirituel et confesseur. Il y avait, il est vrai, deux raisons qui le faisaient tolérer dans la bonne société, sa plume et sa langue, la crainte des deux. Ses épigrammes étaient sanglantes, et

il affublait des *sobriquets* les plus heureux ceux qui l'avaient offensé; par exemple il appelait un capitaine de notre marine *il dolce capitano*. Il était bon poète, si l'on en juge d'après les citations qu'il avait l'habitude de faire de ses tragédies, dont il ne cessait de parler, et que madame de Staël, qui l'a connu, appelait ses *imaginaires*; car il n'en a jamais publié, ou peut-être écrit une ligne. Son talent était la conversation, une conversation pleine de reparties, et étincelante d'esprit; son érudition faisait de lui presque un oracle. Du jour où il devint un *habitué* de sa maison, Shelley en fut charmé; il écoutait avec enchantement son éloquence, qu'il comparait à celle de Coleridge. C'était un amas d'idées singulièrement extravagantes, qu'il savait faire entrer dans la trame de son sujet avec un à-propos merveilleux. Il plongeait dans des abîmes pour éclairer d'autres abîmes; et ses paroles, comme un torrent déchaîné, entraînaient tout avec elles.

C'est ce don d'éloquence qui le fit bien venir de Shelley, chez qui il passait plusieurs soirées par semaine; (je le voir encore, dépeçant les bécassines avec ses longs doigts osseux et barbouillés de tabac; car jamais dans cette opération il ne se servait de couteau ni de fourchette), et dans le commencement, il avait assez de tact (personne ne connaissait mieux les hommes) pour cacher dans l'ombre les vices révoltants qui lui étaient familiers, et qui défiguraient son caractère. Il avait une prédilection pour nos *compatriots* avec ou sans *e*, mais surtout pour les *Belle Inglese* comme il appelait toujours les Anglaises, et selon la mode italienne, il appela bientôt familièrement mistress Shelley *la Signora Maria*. Partout où il avait ses entrées, il était un *sine quâ non*, un *fait tout*. Il avait toujours un pauvre diable à recommander comme maître d'italien, recevant sous le manteau une part de l'argent des leçons qu'il lui procurait. Il n'était jamais au dépourvu pour trouver quelque palais à louer, touchant du propriétaire sur la rente quelque *douceur* mensuelle. Pour un amateur de peinture, il avait toujours sous la main quel-

que marquis ou marquise, prêts à se défaire d'un Carlo Dolce, d'un Andrea del Sarto, ou d'un Allori, bien entendu toujours *originaux*. Il pouvait vous retenir des heures devant la *Vénus* de la Tribune, *le Jour et la Nuit* de Michel-Ange, la *Niobé;* il connaissait l'histoire de chaque peintre et de chaque tableau dans la galerie des Offices et le Palais Pitti, mieux que Vasari ou son successeur Rosini. En un mot, c'était un Mezzano, un Cicerone, un connaisseur, et je pourrais ajouter, un Ruffiano. Mistress Shelley l'a fait revivre dans son *Valperga.* »

Quelques années après, Medwin retrouva Pacchiani à Florence, réduit à la plus abjecte pauvreté, après avoir été emprisonné pour dettes ; mais plus que jamais un *Diable incarné.*

Dans ses entretiens avec Shelley, l'abbé lui parla des deux filles du comte, mises au couvent à la suite d'un nouveau mariage de leur père, et surtout de l'aînée, enfermée depuis deux ans au couvent Sainte-Anne, en attendant que quelqu'un voulût bien l'épouser *sans dot.*

« Pauvre petite, disait Pacchiani, avec un profond soupir, elle languit comme un oiseau dans une cage, aspirant ardemment à échapper à sa prison ; elle est dévorée d'ennui, et erre le long des corridors comme une âme en peine ; elle voit ses jeunes années s'envoler sans avenir et sans but. Elle était faite pour l'amour. Hier, elle arrosait quelques fleurs dans sa cellule (car elle n'a autre chose à aimer que des fleurs) : « oui, disait-elle, en leur adressant la parole, vous êtes nées pour végéter, tandis que nous, êtres pensants, nous sommes faits pour l'action, et non pour être enfermés dans un coin, ou assis à une

fenêtre pour respirer et mourir. » De telles paroles avaient un profond retentissement dans l'âme de Shelley.

Le lendemain, continue Medwin, accompagnés du prêtre, nous allâmes voir l'obscur et sombre couvent, dont l'extérieur ruiné et délabré disait assez la réclusion et la pauvreté. Il était situé dans une rue déserte des faubourgs, non loin des murs. Après avoir passé sous un sombre portail, qui conduisait à une cour quadrangulaire, couverte de croix, souvenirs des vieux temps monastiques, nous nous trouvâmes en présence d'Emilia.

Emilia était fort aimable et fort intéressante. Son abondante chevelure noire retenue par le nœud le plus simple, à la façon de celle d'une Muse grecque dans la galerie de Florence, laissait à découvert dans toute sa hauteur un front beau comme celui du marbre dont je parle. Sa taille était celle d'une statue antique. Ses traits offraient une rare perfection et presque le contour grec, le nez et le front formaient une ligne droite, ses yeux avaient la voluptueuse langueur, sinon la couleur de ceux de Béatrice Cenci. Ils n'avaient pas de nuances définies; elles changeaient avec ses impressions du sombre au brillant, selon que l'âme les animait. Sa joue était pâle comme du marbre, ce qu'elle devait à la réclusion et au manque d'air, ou peut-être à la pensée.

Il y avait dans le parloir une alouette, récemment capturée. « Pauvre prisonnière, disait-elle, en la regardant avec compassion, tu vas mourir de chagrin! combien j'ai pitié de toi! Comme tu dois souffrir, quand tu entends dans les nuages le chant de tes sœurs, ou quelques bandes d'oiseaux de ton espèce volant à la recherche d'autres cieux, d'autres champs, d'autres délices! Mais comme moi, tu es forcée de rester ici toujours pour y consumer ta misérable existenee. Pourquoi ne puis-je pas te donner la liberté! »

Telle fut l'impression de la seule visite que je rendis à

Emilia; mais je la revis quelques semaines après, à la fin de carnaval, quand elle eut obtenu la permission de rendre visite à Mistress Shelley, accompagnée par l'abbesse. En dépit de ses efforts pour paraître gaie, on voyait qu'elle était profondément triste; mais elle ne se plaignait pas; elle était habituée à souffrir. La souffrance était devenue son élément.

Claire et Mary allèrent fréquemment la voir au couvent, lui envoyèrent des livres, *Corinne*, *la Nouvelle Héloïse*; Claire devint son maître d'anglais. Shelley lui écrivit souvent, et en reçut avec des fleurs mouillées de ses larmes [1], des lettres pleines de mélancolie et de désespoir. Si Mary était pour Emilia « la très chère sœur, » Shelley fut « le frère bien-aimé, le sensible Percy, l'*adorato sposo*. » Un jour elle lui écrivait :

Ce soir j'avais beaucoup de choses à vous dire; mais mon vigilant et importun Argus m'a empêchée de le faire. Je veux maintenant vous en dire une partie. Vous me consolez en vous engageant à effectuer ma délivrance. Ici je souffre à la fois dans ma santé et dans mon âme; en me tirant d'ici, vous me donnerez une nouvelle existence. Le *comment*, je le laisse à vos soins, vous qui avez la sagesse et l'expérience qui me manquent..... Ah! que Dieu pardonne à ma mère! C'est elle qui est la principale cause de mes malheurs. Je sens que la nature parle et vit dans mon cœur. Quoiqu'elle oublie qu'elle est ma mère, je me souviens, moi, que je suis sa fille... Vous dites que ma délivrance nous séparera peut-être. O mon ami! mon âme, mon cœur ne peuvent jamais être séparés de mon frère, de mes chères sœurs. Ma personne, une fois délivrée de cette prison, fera tout au monde pour sui-

1. A Emilia Viviani, t. III, p. 195.

vre mon cœur, et Emilia vous cherchera partout, fussiez-vous aux dernières limites de l'univers. Je n'aime, et ne serai jamais capable d'aimer quoi que ce soit comme votre famille; pour elle j'abandonnerais tout, et cependant ne perdrais rien, puisque en elle est contenu tout ce qui peut exister de beau, de vertueux, d'aimable, de sensible, et d'éclairé dans le monde.

Ce qui attacha Shelley à Emilia, ce ne furent pas seulement son malheur et sa beauté, mais surtout le charme et les tendances idéales de son esprit ; « elle l'avait, dit-il, cultivé au delà de ce que j'ai jamais rencontré chez une femme italienne. » Elle avait lu les poètes italiens, faisait elle-même des vers, et sans connaître Platon, avait écrit sur l'amour platonique des pages que nous avons et qui témoignent quelles étaient sur ce sujet délicat l'élévation et la pureté de ses pensées. Ce furent peut-être ces pages qui donnèrent à Shelley la première idée de son *Epipsychidion* ; il leur emprunta son épigraphe, qui est la clef du poème : « L'âme aimante s'élance hors du monde visible et se crée dans l'infini un monde uniquement fait pour elle et fort différent de cet obscur et redoutable sépulcre. »

Voir autre chose dans cette liaison de Shelley avec la belle Emilia qu'une pure passion idéale et platonique, ce serait vouloir fermer les yeux à l'évidence. Mary se trouve trop intimement mêlée à l'*Epipsychidion*, à titre de sœur d'Emilia, pour qu'on puisse supposer un instant qu'elle ait eu le droit de concevoir quelque jalousie d'un pareil amour. Shelley du reste repoussait avec un souverain

mépris toute interprétation opposée : il écrivait à J. Gisborne le 22 octobre : « l'*Epipsychidion* est un mystère ; quant à la chair et au sang, vous savez que je n'ai rien de commun avec eux ; vous pourriez aussi bien vous adresser à un débit de genièvre pour avoir un pied de mouton, qu'attendre de moi quelque chose d'humain ou de terrestre... Quelques-uns d'entre nous, dans une existence antérieure, ont aimé Antigone, et ne peuvent plus trouver de plein contentement dans aucun lien mortel. Je désire qu'Ollier ne fasse circuler cette pièce qu'entre les initiés (συνετοι) ; et encore ceux-là même semblent-ils disposés à y déchiffrer des histoires de servante et d'amoureux. Je songe à écrire un *Banquet* de ma façon pour expliquer clairement tout cela. » Un peu plus tard, en 1822, quand sa passion pour Emilia fut éteinte, « et morte la partie de lui-même dont l'*Epipsychidion* était l'œuvre, » il écrit à Gisborne :

Je ne puis plus voir l'*Epipsychidion* ; la personne qu'il célèbre était un nuage au lieu d'être une Junon ; et le pauvre Ixion frémit à la vue du Centaure qui est le fruit de ses embrassements. Si toutefois vous êtes curieux d'entendre ce que je suis et ai été, il vous en dira quelque chose. *C'est l'histoire idéalisée de ma vie et de mes sentiments.* Je crois que l'on est toujours amoureux d'un objet ou d'un autre ; l'erreur, et j'avoue qu'il n'est pas facile de l'éviter à des esprits logés dans la chair et le sang, consiste à chercher dans une image mortelle la ressemblance de ce qui est, peut-être, éternel.

Il n'y a pas moyen de s'y méprendre ; l'*Epipsychidion* n'est. dans la pensée de son auteur, que

l'histoire des déceptions de l'amour à la recherche de la beauté idéale, dont il a cru saisir quelque ombre dans les beautés créées qui ont tour à tour arrêté son essor vers l'incréé et l'éternel.

Pour Shelley, l'amour, comme sentiment de l'âme, ne peut s'arrêter à un seul objet; tout ce qui, dans l'art, dans la nature, dans l'humanité, dans la femme surtout, retrace quelque linéament de cette beauté souveraine, lui appartient; il aime la femme comme il aime le soleil, le nuage, le chant de l'alouette ou du rossignol, la Niobé ou l'Apollon, l'*Antigone* de Sophocle, ou les *Deux amants du Ciel* de Caldéron ; ce qu'il chante avec le délire de la passion dans toutes les femmes qu'il a aimées depuis Harriet Grove jusqu'à Emilia Viviani, c'est l'amour lui-même, sa seule Muse, son seul Dieu. Pour bien comprendre l'*Epipsychidion*, il faut le lire dans le même esprit que la *Vita Nuova* de Dante, ou les sonnets de Shakespeare.

Le roman d'Emilia finit pour Shelley comme tous les autres. Nous venons de voir ce qu'il pensait d'elle, une fois que les vulgaires réalités de la vie lui eurent dérobé ce gracieux fantôme de son imagination fascinée.

Mary écrivait à Mrs Gisborne le 7 mars 1822 :

Emilia a épousé Biondi; nous apprenons qu'elle lui fait mener à lui et à sa mère une diable de vie. La conclusion de notre amitié *à l'Italienne* me remet en mémoire des couplets de nourrice que voici :

« Comme je descendais Cranbourne Lane, Cranbourne Lane était plein de boue; et là je rencontrai une jolie fille qui me fit la révérence.

« Je lui donnai des gâteaux, je lui donnai du vin, je lui donnai du sucre-candi; mais la petite méchante! elle me demanda de l'eau-de-vie. »

A la place de *Cranbourne Lane* mettez nos connaissances de Pise, qui sont assez crottées, et à la place de l'*eau-de-vie* ce avec quoi on l'achète (et une assez ronde somme) et vous aurez toute l'histoire des liaisons platoniques italiennes de Shelley.

La fin d'Emilia Viviani fut triste et lugubre. Medwin la raconte ainsi :

Un jour (quelques années après) Pacchiani, que j'avais retrouvé à Florence, me dit mystérieusement : je veux vous introduire auprès d'une vieille amie, venez avec moi. Et il me mena à une maison de campagne des environs. La villa était dans un grand délabrement. La cour, toute couverte d'herbes, prouvait qu'elle avait été longtemps inhabitée. Une vieille femme nous conduisit à travers de longs corridors et des chambres dont les fenêtres brisées laissaient entrer le vent de l'Apennin, ouvrit une porte, et nous introduisit dans un galetas, où un petit lit et deux chaises formaient tout l'ameublement. Le lit était couvert de rideaux blancs pour abriter des moustiques. Sous ces rideaux était étendue une forme féminine. Elle nous reconnut aussitôt, et étendit vers moi sa main maigre pour me saluer. Les traits étaient si changés que je pus à peine reconnaître la belle Emilia. Les pressentiments de Shelley s'étaient réalisés; elle avait trouvé dans son mariage tout ce qu'il avait prédit, six années de purgatoire; puis elle avait brisé sa chaîne, du consentement de son père, qui lui avait loué cette campagne délabrée. Je pourrais remplir plus d'une page en parlant des larmes qu'elle versa sur la mémoire de Shelley. Quelque temps après cette entrevue, elle fut confinée dans son lit; les atteintes de la Malaria, combinées avec cette irrémédiable maladie du

brisement du cœur, amenèrent une rapide consomption.

La vieille femme, qui avait été sa nourrice, me fit un long récit de ses derniers moments, et la pleura amèrement. Je pleurai aussi, en songeant à la Psyché de Shelley, et à son *Epipsychidion*.

Heureusement pour Shelley, au milieu de toutes ces déceptions de l'amour platonique, « sa maîtresse Uranie, » comme il appelait l'inspiration poétique, lui restait fidèle.

Un pamphlet de son ami Peacock vint, au commencement de 1821, lui donner l'occasion de rompre une lance en son honneur.

L'article de Peacock, inséré dans l'*Ollier's literary Miscellany*, était une très piquante boutade d'un sceptique d'esprit contre la poésie et les poètes; il y traçait à grands traits chez les anciens et les modernes l'histoire de ce qu'il appelait les *Quatre âges de la Poésie*, âges de fer, d'or, d'argent et de cuivre, qui se succèdent régulièrement d'Homère à Nonnus, des Trouvères à Wordsworth. D'après lui, la poésie des époques primitives (époques où les trois seuls métiers florissants, sans compter celui de prêtre qui fleurit toujours, sont ceux de roi, de voleur et de mendiant) n'est que le panégyrique hyperbolique des exploits et des richesses d'un petit nombre d'individus prédominants. Le morceau capital du pamphlet était la satire de l'âge de cuivre moderne, c'est-à-dire des poètes contemporains, des Lakistes ou « retourneurs à la nature » comme il les appelle plaisamment.

La conclusion de Peacock, c'était que la poésie,

bonne pour l'enfance des sociétés, n'est plus de mise dans leur maturité, et qu'en faire quelque chose de sérieux « est aussi absurde que pour un homme fait de frotter ses gencives avec un hochet, ou de ne vouloir s'endormir qu'au tintement de clochettes d'argent. » Il n'exceptait pas même de son anathème la poésie morale « qui ne consiste, disait-il, qu'en de pures rapsodies larmoyantes et égoïstes, exprimant la haute aversion de l'écrivain pour le monde et tout ce qu'il renferme. »

Une pareille satire dut à la fois révolter et amuser Shelley. S'il partageait jusqu'à un certain point les jugements de son ami sur les Bavius et les Mœvius du jour, il ne pouvait cependant laisser ainsi rendre la poésie elle-même responsable des rimes des Barry Cornwall et des Procter, « de ce déluge de *rime terza*, *ottava* et *tremillesima*, dont la nullité avait attiré l'éclair de la censure inconsidérée de son ami « sur le temple même de l'immortel chant. »

Vos anathèmes contre la poésie, écrit-il à Peacock, février 1821, m'ont inspiré une rage sacrée, une belle passion d'écrire et de venger les Muses insultées. J'avais la plus grande envie possible de rompre une lance avec vous dans le champ d'un *Magazine* en l'honneur de ma maîtresse Uranie ; mais Dieu a voulu que je sois trop paresseux, et a ainsi frustré votre espérance de la victoire ; car, après avoir ainsi démonté la poésie et le sentiment universel des sages de tous les temps, vous seriez facilement venu à bout de moi, le chevalier au bouclier d'ombre et à la lance de fil de la Vierge. Puis j'étais précisément alors en train de lire l'*Ion* de Platon, que je recommande à votre méditation.

Une attaque d'ophtalmie empêcha Shelley de se mettre de suite à sa réponse ; cependant dès le mois de mars 1821, il avait achevé la première partie de cette admirable *Défense de la Poésie* qu'on peut justement appeler « le chant du cygne [1]. »

A côté d'Emilia apparaît à Pise une autre femme, qui elle aussi captiva puissamment le cœur du poète.

Au commencement de l'année 1821, Shelley fit connaissance avec Edward Williams et sa femme Jane. Ce jeune couple était venu tout droit de Genève en Italie, uniquement dans l'intention de voir de près celui dont Medwin lui avait parlé comme d'un merveilleux phénomène. Edward Williams, descendant d'une fille de Cromwell, ancien condisciple de Shelley à Eton, avait servi quelque temps dans la marine, et voyagé dans l'Inde avec Medwin. Franc, loyal, généreux, intrépide, amant passionné de la mer et de la navigation, poète correct à ses heures, doué d'un véritable talent dramatique [2], il avait toutes les qualités capables de séduire Shelley. Quant à Jane, il trouvait réalisé en elle l'idéal féminin qu'il avait essayé de décrire dans la *Sensitive*. Sa nature simple et souriante, l'élégance de ses formes et de ses mouvements, qui compensait jusqu'à un certain point à ses yeux le manque de raffinement littéraire,

---

1. On en trouvera la traduction à l'appendice de notre 3e voume.

2. Shelley composa pour une de ses pièces tirée de Boccace un *Epithalame* destiné à être mis en musique, v. t. III, p. 352.

ses talents distingués en musique, harpe et guitare, prêtaient à sa société des charmes inconnus pour lui jusqu'alors. Il ne l'avait pas vue pendant une heure qu'il l'aimait. Il a exprimé dans plusieurs petits poèmes exquis [1] la délicate et pénétrante tendresse que lui inspira cette femme qu'il compare à Miranda, et dont il se fit l'Ariel. Dès lors Shelley et Williams ne se séparèrent plus, pas même dans la mort.

Parmi les hôtes les plus assidus de ce cercle charmant de Casa Aulla, se trouvait alors un personnage intéressant pour Shelley à plus d'un titre, mais surtout parce qu'il représentait à ses yeux la cause sacrée de l'affranchissement de sa vraie patrie intellectuelle, la Grèce.

Nous avons fait une connaissance fort intéressante, écrit Shelley à Peacock le 21 mars 1821, celle d'un prince grec, parfaitement au courant de l'ancienne littérature, et plein d'enthousiasme pour les libertés et le relèvement de son pays. Mary depuis quelques mois étudie le grec, et elle lit *Antigone* avec notre ami *enturbané*, qui en retour, apprend l'anglais.

Cet ami enturbané était le prince Mavrocordato, un des survivants de l'insurrection de Valachie, qui était venu demander un asile à l'Italie. C'était une bonne fortune pour ce Grec exilé et en même temps pour la cause de l'indépendance hellénique que la rencontre du poète qui allait prendre si chaudement

1. Voir surtout dans notre 3e volume les pièces suivantes : *Ressouvenance à Edward Williams. — La dame magnétique à son patient. — A Jane*, (invitation.) — *A Jane*, (souvenir.) — *A Jane*, (avec une guitare.) — *A Jane*, (p. 202-215.)

à cœur les intérêts de la Grèce renaissante, et chanter avec l'enthousiasme du héros et l'inspiration du prophète la défaite du Croissant, et le triomphe de l'Hellas.

Shelley ne connaissait guère les Grecs modernes que par le roman historique d'Anastasius [1]; il ne voyait en eux que les héritiers du nom et de la gloire helléniques, « les descendants de la nation à laquelle nous devons notre civilisation. » A ses yeux, si le malheur et l'esclavage avaient pu les dégrader, le fond de leur nature répondait de leur avenir, et Shelley ne doutait pas qu'un changement de situation politique n'amenât leur complète régénération :

Toute l'attention publique est maintenant concentrée sur la prodigieuse révolution de Grèce. Je n'ose pas, après les événements de l'hiver dernier, espérer que les esclaves deviendront à si bon compte des hommes libres; cependant je connais un Grec orné des plus hautes qualités de courage et de conduite, le prince Mavrocordato; et, si le reste lui ressemble, tout ira bien.

Quelques mois après, comme il était à Livourne avec un de ses amis, Trelawny, celui-ci lui fit visiter les docks du port, où se coudoyaient toutes les nations du monde, et voulut lui montrer ces Grecs modernes qu'il venait de célébrer dans son Hellas.

J'entends d'ici, lui dit Trelawny, en approchant du navire grec qu'ils allaient visiter, leurs voix aiguës et nasillardes, et je serais curieux de savoir si vous pourrez découvrir dans le langage ou les traits de ces Grecs du

1. *Anastasius*, ou *Mémoires d'un Grec écrits à la fin du* XVIII*e siècle*, 3 vol. 1819, par Thomas Hope.

XIXe siècle la moindre trace de ressemblance avec les grands et sublimes esprits du Ve siècle avant J.-C ; un marchand anglais qui les a vus de près, m'a dit qu'à les juger par leurs actions, il les regardait comme une race croisée de Juifs et de Bohémiens.

Shelley et Trelawny, tout en causant ainsi, montent sur le San-Spiridione, où ils trouvent les Grecs accroupis sur le pont en petits groupes, criant, gesticulant, fumant, mangeant et jouant comme des sauvages. « Ce spectacle réalise-t-il votre idée de l'Hellénisme? » demande Trelawny au poète : « Non, dit Shelley, mais plutôt mon idée de l'enfer. » Ce fut bien pis, quand il entendit parler le capitaine Zarita ; celui-ci leur offrit des pipes et du café dans sa cabine, sous la niche du Père Saint-Spiridion devant laquelle brûlait une lampe, et leur dit qu'il désapprouvait la guerre parce qu'elle interrompait le commerce. « Allons-nous en, dit Shelley, il n'y a pas ici une seule goutte du vieux sang hellénique. Ce ne sont pas là des hommes faits pour rallumer l'ancien feu de la Grèce ; leurs âmes sont éteintes par le trafic et la superstition. Allons-nous en. »

Shelley ne pouvait pas faire un pas au milieu des réalités de la vie sans sentir son idéal blessé au cœur ; s'il fuyait le monde, c'était surtout pour éviter tout contact capable d'amener le désenchantement ; peut-être n'aurions-nous pas l'*Hellas*, si Shelley avait entendu quelques mois plus tôt le capitaine Zarita.

Les entretiens du prince Mavrocadato firent vibrer en lui toutes les fibres grecques ; il lui communiqua en avril la proclamation que venait de lancer son

cousin Ypsilanti; ce jour-là *Hellas* fut conçu, et Shelley fit graver à Londres deux sceaux représentant une colombe les ailes étendues avec cette inscription : « Μάντις εἰμ' ἔσθλῶν ἀγώνων ». Ce mot devint l'épigraphe du drame.

Le dernier poème complet de Shelley devait être un hymne en l'honneur de la liberté et de la glorieuse patrie d'Homère, d'Eschyle et de Platon. Mais son enthousiasme rétrospectif ne l'empêchait pas de jeter un regard clairvoyant sur la politique européenne, et le rôle que devaient jouer les grandes puissances dans ce conflit qui intéressait à un si haut point les destinées du monde. La politique intéressée et égoïste de l'Angleterre y était vigoureusement stigmatisée ; Shelley lui indiquait la seule ligne à suivre pour une nation jalouse du droit des peuples et de sa propre dignité : maintenir l'indépendance de la Grèce, au lieu de se souiller de la tache indélébile d'une alliance monstrueuse « avec les ennemis du bonheur domestique, du Christianisme et de la civilisation. »

On ne peut lire l'Hellas sans être frappé de sa parenté avec les *Perses* d'Eschyle. L'intérêt dramatique y est aussi simple, aussi grandiose, aussi terrible. L'arrivée coup sur coup des messagers porteurs de funestes nouvelles, l'évocation de Mahomet II par Ahasvérus, le désespoir de Mahmoud, le rôle si admirablement contrasté du double chœur d'esclaves grecques et turques, nous transportent presque sur la scène d'Athènes. Mais ce qu'on ne trouve pas dans Eschyle, c'est le souffle moral et philosophique qui pénètre le drame de Shelley, et l'élève dans des ré-

gions bien supérieures aux faits particuliers qui en sont le point de départ; c'est le pressentiment inspiré du triomphe définitif de l'esprit hellénique ou prométhéen sur la barbarie de tous les fanatismes religieux, et de toutes les tyrannies sociales. Un merveilleux trait de génie, c'est d'avoir fait de Mahmoud lui-même, l'organe de cette prophétie ; en Mahmoud s'incarne non seulement la mélancolie attachée au déclin d'une grande puissance qui s'écroule, mais la mélancolie plus profonde et plus humaine d'une âme que le malheur éveille aux grandes pensées de la fragilité des choses humaines, aux révélations éternelles de l'esprit toujours présent, toujours subsistant, personnifié dans Ahasverus.

Il y a dans ce mélange du réel et de l'idéal, de l'histoire et de la vision, une grandeur étrange, qui jette l'esprit dans une espèce de vertige, et nous emporte bien loin du théâtre étroit de l'action, dans les dernières sphères de la pensée et du rêve. On sent partout, dans l'*Hellas*, la présence d'une conception plus élevée et plus vaste que le poète avait d'abord songé à réaliser, mais qu'il abandonna pour frapper plus vite et plus fort l'imagination populaire [1]. Mais si l'Hellas n'eut pas à Londres le retentissement qu'il méritait, il produisit un effet qui aurait consolé le poète de l'injustice de ses concitoyens, s'il eût assez vécu pour en être témoin; « il est impossible d'exprimer, dit Medwin, combien ce drame et l'enthousiasme de Shelley eurent d'influence sur Byron pour le déterminer à se dévouer à la cause de la Grèce. »

1. Voir le *Prologue* de l'*Hellas*, vol. II, p. 360.

Shelley avait besoin de cette vive surexcitation intellectuelle pour surmonter l'accablement physique et moral dans lequel le jetaient alors de temps en temps le mauvais état de sa santé, et la déplorable situation de ses finances. Le retour de la belle saison et les délices de la navigation contribuèrent rapidement à le guérir. Il avait maintenant un canot à lui, un canot pouvant contenir trois personnes, « une petite coquille pour le nautile », comme il l'appelait, sur laquelle il bravait les fureurs de l'Arno, ou du Serchio [1] au grand effroi des Italiens témoins de ses imprudences.

Cette douce vie ne fut interrompue que par une excursion à Florence, et un court séjour à Ravenne, où l'appela au mois d'août lord Byron.

Shelley le trouva transformé par sa passion pour la comtesse Guiccioli, arraché par ce nouvel attachement aux misérables excès dans lesquels il s'était jeté par insouciance et par orgueil, plutôt que par goût, se portant à merveille et plongé dans la politique et la littérature.

Son hôte à peine arrivé, Byron n'eut rien de plus pressé que de le régaler d'une infâme et monstrueuse calomnie qu'il tenait des Hoppner, et à laquelle il n'était pas loin, en haine de Claire, son ancienne maîtresse, d'ajouter foi. On accusait Shelley d'avoir eu Claire pour maîtresse pendant son séjour à Naples et d'avoir mis à l'hôpital des enfants trouvés le fruit de ses relations avec elle. Les inventeurs de l'histoire n'étaient autres que les anciens serviteurs

1. V. t. III, p. 268, le fragment *le Bateau sur le Serchio.*

de Shelley, Elise et Paolo, qui se vengeaient ainsi d'avoir été congédiés. Ce qui affligeait le plus Shelley en tout ceci [1], c'était de voir que ses amis les Hoppner, qu'il tenait en si haute estime, avaient pu un seul instant ajouter foi à de pareilles infamies. Impatient de les détromper, il pria sa femme de leur écrire une lettre où elle réfuterait une imputation « qu'elle seule pouvait efficacement repousser. » Mary se hâta d'écrire la lettre que Shelley lui demandait, lettre pleine de la plus éloquente indignation, et en même temps de la plus profonde tendresse pour celui qu'elle défendait.

Que mon bien-aimé Shelley, y disait-elle, ait pu être ainsi calomnié dans vos esprits, lui, la plus noble, la plus humaine des créatures, c'est pour moi une douleur qu'aucune parole ne saurait exprimer. Ai-je besoin de vous dire que l'union entre mon mari et moi n'a jamais été troublée ? L'amour a causé notre première imprudence ; amour confirmé par une estime, une confiance réciproque parfaite, une affection, qui, éprouvée comme elle l'a été par les plus dures calamités, la perte de deux enfants, n'a fait que croître de jour en jour, et ne connaît pas de bornes.

Shelley remit cette lettre à lord Byron qui s'engagea à l'envoyer aux Hoppner avec ses propres commentaires. Mais la lettre resta à Ravenne, et on la retrouva après la mort de Byron dans ses papiers.

Tout autre était le zèle de Shelley pour les intérêts de son ami. La Guiccioli désirant aller en Suisse

1. Un article de la *Literary Gazette* du 19 mai 1821 au sujet d'une édition clandestine de la *Reine Mab* faisait impudemment allusion à ces calomnies.

pour se soustraire aux embarras de sa situation en Italie, il se chargea d'écrire en italien une longue lettre à la dame pour l'engager à rester, « une assez singulière tâche, écrit-il à Mary, pour un étranger, d'écrire sur des sujets d'une si extrême délicatesse à la maîtresse de son ami. Mais il semble que je sois destiné à jouer toujours quelque rôle actif dans les affaires de tous ceux que j'approche. J'ai mis en italien boiteux les plus fortes raisons que j'aie pu imaginer contre l'émigration en Suisse. A dire vrai, je serais bien payé de ma peine par le plaisir de le voir se fixer en Toscane. »

L'italien boiteux de Shelley fut assez éloquent pour retenir la comtesse en Italie, et comme prix de sa docilité, celle-ci lui demanda cette faveur : « Ne partez pas de Ravenne sans Milord. » Il fut convenu que Byron irait rejoindre Shelley à Pise.

Shelley profita de son séjour à Ravenne pour y étudier les curieuses antiquités de cette vieille cité; mais la tombe de Théodoric et le mausolée de Galla Placidia l'intéressent bien plus vivement que les mosaïques ou les sculptures symboliques des sanctuaires chrétiens. Il se promène dans cette sombre forêt de pins qui sépare Ravenne de la mer, où Dante allait méditer, et où Byron, à la prière de la Guiccioli, composa sa *Prophétie de Dante*. Il n'oublie pas la tombe du grand Gibelin : « J'ai vu la tombe de Dante, écrit-il à Mary, et adoré ce lieu sacré. »

Ce qui l'intéresse par dessus tout à Ravenne, c'est son hôte lui-même, et les progrès de son génie.

Il m'a lu un des chants non encore publiés (le 5e) de *Don Juan*, d'une étonnante beauté. Cette œuvre le met bien loin au dessus de tous les poètes du jour ; chaque mot est marqué au coin de l'immortalité. Je désespère de rivaliser avec lord Byron, quoi que je puisse faire, et il n'y a personne d'autre avec qui il vaille la peine de lutter. Ce chant, soutenu avec une facilité et une puissance incroyables, est totalement dans le style de la fin du second. Il n'y a pas un mot que le plus rigide défenseur de la dignité de la nature humaine pût désirer d'y effacer. Il réalise, en un certain degré, ce que je prêche depuis longtemps ; c'est quelque chose d'entièrement neuf et relatif à notre époque, et cependant d'une beauté incomparable. C'est peut-être vanité de ma part, mais je crois y voir la trace de mes chaleureuses exhortations à créer quelque chose de complètement nouveau.

Cette admiration sans réserve de Shelley pour Don Juan contribua peut-être plus que toute autre chose à le décourager d'écrire ; il se sent mordu par le désir de la gloire.

Je n'écris rien, dit-il à Peacock, et probablement n'écrirai plus rien. Je suis blessé de voir mon nom classé parmi ceux qui n'ont pas de nom. Il vaudrait mieux n'être rien... Et la cause maudite à la chute de laquelle j'ai consacré tout ce que j'avais de pouvoir fleurit comme un cèdre et couvre l'Angleterre de ses rameaux. Mon but n'a jamais été l'infirme désir de la gloire ; et si je continuais à écrire, je sens que ce désir me viendrait. Mais cette coupe n'est donnée qu'à un seul par siècle ; en effet, le partage la rendrait moins précieuse, et malheureux ceux qui la cherchent et ne la trouvent pas !

Cependant, si Shelley se laissait éblouir par l'éclat du génie de Byron, il sentait qu'il y avait entre eux un abîme que l'admiration même la plus sincère ne

pouvait combler. L'égoïsme et l'orgueil chez Byron fermaient toutes les avenues de son cœur. Aussi Shelley disait-il avec une profonde mélancolie : « Lord Byron et moi, nous sommes d'excellents amis; et, si j'étais réduit à l'indigence, ou si j'étais un pauvre diable d'écrivain n'ayant aucun droit à une situation plus haute que celle que j'occupe, ou si j'en possédais une au dessus de mes mérites, nous pourrions paraître tels en toutes choses, et je lui demanderais librement toute espèce de faveur. Ce n'est pas le cas. Le démon de la défiance et de l'orgueil est à l'affût entre deux hommes dans notre situation, et empoisonne la liberté de nos rapports. C'est une taxe, et une lourde taxe que nous devons payer à la nature humaine. Je pense que la faute n'est pas de mon côté, puisque je suis le plus faible. J'espère que dans un autre monde les choses seront mieux arrangées. Ce qui se passe dans le cœur d'un autre échappe rarement à l'observation de celui qui est un anatomiste exact du sien. »

Cette appréciation si clairvoyante du caractère de Byron et des obstacles moraux qui s'opposaient entre eux à une parfaite amitié lui était suggérée surtout par la réserve qu'il était obligé de s'imposer auprès de lui au sujet de son ami Hunt, au bénéfice de qui il essayait pendant son séjour à Ravenne de combiner avec Byron le plan d'une revue intitulée *le Libéral*. Avec Hunt il s'expliquait à cœur ouvert, et froissé de ne pas trouver chez Byron la générosité et le désintéressement dont son propre cœur était plein, il écrivait à son ami :

Des circonstances particulières, ou plutôt, devrais-je dire, des dispositions particulières dans le caractère de lord Byron, rendent l'étroite intimité dans laquelle je me trouve avec lui intolérable pour moi; c'est à vous, mon meilleur ami, que je peux l'avouer. Mais aucun sentiment de mon propre cœur ne doit s'interposer et porter préjudice à ce qui maintenant y touche de si près, votre intérêt ; et je veux à tout prix me réserver le peu d'influence que je puis avoir sur ce Protée, en qui s'allient de si étranges extrêmes.

Le 25 octobre, Shelley quittait les Bains de Saint-Julien pour aller s'installer avec les Williams à Pise où il attendait Byron. A peine arrivé, il retint et fit préparer pour le recevoir un magnifique et spacieux palais, en partie, dit-on, construit sur les plans de Michel-Ange, et à la façade duquel, au-dessus d'une chaîne de captif, on lisait ces mots : « Alla giornata », le palais Lanfranchi. La Guiccioli avait devancé Byron à Pise, accompagnée de son père et de son frère, « les chacals du lion, » comme les appelle Shelley. Quant à lui, il avait loué de l'autre côté du Long Arno quelques chambres au sommet d'un palais élevé, dit les Trois Palais di Chiesa, ayant vue sur la ville et les environs. Là, au milieu de ses livres et de quelques plantes grimpantes qu'il cultivait avec amour et qui « changeaient pour lui l'hiver ensoleillé en printemps[1] », il se remit à sa tragédie de Charles Ier, dont il se promettait de faire une œuvre d'art plus élevée que les *Cenci*, et qui est

1. Shelley a chanté poétiquement ces plantes dans *la Zucca*, t. III, p. 273, et dans une scène d'un *Drame inachevé*, ibid. p. 276.

malheureusement restée inachevée. Il en reste des fragments assez considérables [1], des scènes entières, où circule un souffle véritablement shakespearien. Si nous en croyons Medwin, Shelley fut arrêté dans son œuvre par un dégoût analogue à celui qui empêcha Michel-Ange d'achever le buste de Brutus de la Galerie des Offices à Florence, « le dégoût de la trahison. » Il ne pouvait pardonner aux bourreaux de Charles Ier, et il lui répugnait de faire de cet hypocrite tyran Cromwell un héros.

En présence de Byron, Shelley oubliait ses griefs et sa réserve pour se laisser aller au charme de la société de cet homme si séduisant jusque dans ses travers, de ce causeur éblouissant et paradoxal qui l'amusait et savait si bien exciter sa propre verve. Les deux amis passèrent rarement une journée sans se visiter, ou se livrer à leur amusement favori, le tir au pistolet. On ferait un volume fort intéressant des conversations de Shelley et de Byron, telles qu'elles nous sont rapportées par Medwin et Trelawny, conversations où le caractère des deux poètes se manifeste dans toute leur opposition et leurs piquants contrastes : l'un, voltigeant de sujet en sujet, n'approfondissant rien, touchant tout avec une légèreté, un persiflage fascinateur et mystificateur (Shelley le comparait sous ce rapport à Voltaire) ; l'autre sérieux et convaincu, parlant à la façon d'un oracle, suivant avec une chaleur d'âme entraînante et la plus persuasive sincérité les sublimes échappées de

1. T. III, p. 285.

sa pensée, et les plus subtils détours du raisonnement; sachant cependant à propos passer du sévère au plaisant, comme on l'a dit de Raphaël, avec la grâce la plus charmante.

Byron lisait chaque jour à Shelley ce qu'il avait composé pendant la nuit : son *Caïn*, « cette vision apocalyptique, une révélation inconnue à l'humanité » ; *Ciel et Terre*, un de ses poèmes les plus travaillés, et dont Shelley aimait à déclamer la partie chorale comme un modèle d'harmonie lyrique ; *The deformed transformed*, celui des ouvrages de Byron que Shelley aimait le moins. Sur les critiques qu'il en fit, dit-on, Byron, pris d'un bel accès de rage, le jeta au feu ; mais le poème renaquit plus tard de ses cendres.

Des discussions animées s'entamaient sur le mérite des poètes anciens ou modernes, Shelley défendant avec enthousiasme contre la critique étroite et dédaigneuse de Byron ses grands poètes favoris, Dante et Shakespeare. On abordait souvent les sujets scabreux de la philosophie et de la métaphysique religieuse. Byron se plaisait à exciter sur ce point la susceptibilité chatouilleuse de son ami « le Serpent » comme il l'appelait, et riait intérieurement de la candeur et du sérieux de ses héroïques convictions.

Un jour en décembre 1821, Shelley apprend qu'à Lucques un homme a été condamné au feu sous l'inculpation de sacrilège : « l'Espagnole, comme dit Byron, qui étend maintenant son jupon sur Lucques, vient de condamner un pauvre diable au bûcher,

pour avoir volé la boîte de pains à cacheter d'une église. Shelley et moi, comme il va sans dire, avons pris les armes contre cet acte de piété, et remuons le monde entier pour faire révoquer la sentence. » Dans le premier élan de l'indignation, se souvenant du bûcher de *Laon et Cytha*, Shelley était d'avis d'aller, Byron, Medwin et lui, enlever le patient au moment de l'exécution, pour le mettre en sûreté hors de la frontière toscane. Byron, moins ardent et plus pratique, lui suggéra un procédé moins dramatique et plus prudent, de simples *représentations*. Shelley en effet écrivit à ce sujet à lord Guilford, ministre anglais à Florence, et commença un Mémoire destiné au grand duc. L'intervention de lord Guilford eut son effet, et Shelley put écrire à lord Byron (13 décembre) :

« J'apprends ce matin que le dessein de brûler mon *camarade serpent* a été abandonné, et qu'il a été condamné aux galères. »

Shelley avait manqué une belle occasion de renverser les idoles des faux dieux, d'éteindre les bûchers, et de s'écrier comme le héros de la *Révolte de l'Islam* :

« C'est moi qui suis Laon ! »

## CHAPITRE XX

### SHELLEY A PISE ET A CASA MAGNI, SA MORT ET SON BUCHER, LE TRIOMPHE DE LA VIE 1822

Le commencement de l'année 1822 vit s'adjoindre à la petite colonie anglaise de Pise un nouveau membre qui devint bien vite un des amis les plus dévoués de Shelley et un de ses admirateurs les plus fervents, Edward John Trelawny. Esprit chevaleresque et aventureux, caractère noble et généreux, épris des beautés morales et intellectuelles de l'âme de Shelley qu'il trouvait bien supérieur à Byron, il fut dans cette dernière année l'hôte constant du poète, le témoin le plus désintéressé et le plus fidèle de sa vie [1].

C'est une espèce d'Anglais à moitié Arabe, dit de lui

1. Il a laissé deux volumes de Souvenirs fort intéressants *Records of Shelley, Byron and the author*. London, 1878.

mistress Shelley, dont la vie a été aussi agitée que celle d'Anastasius, et qui raconte les aventures de sa jeunesse avec autant d'éloquence que le Grec imaginaire. Il a six pieds de haut, une chevelure noire de corbeau qui frise court et dru comme celle d'un Maure, des yeux expressifs, des sourcils proéminents, des lèvres retournées, et un sourire exprimant une bonne nature et un excellent cœur... Qu'il vous raconte une histoire de sang, ou une irrésistible comédie, sa compagnie est délicieuse, il intéresse l'imagination et m'excite à penser.

Shelley et ses amis songeaient à faire une pièce ou au moins un roman sur sa vie d'aventures. Nous retrouvons dans le pirate des *Fragments d'un drame inachevé* [1] le portrait idéalisé de Trelawny.

Celui-ci nous a raconté d'une façon très piquante sa première entrevue avec Shelley.

J'arrivai tard à Pise, et après dîner, je me rendis en toute hâte aux Tre Palazzi, sur le Long'Arno, où les Shelley et les Williams vivaient sous le même toit. Les Williams me reçurent avec leur vive cordialité ; nous étions en conversation très animée, quand tout à coup je fus vivement frappé en remarquant dans le passage près de la porte ouverte opposée au lieu où j'étais, une paire d'yeux étincelants fixés sur les miens. Avec la finesse féminine, les yeux de mistress Williams suivirent la direction des miens, et allant vers la porte, elle dit en riant : « Entrez, Shelley ; c'est notre ami Tre qui arrive. » Glissant rapidement, rougissant comme une jeune fille, un jeune homme grand et maigre me tendit ses deux mains à la fois ; sans reconnaître le poète sous ces dehors incultes et féminins, je lui rendis sa chaude poignée de main. Après les compliments ordinaires il s'assit et écouta.

1. Vol. III, p. 278: « Il était près de moi, etc. » et p. 280 : « Il était si terrible, etc. »

L'étonnement m'avait rendu silencieux ; était-il possible que cet enfant imberbe à la physionomie si douce fût le monstre lui-même en guerre avec tout l'univers ? excommunié par les pères de l'Eglise, privé de ses droits civils par la volonté de cet affreux lord chancelier, rejeté par les membres de sa famille, et dénoncé par ses confrères en littérature comme le fondateur d'une école satanique ? Je ne pouvais le croire ; il devait y avoir là quelque mystification.

Il est difficile à notre génération actuelle de se faire une idée de la bigoterie haineuse qui existait il y cinquante ans.

Il était habillé comme un jouvenceau, d'une jaquette et d'un pantalon noirs, qui semblaient trop petits pour lui. Mistress Williams vit mon embarras, et pour me rassurer demanda à Shelley quel livre il avait dans la main. Sa figure s'illumina et il répondit vivement : « Le *Magicien prodigieux* de Calderon ; je suis en train d'en traduire quelques passages. » — « Oh ! lisez-nous cela ! » Arraché ainsi à la sphère des incidents vulgaires qui ne pouvaient l'intéresser, et franchement lancé sur un thème favori, il oublia immédiatement tout ce qui n'était pas le livre qu'il tenait à la main. La manière magistrale dont il analysa le génie de l'auteur, son interprétation lumineuse du sujet, et la facilité avec laquelle il traduisit en notre langue les passages les plus délicats ou les plus imagés du poète espagnol, sa maîtrise dans les deux langues, tout cela fut merveilleux. Après cette épreuve, je ne doutai plus de son identité ; il se fit un profond silence ; et levant les yeux, je demandai : « Où donc est-il ? » — « Qui ? Shelley ? dit mistress Williams ; oh ! il va et vient comme un esprit, personne ne sait quand il vient et où il va. »

Dès la fin de 1821, Shelley et Williams avaient conçu un projet de bateau d'après les plans que ce dernier avait rapportés d'Angleterre. Trelawny fut invité à donner son avis ; il proposa le modèle d'une

goëlette américaine; mais malgré ses sages observation, Shelley et Williams persistèrent dans leurs vues, et la construction de la chaloupe fut immédiatement confiée à un ami de Trelawny, le capitaine Roberts à Gênes. Cette discussion entre les trois amis avait lieu la nuit du 15 janvier 1822 : « Ainsi dans cette nuit, dira plus tard mistress Shelley, nuit de gaieté et d'insouciance, le misérable sort de Jane et le mien furent décidés. Nous nous dîmes alors l'une à l'autre, en riant : nos maris décident sans nous demander notre consentement; car, pour vous dire vrai, je hais ce bateau, quoique je n'en dise rien. Et moi aussi, dit Jane : mais parler serait inutile, et ne servirait qu'à gâter leur plaisir. Oh ! comme je me souviens bien de cette nuit !... »

En attendant la fatale chaloupe, Shelley occupait ses loisirs à la traduction de Caldéron et de Gœthe [1], il trouvait entre le *Magico prodigioso* et *Faust* une similitude frappante, tout en reconnaissant les diversités de génie qui distinguent leurs auteurs : Gœthe lui semblait plus grand philosophe, et Calderon plus grand poète.

Deux incidents fâcheux vinrent au mois de mars troubler cette douce vie de Pise.

Le rez-de-chaussée de la maison habitée par les

---

1. La traduction de Calderon lui donna beaucoup moins de peine que celle de Gœthe : « il n'y a que Coleridge, disait-il modestement, capable de le traduire » — Maintes fois depuis, le *Faust* de Gœthe a été traduit en français, mais jamais aussi parfaitement que dans la nouvelle traduction que M. Camille Benoit vient de publier chez Lemerre.

Shelley était transformé le dimanche en chapelle évangélique ; Mary, par ménagement pour l'opinion, y assistait de temps en temps au service et au prêche Le prêcheur était un Dr Nott, savant éditeur des poésies de Surrey et de Wiatt. Le dimanche 3 mars, Mary reçut du docteur une invitation spéciale. Son discours roula sur l'athéisme, et plusieurs allusions visèrent directement mistress Shelley, dans l'intention de la mettre en garde contre l'influence funeste des doctrines de son mari. Ce fut une fête pour les amateurs de scandale ; Mary regretta amèrement de s'être aventurée au *piano di sotto*, et soupira après l'île déserte dont Shelley, dégoûté de la méchanceté des hommes, lui avait parlé dans ses lettres de Ravenne.

Un autre dimanche, le 24, Byron, Shelley, le comte Pietro Gamba, le capitaine Hay et Taaffe, le traducteur de Dante, revenaient de leur promenade du soir, quand un dragon à moitié ivre se mit à galoper au milieu d'eux, et coudoya rudement la commentateur de la Divine Comédie. Byron et Shelley se mirent à la poursuite du butor, l'arrêtèrent, lui demandèrent son adresse et lui donnèrent leurs cartes. Le sergent-major Masi crie à la garde et se met en devoir de se défendre en frappant de son sabre d'estoc et de taille. Shelley est renversé de son cheval, et allait être atteint par le sabre sans l'intervention du capitaine Hay. En fuyant, le sergent fut gravement blessé par un des sbires de Byron (j'ai, disait-il, de rudes drôles à mon service), et transporté à l'hôpital. Cette aventure fit beaucoup de bruit à Pise, et donna naissance aux plus fantaisistes com-

mentaires. Peu après, le gouvernement italien s'en souvint pour aggraver les charges qui pesaient sur le comte Pietro Gamba et le condamner à l'exil.

Ces légers troubles grossis par l'opinion, et plus encore le désir de s'éloigner de Byron dont l'intimité superficielle lui était de plus en plus pénible, décidèrent Shelley à quitter Pise et à chercher quelque part une retraite à l'abri des commérages et des mesquines passions du public. Il avait visité quelques mois auparavant les bords du golfe de la Spezzia, et y avait découvert une bicoque abandonnée, la Casa Magni, située dans une mélncolique solitude entre les villages de Lerici et de San-Terenzo. C'était une maison d'un aspect triste et sévère, élevée sur des arcades en forme de cloître qui la faisaient ressembler à un couvent, adossée à une colline couverte d'une sombre forêt, et dominant la mer, dont les flots venaient se briser au pied même de la terrasse. Les habitants des localités voisines étaient encore plus sauvages que le site. On les voyait quelquefois la nuit sur la grève chantant à tue-tête d'étranges chansons, et dansant fantastiquement au milieu des vagues qui venaient sauter sur la rive. Ce ne fut qu'avec tremblement et comme avec une muette terreur que Mary, hantée de sinistres pressentiments, s'installa dans cette solitude, dénuée de toute commodité et de tout confort. « Nous aurions été naufragés, dit-elle, sur une île des mers du Sud, qu'à peine nous serions-nous sentis plus éloignés de toute civilisation. Mais là, ajoutait-elle pour se consoler, où le soleil brille, le confort de-

vient du luxe, et nous trouvions une société suffisante en nous-mêmes. »

Shelley, lui, ne se sentait pas d'aise; il avait presque trouvé son île déserte : « Comme l'hirondelle d'Anacréon, écrivait-il à son ami Smith, j'ai quitté mon Nil, et pris ici mes quartiers d'hiver dans une maison solitaire, battue par la mer, et entourée de la suave et sublime scène du golfe de la Spezzia. »

Le 12 mai arriva le fatal bateau. Comme les habitants de Casa Magni se promenaient après dîner en causant sur la terrasse, ils découvrirent une étrange voile qui tournait la pointe de Porto-Venere ; c'était le Don Juan, comme l'avait baptisé Byron; ou plutôt l'Ariel, comme l'appela bientôt Shelley.

Le poète enthousiasmé voulut l'essayer dès le lendemain, cherchant fiévreusement l'occasion de le faire lutter contre les felouques ou autres grands navires de la baie. Williams raconte en détail dans son curieux Journal, tout rempli de son culte pour Shelley, les expéditions aventureuses qu'ils font presque tous les jours sur tous les points des côtes de la Spezzia. Ils éprouvent des émotions analogues à celles de Christophe Colomb découvrant les îles du Nouveau-Monde.

Nos deux marins sont en extase devant leur embarcation ; Williams est aussi jaloux de la réputation d'Ariel que de celle de sa femme; ils ne peuvent plus le quitter; bientôt la Méditerranée leur semble « un lac trop étroit et trop tranquille pour y déployer son excellence, » ils renvoient le marin gênois que Trelawny avait chargé de le conduire, ne gardant

plus avec eux qu'un mousse inexpérimenté, Charles Vivian. Williams, qui connaît un peu la mer, forme son ami Shelley à toutes les manœuvres « avec autant de sollicitude, dit-celui-ci, qu'un moineau qui élève les petits d'un coucou. »

C'était fort amusant, raconte Trelawny, de voir Williams apprenant au poète à manier le gouvernail et les autres points de la manœuvre. Comme d'ordinaire, Shelley avait un livre dans sa main, disant qu'il pouvait lire et gouverner en même temps, l'un étant une occupation mentale, et l'autre tout à fait mécanique... A la suite d'un mouvement maladroit, le chapeau de Shelley fut jeté par dessus bord, et Shelley l'aurait probablement suivi, si je ne l'avais retenu. Il arrivait que, scandalisé des maladresses de ce marin d'eau douce, Williams quelquefois s'emportait contre le poète pour sa négligence à exécuter ses ordres. Shelley cependant était heureux et dans une telle joie, les termes de marine chatouillaient si agréablement sa fantaisie, qu'il remettait son Platon même dans sa poche, et s'abandonnait à une gaîté folle. — « Vous ne ferez rien de bon de Shelley, disais-je à Williams, jusqu'à ce que vous ayez jeté par dessus bord ses livres et ses paperasses, coupé les touffes de cette chevelure qui lui pend sur les yeux, et plongé ses bras jusqu'au coude dans un seau de goudron. » Souvent il oubliait le bateau pour suivre les formes changeantes des flots ou du ciel.

Comme l'Ariel tirait trop d'eau pour approcher du rivage, Williams avait construit à l'aide d'un charpentier un tout petit canot, de six ou sept pieds de long, à fond plat et très léger, fait d'osier et recouvert de toile goudronnée, qu'une personne pouvait facilement transporter de la maison au rivage. Cette fragile em-

sa pensée, et les plus subtils détours du raisonnement; sachant cependant à propos passer du sévère au plaisant, comme on l'a dit de Raphaël, avec la grâce la plus charmante.

Byron lisait chaque jour à Shelley ce qu'il avait composé pendant la nuit : son *Caïn*, « cette vision apocalyptique, une révélation inconnue à l'humanité » ; *Ciel et Terre*, un de ses poèmes les plus travaillés, et dont Shelley aimait à déclamer la partie chorale comme un modèle d'harmonie lyrique ; *The deformed transformed*, celui des ouvrages de Byron que Shelley aimait le moins. Sur les critiques qu'il en fit, dit-on, Byron, pris d'un bel accès de rage, le jeta au feu ; mais le poème renaquit plus tard de ses cendres.

Des discussions animées s'entamaient sur le mérite des poètes anciens ou modernes, Shelley défendant avec enthousiasme contre la critique étroite et dédaigneuse de Byron ses grands poètes favoris, Dante et Shakespeare. On abordait souvent les sujets scabreux de la philosophie et de la métaphysique religieuse. Byron se plaisait à exciter sur ce point la susceptibilité chatouilleuse de son ami « le Serpent » comme il l'appelait, et riait intérieurement de la candeur et du sérieux de ses héroïques convictions.

Un jour en décembre 1821, Shelley apprend qu'à Lucques un homme a été condamné au feu sous l'inculpation de sacrilège : « l'Espagnole, comme dit Byron, qui étend maintenant son jupon sur Lucques, vient de condamner un pauvre diable au bûcher,

pour avoir volé la boîte de pains à cacheter d'une église. Shelley et moi, comme il va sans dire, avons pris les armes contre cet acte de piété, et remuons le monde entier pour faire révoquer la sentence. » Dans le premier élan de l'indignation, se souvenant du bûcher de *Laon et Cytha*, Shelley était d'avis d'aller, Byron, Medwin et lui, enlever le patient au moment de l'exécution, pour le mettre en sûreté hors de la frontière toscane. Byron, moins ardent et plus pratique, lui suggéra un procédé moins dramatique et plus prudent, de simples *représentations*. Shelley en effet écrivit à ce sujet à lord Guilford, ministre anglais à Florence, et commença un Mémoire destiné au grand duc. L'intervention de lord Guilford eut son effet, et Shelley put écrire à lord Byron (13 décembre) :

« J'apprends ce matin que le dessein de brûler mon *camarade serpent* a été abandonné, et qu'il a été condamné aux galères. »

Shelley avait manqué une belle occasion de renverser les idoles des faux dieux, d'éteindre les bûchers, et de s'écrier comme le héros de la *Révolte de l'Islam* :

« C'est moi qui suis Laon ! »

## CHAPITRE XX

### SHELLEY A PISE ET A CASA MAGNI, SA MORT ET SON BUCHER, LE TRIOMPHE DE LA VIE 1822

Le commencement de l'année 1822 vit s'adjoindre à la petite colonie anglaise de Pise un nouveau membre qui devint bien vite un des amis les plus dévoués de Shelley et un de ses admirateurs les plus fervents, Edward John Trelawny. Esprit chevaleresque et aventureux, caractère noble et généreux, épris des beautés morales et intellectuelles de l'âme de Shelley qu'il trouvait bien supérieur à Byron, il fut dans cette dernière année l'hôte constant du poète, le témoin le plus désintéressé et le plus fidèle de sa vie [1].

C'est une espèce d'Anglais à moitié Arabe, dit de lui

1. Il a laissé deux volumes de Souvenirs fort intéressants *Records of Shelley, Byron and the author*. London, 1878.

mistress Shelley, dont la vie a été aussi agitée que celle d'Anastasius, et qui raconte les aventures de sa jeunesse avec autant d'éloquence que le Grec imaginaire. Il a six pieds de haut, une chevelure noire de corbeau qui frise court et dru comme celle d'un Maure, des yeux expressifs, des sourcils proéminents, des lèvres retournées, et un sourire exprimant une bonne nature et un excellent cœur... Qu'il vous raconte une histoire de sang, ou une irrésistible comédie, sa compagnie est délicieuse, il intéresse l'imagination et m'excite à penser.

Shelley et ses amis songeaient à faire une pièce ou au moins un roman sur sa vie d'aventures. Nous retrouvons dans le pirate des *Fragments d'un drame inachevé* [1] le portrait idéalisé de Trelawny.

Celui-ci nous a raconté d'une façon très piquante sa première entrevue avec Shelley.

J'arrivai tard à Pise, et après dîner, je me rendis en toute hâte aux Tre Palazzi, sur le Long'Arno, où les Shelley et les Williams vivaient sous le même toit. Les Williams me reçurent avec leur vive cordialité ; nous étions en conversation très animée, quand tout à coup je fus vivement frappé en remarquant dans le passage près de la porte ouverte opposée au lieu où j'étais, une paire d'yeux étincelants fixés sur les miens. Avec la finesse féminine, les yeux de mistress Williams suivirent la direction des miens, et allant vers la porte, elle dit en riant : « Entrez, Shelley ; c'est notre ami Tre qui arrive. » Glissant rapidement, rougissant comme une jeune fille, un jeune homme grand et maigre me tendit ses deux mains à la fois ; sans reconnaître le poète sous ces dehors incultes et féminins, je lui rendis sa chaude poignée de main. Après les compliments ordinaires il s'assit et écouta.

1. Vol. III, p. 278: « Il était près de moi, etc. » et p. 280 : « Il était si terrible, etc. »

de cette baie délicieuse au vent du soir sous la lune d'été jusqu'à ce que la terre nous apparaisse comme un autre monde. Jane apporte sa guitare, et si le passé et l'avenir pouvaient être effacés, le présent m'apporterait assez de jouissances pour pouvoir dire avec Faust au moment qui passe : « Oh ! reste, toi ; tu es si beau ! »

Claire est avec nous, et la mort de son enfant [1] semble lui avoir rendu la tranquillité. Son caractère est un peu altéré. Elle est vive et loquace, et, quoiqu'elle me taquine quelquefois, je l'aime... Lord Byron, qui est à Livourne, a monté un splendide navire, une petite goëlette, sur un modèle américain, et Trelawny en est le capitaine. Combien de temps l'esprit ardent de notre pirate se prêtera-t-il au caprice du poète, nous le verrons... J'écris peu maintenant. Il m'est impossible de composer à moins d'éprouver la forte excitation que donne l'assurance de trouver quelque sympathie pour ce que l'on écrit. Imaginez Démosthène récitant une Philippique aux vagues de l'Atlantique. Sous ce rapport lord Byron est heureux. Il a su toucher une corde à laquelle ont répondu un million de cœurs, et la grosse musique qu'il a d'abord fait entendre pour leur plaire l'a peu à peu formé à la perfection dont il approche aujourd'hui. Je ne puis venir à bout de *Charles* I. J'ai trop peu de certitude de l'avenir, et trop peu de satisfaction du passé pour traiter sérieusement et à fond un sujet. Je suis, pour ainsi dire, sur le bord d'un précipice, que j'ai gravi avec un grand danger, et que je ne puis descendre sans en courir un plus grand, et je suis content si le ciel sur ma tête est calme pendant l'instant qui passe... J'ai lu quelques nouvelles pièces de Calderon. *Los dos amantes del Cielo* est la plus belle, cependant après une scène de la *Dévotion de la croix*. Je n'augure pas bien de... qui n'admire pas Métastase ; le

1. La petite Allegra venait de mourir réléguée par Byron dans un couvent de Capucines de Bagnacavallo dans la Romagne.

*nil admirari*, quoiqu'on puisse l'appliquer à propos, me semble un mauvais signe dans une jeune personne. J'aimerais mieux qu'une de mes élèves conçût une passion frénétique pour Marini lui-même, que de lui voir découvrir en critique les défauts du plus défectueux auteur ; si elle conçoit d'elle-même une admiration naturelle pour la plus belle scène du *Purgatoire*, ou le début du *Paradis*, ou pour quelque autre excellent morceau dédaigné, il faut alors espérer de grandes choses.

Il n'y a qu'une chose, avec le beau littérairé, dont Shelley ne se désistéresse pas, c'est le triomphe de la vérité et du bien dans le monde qui a été sa première passion, et sera sa dernière.

Il me semble, écrit-il à Horace Smith, le 29 juin, que maintenant les choses en sont arrivées à une crise qui exige que tout homme exprime nettement ses sentiments sur l'inefficacité des religions existantes, aussi bien que des systèmes politiques, pour réprimer et guider l'humanité. *Voyons la vérité, partout où elle peut être.* La destinée de l'homme ne peut être assez misérable, pour qu'il ne soit né que pour mourir ; et si tel devrait être son sort, les illusions, spécialement ces grossières et déraisonnables illusions de la religion existante, ne sont pas de nature à beaucoup l'élever. Si chacun disait ce qu'il pense, elle ne subsisterait pas un seul jour. Mais tous, plus ou moins, nous subissons l'influence de l'atmosphère qui nous entoure, et contribuons aux maux que nous déplorons par l'hypocrisie dont ils sont la source.

L'Angleterre paraît être dans une condition désespérée, et l'Irlande dans une pire encore ; et aucune classe de ceux qui vivent sur le travail public ne veut se persuader qu'elle doit beaucoup rabattre de ses prétentions. Ainsi le gouvernement devrait alléger les taxes, le propriétaire foncier se résigner à toucher moins de revenus, et le capitaliste moins d'intérêts, ou bien ils n'aboutiront à rien

ou à quelque chose de pire que rien. J'avais songé un jour à étudier ces questions, et à écrire ou à agir en ce sens. Je suis heureux que mon bon génie m'ait dit : *halte-là* ! Je vois si peu de vertu publique, et je prévois que le combat sera un combat de sang et d'or, deux éléments qui sont fort de mon goût dans ma poche et dans mes veines, mais qu'en dehors de cela je réprouve...

J'habite toujours cette divine baie, lisant les drames espagnols, naviguant et écoutant la musique la plus enchanteresse. Nous avons quelques amis avec nous, et mon seul regret, c'est que l'été doit toujours passer, ou que Mary n'a pas pour ce séjour la même prédilection que moi; si j'écoutais cette prédilection, je ne changerais plus jamais de quartiers.

Nous avons dans cette dernière lettre comme le testament politique et religieux de Shelley ; si ses idées se sont élucidées, élargies, épurées et élevées, elles n'ont pas pour le fond dévié de leur direction depuis la *Reine Mab*.

Il y aurait un curieux parallèle à faire entre ce premier poème de Shelley et le dernier : le *Triomphe de la vie*. L'un est l'embryon, l'autre l'efflorescence suprême de son génie.

De l'inspiration des philosophes du XVIII^e siècle, il a passé à celle de Platon et de Dante. L'imitation de la *Divine Comédie* jusque dans le rythme (rima terza) est évidente. Ce n'est plus Virgile, « dont le génie trop modeste a affecté le rôle d'imitateur, alors même qu'il créait à nouveau tout ce qu'il copiait, » qui sera le guide du poète en face de cette merveilleuse vision, mais un génie plus moderne, un poète en prose, qui lui aussi a soulevé un coin du voile de la

nature et de l'avenir, Rousseau. Frappé par la pompe étrange qui accompagne le char mystérieux portant une forme plus mystérieuse encore, le poète interroge, et une voix lui répond : *la vie !* Cette voix, c'est celle de Rousseau, que le poète, dans la plus fantastique et la plus dantesque apparition, reconnaît dans une vieille racine étrangement tordue sur le flanc de la colline. Nulle part, Shelley n'a su mêler avec un art plus saisissant et plus pathétique les créations fantastiques de son imagination avec les formes réelles qu'il a sous les yeux, et qui s'incorporent avec sa rêverie. La forme elle-même est dantesque :

« O ciel, aie pitié de moi pour une telle misère : ce que j'avais pensé n'être qu'une vieille racine, poussant étrangement tordue au flanc de la colline, était en vérité un de ceux de cette foule abusée, et l'herbe qui me semblait pendre si longue et si blanche n'était que sa chevelure décolorée, et les trous qu'elle cherchait vainement à cacher étaient ou avaient été des yeux. »

Puis voici tour à tour, défilant sous le regard du poète, Napoléon, Voltaire, Frédéric, Catherine et Léopold, Platon, Alexandre et son maître Aristote, Bacon, tout le torrent des âges et des hommes, tous les contrastes, toutes les contradictions, toutes les énigmes de la vie. Comment Shelley aurait-il expliqué ces contradictions, résolu ces énigmes, nous ne pouvons que le deviner d'après les révélations de ses autres poèmes. La vision s'interrompt sur cette interrogation terrible qui résume tous les doutes, toutes les recherches, toutes les aspirations de Shelley : « *Alors !*

*qu'est-ce que la vie?* » La mort devait bientôt lui répondre en lui ouvrant ses horizons infinis de paix et d'immortalité.

Il semble qu'il en avait alors comme un pressentiment distinct quand il écrivait ces strophes poignantes (1822) :

« Quand la lampe est brisée, la lumière gît morte dans la poussière ; quand le nuage est dissipé, la gloire de l'arc-en-ciel s'évanouit ; quand le luth est brisé, ses douces notes sont bientôt oubliées. »

Vers la fin de juin 1822, arrivait enfin l'ami, l'hôte si longtemps attendu, Hunt avec toute sa famille, sa femme et sept enfants. Des appartements lui avaient été préparés par les soins de Shelley dans le palais de Byron à Pise. Shelley n'eut pas plus tôt appris l'arrivée de son ami à Livourne, qu'il monta avec Williams sur l'Ariel, nouvellement radoubé pour entrer en bon style, comme il disait, dans le port de Livourne. Le fils aîné de Hunt, Thornton Hunt, dans les souvenirs si intéressants qu'il a laissés de Shelley [1], nous raconte avec quelle profonde et tendre émotion les deux amis se retrouvèrent en Italie.

Quelques années s'écoulèrent entre la nuit où je vis Shelley empaqueter ses pistolets (qu'il me permit d'examiner à mon aise) au moment de son départ d'Angleterre et celui, où après notre arrivée en Italie, je fus averti de sa présence par le son aigu de sa voix, quand il se précipita dans les bras de mon père, avec une impétuosité et une ardeur inimaginables à quiconque n'a pas connu l'intensité de ses sentiments et la profondeur de son af-

1. The Atlantic Monthley, février 1863.

fection pour son ami. Il me semble encore l'entendre crier : « Quel plaisir *inexprimable!* Vous ne pouvez vous imaginer quel bonheur *inexprimable* c'est pour moi ! »

Il essaya cependant d'exprimer ce bonheur dans une pièce de vers, les derniers qu'il ait composés, et qui malheureusement ne nous ont pas été conservés. Il accompagna Hunt à Pise, afin de l'installer dans le palais de Byron, et de terminer avec lui les arrangements relatifs au *Libéral*. Byron, dans l'intervalle, s'était laissé persuader par ses amis d'Angleterre, et surtout par Moore, que la publication projetée porterait préjudice à sa renommée et à ses intérêts; ce n'était qu'à son corps défendant qu'il entrait dans une société « qui, disait Moore, frisait de si près la banqueroute. » Shelley le trouva donc assez disposé à battre en retraite; il en fut vivement affecté; il sentait bien au fond que Byron estimait trop cavalièrement le caractère et le talent de Hunt pour qu'il pût s'établir entre eux une sérieuse entente d'intérêts et de vues ; comme il ne lui avait pas pardonné sa conduite à l'égard de Claire, il ne put lui pardonner maintenant de ne pas partager sa générosité à l'égard de son ami.

Les choses en seraient venues au pis entre Byron et lui, s'il n'avait pas tenu à ménager Byron dans l'intérêt de Hunt lui-même.

Ces blessures de l'amitié, auxquelles Shelley était si sensible, attristèrent profondément ses derniers jours. Il règne dans ses derniers billets de Pise et de Livourne une mélancolie navrante, qui est comme

l'avant-coureur de la catastrophe finale. Le 4 juillet, il écrit de Pise à Jane Williams :

Vous verrez probablement Williams avant que je puisse me dèbarrasser des affaires qui me retiennent ici. Je retourne ce soir à Livourne, et je le presserai de profiter du premier vent favorable pour partir sans m'attendre. Privé que je suis de tout plaisir, j'aurai au moins celui de contribuer à votre bonheur, et de ne vous laisser d'autre sujet de regret que l'absence d'un homme qui ne vaut pas qu'on le regrette. J'ai peur que vous ne soyez solitaire et mélancolique à la villa Magni, et dans les intervalles que me laisse la très grande, très sérieuse détresse avec laquelle je suis forcé de sympathiser ici, je me figure à moi-même le visage qui a été pour moi la source de tant de consolations, obscurci par le voile du chagrin... Qu'elles ont passé vite, et qu'elles reviennent lentement pour passer encore aussi vite, ces heures pendant lesquelles nous avons vécu ensemble dans une si heureuse intimité ! Adieu, ma très chère amie; je ne vous écris ces lignes que pour le plaisir de tracer quelque chose qui rencontrera vos yeux. Mary vous dira les nouvelles.

Pise, 4 juillet 1822.

Ma très chère Mary,

Les affaires à l'égard du pauvre Hunt sont dans la plus mauvaise situation possible. J'ai trouvé Marianne dans un état de santé désespéré, et à notre arrivée à Pise, j'ai mandé Vaccà. Il pense que son cas est sans remède, et que cela, tout en traînant, doit finir fatalement... Cette consultation a éteint la dernière étincelle des esprits du pauvre Hunt, déjà bien bas auparavant. Lord Byron est en ce moment sûr le point de quitter la Toscane. Les Gamba ont été exilés, et il a déclaré son intention de suivre leur fortune... Trelawny est ici sans instructions, triste et désappointé. Mais ce qu'il y a de pire, c'est le sort du pauvre Hunt, à moins que l'orage actuel ne se dissipe. Quand il est

arrivé ici, il ne lui restait de ses 400 livres que 60 crowns de dettes. Lord Byron naturellement fournira les fonds nécessaires pour le moment, puisque je ne le puis; mais il semble disposé à s'en aller sans avoir pris les arrangements et fourni les explications nécessaires dans la situation de Hunt... Il lui offre le manuscrit de la *Vision du Jugement* pour son premier numéro. Cette offre, si elle est sincère, est plus que suffisante pour faire marcher le journal, et si elle est sincère, tout ira bien.

Comment vous trouvez-vous, mon excellente Mary? Ecrivez-moi spécialement sur votre santé, l'état de vos esprits, et si vous n'êtes pas réconciliée un peu avec Lerici, au moins pour la saison d'été. Vous ne pouvez vous figurer combien je suis pressé et occupé ; je n'ai pas un moment de loisir, cependant je vous écrirai par le prochain courrier.

Toujours, ma très chère Mary, votre très affectionné

S.

P. S. J'ai trouvé la traduction du *Banquet*.

Jane Williams répondit au billet mélancolique de Shelley par une lettre plus mélancolique encore, où exprimant des inquiétudes de ne pas voir revenir son *Neddino*, (son mari) elle ajoutait en *post-scriptum* cette question à laquelle l'événement allait donner une si tragique réponse : « Pourquoi dites-vous que vous ne jouirez plus de moments semblables à ceux qui sont passés? Allez-vous donc rejoindre votre ami Platon? »

Le 8 juillet, Shelley et Williams se décidèrent enfin à quitter Livourne et à faire voile pour Lerici. Nous ne saurions entendre de la lugubre catastrophe qui va suivre un témoin mieux informé et plus ému que la veuve du poète.

Ayant appris que Hunt avait quitté Gênes, écrit-elle quelques jours après l'évènement (15 août) à madame Gisborne, Shelley, Edward et le capitaine Roberts partirent avec notre bateau pour Livourne, afin de l'y recevoir. Je me portais mieux en ce moment, et je commençais à me traîner de mon lit à la terrasse ; mais mes esprits souffraient, si le corps allait mieux, et ce départ de Shelley était un insupportable surcroît de misère ; je ne pouvais me faire à cette idée. Je le fis revenir deux ou trois fois sur ses pas, lui disant que si je ne le voyais pas revenir bientôt, j'irais à Pise avec l'enfant ; je pleurai amèrement quand je le vis s'éloigner. Ils partirent ; Jane, Claire et moi, nous restâmes seules avec les enfants. Je ne pouvais sortir, mes forces ne revenaient que lentement et mes esprits devenaient de plus en plus malades. Dans mes lettres à Shelley, je le suppliais de revenir ; j'étais hantée, lui disais-je, du pressentiment de quelque malheur prochain ; j'avais peur pour l'enfant, car il ne me venait pas à la pensée qu'il pût lui-même courir quelque danger. Quand Jane et Claire faisaient leur promenade du soir, je faisais habituellement la garde sur la terrasse, accablée du poids de ma douleur, les yeux fixés sur la plus belle scène du monde. J'eus une lettre ou deux de Shelley relatant les difficultés qu'il avait éprouvées dans l'installation des Hunt, et me disant qu'il ne pouvait fixer l'époque de son retour. Une semaine passa ainsi. Le lundi, 8, Jane eut une lettre d'Edward; datée du samedi ; il disait qu'il attendait à Livourne le retour de Shelley qui était à Pise, que le retour de Shelley était certain ; mais ajouta-t-il, s'il n'est pas revenu lundi, je prendrai une felouque, et vous pouvez m'attendre mardi soir au plus tard. Vint le lundi, le fatal lundi ; mais toute la journée pour nous fut orageuse, et nous ne pûmes supposer qu'ils eussent pris la mer. A minuit nous eûmes un ouragan de tonnerre ; le mardi il plut toute la journée ; le temps fut calme ; le ciel pleurait sur leur tombeau. Le mercredi, un vent favorable souffla de Livourne, et le soir plusieurs

felouques en arrivèrent; l'une d'entre elles nous dit qu'ils avaient mis à la voile le lundi, mais nous n'en voulûmes rien croire. Jeudi le vent continua à être favorable, et quand minuit vint, et que nous n'aperçûmes pas les hautes voiles du petit bateau doubler le promontoire, nous commençâmes à craindre, non la vérité, mais quelque maladie, quelques nouvelles désagréables qui les auraient retenus. Jane devint si inquiète que le lendemain elle était décidée à partir pour Livourne dans un bateau afin de voir ce qu'il en était; mais le mauvais temps la retint. Le 12, à midi, arrivèrent nos lettres. Il y en avait une de Hunt à Shelley ; il y disait : « écrivez-nous, je vous en prie, des nouvelles de votre retour, car on dit que vous avez eu très mauvais temps après votre départ de lundi, et nous sommes dans la plus grande anxiété. » Le papier me tomba des mains ; je tremblai de tous mes membres; Jane le lut. « Tout est perdu ! » dit-elle. « Non ma chère Jane, lui criai-je, non, tout n'est pas perdu ; mais cette incertitude est terrible ; venez avec moi, allons à Livourne, nous prendrons la poste, afin d'apprendre promptement notre destin. » Nous allâmes à Lerici, le désespoir dans le cœur; nous éprouvâmes quelque soulagement, quand on nous dit là qu'on n'avait entendu parler d'aucun accident, que s'il était arrivé un pareil malheur, on le saurait, etc.... Mais nos craintes étaient toujours grandes, et sans nous arrêter nous prîmes la poste pour Pise. Ce devait être une chose terrible de voir deux pauvres femmes, égarées, hagardes, courant comme Mathilde, vers la mer afin d'apprendre si elles étaient pour toujours condamnées à la misère. Je savais que Hunt était à Pise dans la maison de lord Byron ; mais je pensais que lord Byron était à Livourne. Je fus d'avis que nous devions aller à la Casa Lanfranchi, poser à Hunt la terrible question : « Savez-vous quelque chose de Shelley ? » En entrant à Pise, l'idée de voir Hunt pour la première fois depuis quatre ans dans de telles circonstances et de lui poser une semblable question fut pour moi si pleine d'épouvante que je ne

pus qu'avec beaucoup de difficulté m'empêcher de tomber en convulsion ; la lutte fut terrible ; enfin nous frappâmes à la porte et une voix répondit : « Qui est là ? » C'était la servante de la Guiccioli. Lord Byron était à Pise ; Hunt était couché, et ainsi je dus voir lord Byron à sa place. Ce fut pour moi un grand soulagement ; je montai les escaliers en chancelant ; la Guiccioli vint au devant de moi en souriant, pendant que j'avais à peine la force de dire : « Où est-il ? Savez-vous quelque chose de Shelley ? » — Ils ne savaient rien... Il avait quitté Pise le dimanche ; le lundi il avait embarqué ; il avait fait mauvais temps dans l'après-midi ; c'est tout ce qu'ils savaient. Lord Byron et sa dame m'ont dit depuis tous les deux, que ce terrible soir-là j'avais plutôt l'air d'un spectre que d'une femme ; il semblait sortir une lumière de mes yeux, ma figure était toute blanche, et j'étais comme une statue de marbre. Hélas ! je ne faisais que de me relever de mon lit de douleur pour ce voyage : j'avais voyagé toute la journée ; il était maintenant minuit ; nous ne voulûmes pas nous arrêter et continuâmes notre chemin jusqu'à Livourne, non dans le désespoir, car alors nous serions mortes, mais avec un reste d'espérance suffisant pour maintenir l'agitation de nos esprits qui était toute notre vie. Il était deux heures passées du matin quand nous arrivâmes. On nous conduisit dans un mauvais hôtel où nous ne trouvâmes ni Trelawny ni le capitaine Roberts, et comme on ne savait même pas exactement où ils étaient, nous dûmes attendre jusqu'au lever du jour. Nous nous jetâmes tout habillées sur nos lits, et dormîmes un peu ; mais à six heures nous allâmes à deux ou trois hôtels, demander des nouvelles de l'un ou de l'autre de ces gentilshommes. Nous trouvâmes Roberts au Globe. Il vint à nous avec une figure qui semblait nous dire l'affreuse vérité, et là nous apprîmes toutes les circonstances qui s'étaient passées entre leur départ et leur retour. Shelley avait passé la plupart du temps à Pise, pour arranger les affaires des Hunt, et presser lord Byron

jusque dans ses derniers retranchements au sujet du journal. Il y avait d'abord trouvé une grande difficulté, mais à la fin il était parvenu, à la grande joie de son cœur, à obtenir les deux points. Mistress Mason me dit qu'elle l'avait vu en meilleures santé et dispositions d'esprit que jamais, quand il alla prendre congé d'elle le dimanche 7 juillet, sa face brûlée par le soleil, et son cœur soulagé d'avoir pu réussir à faire aux Hunt une situation tolérable. Edward était resté à Livourne. Le lundi, 8 juillet, ils employèrent leur matinée à acheter des provisions et comestibles, etc... pour notre solitude. Il y avait eu le matin un orage; mais après midi le temps était redevenu beau et le vent soufflait dans la direction de Lerici. Ils étaient impatients de partir : Roberts leur dit d'attendre jusqu'au lendemain que le temps fût bien rétabli; Shelley y aurait consenti; mais Edward était dans une telle impatience de rentrer au logis, disant qu'avec ce vent ils y seraient dans sept heures, qu'on mit à la voile! Shelley était dans un de ses accès extravagants de bonne humeur, où vous l'avez vu quelquefois. Roberts alla jusqu'au bout de la jetée et les suivit jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue; ils partirent à une heure, et filèrent environ sept nœuds à l'heure; vers les trois heures, Roberts, qui était toujours sur la jetée, vit venir le vent du Golfe, ce que les Italiens appellent un *temporale*. Inquiet de savoir comment le bateau supporterait l'ouragan, il monta à la tour, et avec une lunette les découvrit à dix milles environ en face de Viareggio, serrant les huniers. « L'obscurité de l'ouragan, dit-il, les déroba à mes yeux, et je ne les vis plus. Quand l'orage s'éclaircit, je regardai encore, m'imaginant que j'allais les voir revenir; mais il n'y avait plus un seul bateau sur la mer. » C'est tout ce que nous sûmes; et cependant nous ne désespérâmes pas encore; ils pouvaient avoir été emportés du côté de la Corse, ou Dieu sait où, car ils ne connaissaient pas la côte. Certains récits appuyaient cette croyance; on disait même qu'on les avait vus dans le

Golfe. Nous résolûmes de nous en retourner le plus vite possible ; nous envoyâmes un courrier de tour en tour le long de la côte, pour voir si l'on n'avait rien découvert, et à neuf heures avant midi nous quittions Livourne ; nous nous arrêtâmes un moment à Pise, et regagnâmes Lerici. A deux milles de Viareggio, nous descendîmes, et allâmes dans cette ville demander des nouvelles. Là nous commençâmes à deviner notre malheur : une petite barque et un baril d'eau avaient été trouvés à cinq milles de distance ; ils avaient confectionné une *piccolissima lancia*, d'ais très minces cousus par un cordonnier, qui devait uniquement servir à gagner le rivage sans se mouiller, notre bateau tirant quatre pieds d'eau. La barque trouvée coïncidait avec cette description ; mais elle pouvait avoir été fort embarrassante et par un mauvais temps facilement jetée par dessus bord ; le baril m'effrayait davantage ; mais encore pouvait-on l'expliquer de la même manière. Je dois vous dire que maintenant Jane et moi nous n'étions plus seules. Trelawny nous accompagna à notre maison. Nous atteignîmes la Magra vers dix heures et demie du soir. Je ne puis vous décrire ce que j'éprouvai au premier moment quand, traversant le gué de la rivière, je sentis l'eau jaillir sous nos roues ; je fus suffoquée, la respiration me manqua, je crus que j'allais me trouver mal ; je luttai avec force, pour que Jane ne s'en aperçût pas. En regardant sur la rivière, je vis les deux grandes lumières brillant à l'embouchure, et une voix du fond des eaux semblait me crier : « c'est là son tombeau. » Quand nous eûmes passé la rivière, je me remis peu à peu. En arrivant à Lerici, nous fûmes obligés de traverser notre petite baie en bateau. San Terenzo était illuminé pour une fête. Quelle scène ! les vagues de la mer, le souffle du sirocco, les lumières de la ville vers laquelle nous voguions, et nos cœurs désolés, qui jetaient sur toutes choses l'ombre d'un suaire ! Nous abordâmes : on n'avait rien appris sur leur sort. C'était le samedi 13 juillet, et nous attendîmes ainsi jusqu'au jeudi (18 juillet),

suspendues entre l'espérance et la crainte. Nous envoyâmes des messagers le long de la côte vers Gênes et Viareggio ; on n'avait rien trouvé que la *lancia* ; d'après les relations qui nous étaient faites, nous espérions encore, et cependant vous dire l'agonie que nous endurâmes durant ces douze jours, ce serait vous donner l'idée d'une peine infinie, chaque moment paraissant intolérable, et faisant place à un moment plus intolérable encore. Les habitants du pays ajoutaient encore à notre tourment. Ce sont de véritables sauvages. Les jours de fête, hommes, femmes et enfants en différentes bandes, les sexes toujours séparés, passent toute la nuit à danser sur le sable près de notre porte, courant dans la mer, et revenant sur leurs pas, et hurlant tout le temps toujours le même air, le plus détestable du monde ; le sirocco qui ne cessait de souffler et les flots de la mer gémissaient leur éternel chant de mort. Le jeudi, 18, Trelawny nous laissa pour aller à Livourne voir ce qui se faisait ou ce qu'il y avait à faire. Le vendredi je fus très malade, mais le soir venu, je dis à Jane : « Si l'on avait trouvé quelque chose, Trelawny serait revenu nous le faire savoir. Il n'est pas revenu, donc j'espère. » Vers sept heures du soir, il revint C'en était fait ! Tout était fini maintenant ! On les avait trouvés noyés sur le rivage. Il fallut supporter tout cela !

Qu'ai-je de plus à vous dire ? Le lendemain nous retournâmes à Pise et nous y sommes toujours ; les jours passent... l'un après l'autre, et nous vivons encore. Nous avons tout souffert ensemble ; nous quitterons ensemble l'Italie. Ainsi nous vivons... Le pauvre Hunt a terriblement souffert, comme vous pouvez le deviner. Lord Byron est très bon pour moi et vient souvent me voir avec la Guiccioli. Aujourd'hui, le soleil brille dans le ciel... ils sont allés au bord désolé de la mer rendre les derniers devoirs à ses restes terrestres, Hunt, lord Byron, et Trelawny. Les lois de quarantaine ne permettent pas de les enlever plus tôt, et encore à cette condition que nous les réduisions en cendres. Cela ne me déplaît pas. Ses restes

seront à Rome à côté de mon enfant, et là moi aussi j'irai les rejoindre un jour. Adonaïs n'est pas l'élégie de Keats, c'est sa propre élégie. Il nous y invite à aller à Rome. J'ai vu le lieu où il gît maintenant, les piquets qui marquent l'endroit où les sables le recouvrent, mais ce ne sera pas là qu'on le brûlera, c'est trop près de Viareggio. Ils sont à cette heure occupés à ce terrible office, et je vis [1]!

Le corps de Shelley avait été trouvé sur le rivage près de Viareggio ; la figure et les mains, et toutes les parties qui n'étaient pas protégées par les vêtements, n'avaient plus de chairs.

Sa taille élevée et mince, dit Trelawny appelé à l'examiner, la jaquette, le volume d'Eschyle [2] dans une poche, et les poèmes de Keats dans l'autre, pliés en double comme si le lecteur, au milieu même de sa lecture, l'eût serré rapidement, tout cela m'était trop familier pour me laisser le moindre doute sur l'identité de ce cadavre mutilé. Le corps de Williams plus mutilé encore fut trouvé sur le rivage à trois milles de distance de celui de Shelley... Williams était le seul des trois qui sût nager, et il est probable qu'il avait survécu le dernier. Shelley déclarait qu'en cas de naufrage il mourrait sur le coup, et ne mettrait pas d'autres vies plus précieuses en péril pour sauver la sienne qui lui paraissait sans valeur. Ce ne fut que trois semaines après le naufrage du bateau que l'on retrouva à l'état de squelette le corps de Charles Vivian, à quatre milles des deux autres.... Je remontai à

1. Mary retourna en Angleterre dans l'automne de 1823, et mourut en 1851. Percy Florence Shelley, encore vivant aujourd'hui, succéda au baronnage à la mort de son grand-père en 1844.

2. M. Dowden qui a vu le volume à Roscombe Manor, où sont réunies par les soins pieux de son fils les reliques de Shelley, affirme que c'est un Sophocle.

cheval, continue Trelawny, et je gagnai le golfe de la Spezzia; j'arrivai en vue de la maison solitaire où Shelley et Williams avaient vécu, et où leurs veuves vivaient encore... Comme je posais le pied sur le seuil de leur maison, porteur de nouvelles qui devaient mettre à la torture toutes les fibres de leur être, je m'arrêtai, je regardai la mer, et ma mémoire se reporta à nos joyeux adieux quelques jours auparavant.

Je revis les deux familles, réunies sous la véranda, dominant une mer si limpide et si calme qu'elle reflétait chaque étoile, comme dans un miroir ; les jeunes mères chantant quelque gaie mélodie, accompagnée de la guitare. L'éclat de rire aigu de Shelley, (je l'entends encore) retentissait à mes oreilles, avec le salut amical de Williams, la *buona notte* de toute la joyeuse société, la chaleureuse invitation de revenir le plus tôt possible, et de ne pas oublier les commissions que chacun m'avait données. Je me jetais dans une petite barque et je regagnais lentement le *Bolivar* à l'ancre dans la baie, désolé de me séparer de ceux que je considérais comme la société humaine la plus unie, la plus heureuse du monde ; le souffle d'une bouffée de vent avait changé la scène à vue. Tel est le bonheur humain !

Ma rêverie fut interrompue par un cri de la nourrice Caterina, qui en traversant la salle me vit sur la porte. Après lui avoir adressé quelques questions, je montai les escaliers, et sans me faire annoncer, j'entrai dans la chambre. Je n'eus pas besoin de parler, et elles ne m'adressèrent aucune question. Les grands yeux gris de mistress Shelley étaient fixés sur mon visage. Je détournai la tête. Incapable de supporter cet horrible silence, elle fit un effort convulsif et s'écria : « Il n'y a donc plus d'espoir ! » Je ne répondis pas, je quittai la chambre, et je leur envoyai la servante avec les enfants. Le lendemain je pus leur persuader de m'accompagner à Pise.

Ce fut encore Trelawny qui se chargea, pour obéir

à la loi toscane, de brûler les corps. Il s'entendit avec Byron pour faire de cette crémation un acte solennel, et rappelant autant que possible les cérémonies de la crémation antique. Il n'y eut que l'oraison funèbre qui manqua : « nous avions perdu, dit Trelawny, notre barde hellénique. » Le corps de Williams fut brûlé le 15 août et celui de Shelley le 16.

Byron, en face de ce spectacle, affecta une pose quelque peu théâtrale et hamlétique.

Lorsque Byron, dit Trelawny, vit la masse informe des os et de ce qui restait de chair du corps de Williams : « est-ce là un corps humain ? dit-il ; c'est plutôt la carcasse d'un mouton ou d'un autre animal que celle d'un homme ; quelle satire de notre orgueil et de notre folie ! »

Je lui montrai les lettres E.E. W. sur le mouchoir de soie noir. Byron les regarda en murmurant : « les entrailles d'un ver tiennent plus longtemps ensemble que l'argile de potier dont l'homme est fait. Laissez-moi voir la mâchoire, ajouta-t-il, au moment où l'on retirait le crâne, je puis reconnaître aux dents quelqu'un avec qui j'ai conversé. Je regarde toujours les lèvres et la bouche ; elles disent ce que la langue et les yeux essaient de cacher... Mais ne répétez pas cette cérémonie pour moi ; laissez ma carcasse pourrir où elle tombera. »

Le lendemain Byron et Leigh Hunt arrivèrent à l'heure indiquée, accompagnés de soldats, et de l'officier de la Santé, comme la veille. La scène solitaire et grandiose qui nous entourait s'harmonisait si bien avec le génie de Shelley, qu'il me semblait voir son esprit planer sur nos têtes. La mer, avec les îles de Gorgona, Capraia et Elba s'étendait devant nous ; les vieilles tours d'observation s'échelonnaient le long de la côte, que dominaient les crêtes de marbre de l'Apennin, avec leurs dentelures pittores-

ques étincelant au soleil ; on n'apercevait aucune habitation humaine. En songeant au plaisir que causaient à Shelley de son vivant ces scènes de sublime solitude, il me sembla que nous ressemblions à un troupeau de loups ou de chiens sauvages en déterrant son corps abîmé et nu de dessous le brillant sable jaune qui le recouvrait, pour l'exposer à la lumière du jour ; mais les morts n'ont pas de voix, et je ne pouvais m'opposer au sacrilège ; cette besogne fut exécutée silencieusement ; pas un mot ne fut prononcé ; car les Italiens se laissent facilement impressionner et toucher. Byron était silencieux et pensif. Nous tressaillîmes au bruit sourd et creux qui suivit le premier coup de pioche ; le fer avait frappé un crâne, et le corps fut bientôt découvert, On l'avait enduit de chaux ; cette chaux ou la décomposition avait eu pour effet de le teindre d'une sombre et lugubre couleur d'indigo. Byron me demanda de garder le crâne pour lui ; mais me souvenant qu'il avait précédemment transformé un crâne en coupe à boire, je ne voulus pas que celui de Shelley fût soumis à cette profanation. Les membres ne se séparèrent pas du tronc, comme ceux de Williams ; le corps fut tout entier déposé dans la fournaise. J'avais pris la précaution d'avoir de plus nombreuses et plus larges pièces de bois, à cause des difficultés que nous avions éprouvées la veille. Quand le feu fut mis, nous répétâmes la cérémonie du jour précédent ; et nous versâmes sur le corps de Shelley mort plus de vin qu'il n'en avait consommé pendant sa vie. Ce vin avec l'huile et le sel entretinrent une flamme jaune et tremblotante. La chaleur du soleil et du feu était si intense, que l'atmosphère grésillait et ondoyait autour du bûcher ; le corps s'effondra et le cœur fut mis à nu. L'os frontal du crâne, à l'endroit où la pioche l'avait atteint, se détacha, et comme le derrière de la tête s'appuyait sur les barres du fond de la fournaise, la cervelle bouillit littéralement, et pétilla comme dans un chaudron pendant quelque temps.

Byron ne put soutenir ce spectacle, et regagna à la

nage le *Bolivar*. Leigh Hunt était resté dans la voiture. Le feu était si ardent qu'il chauffa le fer à blanc, et réduisit son contenu en cendres grises. Les seules portions qui ne furent pas consumées furent quelques fragments des os, de la mâchoire et du crâne ; mais ce qui nous surprit tous, ce fut de voir que le cœur était resté intact. En retirant cette relique de la fournaise ardente, je me brûlai gravement la main [1].

Après avoir refroidi la chaudière de fer dans la mer, je réunis les cendres humaines et les mis dans une boîte, que je déposai à bord du *Bolivar*. Byron et Hunt retournèrent à leur domicile.

Les cendres de Shelley furent déposées par Trelawny dans le cimetière protestant de Rome, à côté de celles de son cher petit Williams et de son frère en poésie, John Keats. Leigh Hunt y inscrivit ces deux mots : *cor cordium*, et Trelawny y ajouta ces vers empruntés à la Tempête de Shakespeare, au chant d'Ariel :

Rien de lui ne s'est évanoui ;
Mais la mer l'a transfiguré
En quelque chose de riche et d'étrange.

(Shakespeare Tempête I, 2, 400)

Dans une chapelle de l'église de Christchurch-Hants, s'élève un monument d'un grand aspect mélancolique, qui rappelle à la fois l'image de Jésus descendu de la croix entre les bras de sa mère, et celle

1. Le cœur de Shelley, des mains de Hunt passa dans celles de Mary, et fait actuellement partie des reliques conservées à Boscombe Manor.

d'une muse éplorée contemplant avec une muette douleur les traits flétris par la mort du plus cher de ses nourrissons. Ce marbre de Weekes, consacré par la piété filiale à Shelley et à Mary dans l'ombre d'une obscure église, attend le jour où l'Angleterre effacera son ingratitude en lui faisant une place à Westminster à côté de Milton, de Spenser et de Shakespeare.

---

# APPENDICE

# I

## FRAGMENT TRADUIT DU ROMAN DE SAINT-IRVYNE :

*Ginotti raconte sa vie à Wolfstein.*

« Dès ma plus tendre jeunesse, la *curiosité*, un désir de dévoiler les mystères cachés de la nature, fut la passion qui présida au développement intellectuel de toutes les émotions de mon âme. Ce désir m'amena d'abord à cultiver, et avec succès, les différentes branches du savoir qui conduisent aux portes de la sagesse. Je m'appliquai à cultiver la philosophie ; l'intérêt que j'y trouvai dépassa mon attente la plus passionnée. Je faisais peu de cas de l'*amour*, et je m'étonnais que les hommes cherchassent perversement à s'allier avec la faiblesse. La philosophie naturelle fut en dernier lieu l'objet de mes plus ardentes recherches : elles m'entraînèrent dans un labyrinthe de méditations. Je songeai à la *mort*. Je frémis d'horreur, *être égoïste* que j'étais, à la pensée d'entrer dans une nouvelle existence à laquelle j'étais étranger. Que je doive plonger ou non dans les abîmes de l'avenir, je ne puis mourir. — Cette nature, cette *matière* dont elle est composée, doit-elle exister pendant toute l'éternité ? Oui, je sais qu'elle existera ; l'activité et les énergies dont la

nature m'a doué me disent qu'il en sera ainsi. Telle était mon opinion à cette époque ; je croyais alors qu'il n'existait pas de Dieu. Ah ! à quel prix exorbitant ai-je acheté la conviction qu'il y en a un ! Dans l'opinion que la politique des prêtres et la superstition étaient toute la religion que l'homme ait pratiquée, je ne pouvais supposer qu'il existât des êtres surnaturels d'aucune espèce. Je croyais que la *nature* se suffisait à elle-même ; je ne supposais pas alors qu'il pût y avoir quelque chose au delà de la nature.

» J'avais alors à peu près dix-sept ans ; j'étais plongé dans les profondeurs de la métaphysique ; à l'aide d'arguments sophistiques, je m'étais convaincu de la non-existence d'une première cause, et par l'étude des modifications et combinaisons des essences de la matière, j'étais arrivé à cette conviction qu'il n'y avait d'existences possibles que celles qui tombaient sous la vision de l'homme. Jusqu'alors, j'avais vécu complètement pour moi-même ; je ne me souciais pas des autres, et si la main du destin avait effacé de la liste des vivants chacun des compagnons de ma jeunesse, je serais resté insensible et inébranlable. Je n'avais pas un ami dans le monde : je ne m'occupais que de *moi-même*. Dans la passion où j'étais de calculer les effets des poisons, j'en essayai un que j'avais composé sur un jeune homme qui m'avait offensé [1] ; il languit un mois, et expira dans la plus terrible agonie. Au retour du convoi, d'étranges pensées se pressèrent dans mon esprit. Maintenant, je craignais plus que jamais de mourir ; et quoique je n'eusse aucune raison de concevoir l'espérance d'une plus longue vie que celle qui est accordée au reste des mortels, cependant je pensai qu'il était possible de prolonger l'existence. Et pourquoi, raisonnai-je mélancoliquement en moi-même, pourquoi supposerais-je que ces fibres et ces

1. Shelley à Oxford racontait à son ami Hogg comment il avait failli se tuer lui-même en avalant par inadvertance un poison minéral.

muscles sont faits d'une étoffe plus durable que ceux des autres hommes ?

» Je n'ai pas le droit de supposer autre chose que ceci, qu'après le terme assigné par la nature à l'existence des atomes qui composent mon être, je dois, comme les autres hommes, périr, peut-être pour toujours. Et dans l'amertume de mon cœur, je maudis cette nature et ce hasard auxquels je croyais ; et en proie au paroxisme des passions qui se disputaient mon âme, je tombai désespéré, au pied d'un grand frêne, qui élevait sa forme fantastique au dessus d'un torrent qui bouillonnait en bas.

» Il était minuit : j'étais loin de Salamanque, les passions qui agitaient ma cervelle jusqu'au délire avaient donné de la force à mes nerfs, et de l'agilité à mes pieds ; mais après de longues heures d'une promenade incessante, je commençais à me sentir fatigué. Il n'y avait point de lune dans le ciel, et aucune étoile n'illuminait l'hémisphère. Le ciel était voilé d'un épais rideau de nuages; et dans mon imagination surchauffée, les vents, qui avec une cadence imposante balayaient la scène nocturne, m'apportaient dans leurs sifflements des nouvelles de mort et d'anéantissement. Je regardai le torrent, écumant sous mes pieds ; on pouvait à peine le distinguer à travers l'épaisseur des ténèbres, sauf, par intervalles, quand les eaux à la crête blanchissante se brisaient sur la base du rocher où j'étais debout. Alors j'eus la vision du suicide; j'étais prêt à plonger dans la marée de la mort, à me précipiter dans les régions inconnues de l'éternité, quand le doux son d'une cloche venant d'un couvent voisin se fit entendre dans le silence de la nuit. C'était comme une corde qui retentissait à l'unisson de mon âme ; elle fit vibrer les plus secrètes sources du ravissement. Je ne songeai plus au suicide ; je m'assis de nouveau au pied du frêne, et je fondis en larmes. Je n'avais jamais pleuré jusqu'alors ; ce fut une sensation nouvelle pour moi, une sensation d'un charme inexplicable. Je cherchai par quelles règles de la science je pouvais m'en rendre compte

*là*, la philosophie me faisait défaut. Je reconnus son inefficacité, et presque au même instant, je sentis l'existence d'un *esprit* supérieur et bienfaisant, à l'image de qui est faite l'âme de l'homme ; mais chassant promptement ces idées, et vaincu par une excessive fatigue de l'esprit et du corps, je posai ma tête sur une racine saillante de l'arbre, et oubliant tout autour de moi, je tombai dans un profond et paisible sommeil. Que dis-je ? Paisible ? Non. Je rêvai que j'étais debout sur le bord d'un affreux précipice, loin, bien loin au dessus des nuages ; et, au milieu de leurs sombres formes qui traînaient au dessous, se brisait une effroyable cataracte ; ses mugissements arrivaient à mon oreille portés sur le souffle de la nuit. Au dessus de moi s'élevaient formidablement crénelés et dentelés, les fragments d'énormes rocs, éclairés par la lueur incertaine de la lune ; leur hauteur, la grandeur de leur masse informe, leurs proportions gigantesques faisaient vaciller l'imagination, et l'esprit pouvait à peine mesurer la vaste élévation de leurs sommets. Je voyais les noires nuées passer emportées par l'impétuosité du vent, sans sentir moi-même aucun souffle. Il me semblait voir des formes aux sombres lueurs chevaucher leurs saillies presque palpables.

» Pendant que je regardais ainsi l'immense gouffre qui bâillait devant moi, il me sembla qu'un son d'argent glissait sur la quiétude de la nuit. La lune devint aussi brillante que de l'argent poli, et chaque étoile étincela de scintillations d'une blancheur inexprimable. De séduisantes images glissèrent imperceptiblement sur mes sens, pendant qu'un courant de mélodie d'une ravissante douceur flottait autour de moi. Tantôt elle s'approchait, et tantôt elle s'éloignait en mourant dans des tons chers à la mélancolie. Pendant que j'étais ainsi transporté dans le ravissement, l'harmonie séraphique grandissait : ses sons de plus en plus retentissants vibraient dans les plus intimes profondeurs de mon âme, et une douceur mystérieuse berçait et endormait toutes mes impétueuses pas-

sions. Je regardais avec une avide curiosité la scène qui était devant moi ; une brume d'un rayonnement d'argent rendait chaque objet, excepté moi-même, imperceptible; cependant elle était aussi brillante que le soleil de midi. Tout à coup, pendant que la mélodie dans toute sa plénitude emplissait le ciel, la brume sembla en un point s'entr'ouvrir, et à travers l'ouverture, on voyait rouler des nuages du plus intense cramoisi. Au dessus d'eux et comme couchée par l'air invisible, apparut une forme de la plus parfaite et de la plus merveilleuse symétrie. Des rayons de lumière surpassant toute expression, tombaient de ses yeux étincelants, et les émanations de son visage répandaient sur les nuages transparents une lueur d'argent. Le fantôme s'avança vers moi ; il me sembla alors, en imagination, qu'il était porté sur le doux courant de la musique qui remplissait l'air ambiant. Avec une voix qui était elle-même une fascination, il s'adressa à moi, disant : «Veux-tu venir avec moi ? Veux-tu être à moi ? [1]» Je sentis une volonté décidée de n'être jamais à lui : « Non, non, » répondis-je sans hésiter, avec un sentiment qu'aucun langage ne peut décrire. J'avais à peine prononcé ces paroles, qu'il me sembla qu'une sensation de mortelle horreur glaçait mon corps endolori ; un tremblement de terre ébranla le précipice sous mes pieds ; le beau fantôme s'évanouit ; les nuages, comme un chaos, roulèrent autour de moi, lançant de leurs masses sombres d'incessants météores [2]. J'entendis de toutes parts un fracas assourdissant ; il semblait que c'était la dissolution de la nature : la lune rouge-sang, arrachée de sa sphère, s'engouffra sous l'horizon. Je sentis une main vigoureuse étreindre mon cou, et me retournant dans une agonie d'horreur, je vis une forme plus hideuse que l'imagination humaine ne saurait la peindre ; un géant dont les membres diffor-

1. On trouvera le même mouvement dans un petit poème de Shelley que nous avons cité plus haut, p. 147.

2. On trouvera un écho de ce passage dans la *Reine Mab* v, I, p. 19.

mes semblaient noircis par les traces ineffaçables du tonnerre de Dieu : cependant dans ses traits détestables et hideux, quoiqu'ils semblassent fort différents, je pus reconnaître ceux de la charmante vision. « Misérable ! s'écria-t-il avec une voix de tonnerre triomphante, tu dis que tu ne veux pas être à moi ? Ah ! tu es à moi sans rédemption possible, et je triomphe dans la conviction qu'aucune puissance ne saurait l'empêcher. Dis, veux-tu être à moi ? » En disant cela, il m'entraînait au bas du précipice : la vue de la mort prochaine fit délirer ma cervelle au comble de l'horreur. « Oui, oui, je suis à toi, » m'écriai-je. A peine avais-je prononcé ces mots, que la vision s'évanouit et je me réveillai. »

## II

### FRAGMENTS POSTHUMES DE MARGARET NICHOLSON

*Mélodie pour une scène des premiers temps.*

Es-tu donc partie pour toujours, -- pour toujours, toujours perdue pour moi? Ce pauvre cœur doit-il battre solitaire, ou battre pour toute autre chose que pour toi? Ah! pourquoi l'amour a-t-il été donné aux mortels, pour les élever à la hauteur du ciel, ou les précipiter dans les profondeurs de l'enfer?

Cependant, je ne te fais aucun reproche, ma chère! Ah! non, les agonies qui gonflent cette poitrine haletante, cette cervelle affolée, pourraient éveiller la larme de mes yeux qui sommeille. Oh! le ciel m'est témoin que je t'aimais, le ciel sait que je t'aime encore; il connaît l'inutile tressaillement qui a navré mon cœur, quand le jugement de la raison a essayé en vain de t'effacer de ma mémoire, chose impossible à jamais. Oh! j'en appelle à ce jour béni où la plus farouche extase de la passion était de la froideur à côté des joies que j'ai connues, alors que tout chagrin s'était enfui. Oh! je n'avais jamais vécu auparavant;... mais maintenant ce bonheur n'est plus!

# APPENDICE

# I

FRAGMENT TRADUIT DU ROMAN DE SAINT-IRVYNE :

*Ginotti raconte sa vie à Wolfstein.*

« Dès ma plus tendre jeunesse, la *curiosité*, un désir de dévoiler les mystères cachés de la nature, fut la passion qui présida au développement intellectuel de toutes les émotions de mon âme. Ce désir m'amena d'abord à cultiver, et avec succès, les différentes branches du savoir qui conduisent aux portes de la sagesse. Je m'appliquai à cultiver la philosophie ; l'intérêt que j'y trouvai dépassa mon attente la plus passionnée. Je faisais peu de cas de l'*amour*, et je m'étonnais que les hommes cherchassent perversement à s'allier avec la faiblesse. La philosophie naturelle fut en dernier lieu l'objet de mes plus ardentes recherches : elles m'entraînèrent dans un labyrinthe de méditations. Je songeai à la *mort*. Je frémis d'horreur, *être égoïste* que j'étais, à la pensée d'entrer dans une nouvelle existence à laquelle j'étais étranger. Que je doive plonger ou non dans les abîmes de l'avenir, je ne puis mourir. — Cette nature, cette *matière* dont elle est composée, doit-elle exister pendant toute l'éternité ? Oui, je sais qu'elle existera ; l'activité et les énergies dont la

nature m'a doué me disent qu'il en sera ainsi. Telle était mon opinion à cette époque ; je croyais alors qu'il n'existait pas de Dieu. Ah! à quel prix exorbitant ai-je acheté la conviction qu'il y en a un ! Dans l'opinion que la politique des prêtres et la superstition étaient toute la religion que l'homme ait pratiquée, je ne pouvais supposer qu'il existât des êtres surnaturels d'aucune espèce. Je croyais que la *nature* se suffisait à elle-même ; je ne supposais pas alors qu'il pût y avoir quelque chose au delà de la nature.

» J'avais alors à peu près dix-sept ans ; j'étais plongé dans les profondeurs de la métaphysique ; à l'aide d'arguments sophistiques, je m'étais convaincu de la non-existence d'une première cause, et par l'étude des modifications et combinaisons des essences de la matière, j'étais arrivé à cette conviction qu'il n'y avait d'existences possibles que celles qui tombaient sous la vision de l'homme. Jusqu'alors, j'avais vécu complètement pour moi-même ; je ne me souciais pas des autres, et si la main du destin avait effacé de la liste des vivants chacun des compagnons de ma jeunesse, je serais resté insensible et inébranlable. Je n'avais pas un ami dans le monde : je ne m'occupais que de *moi-même*. Dans la passion où j'étais de calculer les effets des poisons, j'en essayai un que j'avais composé sur un jeune homme qui m'avait offensé [1] ; il languit un mois, et expira dans la plus terrible agonie. Au retour du convoi, d'étranges pensées se pressèrent dans mon esprit. Maintenant, je craignais plus que jamais de mourir ; et quoique je n'eusse aucune raison de concevoir l'espérance d'une plus longue vie que celle qui est accordée au reste des mortels, cependant je pensai qu'il était possible de prolonger l'existence. Et pourquoi, raisonnai-je mélancoliquement en moi-même, pourquoi supposerais-je que ces fibres et ces

1. Shelley à Oxford racontait à son ami Hogg comment il avait failli se tuer lui-même en avalant par inadvertance un poison minéral.

muscles sont faits d'une étoffe plus durable que ceux des autres hommes ?

» Je n'ai pas le droit de supposer autre chose que ceci, qu'après le terme assigné par la nature à l'existence des atomes qui composent mon être, je dois, comme les autres hommes, périr, peut-être pour toujours. Et dans l'amertume de mon cœur, je maudis cette nature et ce hasard auxquels je croyais ; et en proie au paroxisme des passions qui se disputaient mon âme, je tombai désespéré, au pied d'un grand frêne, qui élevait sa forme fantastique au dessus d'un torrent qui bouillonnait en bas.

» Il était minuit : j'étais loin de Salamanque, les passions qui agitaient ma cervelle jusqu'au délire avaient donné de la force à mes nerfs, et de l'agilité à mes pieds ; mais après de longues heures d'une promenade incessante, je commençais à me sentir fatigué. Il n'y avait point de lune dans le ciel, et aucune étoile n'illuminait l'hémisphère. Le ciel était voilé d'un épais rideau de nuages; et dans mon imagination surchauffée, les vents, qui avec une cadence imposante balayaient la scène nocturne, m'apportaient dans leurs sifflements des nouvelles de mort et d'anéantissement. Je regardai le torrent, écumant sous mes pieds ; on pouvait à peine le distinguer à travers l'épaisseur des ténèbres, sauf, par intervalles, quand les eaux à la crête blanchissante se brisaient sur la base du rocher où j'étais debout. Alors j'eus la vision du suicide; j'étais prêt à plonger dans la marée de la mort, à me précipiter dans les régions inconnues de l'éternité, quand le doux son d'une cloche venant d'un couvent voisin se fit entendre dans le silence de la nuit. C'était comme une corde qui retentissait à l'unisson de mon âme ; elle fit vibrer les plus secrètes sources du ravissement. Je ne songeai plus au suicide ; je m'assis de nouveau au pied du frêne, et je fondis en larmes. Je n'avais jamais pleuré jusqu'alors ; ce fut une sensation nouvelle pour moi, une sensation d'un charme inexplicable. Je cherchai par quelles règles de la science je pouvais m'en rendre compte

*là*, la philosophie me faisait défaut. Je reconnus son inefficacité, et presque au même instant, je sentis l'existence d'un *esprit* supérieur et bienfaisant, à l'image de qui est faite l'âme de l'homme ; mais chassant promptement ces idées, et vaincu par une excessive fatigue de l'esprit et du corps, je posai ma tête sur une racine saillante de l'arbre, et oubliant tout autour de moi, je tombai dans un profond et paisible sommeil. Que dis-je ? Paisible ? Non. Je rêvai que j'étais debout sur le bord d'un affreux précipice, loin, bien loin au dessus des nuages ; et, au milieu de leurs sombres formes qui traînaient au dessous, se brisait une effroyable cataracte ; ses mugissements arrivaient à mon oreille portés sur le souffle de la nuit. Au dessus de moi s'élevaient formidablement crénelés et dentelés, les fragments d'énormes rocs, éclairés par la lueur incertaine de la lune ; leur hauteur, la grandeur de leur masse informe, leurs proportions gigantesques faisaient vaciller l'imagination, et l'esprit pouvait à peine mesurer la vaste élévation de leurs sommets. Je voyais les noires nuées passer emportées par l'impétuosité du vent, sans sentir moi-même aucun souffle. Il me semblait voir des formes aux sombres lueurs chevaucher leurs saillies presque palpables.

» Pendant que je regardais ainsi l'immense gouffre qui bâillait devant moi, il me sembla qu'un son d'argent glissait sur la quiétude de la nuit. La lune devint aussi brillante que de l'argent poli, et chaque étoile étincela de scintillations d'une blancheur inexprimable. De séduisantes images glissèrent imperceptiblement sur mes sens, pendant qu'un courant de mélodie d'une ravissante douceur flottait autour de moi. Tantôt elle s'approchait, et tantôt elle s'éloignait en mourant dans des tons chers à la mélancolie. Pendant que j'étais ainsi transporté dans le ravissement, l'harmonie séraphique grandissait : ses sons de plus en plus retentissants vibraient dans les plus intimes profondeurs de mon âme, et une douceur mystérieuse berçait et endormait toutes mes impétueuses pas-

sions. Je regardais avec une avide curiosité la scène qui était devant moi ; une brume d'un rayonnement d'argent rendait chaque objet, excepté moi-même, imperceptible; cependant elle était aussi brillante que le soleil de midi. Tout à coup, pendant que la mélodie dans toute sa plénitude emplissait le ciel, la brume sembla en un point s'entr'ouvrir, et à travers l'ouverture, on voyait rouler des nuages du plus intense cramoisi. Au dessus d'eux et comme couchée par l'air invisible, apparut une forme de la plus parfaite et de la plus merveilleuse symétrie. Des rayons de lumière surpassant toute expression, tombaient de ses yeux étincelants, et les émanations de son visage répandaient sur les nuages transparents une lueur d'argent. Le fantôme s'avança vers moi ; il me sembla alors, en imagination, qu'il était porté sur le doux courant de la musique qui remplissait l'air ambiant. Avec une voix qui était elle-même une fascination, il s'adressa à moi, disant : «Veux-tu venir avec moi ? Veux-tu être à moi ? [1]» Je sentis une volonté décidée de n'être jamais à lui : « Non, non, » répondis-je sans hésiter, avec un sentiment qu'aucun langage ne peut décrire. J'avais à peine prononcé ces paroles, qu'il me sembla qu'une sensation de mortelle horreur glaçait mon corps endolori ; un tremblement de terre ébranla le précipice sous mes pieds; le beau fantôme s'évanouit; les nuages, comme un chaos, roulèrent autour de moi, lançant de leurs masses sombres d'incessants météores [2]. J'entendis de toutes parts un fracas assourdissant ; il semblait que c'était la dissolution de la nature : la lune rouge-sang, arrachée de sa sphère, s'engouffra sous l'horizon. Je sentis une main vigoureuse étreindre mon cou, et me retournant dans une agonie d'horreur, je vis une forme plus hideuse que l'imagination humaine ne saurait la peindre ; un géant dont les membres diffor-

1. On trouvera le même mouvement dans un petit poème de Shelley que nous avons cité plus haut, p. 147.

2. On trouvera un écho de ce passage dans la *Reine Mab* v, I, p. 19.

Ch. X. — Shelley à Dublin, Londres, Bracknell, Edinburgh, Windsor — Séparation de Shelley et de Harriet. 1813-1814 222
Ch. XI. — Le tour de six semaines sur le continent — *Journal de Shelley et de Mary*, 1814..... 253
Ch. XII. — Shelley à Londres et à Bishopsgate. — *Alastor*, 1814-1816 ..... 278
Ch. XIII. — Voyage et séjour en Suisse. — Shelley et Byron. 1816..... 298
Ch. XIV. — Shelley à Bath. — Suicide de Harriet et mariage de Shelley. — L'ermite de Marlow. — *Laon et Cythna* — *Prince Athanase*. — *Adresse au peuple anglais*. 1816-1818..... 328
Ch. XV. — Shelley en Italie : Milan, Lucques, Venise, I Cappucini, Florence et Padoue. *Rosalinde et Hélène* — *Julian et Maddalo*. 1818 ..... 355
Ch. XVI. — Shelley en Italie : Rome et Naples. 1818-1819. 384
Ch. XVII. — Shelley en Italie : Livourne et Florence. — *Les Cenci* — *Peter Bell III*. — *Prométhée délivré*. 1819..... 402
Ch. XVIII. — Shelley en Italie : Pise, Livourne, les Bains de Saint-Julien. *Lettre à Maria Gisborne*. — *Hymne à Mercure*. — *La Magicienne de l'Atlas*. — Shelley et Keats : *Adonais*, 1820..431
Ch. XIX. — Shelley en Italie : Pise et Ravenne. — Emilia Viviani et l'*Epipsychidion*. — *Défense de la Poésie*. — *Hellas* — — *Charles Ier*. 1821 ..... 455
Ch. XX. — Shelley à Pise et à Casa Magni — Sa mort et son bûcher. — *Le Triomphe de la Vie*. 1822..... 482
Appendice..... ..... 515

mprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat

3 2044 050 424 522

MAR 29 1888

JUL 3 1889

JUN 2 1897

MAR 6 1911

DUE MAR 12 1928

MAY 26 '55 H 8

*là*, la philosophie me faisait défaut. Je reconnus son inefficacité, et presque au même instant, je sentis l'existence d'un *esprit* supérieur et bienfaisant, à l'image de qui est faite l'âme de l'homme ; mais chassant promptement ces idées, et vaincu par une excessive fatigue de l'esprit et du corps, je posai ma tête sur une racine saillante de l'arbre, et oubliant tout autour de moi, je tombai dans un profond et paisible sommeil. Que dis-je ? Paisible ? Non. Je rêvai que j'étais debout sur le bord d'un affreux précipice, loin, bien loin au dessus des nuages ; et, au milieu de leurs sombres formes qui traînaient au dessous, se brisait une effroyable cataracte ; ses mugissements arrivaient à mon oreille portés sur le souffle de la nuit. Au dessus de moi s'élevaient formidablement crénelés et dentelés, les fragments d'énormes rocs, éclairés par la lueur incertaine de la lune ; leur hauteur, la grandeur de leur masse informe, leurs proportions gigantesques faisaient vaciller l'imagination, et l'esprit pouvait à peine mesurer la vaste élévation de leurs sommets. Je voyais les noires nuées passer emportées par l'impétuosité du vent, sans sentir moi-même aucun souffle. Il me semblait voir des formes aux sombres lueurs chevaucher leurs saillies presque palpables.

» Pendant que je regardais ainsi l'immense gouffre qui bâillait devant moi, il me sembla qu'un son d'argent glissait sur la quiétude de la nuit. La lune devint aussi brillante que de l'argent poli, et chaque étoile étincela de scintillations d'une blancheur inexprimable. De séduisantes images glissèrent imperceptiblement sur mes sens, pendant qu'un courant de mélodie d'une ravissante douceur flottait autour de moi. Tantôt elle s'approchait, et tantôt elle s'éloignait en mourant dans des tons chers à la mélancolie. Pendant que j'étais ainsi transporté dans le ravissement, l'harmonie séraphique grandissait : ses sons de plus en plus retentissants vibraient dans les plus intimes profondeurs de mon âme, et une douceur mystérieuse berçait et endormait toutes mes impétueuses pas-